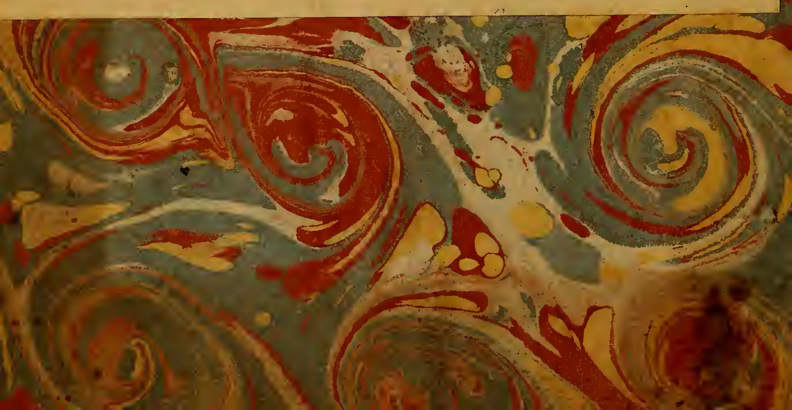










# COURS D'ÉTUDE

*POUR L'INSTRUCTION*

# DU PRINCE DE PARME.

# COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

# DU PRINCE DE PARME,

AUJOURD'HUI

S. A. R. L'INFANT

# D. FERDINAND,

DUC DE PARME, PLAISANCE, GUASTALLE, &c. &c. &c.

*Par M. l'Abbé de* Condillac, *de l'Académie françoise & de celles de Berlin, de Parme & de Lyon; ancien Précepteur de S. A. R.*

TOME QUINZIEME.

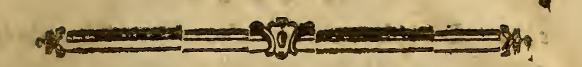
*INTRODUC. A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE MODERNE*



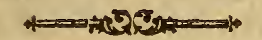
A PARME,

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCC. LXXV.



# TABLE DES MATIERES.



## LIVRE DIX-HUITIEME.

### CHAPITRE I.



*Charles XII donne de la confiance à la Suede alarmée. Il tourne ses armes contre le Danemarck. Il force Frédéric IV à la paix. Il marche contre le czar qui ravageoit l'Ingrie. Déroute entiere des Russes, qui assiégeoient Narva. L'épouvante des Russes assuroit de nouveaux succès à Charles, s'il n'eût pas donné au czar le temps de les rassurer. Mais voulant humilier son troisieme ennemi, il marche contre les Saxons qu'il defait: il soumet la Courlande & la Lithuanie. Le gouvernement de Pologne est une anar-*

*leurs anciens usages. Il bâtit Petersbourg, malgré les obstacles qui s'y opposent. Victoire des Russes sur les Suédois. Pierre eût voulu arrêter Charles en Pologne. Charles marche contre lui, & passe le Boristhene.*

---

## CHAPITRE II.

Du midi de l'Europe depuis 1702 jusqu'en 1710.

Pag. 25.

*Ressources ruineuses de la France pour soutenir la guerre. Commencement de ses revers. Campagne de 1705. La maison d'Autriche exagere sa foiblesse, afin de rendre la maison de Bourbon plus redoutable. Campagne de 1706. Campagne de 1707. Campagne de 1708. La paix étoit nécessaire à la France & à l'Espagne; & l'intérêt de l'Angleterre & de la Hollande demandoit qu'elle se fît. Mais Marlborough, Eugene & Heinsius vouloient la guerre. Propositions préliminaires de la Hollande à la France qui demande la paix. Louis les accepte, & se borne à demander un dédommagement pour Philippe V. Mais la Hollande ne pouvoit pas donner la paix. Marlborough & Eugene répandent que Louis ne veut que diviser ses ennemis. La France pouvoit avoir la paix, s'il se faisoit un changement dans le mi-*

*niſtere de Londres. Plus la France cédoit, plus la Hollande demandoit, & la négociation n'avançoit point. D'ailleurs la Hollande ne s'engageoit point, & vouloit que la France s'engageât. Elle refuſe de traiter ſéparément quoiqu'on lui accorde tout ce qu'elle demande pour elle. Elle ſouffre beaucoup de la guerre : mais elle ſe flatte d'achever la ruine de la France. Etat de la France, & ſituation de Louis d'après Mr. de Torci. Louis ſe réſout à faire de nouveaux ſacrifices. Torci ſon principal miniſtre, part pour la Haye. Le roi vouloit prouver à l'Europe & à la France combien il deſiroit ſincérement la paix. Torci a des conférences avec Heinſius, & la négociation ſouffre de nouvelles difficultés. A l'arrivée de Marlborough les conférences recommencent. Louis ſatisfait l'Angleterre & la Hollande ſur toutes leurs demandes ; & renonce pour ſon petit-fils à toute la monarchie d'Eſpagne. Il offre de retirer les troupes qu'il avoit données à Philippe V. On veut qu'il ſoit garant que cette monarchie ſera dans deux mois livrée tout entiere à la maiſon d'Autriche. On veut qu'il donne des places en ôtage. Torci remet à Heinſius un écrit, contenant les offres du roi. Heinſius y répond. Il eſt prouvé qu'on met la paix à des conditions, qui ne ſont pas au pouvoir de Louis. L'Angleterre & la Hollande ſe plaignent qu'on laiſſe échapper la paix. Les François ſont prêts à tout ſacrifier pour ſoutenir le roi dans cette guerre. Ils ſont défaits à*

*Malplaquet : mais la victoire coûte cher aux ennemis. Louis se soumet à toutes les conditions qu'on lui impose, & demande seulement qu'on trouve quelque tempérament à la garantie qu'on exige de lui. Philippe V ne recevoit plus de secours de la France, & se défendoit avec ses seules forces. Voyant le peu de concert de ses ennemis, & l'attachement de ses sujets, il étoit résolu à ne pas céder sa couronne. Cependant on ne conferoit que de loin avec les plénipotentiaires françois, qu'on tenoit comme enfermés à Gertruidenberg. On demande que Louis arme contre son petit-fils. Encore se réserve-t-on des demandes ultérieures qu'on n'explique pas. On offre en dédommagement la Sicile à Philippe V. Louis consent à tout, pourvu qu'on ne le force pas à armer contre son petit-fils. Mais on veut qu'il se charge lui seul de le détrôner. Plus Louis est humilié, plus il trouve de ressources. Cependant la campagne de 1710 parut les lui ôter toutes & à lui & à son petit fils.*

---

## CHAPITRE III.

De la campagne de Pultawa avec ses suites, & de celle du Pruth.



*L'Europe étonnée observoit Charles XII*

*avec inquiétude. L'empereur Joseph, qui le craint, se hâte de le satisfaire sur toutes ses demandes. Le bruit couroit qu'il vouloit unir ses forces à celles de la France. Il eût pu disposer de la monarchie d'Espagne; mais il étoit impatient de se venger du czar. Ce dessein le conduit au delà du Boristhene où les provisions de toute espece lui manquent. Le czar qui attend que la famine lui livre ses ennemis, ne laisse après lui que des pays qu'il a dévastés. Mazeppa s'étoit ligué avec Charles; & le roi jugeoit que l'Ukraine lui préparoit la conquête de la Russie. Mais lorsqu'il arrive sur les bords de la Desna, il y trouve un corps de Russes, & Mazeppa ne le joint qu'avec trois ou quatre mille hommes. Il comptoit sur les troupes & sur les provisions que Lœwenhaupt conduisoit; mais ce général, défait par le czar, ne lui amene que quatre mille hommes. Il eût desiré une action générale; mais Pierre ne hasardoit que de petits combats. Le froid de 1709 est un nouveau fléau pour les Suédois. Charles met le siege devant Pultawa. Pierre avance sur la Worskla. Il passe cette riviere, & défait les Suédois. Charles cherche un asyle chez les Turcs. Auguste recouvre la couronne de Pologne. Les puissances du nord se préparent à profiter de l'état d'épuisement où se trouve la Suede. Conquêtes du czar. L'empereur Joseph se reproche ses conplaisances pour Charles. La France & la Suede avoient eu des suc-*

*cès en même temps. Elles tombent toutes deux : mais la Suede est sans ressources. La chûte de la Suede cause une diversion en faveur de la France. Moyen qu'on imagina pour empêcher l'effet de cette diversion. Il ne pouvoit réussir. Charles XII tente d'armer la Porte contre la Russie. Le kan des Tartares de Crimée sollicite aussi la Porte à prendre les armes, & la guerre est résolue. Le czar qui veut prévenir ses ennemis, s'avance sur le Niester. Il comptoit sur les vaivodes de Moldavie & de Valachie dont il ne retire aucun secours. Il hâte sa marche pour dégager son avantgarde, qui campoit sur le Pruth. Il ne peut plus ni se retirer ni combattre qu'avec désavantage. Hauteur déplacée de Charles XII. Cruelle situation du czar. Le czar avoit épousé Catherine. Ce mariage étoit contraire aux usages des Russes. Les vertus de Catherine pouvoient faire taire les préjugés. Elle négocie avec les Turcs. La paix qu'elle obtient, sauve l'armée. Pendant que Catherine le devance à Pétersbourg, il fait avec Auguste une alliance défensive contre les Turcs. Il déclare plus solemnellement son mariage avec Catherine. Il songe à mettre la derniere main à ses grands desseins.*

# LIVRE DIX-NEUVIEME.

## CRAPITRE I.

### De la pacification d'Utrecht.

Pag. 82.

*La grande alliance étoit menacée d'une dissolution entiere. Cependant Philippe pensoit à se retirer dans les Indes occidentales, lorsqu'il obtient le duc de Vendôme. Ce général le rétablit sur le trône. Si les confédérés eussent accepté les offres de Louis XIV, Philippe n'eût pas recouvré sa couronne. Le dixieme sur les terres levé sans murmures prouve les ressources, que Louis trouvoit dans ses sujets. Une révolution qui se préparoit en Angleterre, devoit rendre le calme à l'Europe. Les Stuarts avoient été à la tête de la faction des Torys. Les sectes comprises sous le nom de Non-conformistes, formoient la faction des Whigs. Guillaume III avoit ménagé les Whigs, qui entroient dans ses vues, & à qui il devoit la couronne. Marlborough s'étoit attaché à eux, & ce parti s'étoit rendu maître du gouvernement. Les Whigs oublierent l'objet de la grande alliance. Ils s'obstinerent dans une guerre, qui ruinoit la nation.*

*Ce que cette guerre coûta dans cinq ans à l'Angleterre. Fausse politique des puissances de l'Europe. Il importoit de casser le parlement d'Angleterre, & de changer tout le ministere. Intrigue de la Hill. Elle prend les conseils de Harlei. Sermon d'un torys. Il souleve le parlement, où les Whigs dominoient. La reine Anne voit que les Whigs sont les ennemis de son autorité. Comme elle vouloit casser le parlement: la Hill lui conseille de donner sa confiance à Harlei. La reine change tout son conseil; casse le parlement; & en convoque un nouveau. Cependant elle conserve le commandemen des armées à Marlborough, parce qu'elle n'ose encore découvrir ses desseins. Il importoit à la reine & aux nouveaux ministres de rendre Marlborough inutile, & par conséquent de faire la paix. Ils font connoître leurs intentions à Louis XIV. Contents des propositions, que le roi leur fait, ils sont jaloux de rester maîtres de la négociation que la Hollande veut reprendre. Louis devoit se refuser, & se refuse aux offres des Hollandois. Prior lui apporte les propositions de la reine Anne. Ménager passe à Londres pour y traiter les articles qui souffroient des difficultés. Sur ces entrefaites, Joseph étant mort, il n'étoit pas de l'intérêt des confédérés de donner l'Espagne à l'archiduc, qui héritoit de tous les domaines de la maison d'Autriche. Mais Marlborough & les Whigs s'opiniâtroient à vouloir*

*la guerre. Ils vouloient forcer la reine à la continuer ou ils menaçoient de mettre la couronne sur la tête de l'électeur de Hanover. Il importoit donc aux ministres de Londres de hâter la paix : mais ils craignoient des disgraces après la mort de la reine. Une paix glorieuse pouvoit seule les justifier. Cependant déjà coupables aux yeux des confédérés & des Whigs pour avoir ouvert la négociation, il ne leur restoit plus qu'à conclure. Artifices des négociateurs. Avec des lumieres & de la bonne foi sans artifices on termineroit promptement les négociations. Une puissance dominante peut empêcher qu'on use d'artifices avec elle. Pour prévenir ces artifices, les ministres de Londres demandent que Ménager réponde par écrit aux propositions qu'ils ont faites. Ménager les satisfait. Ils ne veulent régler dans les préliminaires que les intérêts de l'Angleterre. On confére sur les articles contestés. On signe les articles préliminaires. La reine designe ses plénipotentiaires pour le congrès. Elle instruit les États-Généraux de l'état de la négociation & de ses intentions. Elle déclare qu'elle a choisi Utrecht pour le congrès, & demande des sauf conduits pour la France. Elle fait part à Louis de ces démarches. Elle lui demande sous le secret ce qu'il veut faire pour chacun des confédérés. Louis s'ouvre au point qu'il lui communique le fond des instructions faites pour ses plénipotentiaires. Offres*

*qu'il fait. Plus le parti, qui veut la guerre, s'oppose à la paix, plus il importe au conseil de Londres de la hâter, même par des complaisances pour la France. Le nouveau parlement est pour la paix, malgré les oppositions de beaucoup de membres. Les plénipotentiaires françois se rendent à Utrecht. Eugene, sollicité par les Whigs, vient à Londres: mais il trouve Marlborough dépouillé de toutes ses charges, accusé & jugé coupable. Mort du duc de Bourgogne & du duc de Bretagne. On craint que la couronne d'Espagne & celle de France ne se réunissent sur la tête de Philippe V. Cette crainte retarde la négociation. Il falloit la dissiper. Dans cette vue le ministere de Londres demande que Philippe V renonce purement & simplement à la couronne de France. Réponse du ministere de France, qui s'imagine que la renonciation seroit nulle. Cette réponse, qui ne portoit que sur des mots, eût rendu la paix impossible. Le ministere anglois ne croit pas que la renonciation fût nulle. En attendant la réponse de Philippe, on leve les autres difficultés, qui s'opposoient à la paix. On propose à Philippe un échange qui retarde encore la négociation. Philippe donne une renonciation solemnelle à la couronne de France. Tout étoit d'acord entre la France & l'Angleterre, & la reine Anne avoit l'aveu de son parlement. Les troupes angloises se séparent du prince Eu-*

*ſe propoſe de chaſſer tout-à-fait d'Allemagne les Suédois. Frédéric I, roi de Pruſſe, diſſipoit ſes finances, & trafiquoit du ſang de ſes peuples. Frédéric Guillaume ſon fils, qui ſe ligue contre la Suede, ſe rendoit puiſſant par ſon économie. Charles XII perd toutes les places qu'il occupoit en Allemagne. Il porte ſes plaintes à la diete de Ratisbonne qui n'y a nul égard. Etat de la Suede qui avoit encore la guerre avec le Danemarck. Georges ſuccéde à la reine Anne. Il fait le procès à Oxford & à Bolingbroke. Les commencements de ſon regne ſont troublés par une guerre civile. Mort de Louis XIV. Leçon qu'il laiſſe au dauphin. Inquiétudes de la France & de l'Europe en conſidérant la jeuneſſe de Louis XV. Traité de la triple alliance. C'eſt après des guerres civiles qu'un bon gouvernement peut retirer une nation de la létargie où elle étoit auparavant. Le gouvernement de Philippe V n'a fait que jeter les peuples dans leur premier aſſoupiſſement. Fortune du cardinal Alberoni. Il médite la conquête de l'Italie. Il ſuſcite des troubles en France pour ôter la régence au duc d'Orléans. Il intrigue de concert avec le baron de Gœrtz qui médite une révolution dans le nord, & qui fait goûter ſes projets au roi de Pruſſe ſon maître. Cette intrigue ſe tramoit tout-à-la fois en Angleterre, en France, en Hollande, en Eſpagne, en Ruſſie, & en Suede. Gœrtz & Gillembourg, ambaſſadeur de Suede*

---

# *LIVRE DERNIER.*

Des révolutions dans les lettres & dans les ſciences depuis le quinzieme ſiecle.

## CHAPITRE I.

*ma tout-à-coup en Italie. Mais il se perdit à l'arrivée des Grecs de Constantinople. L'étude de la langue grecque avoit commencé en Italie avec le quinzieme siecle. C'est pourquoi les Grecs y trouverent un asyle & de puissants protecteurs. Alors l'étude de leur langue devint la passion des Italiens qui cherchoient l'instruction ou la considération. Ils auroient dû étudier le grec pour en transporter les beautés dans leur langue. Mais ils laisserent leur langue pour lire du grec & pour écrire en latin ; & l'Italie fut féconde en écrivains latins. Au seizieme siecle les meilleurs esprits d'Italie cultiverent l'italien : mais par tout ailleurs les langues vulgaires furent négligées & méprisées. Cette passion pour les langues mortes devoit retarder les progrès du goût. Les langues n'ont d'élégance qu'autant qu'il y en a dans l'esprit de ceux qui les parlent. Les esprits étoient donc bien grossiers au quinzieme siecle, puisque les langues étoient grossieres. Ils auroient pu se former le goût, s'ils n'eussent étudié les langues mortes, que pour perfectionner les langues vulgaires. Mais dès qu'ils se bornoient à l'étude des langues mortes, le goût ne pouvoit plus se former. Cependant ils se comparoient aux écrivains du siecle d'Auguste. La manie du latin a nui à la langue italienne. La langue françoise a été formée sous de plus heureux auspices. Tant que le goût étoit encore grossier, les autres facultés ne pouvoient pas se per-*

*fectionner. Si Corneille n'eût écrit qu'en latin, il n'eût été que médiocre. Il ne pouvoit pas y avoir de grands écrivains dans le quinzieme siecle. Dans le seizieme siecle les arts fleurissent en Italie. La cour de Léon X y contribue beaucoup. Mais ce pontife a fait payer cher à l'église & à l'Europe la protection qu'il a donnée aux arts. Les arts se sont formés en Italie malgré les savants.*

---

## CHAPITRE II.

### Absurdités & fanatisme des littérateurs & des scholastiques du seizieme siecle.

Pag. 166.

*Dans un temps où l'on commençoit à quitter la scholastique pour lire les meilleurs écrivains de l'antiquité, il étoit naturel qu'on se livrât avec trop de passion à l'étude du grec & du latin. Delà deux partis : celui des scholastiques, qui traitoient de payens ou d'athées ceux qui les méprisoient ; & celui des latinistes qui canonisoient les écrivains de l'antiquité, & qui en transportoient le langage jusques dans la théologie. Au milieu de ces disputes, les meilleurs esprits s'éclairoient. Tel est Erasme. Erasme se refuse aux invitations de François I. Il voyage. L'éloge de la folie lui suscite des ennemis & la Sor-*

*bonne le condamne. Il reconnoît qu'il y a des choſes à reprendre dans cet ouvrage. Reproches qu'il faiſoit avec fondement aux théologiens de ſon temps. Il écrit contre les Cicéroniens qui lui répondent avec des injures. Le goût de l'antiquité s'étoit répandu trop promptement pour ne pas dégénérer en fanatiſme. Mauvais raiſonnements des ennemis d'Eraſme. Il étoit ſuſpect parce qu'il n'approuvoit pas qu'on punît de mort les Luthériens. Scene pantomime où l'on joue l'empereur & Léon X. Les diſputes de religion ſe multiplioient, & détournoient de toute autre étude: mais elles devoient enfin produire la lumiere.*

---

## CHAPITRE III.

### Des ſectes de philoſophie au quinzieme & au ſeizieme ſiecles.

Pag. 177.

*Les anciens étoient de mauvais guides en philoſophie. Cependant il étoit naturel de les conſulter; & de ſe prévenir pour eux & pour les Grecs modernes qui paroiſſoient les entendre. Cette prévention devoit ſe porter à l'excès. On croira que les anciens ont tout ſu, & qu'il ne nous reſte qu'à les étudier. De là naîtront toutes les ſectes. Le péripatétiſme & le platoniſme paſſent de Conſtantinople en Italie. Ces deux ſectes*

*y élevent des disputes l'une contre l'autre, & ne s'accordent que dans le mépris qu'elles ont pour la scholastique. Une secte de Sincrétistes veut concilier Aristote & Platon. Jean Pic de la Mirandole, phénix du quinzieme siecle. Le seizieme siecle donne la préférence à Aristote sur Platon. Deux sectes de Péripatéticiens. La naissance du luthéranisme donne de nouveaux partisans à Aristote. Les scholastiques les moins passionnés conviennent, qu'il y a des vices dans leur méthode. Mais ils pensent qu'il la faut conserver pour défendre la religion. Ils croient la corriger, en se rapprochant du péripatétisme, & Aristote prend possession des écoles. Il eût été bien étonné d'enseigner dans les universités la doctrine de S. Thomas & de Scot. Le premier défaut de la scholastique est de n'avoir voulu faire qu'une science de la philosophie & de la théologie. Les Péripatéticiens ne se rapprochoient pas des scholastiques, qu'ils continuoient de mépriser, & ils croyoient que pour être chrétien il suffisoit de penser comme Aristote. Mais on ne raisonnera bien, que lorsqu'on abandonnera & le péripatétisme & la scholastique. Secte ennemie des Péripatéticiens. Bernardo Télesio, qui a le premier réfuté solidement Aristote, renouvelle la secte de Parménide. Les erreurs où tombent d'autres ennemis d'Aristote, font dire que hors le péripatetisme il n'y a plus de religion. Erreurs ou absurdités de Giordano Bruno. Il y a cepen-*

*dant dans ses écrits des choses, dont des philosophes se sont fait honneur. Tommaso Campanella, & d'autres qui puisoient dans le platonisme, n'enseignoient guere que des visions. Parmi les troubles du seizieme siecle, Juste-Lipse cherche un asyle dans la philosophie des Stoïciens.*

---

## CHAPITRE IV.

### Des opinions philosophiques du dix-septieme siecle.

Pag. 197.

*Dans le seizieme siecle, on avoit renouvellé quantité de sectes : mais sans critique, & comme au hasard. Dans le dix-septieme, des observations, ou des hasards plus heureux convaincront peu-à peu qu'il faut étudier la nature. La secte Ionique avoit été oubliée. Claude Guillermet de Bérigard la renouvella pour attaquer indirectement Aristote, qu'il n'osoit combattre ouvertement. Il n'étoit pas permis d'écrire contre ce philosophe quoique ses principes commençassent à être démentis par les observations. Pendant la guerre de trente ans on put le combattre avec plus de liberté ; mais pas encore bien ouvertement. Bérigard est appellé en Toscane*

*où l'inquisition ne permettoit pas d'attaquer Aristote. Au lieu donc de le combattre lui-même, il fait des dialogues où l'un des interlocuteurs oppose les sentiments d'Anaxagore à ceux d'Aristote. En France on pouvoit être plus hardi, pourvu néanmoins qu'on fût prudent. Avec quelle précaution Gassendi combat Aristote. Il ne suit pas le plan qu'il s'étoit fait de détruire le peripatétisme dans toutes les parties. Il renouvelle le systême d'Epicure. Jusqu'alors les philosophes avoient commencé par les causes pour descendre aux effets. Il étoit temps de s'appercevoir qu'il falloit commencer par les effets pour remonter aux causes. Descartes ne s'est pas mis à l'abri des reproches qu'il fait aux philosophes de son temps. Pour former le monde, il ne demande que de la matiere & du mouvement. Essence du corps, selon lui. Il divise la masse de la matiere en cubes. Les cubes étant mus, ils s'arrondissent, & forment des globules, ou le second élément. Les parties des angles brisés forment la matiere subtile, ou le premier élément. Ce qui reste de parties plus grossieres produit le troisieme élément, dont se forment les planetes. Le soleil est formé d'une portion de la matiere subtile. Formation des tourbillons. Comment un tourbillon est enveloppé dans un autre. Chaque planete est entraînée dans une couche du grand tourbillon. Ce systême devoit avoir & a eu le plus grand succès. Il devoit aussi se*

*défendre long-temps. Descartes n'eût pas combattu avec succès les erreurs, s'il n'eût pas substitué d'autres erreurs. Ses erreurs mêmes étoient un pas vers la vérité. Il n'y a point de systême qu'on n'ait essayé de concilier avec la théologie. Tant d'efforts inutiles pour découvrir la vérité, font juger que la raison est insuffisante. On a donc recours à la révélation; & on imagine une philosophie mosaïque & chrétienne. Excès où tombent les philosophes mosaïques. Leurs visions infectent les sectes luthériennes. Ils ont donné naissance au Quiétisme. Leurs absurdités ont pour principe les émanations de Zoroastre. L'esprit humain humilié par les erreurs de tant de siecles, prend le parti de douter de tout, & le scepticisme se renouvelle. De Bayle.*

---

## CHAPITRE V.

### Commencement de la vraie philosophie. De l'astronomie sous Copernic, Ticho-Brahe, Képler & Galilée.

Pag. 218.

*Les découvertes n'ont fait un corps de science que vers la fin du dix-septieme siecle. Quoiqu'il fût temps d'observer, les philosophes les*

*plus sages avoient bien de la peine à se borner à l'observation. Il faut étudier la philosophie pour apprendre comment on évite l'erreur & comment on acquiert des connoissances. La vraie méthode a été connue avant qu'il y eût des philosophes. En effet, dès l'origine des sociétés, les hommes ont su qu'il falloit observer pour s'instruire. C'est ainsi qu'ils se sont fait une idée de la rondeur de la terre, de la distance des astres; & qu'avant Thalès & Pythagore ils ont fait de grandes découvertes. Ils pouvoient déja former des conjectures sur le systême du monde. Il est certain qu'ils en savoient assez pour cela. C'est le besoin de déterminer les saisons qui les avoient mis dans la nécessité d'observer. Dans les siecles d'ignorance on n'a cultivé la chymie & la physique, que pour abuser de la crédulité. Naissance de l'astronomie moderne. Systême de Copernic. L'inquisition le comdamne, lorsque de nouvelles observations le confirmoient. Découverte du télescope. Galilée en fait un, qui augmente trente-trois fois le diametre des objets. Avec ce télescope il découvre des inégalités dans la lune. Il découvre plus de 500 étoiles dans l'orion seul. Il découvre les satellites de jupiter. Il découvre les phases de vénus, deux globes qui accompagnoient saturne & des taches dans le soleil. D'après ces observations, il juge que la terre n'est pas immobile au centre du monde. Il est cité à l'inquisition qui le fait arrêter. Il recouvre sa li-*

*berté, & comme il ne change pas de ſentiment, il la reperd encore. Objection qu'on faiſoit au ſyſtême de Copernic. Cet aſtronome l'avoit prévenue. Autre objection qui pouvoit ſe réſoudre avec les mêmes principes que la premiere. Les Coperniciens y répondent mal. Autre objection. Elle trompe Ticho-Brahé. Syſtême de cet aſtronome. Ses découvertes. Képler, jeune encore, fait un mauvais ſyſtême. Corrigé par Ticho-Brahé, il obſerve. Il détermine l'ellipſe de mars. Premiere analogie de Képler. Seconde analogie. Penſées de Képler ſur la gravité.*

---

## CHAPITRE VI.

Naiſſance de pluſieurs ſciences.
L'algebre, l'analyſe, principes de méchanique, loix du mouvement, l'horloge à pendule.

Pag. 240.

*Les découvertes qu'on doit à l'obſervation, étendront nos connoiſſances, & nous forceront, à créer de nouvelles ſciences & de nouveaux arts. De l'optique perfectionnée naîtront la catoptrique & la dioptrique. L'aſtronomie, alors mieux connue, perfectionnera la géographie & la navigation, & ce ſera une néceſſité d'étudier les méchaniques. Pour réuſſir dans ces ſciences, il faudra être géometre. Ce ſera donc encore une néceſſité de perfectionner la géométrie. Voilà les ob-*

*jets qui vont occuper les génies du dix-septieme siecle. Les sciences doivent leurs progrès à la simplicité des méthodes. L'art de calculer en est la preuve. C'est ainsi que l'algebre s'est perfectionnée ; & que la géométrie à laquelle on l'a appliquée, s'est perfectionnée elle-même pour perfectionner ensuite les méchaniques & la physique. Les méthodes se simplifient en substituant des expressions abrégées : c'est ce que fait l'analyse de Descartes. Du temps de ce philosophe, & depuis, on a cultivé la géométrie avec passion, & l'analyse s'est perfectionnée de plus en plus. Il n'y a point de repos réel. Il n'y a point de repos relatif, sans une tendance au mouvement. C'est dans les loix du mouvement & dans celle de l'équilibre que sont les principes des méchaniques. Pour les découvrir il faut donc mesurer & calculer. C'est pourquoi la méchanique & la géométrie se cultivent ensemble. Galilée fait voir que des corps de pesanteur inégale tombent avec la même vîtesse. Il découvre les loix du mouvement accéléré dans la chûte des corps. Il fait voir que le long d'un plan incliné, elles sont les mêmes, que dans une direction perpendiculaire. L'idée qu'il s'en fait, lui découvre les loix du pendule dans ses vibrations. Il détermine le rapport de la longueur du pendule au nombre des vibrations. Il découvre la courbe que décrit un corps projeté obliquement. Castelli & Torricelli ses disciples. On voyoit les effets de la pesanteur de l'air & on les*

*expliquoit par l'horreur du vuide. Galilée, qui croyoit l'air pesant, tenoit lui-même à ce préjugé. L'expérience du mercure qui se soutient dans un tube au-dessus de son niveau, fait soupçonner la pesanteur de l'air à Toricelli. Pascal acheve de démontrer la pesanteur de l'air. Descartes est le premier qui ait expliqué par la pesanteur de l'air l'expérience du mercure suspendu dans le tube. Loix générales du mouvement données par Descartes. La société royale propose la recherche des loix de la nature dans le choc des corps. Principe général de ces loix. Loix du choc dans les corps parfaitement durs. Loix du choc dans les corps parfaitement élastiques. Ces loix peuvent être appliquées aux corps dont l'élasticité n'est pas parfaite. Recherches d'Huyghens sur les forces centrifuges. Il invente l'horloge à pendule. Il détermine la longueur du pendule, en déterminant le centre d'oscillation.*

---

## CHAPITRE VII.

### De l'optique & de ses premiers progrès.

Pag. 266.

*A quoi se bornoient les connoissances des anciens sur l'optique. Jean-Baptiste Porta a le premier observé les rayons qui entrent dans une*

*chambre obſcure, à laquelle il compare l'œil. Maurolicus a le premier connu l'uſage du cryſtallin. Il explique le premier un phénomene propoſé par Ariſtote. Premieres découvertes ſur l'arc-en-ciel. Marc-Antoine de Dominis explique l'arc inférieur en ne le ſuppoſant que lumineux. Deſcartes rend raiſon de l'arc extérieur. Il les meſure l'un & l'autre : mais il ne rend pas raiſon des couleurs, dont ils ſe peignent. Képler explique le premier l'uſage des parties de l'œil. Mais l'image renverſée l'embarraſſe, & il n'eût pas ſu dire comment nous voyons des grandeurs & des diſtances. Képler perfectionne la théorie des téleſcopes. D'après cette théorie on fait des téleſcopes qu'on perfectionne encore. Découverte du microſcope. Képler étudie les effets de la lumiere dans les téleſcopes & dans les microſcopes. Il détermine le foyer ou le point dans lequel ſe réuniſſent les rayons paralleles. Il fait voir ce que deviennent les rayons qui partent du foyer, ou d'un point en-deçà ou d'un point en-delà. Exemple qui rend ſenſibles les premieres obſervations de Képler. Explication du téleſcope de Galilée. Explication des téleſcopes à deux verres convexes. A trois. L'apparence de grandeur eſt ſur-tout ſenſible dans le microſcope. Pour expliquer parfaitement ces phénomenes, il falloit déterminer avec préciſion le rapport de l'angle de réfraction à l'angle d'incidence. Képler ne le détermine qu'à peu près, & pour un*

*cas particulier. Descartes a supplée en cela à ce qui manquoit à la théorie de Képler. Le pere Grimaldi a le premier remarqné l'inflexion des rayons. phénomenes qu'on n'expliquoit pas encore.*

---

# CHAPITRE VIII.

## Grandes découvertes.

Pag. 282.

*Les découvertes précédentes ne sont que des préliminaires à de plus grandes. On trouve les nœuds & l'inclinaison d'une planete inferieure, en observant son passage sur le disque du soleil. Képler predit le passage de mercure sur le disque du soleil. Gassendi l'observe, & perfectionne la théorie de cette planete. D'après les tables de Képler, Horoxes prédit le passage de vénus sur le disque du soleil, l'observe, & marque avec plus de précision le cours de cette planete. Halley fait voir qu'en observant de deux endroits la durée de ce passage, on peut déterminer la parallaxe du soleïl à peu de chose près. Huyghens découvre l'anneau & le quatrieme satellite de saturne; & Cassini les quatre autres. Celui-ci donne la théorie des satellites de jupiter, & découvre la rotation de cette planete & celle de mars. Cette théorie confirme les deux analogies de Képler.*

*En observant les éclipses du premier satellite ; Cassini découvre le temps que la lumiere emploie à venir du soleil jusqu'à nous. Raisons qui font juger à Cassini même que cette découverte est fausse. A Maraldi. Roëmer & Halley la défendent. Pound en prouve la vérité. Elle a été confirmée depuis, lorsqu'on a découvert la cause de l'aberration des étoiles. Les astronomes cherchent une preuve du mouvement de la terre dans la parallaxe des fixes. Comment cette parallaxe, si elle avoit lieu, prouveroit ce mouvement. L'aberration des fixes ne prouve pas qu'elles aient une parallaxe. Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe. Bradley en la cherchant a découvert que les aberrations sont des mouvements réguliers, & qu'elles sont l'effet du mouvement de la terre combiné avec le mouvement progressif de la lumiere. Comment ces deux mouvements se combinent. Comment l'étoile paroît décrire une ellipse. Que cette ellipse est la base d'un cône, dont le sommet est dans l'orbite même de la terre, ainsi que dans l'œil. Comment cette ellipse differe de celle qu'on appercevroit, si les étoiles avoient une parallaxe sensible. Cette découverte confirme le mouvement de la terre, ainsi que le mouvement progressif de la lumiere. Hypparque a le premier cherché la longitude & la latitude des lieux. Il se servoit à cet effet des éclipses de lune. On doit à Ptolomée les principes de la construction*

*des*

*des cartes de géographie. Depuis les progrès de l'astronomie, la géographie se perfectionne ; & on détermine mieux les longitudes, depuis qu'on peut observer les éclipses des satellites de jupiter. Mais on n'avoit pas encore de moyens pour prendre les longitudes sur mer. Le moment où la lune fait un triangle avec deux fixes, y seroit propre, si on connoissoit parfaitement la théorie de cette planete. Picard & Snellius mesurent un dégré du méridien par une suite de triangles. Leurs résultats different peu l'un de l'autre. Richer observe le retardement du pendule à l'équateur. Huyghens & Newton en concluent que la terre est applatie aux poles. Les découvertes faites jusqu'alors en astronomie, sont les éléments du systême de Newton.*

---

## CHAPITRE IX.

### De la gravitation universelle découverte par Newton.

Pag. 306.

*Un corps que nous jetons obliquement à l'horison, décrit une courbe. La lune seroit elle donc un projectile? En ce cas elle doit tomber à cha-*

*que inſtant ſuivant la loi de la chûte des corps. Or il eſt démontré qu'elle gravite ſuivant cette loi. En ſeroit-il de même de toutes les planetes? Suppoſition dans laquelle mercure décriroit une orbite circulaire autour du ſoleil. Suppoſition dans laquelle il décriroit une ellipſe. Dans la ſuppoſition que la gravité diminue dans la même raiſon que le quarré des diſtances augmente. Newton fait voir comment une planete va continuellement d'une apſide à l'autre. C'eſt ce qui n'auroit pas lieu, ſi la gravité diminuoit dans la même raiſon que le cube des diſtances augmente. La gravité agit-elle donc en raiſon inverſe du quarré des diſtances, ou en moindre raiſon? Un corps, mu dans une courbe, eſt toujours dirigé vers un même point, s'il décrit des aires égales en temps égaux. Donc chaque planete dans ſon cours eſt toujours dirigée vers un même centre. Mais la puiſſance qui retient les planetes dans leurs orbites, eſt-elle la gravité même? Elle ſera la gravité ſi les eſpaces, que parcouroit une planete en tombant au-deſſous de la tangente, ſont comme les quarrés des temps. Or c'eſt ainſi que cette puiſſance agit ſur la lune, & elle la fait graviter en raiſon inverſe du quarré des diſtances. C'eſt donc la gravité qui retient la lune dans ſon orbite. Or les obſervations démontrent qu'il en eſt de jupiter par rapport à ſes ſatellites & de ſaturne par rapport aux*

*ſiens, comme de la terre par rapport à la lune. Il en eſt de même du ſoleil par rapport aux planetes & aux cometes. La gravitation eſt un principe univerſel, par lequel les corps céleſtes s'attirent réciproquement en raiſon directe des maſſes & en raiſon inverſe du quarré des diſtances. La ſeconde analogie de Képler ſuit du principe de Newton.*

---

## CHAPITRE X.

### Conſidérations ſur le progrès des ſciences & ſur celui des lettres

Pag. 325.

*Dès qu'on a ſu obſerver, on a été rapidement de découvertes en découvertes. Newton n'a été plus loin, que parce qu'il a mieux connu la liaiſon des vérités. La liaiſon des idées fait la folie, la raiſon & toutes les qualités de l'eſprit. Ceux qui penſent comme par inſpiration, obéiſſent à leur inſu au principe de la plus grande liaiſon des idées. C'eſt ce principe qui a guidé les bons eſprits, & les a rendus capables de perfectionner à la fois toutes les ſciences & tous les arts. Les arts & les ſciences commencent en Italie parce que le goût s'y forme avec la langue; tandis*

*qu'en France où la langue étoit groſſiere, parce qu'on y manquoit de goût, il n'y avoit encore ni arts ni ſciences. Auſſi François I ne peut pas être le reſtaurateur des lettres. Mauvais goût des François dans le ſeizieme ſiecle. C'eſt ce qui nuiſoit au progrès des lettres. Car les guerres & les diſputes de religion n'empêchoient pas de les cultiver. Dans le dix-ſeptieme ſiecle où le goût commence en France, les arts & les ſciences y ſont cultivés avec ſuccès. Mais le goût en dégénérant en manie produiſit le puriſme; & les grammairiens qui ſe firent les légiſlateurs du langage, donnerent des entraves au génie. L'analogie eſt l'unique regle pour juger ſi un tour eſt françois. L'érudition tendoit à perpétuer le mauvais goût. On demanda ſi la préférence eſt due aux modernes; & ce fut une grande diſpute. Les érudits chercherent dans les hypotheſes ce que les monuments ne leur apprenoient pas & la critique ſe formoit lentement. Ordres des progrès de l'eſprit en différents genres.*

---

## CHAPITRE XI.

### Des progrès de la politique.

page 337.

*Il importe à un prince de ſe faire une idée*

*complete de la politique. Double objet de la politique. Objet de la politique par rapport aux nations étrangeres. Son objet par rapport aux peuples à gouverner. Elle doit embrasser toutes les parties de l'économie publique. Les hommes d'état ne réussiront jamais mieux qu'en laissant faire. Les anciens philosophes ne se sont pas appliqués à toutes les parties de l'économie politique. Les nations de l'Asie n'ont jamais pu avoir d'idée de la vraie philosophie. De tous les peuples anciens, les Grecs sont ceux qui ont eu les idées plus saines sur le droit naturel. Cependant au temps de Solon la morale étoit à sa naissance. Les Grecs ont connu le droit des gens, mais non pas dans toute son étendue. Ils ont mieux connu l'art de négocier. Ils n'ont pas eu des principes sur toutes les parties de l'économie publique. Les Romains n'ont connu ni le droit naturel ni le droit des gens, & fort peu l'art de négocier. Ce sont les peuples mêmes qui leur ont appris comment ils devoient se conduire, pour les subjuger les uns par les autres. Ils n'ont eu que des usages pour conduire les différentes parties de l'éconnomie publique. Les Barbares qui ont envahi l'empire d'occident, ignoroient absolument tout ce qui peut contribuer au bonheur des sociétés civiles. Ils se porterent aux derniers excès, & ils parurent s'y autoriser par la religion même. Depuis deux sie-*

*cles, elles faiſoient des ligues ſans objet, & s'armoient ſans deſſein. Il étoit temps de leur apprendre ce que les nations ſe doivent les unes aux autres. C'eſt ce que Grotius ſe propoſe dans ſon* droit de la guerre & de la paix. *Cet ouvrage devoit avoir, & eut un grand ſuccès en Allemagne. Pourquoi Grotius donna à cet ouvrage le titre* droit de la guerre & de la paix. *Cet ouvrage eſt digne d'éloge & de critiques. Hobbes, plus méthodique, ſe fit ſur la même matiere des principes d'après ſon éducation & d'après les circonſtances où il vivoit. Élevé dans la religion anglicane, & perſuadé que la démocratie étoit la cauſe de tous les troubles, il donne au monarque une autorité arbitraire & ſans bornes. Pour établir ce deſpotiſme, il imagine un état de nature, & il met le droit dans la force ſeule. Cependant pouvoit-il perſuader aux peuples de ſe ſoumettre lorſqu'il leur préſentoit le ſouverain comme un deſpote de droit. Pufendorff a mieux réuſſi que Grotius & que Hobbes, quoique ſon ouvrage ſoit encore bien imparfait. Depuis on a beaucoup écrit ſur les mêmes objets, & on a traité tontes les parties de l'économie publique.*

# CHAPITRE XII.

## Des progrès de l'art de raisonner,

Pag. 355.

*Ce que c'est que la métaphysique des péripatéticiens. C'est à l'analyse à nous conduire de découverte en découverte. Elle est la vraie méthode de toutes les sciences. On pourroit la nommer métaphysique. Elle suppose que nous connoissons l'origine & la génération de toutes nos idées: science nouvelle qui n'a point de nom. L'art de raisonner ne s'est perfectionné que dans le dix-septieme & dans le dix-huitieme siecles, plus promptement dans les mathématiques, plus lentement dans les autres sciences. Avant le renouvellement des lettres on ne le connoissoit pas. Ce n'est que vers la fin du seizieme siecle qu'on a pu en donner des regles. C'est ce que Bacon entreprend dans son ouvrage du* rétablissement des Sciences. *Reproches qu'on lui fait, & qu'on peut lui faire. Réflexions de ce philosophe sur la méthode. Excès où tombent ceux qui veulent s'instruire. Les observations & les expériences doivent être nos seuls guides dans la re-*

*cherche de la vérité. Mais les philoſophes ont mieux aimé penſer, conmme par inſpiration. Ils reſſemblent à des hommes, qui tenteroient de dreſſer un obéliſque, ſans le ſecours d'aucune machine. Il faut d'autres machines que les regles des ſyllogiſmes pour aider l'eſprit. Il faut d'abord écarter les préjugés.* 1. *Eſpece de préjugés*, idola tribus. 2 *Eſpece*, idola ſpecus. 3 *Eſpece*, idola fori. 4 *Eſpece*, idola théatri. *Pour détruire tous ces préjugés, il faut commencer par douter & regarder notre entendement comme une table raſe. Comment nous déterminerons les idées que nous graverons ſur cette table. Bacon a ouvert la route à ceux qui ſe ſont appliqués à l'hiſtoire naturelle. Le préjugé des idées innées n'a pas permis à Deſcartes de raiſonner dans toutes les ſciences auſſi bien qu'en géométrie. Inſuffiſance de la principale regle qu'il s'eſt faite. Locke a entrepris de regraver l'entendement humain. Objet de ſon ouvrage. Combien je dois à ce philoſophe. Éloge & critique de ſon ouvrage.*

## CHAPITRE XIII.

### De l'utilité des ſciences.

Pag. 374.

*Quel eſt le caractere de la vraie ſcience. Les ſciences ténébreuſes des barbares n'ont été que des fléaux. Les vraies ſciences ſont utiles parce qu'elles éclairent. Plus de lumieres nous rendroit plus heureux. Toutes les vraies ſciences tendent directement on indirectement à l'avantage de la ſociété. Il n'en eſt pas de même de tous les arts.*

## CHAPITRE XIV.

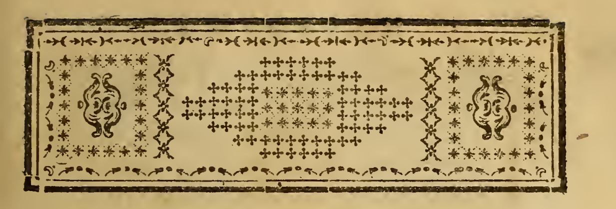
### Des obſtacles qui s'oppoſent encore aux bonnes études,

Pag 378.

*Les études ſe reſſentent encore des ſiecles d'ignorance où l'on en fit le plan. Les établiſſements faits pour l'avancement des ſciences ſont la critique des univerſités. Il reſtera tou-*

*jours dans les écoles des défauts, dont on ne les corrigera pas. Pourquoi les académies ont contribué à l'avancement des ſciences. Les profeſſeurs de l'univerſité ſont forcés à ſe conformer au plan reçu. Les écoles confiées à des ordres religieux ſont pires encore. Nos écoles ſont peu propres à nous inſtruire. A peine oſe-t-on y enſeigner les mathématiques ; & on néglige les ſciences les plus néceſſaires aux citoyens.*

FIN de la Table, *du Tom. XV.*



# INTRODUCTION
## A L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE.

## *HISTOIRE MODERNE.*

## LIVRE DIX-HUITIEME.

## CHAPITRE PREMIER.

### *De Charles XII & du czar Pierre jusqu'en* 1708.

LE gouvernement de Suede étoit alarmé des préparatifs, que faisoient les puissances ennemies. On étoit sans généraux; & on n'avoit pour roi qu'un jeune prince, qui » n'assistoit » presque jamais dans le conseil que pour croi» ser les jambes sur la table; distrait, indifférent,

Charles XII donne de la confiance à la Suede alarmée.

» il n'avoit paru prendre part à rien. » Mais il se montra tout autre, lorsqu'en sa présence on délibéra sur le danger où l'on étoit, & qu'on parla de détourner la tempête par des négociations. Se levant tout-à-coup, avec l'air de gravité & d'assurance d'un homme supérieur qui a pris son parti. » Messieurs, dit-il, j'ai résolu » de ne faire jamais une guerre injuste; mais de » n'en finir une légitime que par la perte de mes » ennemis. Ma résolution est prise : j'irai atta» quer le premier qui se déclarera; & quand je » l'aurai vaincu, j'espere faire quelque peur aux » autres. » Sa confiance se communiqua au conseil étonné, & la guerre fut résolue.

Il tourne ses armes contre le Danemarck.

Les exercices violents, que Charles XII aimoit, lui avoient fait une constitution vigoureuse. Il cherchoit le danger dans la chasse, où les autres cherchent l'amusement. Luttant, pour ainsi dire, avec les ours, il les combattoit avec un bâton, & il n'étoit garanti que par un filet tendu à deux arbres. Il paroissoit passionné pour Alexandre & pour César, qu'il vouloit prendre pour modeles; & le goût avec lequel il avoit lu Quinte-Curce, pouvoit faire présager ce qu'il seroit un jour. Il le fit mieux voir encore, lorsqu'il eut résolu de se préparer à la guerre : car il renonça aux amusements, au faste, à la table, aux femmes, au vin, en un mot, à tout ce qui peut distraire, ou amollir l'ame. Il vouloit donner l'exemple à ses soldats, qu'il se proposoit de

contenir dans la discipline la plus rigoureuse. Tel étoit Charles XII à dix-huit ans, lorsqu'au mois de mai de l'année 1700, il tourna ses armes contre le Danemarck. Sa flotte se joignit aux escadres d'Angleterre & de Hollande. Ces deux républiques avoient garanti le traité d'Alténa; & comme elles craignoient la trop grande puissance du roi de Danemarck, qui auroit pu se rendre maître de la mer Baltique, elles avoient envoyé des secours au duc de Holstein, qui succomboit sous les forces de Frédéric IV. 1700

Il force Frédéric IV à la paix.

La flotte danoise ayant évité le combat, Charles XII s'approcha assez près de Copenhague pour y jeter quelques bombes. Aussitôt il se propose de faire une descente, & d'assiéger cette capitale par terre, tandis qu'elle seroit bloquée par mer. Tout lui réussit. Alors il fit dire au roi de Danemarck, qui étoit dans le Holstein, qu'il ne faisoit la guerre que pour l'obliger à la paix; & que s'il ne rendoit justice au prince qu'il opprimoit, il verroit Copenhague détruite, & tout son royaume mis à feu & à sang. Il fallut subir la loi. Le duc de Holstein fut indemnisé des frais de la guerre. Charles satisfait d'avoir secouru son allié, ne reserva rien pour lui; & cette guerre fut terminée en moins de six semaines.

Il marche contre le czar

Précisément dans le même temps, le roi de Pologne, désespérant de prendre Riga que

qui ravageoit l'Ingrie.

le comte de Dahlberg défendoit, leva le ſiege qu'il avoit mis devant cette place. Charles marcha contre Pierre Alexiowitz qui ravageoit l'Ingrie à la tête d'une armée de quatre vingts mille hommes. Le czar venoit de publier un manifeſte. Il donnoit pour raiſon, qu'on ne lui avoit pas rendu aſſez d'honneurs, lorſqu'il avoit paſſé à Riga où il n'avoit paru qu'incognito; & qu'on avoit vendu les vivres trop cher à ſes ambaſſadeurs. Des hoſtilités ſur des motifs auſſi ridicules animoient d'autant plus le roi de Suede, qu'il y avoit alors à Stockholm trois ambaſſadeurs ruſſes qui venoient de jurer le renouvellement de la paix. Il ne comprenoit pas qu'un légiſlateur ſe fît un jeu de la foi des traités. Impatient de ſe venger, il marchoit moins pour faire des conquêtes, que dans l'eſpérance d'humilier ſon ennemi.

Déroute entiere des Ruſſes, qui aſſiégeoient Narva.

Le czar aſſiégea Narva au commencement d'octobre. Il avoit cent cinquante pieces de canon, plus formidables par le nombre que par la maniere dont elles étoient ſervies. Il ne ſe trouvoit guere dans ſon armée que douze mille hommes de bonnes troupes: le reſte étoit mal armé & mal diſcipliné. Il eſt évident qu'il ſe preſſoit trop de meſurer ſes Ruſſes contre des ſoldats aguerris. On étoit au 15 de novembre, quand il apprit que ſon ennemi avoit traverſé la mer, & qu'il venoit au ſecours de Narva. Comme il ſe propoſa de l'envelopper, il alla

chercher trente mille hommes qui lui arrivoient de Pleskow. Il eût mieux fait de ne pas quitter son camp: car ces nouvelles troupes pouvoient bien venir sans lui.

Cependant Charles, qui avoit débarqué à Pernaw dans le golphe de Riga, avec seize mille hommes d'infanterie, & un peu plus de quatre mille chevaux, précipite sa marche, suivi de toute sa cavalerie, & de quatre mille fantassins. Un corps avancé de cinq mille hommes, qui gardoit un passage, s'enfuit à son approche. L'épouvante se communique à vingt mille hommes, qui étoient plus loin, & qui prennent la fuite. En un mot, Charles, ayant emporté tous les postes en deux jours, arrive devant le camp des ennemis, qui étoit bien rétranché, & bordé de cent cinquante canons. Il songe à profiter de la terreur qu'il vient de répandre, & après quelque repos il donne ses ordres pour l'attaque.

Toutes les circonstances paroissoient lui préparer la victoire. Un vent furieux souffloit une grosse neige dans le visage des ennemis, qui combattoient sans voir devant eux. La désobéissance se joignant à la frayeur, les officiers subalternes & les soldats se soulevoient contre les généraux, qui ne s'accordoient pas. En un mot, le désordre & le tumulte commençoient dans leur camp, au moment même que leurs retranchements étoient forcés par les Suédois. Ils furent

mis en déroute, ſans ſe douter du petit nombre de leurs vainqueurs. Charles fit plus de trente mille priſonniers, dans leſquels étoit le prince de Géorgie. Il ne garda que les généraux, & il renvoya tous les officiers ſubalternes & tous les ſoldats, après les avoir déſarmés. La bataille de Narva ſe donna le 30 novembre 1700.

1700

L'épouvante des Ruſſes aſſuroit de nouveaux ſuccès à Charles, s'il n'eût pas donné au czar le temps de les raſſurer.

Les Ruſſes n'imaginerent pas avoir été vaincus par des hommes. Ils crurent que des puiſſances ſupérieures avoient combattu pour les Suédois, & ils firent des prieres publiques à S. Nicolas, patron de la Ruſſie, pour le prier de chaſſer loin de leurs frontieres cette armée d'enchanteurs & de ſorciers. Cette ſuperſtition augmentoit l'épouvante & promettoit de nouveaux ſuccès. Il y a donc lieu de croire que ſi Charles n'eût pas donné au czar le temps de ſe reconnoître & de raſſurer ſes peuples, il l'eût défait encore & chaſſé juſqu'à Moſcou, qui eût ouvert ſes portes. Mais le déſir de la vengeance, ſur-tout, dans un vainqueur de dix-huit ans, ſe regle difficilement ſur la prudence. Le roi de Suede avoit humilié deux de ſes ennemis, il vouloit humilier le troiſieme encore. Il ne paroiſſoit pas avoir d'autre objet. Lorſqu'il marchoit contre Pierre Alexiowitz, il écrivoit : *je m'en vais battre les Ruſſes : préparez un magaſin à Laïs. Quand j'aurai ſecouru Narva, je paſſerai par cette ville pour aller battre les Saxons.* Il ne vouloit que battre.

Ayant reçu un renfort de quinze mille hommes, il marcha dès le printemps de 1701, du côté de Riga. Il paſſa la Duna à la vue des Saxons qu'il défit, ſoumit toute la Courlande; & entra dans la Lithuanie. Cette province étoit alors troublée par une guerre civile, dont les chefs étoient d'un côté les princes Sapiéha, & de l'autre Oginski. Charles, s'étant déclaré pour les Sapiéha, ſe vit bientôt maître de la Lithuanie: il n'y reſtoit plus que des troupes diſperſées, qui fuyoient devant lui. Alors il forma le projet de détrôner Auguſte.

Mais voulant humilier ſon troiſieme ennemi, il marche contre les Saxons qu'il defait: il ſoumet la Courlande & la Lithuanie. 1701.

Le gouvernement de Pologne a les mêmes vices que le gouvernement des fiefs. Il ſemble que les Polonois ſe ſoient étudiés à le rendre tout-à-fait anarchique. Les abus ont eu chez eux les mêmes cauſes que par-tout ailleurs, où nous en avons déja remarqué de ſemblables.

Le gouvernement de Pologne eſt une anarchie.

Dans les ſiecles où les Barbares ne ſavoient pas donner de forme à leur gouvernement, & où la licence, qu'on prenoit pour liberté, ne permettoit pas aux ſouverains d'être abſolus; les ducs ou rois de Pologne n'avoient d'autorité qu'autant qu'ils ſe faiſoient plus de partiſans. Ils imiterent la politique des rois de France. Ils donnerent des bénéfices; & après avoir démembré leur domaine pour s'attacher les grands du royaume, ils le démembrerent encore pour laiſſer un plus grand nombre de ſouverainetés dans leur famille. Il arriva

Les rois en démembrant leurs domaines avoient fait des vaſſaux plus puiſſants qu'eux.

que le souverain eut des sujets plus puissants que lui.

Il n'y a dans ce royaume que des nobles & des serfs.

A mesure que la noblesse accrut sa puissance, le peuple tomba dans un esclavage plus dur ; & il n'y eut plus en Pologne que des nobles & des serfs.

Epoque où a commencé la république de Pologne.

Casimir III, surnommé le Grand, mort en 1370, étoit le dernier d'une maison qui regnoit depuis 528 ans. Si le trône avoit paru héréditaire jusqu'alors, il redevint électif. Les nobles Polonois voulant même saisir l'occasion d'assurer leurs privileges, n'élurent Louis roi de Hongrie, qu'après l'avoir lié par une capitulation, qu'on nomme *Pacta conventa*. Cette élection est l'époque du gouvernement républicain qui subsiste aujourd'hui. Louis est ce prince qui fit une irruption dans le royaume de Naples pour venger la mort d'André son frere, mari de Jeanne I.

Ce contrat entre les sujets & le souverain paroît avoir été oublié, pendant que les Jagellons ont été sur le trône : mais depuis 1573, que Henri de Valois succéda à Sigismond-Auguste, le dernier des Jagellons, la république de Pologne a fait des *pacta conventa* avec tous ses rois

Puissance des nobles.

Cette capitulation assure les privileges des nobles, parce qu'ils sont assez puissants pour la faire respecter, & pour donner avant chaque élection de nouvelles limites à la prérogative

royale. Souverains dans leurs terres, indépendants, ils peuvent ſeuls poſſéder les charges & les dignités. Ils réglent les impôts, ils ſont les loix, ils décident de la guerre & de la paix. Toujours en garde contre l'ambition du roi, ils ne ſouffrent pas qu'il ait des places fortes, parce qu'elles pourroient ſervir à les opprimer, comme à les défendre : ils ouvrent le pays à l'ennemi, pour le fermer au deſpotiſme.

Prérogatives de la couronne.

Les rois conſervent cependant de grandes prérogatives. Ils diſpoſent des fiefs, qui ſont des démembrements faits autrefois au domaine de la couronne. On les nomme *ſtaroſties*, *tenutes*, ou *advocaties*, & en général *biens royaux*. Cependant on ne leur laiſſe pas toujours la liberté d'en diſpoſer à leur gré. Ils nomment aux bénéfices, aux emplois civils & militaires, aux grandes charges de la couronne, & aux places qui vaquent dans le ſénat. Mais ils font des graces, ſans ſe faire des partiſans; parce qu'ils ne peuvent jamais ôter ce qu'ils ont donné. Ainſi le favori, qu'ils élevent, a toujours dans ſon zele vrai ou faux pour la république, un prétexte pour ſe ſouſtraire au ſouverain.

L'unanimité eſt néceſſaire pour terminer les délibérations, & la république obéit à la force, qui attache aux

Cette république eſt au reſte un corps monſtrueux. Avant que la grande diete s'aſſemble, chaque province ou Palatinat délibere ſur les matieres qu'on y doit traiter; elle nomme ſes députés ou nonces, & tient pour cela des diétines qu'on appelle *ante-comitiales*. La grande

dietes cette unanimité.

diete s'assemble ensuite : mais les loix qu'elle fait n'ont de force que dans les Palatinats où elles sont reçues, & on en délibere dans des diétines *post-comitiales*.

Or, dans chacune de ces dietes, rien ne se décide que du consentement unanime de tous les membres. Le *veto* d'un seul gentilhomme arrête toutes les délibérations, & les actes qui avoient passé unanimement sont même encore annullés. S'il y a donc quelques nobles qui veuillent troubler, & il y en a toujours, la république ne peut plus agir ni même délibérer. Alors on forme des confédérations; les confédérés des différents partis en viennent aux mains : le vainqueur, donnant la loi, arrache aux dietes un consentement unanime, & tout se décide par la force. Le roi se trouve donc sans autorité, lorsqu'il n'est pas à la tête d'une faction puissante. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce gouvernement absurde que vous étudierez ailleurs. Le peu que je viens de dire, suffira pour vous faire comprendre les causes des événements, dont j'ai à parler.

Charles se propose de détrôner Auguste.

Charles XII auroit pu conquérir la Pologne, c'est-à-dire, la parcourir en vainqueur. Mais comment auroit-il pu soumettre par la force une noblesse fiere, jalouse de son indépendance, & toujours armée? A peine seroit-il arrivé à une extrémité du royaume, qu'elle se seroit soulevée dans l'autre : il eût fallu laisser

des troupes par tout. Il auroit donc éprouvé le ſort de Charles X : auſſi ſe propoſoit-il ſeulement de détrôner Auguſte. Joignant la politique aux armes, il déclaroit qu'il n'étoit pas venu faire la guerre aux Polonois, qu'il n'avoit d'autres ennemis que les Saxons, & il offroit de protéger la république, ſi elle vouloit élire un nouveau roi.

L'archevêque de Gneſne, primat du royaume, entre dans ſes vues.

Le cardinal Radjouski étoit archevêque de Gneſne, c'eſt-à-dire, qu'il étoit par ſa place le premier des ſénateurs, le primat du royaume, le légat né du ſaint ſiege, le régent de la république pendant les interregnes, & la premiere perſonne après le roi. Ce prélat, ennemi d'Auguſte, entroit dans toutes les vues de Charles XII; & il intriguoit contre ſon ſouverain, avec tous les dehors d'un grand zele pour la paix & d'une grande charité.

La nobleſſe qui avoit des ſujets de mécontentement régardoit Charles comme le défenſeur de la république.

Auguſte n'avoit pas gagné ceux qui s'étoient oppoſés à ſon élection, & il avoit aliéné preſque tous les autres. Il n'avoit trompé perſonne ſur les motifs qu'il avoit eus de prendre les armes contre la Suede. On convenoit bien que, par ſes engagements, il devoit ſaiſir l'occaſion de recouvrer les provinces perdues : mais on ſavoit auſſi que, par le même article des *pacta conventa*, il avoit promis de n'entreprendre aucune guerre ſans le conſentement de toute la république ; & que par un autre, il lui étoit défendu d'introduire des troupes étrangeres dans

le royaume. En lui voyant donc violer ces deux articles, on jugeoit qu'il vouloit exercer en Pologne le même pouvoir absolu qu'il exerçoit en Saxe. On concluoit que, s'il eût conquis la Livonie, il auroit tenté de subjuguer la république; & on lui reprochoit d'avoir par cette guerre livré tout le royaume aux armes du roi de Suede. S'il eût réussi, on n'eût pas osé critiquer ainsi sa conduite. Mais dans un pays où la nature du gouvernement produit les factions, un souverain est bientôt abandonné, quand les plaintes commencent, & que les mécontents sont assurés d'être soutenus. Les uns se flattent de trouver de nouveaux avantages dans une révolution; les autres changent par inquiétude; & les plus fideles suivent le torrent, parce qu'ils se sentent trop foibles pour résister. Telle étoit & devoit être la disposition des esprits, lorsque Charles XII ne paroissoit avoir vaincu que pour protéger la république, c'est-à-dire, le parti des mécontents. Car en Pologne la république n'est jamais que dans le parti le plus fort.

Auguste est forcé à convoquer une diete, qui arrête d'envoyer une ambassade à Charles.

Dans cet état de fermentation, les Palatinats demanderent une diete au roi de Pologne. C'étoit lui prescrire de se donner des juges, plutôt que des défenseurs : mais un refus pouvoit aigrir encore les Polonois. Elle fut donc convoquée à Varsovie, pour le 2 décembre de l'année 1701. Si, dans les temps les plus tranquilles, cette assemblée a tant de peine à pren-

dre une résolution ; vous pouvez juger du tumulte avec lequel elle délibéroit dans une conjoncture, qui enhardissoit tous les factieux. Les cabales qui la divisoient, entretinrent, ou même augmenterent le mécontentement général. Elle ne régla rien, & elle se sépara le 17 février 1702.

Elle avoit seulement arrêté qu'on enverroit une ambassade à Charles XII. Le sénat confirma ce décret. Dans l'intervalle d'une diete à l'autre, ce corps représente la nation. Il a le droit de faire provisionnellement des loix. Il est composé des évêques, des palatins gouverneurs perpétuels des provinces, des castellans gouverneurs des villes, & des grands officiers de la couronne. La dignité des palatins est la plus éminente : ils président dans leurs gouvernements aux assemblées de la noblesse, & ils la commandent à la guerre. Les quatre grands officiers de la couronne sont chargés de tous les détails de l'administration : ils partagent entre eux toute l'autorité : ils peuvent tout, & ne dépendent du roi qu'autant qu'ils le veulent. Auguste ne put obtenir de ce sénat trop puissant la permission de se mettre à la tête de l'armée polonoise, & encore moins de faire venir douze mille Saxons.

Le sénat confirme ce décret & ne permet pas au roi d'armer.

1702

Charles répondit aux ambassadeurs de la république, qu'il régleroit tout lorsqu'il seroit à Varsovie, & il marcha. A son approche, Au-

Charles défait Auguste à Clissau.

guste s'enfuit avec un petit nombre d'évêques & de palatins, qui lui restoient attachés. Il envoya des lettres circulaires pour assembler la pospolite, c'est-à-dire, pour ordonner à tous les gentilhommes de monter à cheval & de le suivre. Mais la plus grande partie de la noblesse demeura dans ses terres. Alors il fit venir des troupes saxones, bien assuré que s'il étoit vainqueur, on n'oseroit pas lui reprocher de les avoir introduites dans les provinces de la république. Il les joignit aux Polonois liés à sa fortune, & jugeant qu'il falloit vaincre ou perdre le trône, il alla au devant de Charles XII qui s'avançoit vers Cracovie. Les deux armées parurent en présence le 13 juillet 1702 dans une grande plaine auprès de Clissau. Auguste ramena trois fois ses troupes à la charge, c'est-à dire, les Saxons: car les Polonois, qui formoient son aîle droite, s'étoient enfuis dès le commencement de la bataille. Le roi de Suede gagna une victoire complete.

Sur le faux bruit de la mort de Charles, Auguste convoque une diete à Lublin. Charles en assemble une autre à Varsovie, & défait encore les Saxons.

1703

Quelques jours après, étant sorti de Cracovie dans le dessein de poursuivre son ennemi, son cheval s'abattit & lui fracassa la cuisse. Cet accident le retint six semaines au lit. Le bruit courut même qu'il étoit mort. Auguste profita de cette fausse nouvelle, pour assembler à Lublin les ordres du royaume, déja convoqués à Sendomir. Le concours y fut grand. Mais Charles, guéri de sa blessure, reprit tous ses avan-

tages. Il aſſembla la nobleſſe à Varſovie; & pendant qu'il oppoſoit diete à diete, il marcha contre le reſte des Saxons qu'il défit encore. Rien ne pouvoit plus lui réſiſter. Il étoit à l'occident de la Pologne, avec l'élite de ſes troupes: ſon grand maréchal Rheinſchild commandoit un grand corps d'armée dans le cœur de ce royaume; & trente mille Suédois, ſous divers généraux, arrêtoient au nord & à l'orient les efforts des Ruſſes.

La diete de Varſovie déclare le trône vacant.

Alors le primat, qui venoit de jurer au roi Auguſte de ne rien entreprendre contre lui, leva tout-à-fait le maſque. S'étant rendu à Varſovie, il déclara, au nom de l'aſſemblée, le 14 février 1704, Frédéric-Auguſte, électeur de Saxe, inhabile à porter la couronne de Pologne. Auſſitôt le trône fut déclaré vacant d'une voix unanime.

1704

Jacques Sobieski, à qui on vouloit donner la couronne, eſt enlevé. Alexandre ſon frere la refuſe.

Auguſte, ſachant que Charles & le primat vouloient mettre la couronne ſur la tête de Jacques Sobieski, fils de Jean, fit enlever ce prince & ſon frere Conſtantin, lorſqu'ils étoient à la chaſſe. Alexandre frere de ces deux Sobieski, vint demander vengeance au roi de Suede, qui lui propoſa de monter ſur le trône. Il refuſa, déclarant qu'il ne profiteroit pas du malheur de ſon aîné. Envain le jeune Staniſlas Leczinski, ſon ami, ſe joignit à ceux qui le preſſoient d'accepter. Toutes les inſtances furent inutiles: il perſiſta dans ſon refus généreux.

Staniſlas Leczinski eſt élu. Traité d'Alt-Ranſtadt.

Ne pouvant donner la couronne à ceux qui paroiſſoient y avoir plus de droit, Charles réſolut de la donner au plus digne. Il choiſit Staniſlas Leczinski, palatin de Poſnanie, & il ne fut pas trompé dans ſon choix. Staniſlas joignoit aux vertus d'un héros de plus grandes vertus, celles qui font le bonheur des peuples. L'aſſemblée de Varſovie eut ordre de l'élire: elle obéit, & ce prince fut élu le 12 juillet 1704. La guerre ne finit cependant qu'en 1707. Par le traité conclu à Alt-Ranſtadt, Auguſte fut forcé à renoncer pour jamais à la couronne de Pologne, & à reconnoître Staniſlas pour roi légitime. Il fut même réduit à un tel point d'humiliation, qu'il ne put refuſer de féliciter ſur ſon avénement, celui qui prenoit ſa place ſur le trône: il fut obligé de lui écrire une lettre à ce ſujet.

Patkul, ambaſſadeur du czar auprès d'Auguſte, eſt livré à Charles qui le fait périr.

Jean Patkul, devenu ambaſſadeur du czar auprès d'Auguſte, étoit alors dans les priſons de Saxe. Il avoit été arrêté pour avoir projeté un accommodement entre la Suede & la Ruſſie, & il n'avoit formé ce projet que pour prévenir le miniſtère du roi Auguſte, qui ſe propoſoit de faire la paix ſans le czar. Tout ſon crime étoit donc d'avoir voulu ſervir ſon maître, & cependant Auguſte avoit violé le droit des gens & manqué à ſon allié. De nouveaux malheurs attendoient cet infortuné Livonien. Charles qui exigea quil lui fût livré, le fit périr ſur la roue.

Si dans cette occaſion ce prince ne fut pas injuſte, il fut cruel au moins, & il montra combien il étoit implacable dans ſa vengeance.

Cependant le czar donnoit des loix, diſciplinoit ſes troupes & faiſoit des conquêtes.

Pendant que Charles XII goûtoit le plaiſir de la vengeance, l'unique paſſion de ſon ame, Pierre Alexiowitz jetoit les fondements de ſon empire. Préſent par tout, il donnoit des loix dans Moſcou, il établiſſoit des manufactures, il créoit des flottes ſur les Palus-Méotides, ſur le lac Peipus, ſur le lac Ladoga; il mettoit la diſcipline dans ſes camps, il repouſſoit les Suédois, il portoit ſes armes dans leurs provinces, il donnoit des ſecours au roi Auguſte, il fondoit des villes.

La journée de Narva ne l'abattit point. *Je ſais bien*, diſoit-il, *que les Suédois nous battront long-temps: mais enfin nous apprendrons à les battre. Évitons les affaires générales avec eux, & affoibliſſons-les par de petits combats.* En effet les défaites étoient des leçons pour les Ruſſes. Dès l'année 1701, ils oſerent marcher contre leurs vainqueurs & leurs maîtres. Ils eurent rarement l'avantage, mais il ſuffiſoit de l'avoir quelquefois pour s'aguerrir. Supérieurs en nombre, ce qui n'eſt rien par ſoi-même, ils ſe rendoient en effet ſupérieurs, à meſure que la diſcipline s'établiſſoit parmi eux. D'une année à l'autre les ſuccès devenoient plus fréquents: les flottes & les armées ſuédoiſes étoient vaincues: les villes tomboient ſous

les efforts des Russes, & en 1704, lorsqu'Auguste étoit détrôné, Pierre achevoit de se rendre maître de l'Ingrie, & prenoit Narva d'assaut.

Il traite avec humanité les citoyens de Narva.

Il étoit glorieux d'entrer en vainqueur dans une place, qui lui rapelloit sa premiere défaite : ce qui fut plus glorieux encore, c'est qu'il arrêta le pillage & le massacre. Ayant tué deux soldats, qui n'obéissoient pas à ses ordres, il entra dans l'hôtel de ville où les citoyens s'étoient réfugiés, & posant son épée sanglante sur la table, *ce n'est pas du sang des citoyens*, dit-il, *que cette épée est teinte, mais du sang de mes soldats que j'ai versé pour vous sauver la vie.* A ces traits d'humanité, qui sont trop rares dans la vie du czar, on reconnoît le grand homme. Mais comme il le disoit lui-même, il réformoit son peuple, & il ne pouvoit pas se réformer.

Il fait une entrée triomphante.

Tous les succès étoient célébrés par des entrées triomphantes. Les prisonniers faits sur un ennemi qu'on avoit cru invincible, ses drapeaux, ses étendards, ses pavillons faisoient le principal ornement de cette pompe: spectacle qui donnoit de l'émulation aux Russes, & qui rompoit l'enchantement prétendu des troupes suédoises.

Moyen dont il se sert pour détruire la prévention des

Pierre employa un moyen, aussi singulier qu'ingénieux, pour achever la réforme à laquelle il travailloit.

Il fit inviter tous les boyars & les dames aux noces d'un de ses bouffons. Il exigea que tout le monde y parût vêtu à l'ancienne mode. On servit un repas, tel qu'on les faisoit au seizieme siecle. Une ancienne superstition ne permettoit pas qu'on allumât du feu le jour d'un mariage, pendant le froid le plus rigoureux. Cette coutume fut sévérement observée le jour de la fête, quoiqu'on fût en hiver. Les Russes ne buvoient point de vin autrefois, mais de l'hydromel & de l'eau de vie: il ne permit pas ce jour-là d'autre boisson. On se plaignit en vain. Il répondit en raillant: *vos ancêtres en usoient ainsi: les usages anciens sont toujours les meilleurs.* Cette plaisanterie contribua beaucoup à corriger ceux qui préférent toujours le temps passé au présent, ou du moins à décréditer leurs murmures.

Russes pour leurs anciens usages.

Parmi les soins que demandoient la police, les arts & la guerre, le czar entreprit de bâtir une ville à l'embouchure de la Néva sur le golfe de Finlande, à la vue des flottes suédoises qui tentoient tout pour interrompre ses travailleurs, & ruiner son ouvrage. C'est dans un lieu désert, marécageux, qui ne communique à la terre ferme que par un seul chemin, qu'il jeta, le 27 mai 1703, les fondements de Petersbourg. Il fallut lutter contre la nature, combattre les ennemis, surmonter mille obstacles qu'on n'avoit pas pu prévoir; & ces

Il bâtit Petersbourg, malgré les obstacles qui s'y opposent. 1704

pendant cette ville fut achevée l'année ſuivante, & miſe hors de toute inſulte. Preſque dans le même temps, il fortifioit Novogorod, Pleskow, Smolensko, Aſoph, Archangel. Cependant il étendoit ſes conquêtes dans la Courlande, & il envoyoit des ſecours à ſon allié détrôné.

Victoire des Ruſſes ſur les Suédois. 1706

En 1706, Mentzikof, que le czar avoit fait prince & gouverneur d'Ingrie, ayant joint Auguſte dans le palatinat de Poſnanie, défit le général Maderfeld près de Kalish. Ce fut la premiere bataille rangée que les Ruſſes gagnerent contre les Suédois. Ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que cette victoire fut un contretemps pour Auguſte, qui vainquit malgré lui. Elle dérangeoit les meſures qu'il avoit priſes, parce qu'il négocioit alors ſecrétement le traité qui fut bientôt après conclu à Alt-Ranſtadt. Il demanda pardon de ſa victoire, offrant de rendre tous les priſonniers ſuédois, de rompre avec les Ruſſes, & de donner au roi de Suede toutes les ſatisfactions convenables.

Pierre eût voulu arrêter Charles en Pologne.

Lorſque l'électeur de Saxe eut abdiqué, le czar ne négligea rien pour arrêter Charles en Pologne. Il avoit encore des troupes dans ce royaume, il en avoit pluſieurs corps répandus dans la Lithuanie, & il étoit lui-même à Grodno. Croyant donc pouvoir ſoutenir un nouveau parti, il tenta de faire auſſi une élection, & la Pologne fut ſur le point d'avoir

trois rois. Sur ces entrefaites la France offrit sa médiation : mais Charles répondit qu'il traiteroit avec le czar dans Moscou. Lorsque Pierre apprit cette réponse, il repliqua : *mon frere Charles veut faire l'Alexandre, mais il ne trouvera pas en moi un Darius.*

Charles marche contre lui, & passe le Boristhene. 1707

Le roi de Suede partit enfin, au mois d'août 1707, de son quartier d'Alt-Ranstadt à la tête de quarante-cinq mille hommes; comptant détrôner Pierre comme Auguste. Il semble qu'il auroit dû prendre par la Livonie, afin de recouvrer d'abord les conquêtes qu'on avoit faites sur lui, & de marcher ensuite à Moscou. Dans cette route, son armée n'eût manqué de rien, elle se fût grossie des troupes qu'il avoit dans ces quartiers, il eût eu une retraite dans le cas d'un échec, & il communiquoit par mer avec la Suede, qui pouvoit lui envoyer des secours. Il prit le chemin le moins praticable, marcha au cœur de l'hiver dans des pays ruinés, & arriva, le 6 février 1708, à quelques lieues de Grodno. Pierre ne l'attendit pas. Il faisoit reculer ses troupes à l'approche de l'ennemi, qu'il vouloit engager dans des déserts & dans des pays qu'il avoit dévastés, laissant seulement dans les postes qui pouvoient se défendre, quelques corps, afin de retarder les Suédois dans leur marche, & de les inquiéter. Ayant pris sa route d'occident en orient, il arriva sur la rive du Niéper ou Boristhene, qui

ſépare la Pologne de la Ruſſie. Il paſſa ce fleuve à Mohilow, derniere ville de Lithuanie. Charles, qui le ſuivoit, trouva des pays ruinés, des marais, des forêts immenſes, des déſerts, des rivieres, des torrents. Son armée ne pouvoit marcher que par corps ſéparés : il falloit continuellement abattre des arbres pour ſe frayer un chemin : il falloit livrer des combats. Cependant il ſurmonta tous ces obſtacles, & paſſa le Boriſthene au même endroit que le czar.





# CHAPITRE II.

## *Du midi de l'Europe depuis* 1702 *jusqu'en* 1710.

LA France qui n'avoit pas désarmé après la paix de Riswyck, fut en état d'agir avant les puissances confédérées, qui sembloient n'avoir pas prévu la mort de Charles II. Elle eut donc des succès en 1702 & en 1703 : mais les efforts qu'elle avoit faits pour se préparer à la guerre, demandoient qu'elle en fît de plus grands pour la continuer ; & ne lui laissoient cependant que des ressources onéreuses. Dès le commencement on eut recours à des expédients momentanés, qui mettent bientôt dans la nécessité d'en chercher d'autres, & dans l'impuissance d'en trouver, sans se ruiner de plus en plus. On avoit remis la capitation. On donna des édits bursaux : on les multiplia. C'étoit presque tous les jours des créations d'offices, de rentes, de nouveaux gages, &c. On fit une réforme des monnoies, & le marc d'argent, qui en 1700 étoit à 31 livres

Ressources ruineuses de la France pour soutenir la guerre.

10 sous, fut à 34 livres 4 sous en 1702. Enfin on imagina un moyen, qui pouvoit être d'une grande ressource à l'état obéré, si on en usoit avec modération : mais il devoit achever la ruine des finances, si on en abusoit, & on en abusa bientôt. On introduisit des billets pour suppléer dans le commerce au défaut de l'espece. Ils furent d'abord reçus sans aucune défiance de la part du public. Il importoit d'entretenir cette confiance. Il falloit donc les répandre avec mesure; & les proportionnant à une somme qu'on auroit mise à part, se trouver toujours en état d'en rembourser une grande partie. Mais il parut si commode de payer en billets, & de fournir à toutes les dépenses avec du papier, que le gouvernement n'observa point cette proportion. Il y eut bientôt beaucoup de billets dans le public, & point d'argent dans la caisse. Les papiers perdirent leur crédit, le gouvernement fit banqueroute, & les finances tomberent dans le plus grand désordre. Ajoutons à ces abus les variations continuelles des monnoies. Il y eut une nouvelle réforme en 1704. On baissa les especes successivement en 1705, en 1706, en 1708 & au commencement de 1709; & dans cette derniere année on les haussa ensuite tout-à-coup, en sorte que le marc d'argent fut porté à 40 livres.

Commence-

Pendant que la France s'épuisoit au dedans

par une mauvaise administrotion, elle s'affoiblissoit au dehors par les coups redoublés, que ses ennemis lui portoient. Le duc de Savoie, dont la fidélité avoit été suspecte à Catinat, avoit abandonné Louis XIV au commencement de 1703, & s'étoit joint aux confédérés. Cette défection contribua aux malheurs que la France se préparoit elle-même. Ils commencerent en *1704*, l'année que Stanislas fut élu roi de Pologne. Le maréchal de Villars, à qui elle devoit les succès qu'elle avoit eus en Allemagne l'année précédente, fut rappellé, & le maréchal de Marsin, qui le remplaça, perdit la bataille d'Hochstet le 23 août. La déroute fut complete. Les François, qui étoient sur le Danube, repasserent le Rhin. Ils perdirent plus de quatre-vingts lieues de pays. Il sembloit qu'on craignît d'employer les meilleurs généraux, & cependant les confédérés avoient à leur tête les deux plus grands capitaines, le prince Eugene & le duc de Marlborough.

ment de ses revers. 1704

Campagne de 1705.

En *1705* Marlborough, se proposoit de pénétrer en France par la Lorraine & par la Champagne. Le maréchal de Villars, qu'on lui opposa cette fois, le força de renoncer à ce projet. Les François eurent quelques avantages en Italie, & leurs ennemis en eurent d'autres en Espagne. Il n'y eut point de grandes batailles décisives. Louis XIV & Philippe V, sentant leur foiblesse, avoient ordonné à leurs gé-

néraux de se tenir sur la défensive, & de ne rien hasarder.

La maison d'Autriche exagere sa foiblesse, afin de rendre la maison de Bourbon plus redoutable.

1705

Léopold mourut cette année. Sa mort ne fit point de changement dans les affaires générales. Car les ministres, qui l'avoient gouverné, gouvernerent son fils Joseph, & continuerent sur le même plan. D'ailleurs, quoique toute l'Europe armât pour la maison d'Autriche, l'empereur étoit de tous les confédérés celui qui contribuoit le moins aux frais de la guerre. Cette maison avoit alors tout-à-fait changé de politique. Auparavant elle tendoit au despotisme sans dissimuler son ambition; alors elle y tendoit en exagérant sa foiblesse à toutes les puissances. Son unique objet étoit de persuader que la France étoit seule à redouter; considérant qu'elle s'éleveroit d'abord par l'abaissement de cette monarchie, & ensuite parce qu'on la fortifieroit de ce qu'on enleveroit à Louis XIV. Mais si l'opinion, qu'il falloit humilier la France, devint contagieuse, ce fut par la faute de la France même, qui avoit trop voulu se faire craindre. La cour de Vienne profita de cette opinion, qu'elle avoit contribué à répandre. Les confédérés, livrés aux vues particulieres du roi Guillaume & du duc de Marlborough, l'embrasserent avec plus de passion que de sagesse. Enfin on arma contre la maison de Bourbon, avec le même en-

thouſiaſme qu'on avoit armé contre la maiſon d'Autriche, & avec plus d'aveuglement.

Campagne de 1706.

En 1706, les François furent battus partout, excepté en Allemagne, où le maréchal de Villars ſoutenoit ſa réputation. La campagne fut une ſuite de revers en Eſpagne, juſqu'à l'arrivée du maréchal de Berwick. Philippe avoit été contraint d'abandonner l'Eſpagne, l'archiduc Charles avoit été reconnu dans Madrid. Berwick reconduiſit Philippe dans cette capitale, & recouvra toute l'Eſpagne, à l'exception de la Catalogne.

En Flandre, Villeroi, qu'on avoit oppoſé à Marlborough, perdit le 23 mai la bataille de Ramillies. Ce fut encore une déroute entiere. Les ennemis ſe rendirent maîtres de preſque toute la Flandre eſpagnole, & enleverent encore des places à la France.

Le 19 avril, Vendôme avoit gagné en Italie la bataille de Calcinato. Il ne reſtoit plus qu'à prendre Turin pour ſe rendre maître de tous les états du duc de Savoie. Mais Vendôme fut rappellé d'Italie en Flandre, où l'on avoit beſoin d'un bon général. Le duc de la Feuillade & le maréchal de Marſin, qui le remplacerent, ayant formé le ſiege de Turin, furent forcés dans leurs lignes le 7 ſeptembre par le prince Eugene, & entiérement dé-

faits. Ils étoient ſous les ordres du duc d'Orléans, dont on ne ſuivit pas les conſeils. Marſin avoit les ordres ſecrets de la cour, qui ſe croyant préſente par tout, vouloit conduire les opérations de la guerre au delà des Alpes. Cette défaite fit perdre à la France & à l'Eſpagne le Milanès, le Piémont, la Savoie & le royaume de Naples. Philippe ne conſerva plus que la Sicile.

Campagne de 1707. En Eſpagne, la campagne de 1707 fut glorieuſe pour le maréchal de Berwick & pour le duc d'Orléans. Le maréchal de Villars continuoit d'acquérir de la gloire en Allemagne; & le maréchal de Teſſé fit lever le ſiege de Toulon au duc de Savoie & au prince Eugene. Il ne ſe paſſa rien en Flandre. Marlborough étoit allé en Saxe, pour pénétrer les deſſeins du roi de Suede, & pour le détourner de s'unir à la France, à quoi Charles ne penſoit pas.

Campagne de 1708. En 1708 le duc de Vendôme commandoit l'armée de Flandre, ſous les ordres du duc de Bourgogne. On lui reproche d'avoir fait pluſieurs fautes: mais on convient qu'il fut toujours contrarié par les courtiſans, qui entouroient le duc de Bourgogne. Il commença la campagne par la ſurpriſe de Gand. Ayant enſuite réſolu de faire le ſiege d'Oudenarde, il livra la bataille à milord Marlborough & au prince Eugene, qui eurent l'avantage. Il fut

alors contraint de se retirer vers Gand; & il ne fut pas le maître d'attaquer les ennemis, lorsqu'ils assiégeoient Lille, qui se rendit après quatre mois de siege. Cette journée d'Oudenarde fit perdre à l'Espagne ce qui lui restoit dans les Pays-Bas, à l'exception de Luxembourg, de Mons & de Nieuport.

La paix étoit nécessaire à la France & à l'Espagne, & l'intérêt de l'Angleterre & de la Hollande demandoit qu'elle se fît.

Après tant de revers la paix devenoit nécessaire à la France & à l'Espagne; & si les Espagnols ne pouvoient pas encore penser sans chagrin au démembrement de leur monarchie, il étoit temps qu'ils y consentissent au moins par impuissance. Louis XIV avoit fait des propositions dès 1706. Alors Philippe se fût vraisemblablement contenté du royaume de Naples, & des autres états qu'il possédoit encore en Italie; & il eût abandonné l'Espagne, dont l'archiduc venoit de se rendre maître. En 1707, on eût pu former d'autres projets de partage, puisqu'alors l'empereur Joseph s'emparoit de l'Italie, pendant que le duc de Berwick reconquéroit l'Espagne. Il est donc certain que les Anglois & des Hollandois auroient pu obtenir tout ce qu'ils s'étoient proposé par leur alliance, c'est-à-dire, le partage de la monarchie espagnole. Il semble par conséquent qu'ils n'avoient plus qu'à terminer la guerre. S'ils vouloient maintenir l'équilibre, ils ne devoient pas entreprendre d'opprimer la maison de Bourbon, pour rendre à la maison d'Autriche cette

supériorité de puissance qui l'avoit rendue redoutable. De quelques espérances qu'ils osassent se flatter, en considérant l'épuisement de la France, il n'étoit pas prudent de prescrire à cette monarchie des conditions qu'elle ne pouvoit accepter sans honte : c'étoit lui faire trouver des ressources dans son désespoir : c'étoit prolonger la guerre, lorsqu'il pouvoient faire une paix glorieuse ; & cependant la fortune pouvoit changer. D'ailleurs, quoique la situation de l'Angleterre & de la Hollande ne fût pas aussi mauvaise que celle de la France, ces deux puissances étoient néanmoins dans un état violent. Comme elles portoient presque seules tout le faix de la guerre, elles avoient fait des efforts qu'elles ne pouvoient continuer sans surcharger les peuples d'impôts, & sans contracter de nouvelles dettes. Elles se ruinoient par conséquent.

Mais Marlborough, Eugene & Heinsius vouloient la guerre.

Mais Marlborough, le prince Eugene, & le pensionnaire Heinsius, qui leur étoit dévoué, vouloient la guerre, & tout fut sacrifié aux vues particulieres de ces trois hommes. Ils paroissoient faire penser à leur gré les peuples qu'ils conduisoient. On s'irritoit au souvenir des usurpations de Louis XIV : parce qu'on avoit eu des succès, on s'en promettoit de plus grands : encore quelques campagnes, disoit-on & la France ne sera plus à craindre. On ne vouloit pas voir qu'elle ne l'étoit déja plus ;

& parce qu'on l'avoit humiliée, on vouloit la ruiner entiérement. C'est ainsi qu'après avoir commencé la guerre par politique, on la continua par passion.

Propositions préliminaires de la Hollande à la France qui demande la paix.

Les premieres négociations se firent avec la république de Hollande, qui exigea, comme condition préliminaire, que l'Espagne & les états dépendants de cette monarchie, dans l'ancien comme dans le nouveau monde, appartiendroient à la maison d'Autriche. Elle demandoit de plus des suretés pour son commerce, & une barriere dans les Pays-Bas contre la France, sans s'expliquer encore sur les places dont elle vouloit former cette barriere. Puisque ces articles, qui étoient les plus essentiels à traiter, étoient qualifiés de préliminaires, on pouvoit prévoir que les Hollandois formeroient beaucoup d'autres prétentions.

Louis les accepte, & se borne à demander un dédommagement pour Philippe V.

Dans l'impatience d'avoir la paix, Louis XIV eût voulu pouvoir conclure avant l'ouverture de la campagne de 1709; prévoyant que les premiers événements pouvoient rompre la négociation, si elle n'étoit au moins déja fort avancée. Il accepta donc les premieres propositions qu'on lui avoit faites, & se bornant à demander un dédommagement pour les états que Philippe abandonneroit, il se contentoit des royaumes de Naples & de Sicile. Il desiroit

à la vérité qu'on y ajoutât la Sardaigne & les places que l'Espagne occupoit sur les côtes de Toscane: mais il étoit prêt à se désister sur ce dernier article. Cette négociation ne pouvoit pas réussir: car les Hollandois, qui se croyoient alors les arbitres de l'Europe, ne vouloient pas encore sincérement la paix; & quand même ils l'auroient voulue, ils n'auroient pas eu assez de pouvoir sur leurs alliés.

Mais la Hollande ne pouvoit pas donner la paix.

C'est en vain, disoit Marlborough, que la France se flatte de faire la paix par l'entremise de la Hollande. En effet cette république ne pouvoit rien par elle-même, & c'est avec l'Angleterre qu'il eût fallu négocier. Cependant Louis XIV, prévenu que les Hollandois pouvoient donner la paix, continuoit à traiter avec eux: il y étoit même forcé, parce qu'alors le ministère de Londres se déclaroit ouvertement pour la continuation de la guerre, & qu'au contraire les États-Généraux paroissoient au moins vouloir entrer en négociation.

Marlborough & Eugéne répandent que Louis ne veut que diviser ses ennemis.

Cependant Marlborough & le prince Eugene craignirent que les offres de la France ne fissent impression sur les peuples; & que tout l'odieux d'une guerre, dont on étoit fatigué, & qu'ils vouloient continuer, ne retombât sur eux. Ils chercherent donc à persuader que les propositions de Louis XIV n'étoient pas sinceres, qu'ils

qu'il ne penſoit qu'à diviſer les alliés ; ils déclarerent que toutes les conférences qu'on avoit tenues, étoient déſagréables aux cours de Vienne & de Londres, qui ne ſouffriroient pas qu'on fît aucune diſtraction à la monarchie d'Eſpagne. La France penſoit néanmoins qu'elle ne devoit pas encore déſeſperer de la paix.

La France pouvoit avoir la paix, s'il ſe faiſoit un changement dans le miniſtere de Londres.

Il eſt vrai que Marlborough & le grand tréſorier Godolfin, ſon ami & ſon allié, gouvernoient l'Angleterre, & partageoient entre eux toute l'autorité : il eſt vrai encore qu'ils vouloient abſolument la continuation de la guerre, parce qu'en les rendant néceſſaires, elle contribuoit à maintenir leur crédit. Mais il ſe faiſoit contre eux des brigues ſourdes à la cour de Londres, & la reine commençoit à ſouffrir impatiemment la domination de ſon général. Une révolution dans cette cour pouvoit donc changer la face des choſes : car un nouveau miniſtere devoit rechercher la paix, afin de s'affermir, en rendant Marlborough tout-à-fait inutile. En ſuppoſant que cette révolution n'eût pas lieu, on ſe flattoit de pouvoir enfin gagner Marlborough même. On connoiſſoit la paſſion qu'il avoit d'amaſſer des richeſſes ſans bornes : on lui avoit déja fait quelques propoſitions : il les avoit écoutées ſans s'offenſer, & ſeulement en rougiſſant quelquefois.

Plus la France cédoit, plus

Les conférences, qui avoient commencé à Moërdik au mois de mars 1709 entre le préſi-

La Hollande demandoit, & la négociation n'avançoit point.

dent Rouillé, ministre du roi, & deux députés de Hollande, Buys & Wanderdussen, continuoient de se tenir à Boedgrave. Cependant la négociation n'avançoit point, parce qu'à mesure que la France cédoit, les Hollandois formoient de nouvelles demandes, sans s'expliquer jamais sur le terme qu'ils voudroient mettre à leurs prétentions. A peine avoient-ils obtenu une place pour leur barriere, qu'ils en exigeoient une autre. Ils ne paroissoient pas moins ardents, lorsqu'il s'agissoit des intérêts de leurs alliés; parce qu'ils se croyoient autorisés à demander d'autant plus pour eux-mêmes, qu'ils demandoient davantage pour l'Angleterre, pour la maison d'Autriche, pour l'Empire & pour le duc de Savoie.

D'ailleurs la Hollande ne s'engageoit point, & vouloit que la France s'engageât.

Il n'étoit pas possible de négocier avec eux; parce qu'ils vouloient toujours de nouvelles cessions, & que cependant ils ne s'engageoient jamais. Quoi qu'ils pussent obtenir, ils ne promettoient rien à la France, du moins ils ne lui assuroient rien; & ce qu'ils avoient accordé dans une conférence, ils le désavouoient dans une autre. Lorsqu'on leur demandoit les royaumes de Naples & de Sicile pour dédommager Philippe V, ils répondoient seulement qu'ils emploieroient leurs bons offices auprès de leurs alliés. Les électeurs de Baviere & de Cologne avoient été proscrits en 1706, à la diete de Ratisbonne. Le roi demanda qu'ils fussent rétablis

dans leurs biens & dans leurs dignités : & les Hollandois se contenterent encore d'offrir leurs bons offices.

On leur avoit accordé tout ce qu'ils pouvoient desirer pour eux, & on les exhortoit à déclarer à leurs alliés, que s'ils refusoient d'entrer en négociation, la république les abandonneroit, & ne songeroit plus qu'à ses intérêts. Mais c'étoit inutilement. Les Hollandois n'étoient pas assez puissants pour régler seuls les conditions de la paix, & forcer leurs alliés à les accepter. Eugene, Marlborough & Heinsius s'étoient rendus maîtres des délibérations. Leur autorité étoit soutenue par les armées des confédérés qui s'assembloient dans les Pays-Bas ; & ils avoient pour eux le plus grand nombre des citoyens, qui vouloient que la guerre continuât. D'ailleurs il n'eût pas été prudent à la république de traiter séparément : car il lui falloit pour la sureté de son traité la garantie de ses alliés.

Elle refuse de traiter séparément quoiqu'on lui accorde tout ce qu'elle demande pour elle.

Cependant elle ne pouvoit se dissimuler le besoin qu'elle avoit de la paix. Le poids de la guerre devenoit tous les jours plus pesant, l'argent plus rare, le crédit moins assuré, les fonds plus difficiles à trouver. Mais quand les Hollandois considéroient le triste état où la France étoit réduite, ils supportoient volontiers leurs peines. Enivrés de leur succès, comptant sur de

Elle souffre beaucoup de la guerre : mais elle se flatte d'achever la ruine de la France.

plus grands encore, ils se flattoient de la voir bientôt succomber sous leurs efforts redoublés. Eugene & Marlborough les entretenoient dans cette opinion.

Etat de la France, & situation de Louis d'après M. de Torci. 1709

Leur confiance ne paroissoit pas sans fondement. Vous en jugerez par le tableau que M. de Torci fait de l'état où la France se trouvoit alors. » Il est vrai, dit-il, qu'elle étoit affligée » de plusieurs maux. La famine imminente se » joignoit à ceux de la guerre : le froid excessif, succédant subitement au dégel au commencement du mois de janvier, avoit fait » périr les grains semés. Le printemps paroissoit sans laisser voir aucune apparence des » productions des biens de la terre. On ne prévoyoit que malheur de tous côtés. Les discours étoient aussi tristes que les sujets de raisonnement. On enchérissoit encore sur le » mauvais état du royaume ; & ce que chacun » en disoit, vrai ou faux, passoit dans les pays » étrangers. Il est certain qu'une guerre soutenue pendant huit ans contre la plus grande » partie des puissances de l'Europe, avoit extrêmement affoibli les provinces. Les nouvelles que les étrangers en recevoient, persuadoient sans peine qu'elles étoient épuisées » d'hommes & d'argent. Chaque jour les ressources & le crédit pour trouver de nouveaux » fonds périssoient : les armées du roi, autrefois victorieuses, avoient été forcées, après

» des batailles sanglantes, d'abandonner les
» pays où elles étoient entrées comme triom-
» phantes.

» L'Allemagne, les Pays-Bas, le Piémont
» avoient été le théâtre de leurs désastres. Les en-
» nemis du roi, accoutumés à rendre les places
» assiégées, presqu'aussitôt que le siege en étoit
» formé, s'étoient rendus maîtres à leur tour
» des places de la domination de sa majesté. Ils
» menaçoient de pénétrer dans le cœur de la
» France. Elle n'étoit pas en état de regarder
» comme vaines des menaces nouvelles, & si
» peu vraisemblables lorsque la guerre avoit
» commencé. Le roi donnoit alors ses ordres
» sur les bords du Danube, du Tage & du Po.
» On n'auroit pas cru qu'après quelques an-
» nées il eût été réduit à défendre l'intérieur de
» son royaume, même obligé d'examiner s'il
» pourroit demeurer en sureté dans le lieu de
» son séjour ordinaire.

» Quoique le courage des troupes eût été
» éprouvé en toutes occasions, même les plus
» malheureuses, on doutoit si elles résiste-
» roient au défaut de payement & de subsis-
» tance.

» La seule ressource étoit donc celle de la
» paix desirée & demandée, comme le salut
» du royaume. Mais ce desir ardent, fondé sur

» une néceſſité évidente, augmentoit l'aliéna-
» tion des ennemis, & fourniſſoit à leur haine
» autant de raiſons nouvelles de frapper &
» d'accabler la France, en continuant une
» guerre qu'elle ne pouvoit plus ſoutenir. C'é-
» toit la ſource de tant de prétentions, quali-
» fiées de préliminaires néceſſaires, des varia-
» tions des négociateurs hollandois ſoumis à
» leurs alliés, des demandes nouvelles qu'ils
» avoient faites à chaque conférence, du déſa-
» veu fait de leur part dans les dernieres, des
» mêmes points dont ils étoient convenus dans
» les précédentes.

» Le cours d'un regne heureux n'avoit été
» traverſé, pendant une longue ſuite d'années,
» d'aucun revers de fortune. Le roi reſſentit
» d'autant plus vivement les calamités, qu'il
» ne les avoit pas éprouvées depuis qu'il gou-
» vernoit lui-même un royaume floriſſant.
» C'étoit un terrible ſujet d'humiliation pour un
» monarque accoutumé à vaincre, loué ſur ſes
» victoires, ſes triomphes, ſa modération, lorſ-
» qu'il donnoit la paix, & qu'il en preſcrivoit
» les loix, de ſe voir alors obligé à la deman-
» der à ſes ennemis; leur offrir inutilement pour
» l'obtenir, la reſtitution d'une partie de ſes con-
» quêtes, celle de la monarchie d'Eſpagne, l'a-
» bandon de ſes alliés; & forcé de s'adreſſer
» pour faire accepter de telles offres, à cette
» même république, dont il avoit conquis les

» principales provinces en l'année 1672, & » rejeté les ſoumiſſions, lorſqu'elle le ſupplioit » de lui accorder la paix à telles conditions » qu'il lui plairoit de dicter.

» Le roi ſoutenoit un changement ſi ſenſi» ble avec la fermeté d'un héros, & la ſoumiſ» ſion parfaite d'un chrétien aux ordres de la » providence, moins touché de ſes peines in» térieures, que de la ſouffrance de ſes peuples, » toujours occupé des moyens de la ſoulager & » de terminer la guerre. A peine appercevoit» on qu'il ſe fît quelques violences pour ca» cher au public ſes ſentiments. Ils étoient en » effet ſi peu connus, que c'étoit alors une opi» nion aſſez commune, que plus ſenſible à ſa » gloire qu'aux maux de ſon royaume, il pré» féroit au bien de la paix la conſervation de » quelques places qu'il avoit conquiſes en per» ſonne; que s'il pouvoit ſe réſoudre à les cé» der, il auroit la paix, & qu'elle dépendoit du » ſacrifice de ces mêmes places.

» Quelques-uns de ceux qui approchoient » le plus près de ſa majeſté, n'étoient pas » exempts de former ces ſoupçons injuſtes. Ils » ſe gliſſerent même dans ſon conſeil. . . . . . .

Plus la paix s'éloignoit, plus on ſentoit le beſoin de l'obtenir, à quelque prix que ce fût. Le duc de Beauvilliers, chef du conſeil des fi-

nances, & le chancelier Pontchartrain, employerent les plus fortes raiſons pour repréſenter combien elle étoit néceſſaire; à quelle extrêmité le roi & le royaume ſe trouveroient réduits, ſi malheureuſement on laiſſoit échapper l'occaſion de la conclure; & quelles ſeroient les ſuites funeſtes d'une guerre qu'il n'étoit plus poſſible de ſoutenir. Ils s'adreſſerent enſuite au miniſtre de la guerre & à celui des finances, les preſſant de dire à ſa majeſté, en miniſtres fidéles, s'ils croyoient, connoiſſant particuliérement l'état des troupes & des finances, qu'il lui fût poſſible de ſoutenir les dépenſes, & prudent de s'expoſer aux haſards de la campagne. Ils paroiſſoient donc croire qu'on ne vouloit pas ſincérement la paix; ce ſoupçon, qui retomboit ſur Louis XIV, étoit cruel pour ce monarque.

» Une ſcene ſi triſte, ajoute M. de Torci,
» ſeroit difficile à décrire, quand même il ſe-
» roit permis de révéler le ſecret de ce qu'elle
» eut de plus touchant.

» Le roi éprouva pour lors que l'état d'un
» monarque, maître abſolu d'un grand royau-
» me, n'étoit pas toujours l'état le plus heureux
» & le plus à ſouhaiter. Il ſentit que s'il étoit
» au-deſſus des autres hommes, il étoit auſſi
» expoſé à de plus grands revers; que plus on
» eſt élevé, plus l'infortune eſt ſenſible; & que

» c'eſt pour un prince un ſujet de douleur auſſi » vif que légitime de ſe voir attaqué de tous » côtés, ſans avoir les moyens ni de ſoutenir » la guerre ni de faire la paix.

J'ai voulu, Monſeigneur, vous rapporter ce long paſſage de M. de Torci, parce que la peinture que ce miniſtre fait de la ſituation de votre ayeul, eſt une leçon qui vaut beaucoup mieux que toutes celles que je pourrois vous donner moi-même. Rappellez-vous actuellement tout le regne de Louis XIV. Conſidérez d'un côté le faſte avec lequel il donnoit des loix à l'Europe, & de l'autre l'héroïſme qu'il montre dans ſes adverſités. Jugez en conſéquence de la vraie gloire ; & dites quel eſt le temps où ce monarque vous paroît avoir été le plus grand. Je me flatte que vous n'en jugerez pas comme le vulgaire.

Louis ſe réſoud à faire de nouveaux ſacrifices.

Il fut arrêté de faire de nouveaux ſacrifices, d'abandonner encore pluſieurs places à la république de Hollande, de ſe contenter du royaume de Naples ſans la Sicile pour le dédommagement de Philippe V, de remettre aux conférences pour la paix les intérêts des électeurs de Cologne & de Baviere, & de conſentir que le prétendant, à qui le roi avoit donné un aſyle, ſortît de France. Tels ſont les ordres qu'on ſe propoſoit d'envoyer au préſident Rouillé.

Torci, son principal ministre, part pour la Haye.

Mais il restoit peu de temps pour conclure. Les conférences duroient depuis deux mois: on étoit à la fin d'avril, & l'ouverture de la campagne n'étoit retardée que par le dérangement de la saison. Afin de presser la négociation, il eût été à souhaiter d'employer un négociateur, qui étant instruit plus particuliérement de l'état des choses, pût prendre sur lui de passer ses pouvoirs, s'il trouvoit le moment heureux, mais inespéré, de conclure. Le marquis de Torci, ministre des affaires étrangeres, s'offrit au roi, & partit pour la Haye le 1 mai, chargé d'exécuter les ordres qui avoient d'abord été expédiés pour le président Rouillé.

Le roi vouloit prouver à l'Europe & à la France combien il desiroit sincérement la paix.

Ce voyage donna lieu à bien des discours. Quelques-uns le jugeoient aussi contraire au service qu'à la gloire du roi, pensant qu'il ne convenoit pas que son principal ministre allât demander en suppliant la paix à ses ennemis. Mais plus cette démarche paroissoit extraordinaire, plus elle prouvoit les vrais sentiments de Louis XIV; & il importoit de faire connoître à l'Europe & à la France même les dispositions sinceres où il étoit de tout sacrifier à la paix. C'étoit un des objets que se proposoit le marquis de Torci. Il espéroit encore de pénétrer les desseins des ennemis, & peut-être de les engager à les révéler eux-mêmes.

Torci négocia directement avec Heinsius en présence de Buys & de Wanderdussen, qui furent admis aux conférences. Mais le pensionnaire ne se montra pas moins difficile avec lui, que les deux députés l'avoient été avec le président Rouillé. Il étaloit d'un côté les forces des confédérés, il représentoit de l'autte l'état de foiblesse où la France étoit réduite. Dès-lors il ne doutoit plus des succès de la campagne prochaine, pour laquelle tous les préparatifs étoient faits. Il disoit que la confiance des Hollandois étoit si grande, que plusieurs murmuroient des conditions dont les députés s'étoient expliqués avec le président Rouillé; & il en concluoit que dans des conjonctures aussi favorables, il n'étoit pas naturel de penser à se relâcher. Ainsi, quoique Buys & Wanderdussen eussent promis que la république emploieroit ses bons offices pour conserver le royaume de Naples & de Sicile à Philippe V, il déclara qu'il ne se feroit aucun démembrement de la monarchie d'Espagne; que la république s'y étoit engagée par des traités faits avec ses alliés; & qu'elle ne pouvoit proposer de priver la maison d'Autriche d'une partie de cette monarchie, parce qu'elle ne vouloit pas manquer à ses engagements. Il ne s'en tenoit pas là. Il s'agissoit encore de satisfaire l'Angleterre, l'empereur, l'empire & le duc de Savoie. Sous prétexte d'opposer de tous côtés

Torci a des conférences avec Heinsius, & la négociation souffre de nouvelles difficultés.

des barrieres à l'ambition de la France, on eût voulu lui enlever toutes ses provinces frontieres, & l'ouvrir de tous côtés à l'ennemi. On affectoit de la craindre, pour former des prétentions ; & il sembloit que toutes les puissances voisines voulussent saisir l'occasion de s'enrichir à ses dépens. Enfin si le pensionnaire s'occupoit vivement des intérêts des alliés, il ne négligeoit pas ceux de la république. Bien loin de se borner aux places que les députés avoient demandées pour la barriere, il disoit, sans dissimulation, qu'il falloit profiter des circonstances, qui permettoient d'en obtenir encore de nouvelles.

A l'arrivée de Marlborough les conférences recommencent.

Cependant la négociation languissoit. Le prince Eugene étoit arrivé : mais on attendoit encore milord Marlborough, qui étoit à Londres, & dont le retour n'étoit retardé que par les vents. Torci avoit ordre de lui offrir jusqu'à quatre millions, si la France obtenoit la paix à des conditions moins dures. Il arriva le 18 mai. Les conférences recommencerent : elles devinrent fréquentes : mais Torci & Rouillé connurent bientôt qu'elles n'auroient aucun succès. Marlborough avoit besoin de la guerre, pour se maintenir contre les brigues que ses ennemis tramoient à Londres ; & elle étoit pour lui un fond de richesses bien supérieur aux offres de Louis XIV.

En effet on avoit satisfait l'Angleterre & la Hollande sur toutes leurs demandes ; & le roi se désistant de tout dédommagement pour son petit fils, abandonnoit absolument toutes les parties de la monarchie d'Espagne à la maison d'Autriche. Il sembloit donc que les Anglois & les Hollandois n'avoient plus qu'à terminer une guerre dont ils portoient presque tout le poids. Mais parce qu'ils ne vouloient pas la paix, ils trouvoient toujours dans les prétentions de leurs alliés des prétextes pour l'éloigner. Ils demanderent que la France restituât toute l'Alsace à l'Empire, & qu'elle abandonnât au duc de Savoie toutes les places qu'il avoit conquises en Dauphiné, & d'autres encore.

Louis satisfait l'Angleterre & la Hollande sur toutes leurs demandes ; & renonce pour son petit-fils à toute la monarchie d'Espagne.

Quand le roi auroit cédé sur ces articles, il n'auroit pas obtenu la paix. L'Espagne suffisoit seule pour faire naître de nouvelles difficultés. On demanda quelle sureté Louis XIV donneroit de la cession entiere de cette monarchie. Torci & Rouillé répondirent que le roi rappelleroit les troupes qu'il avoit données à son petit-fils, & que cette sureté étoit suffisante ; parce que Philippe V, privé des secours de la France, seroit hors d'état de se soutenir contre les forces des confédéres.

Il offre de retirer les troupes qu'il avoit données à Philippe V.

On repliquoit que le rappel des troupes françoises ne suffisoit pas ; & qu'il falloit une

On veut qu'il soit garant

que cette monarchie sera dans deux mois livrée toute entiere à la maison d'Autriche.

assurance positive que la monarchie d'Espagne seroit livrée toute entiere à la maison d'Autriche : parce qu'autrement la France jouiroit de la paix, pendant que les autres puissances seroient obligées de continuer la guerre pour déposséder Philippe V.

On n'osoit pas encore proposer à Louis XIV de déclarer la guerre à son petit-fils, condition odieuse qu'on insinua bientôt après. Mais on exigeoit qu'il fût garant de la cession de toute l'Espagne.

On veut qu'il donne des places en ôtage.

C'étoit lui demander plus qu'il ne pouvoit exécuter. Car dès qu'il ne s'agissoit pas d'armer contre Philippe V, que pouvoit-il faire de plus que de ne pas armer pour lui ? Cependant on s'opiniâtroit à vouloir sa garantie. Pour en être assuré, les Hollandois demandoient qu'il leur donnât plusieurs places en ôtage, & qu'il leur remît en même temps toutes celles dont ils vouloient former leur barriere. Ce n'est qu'à ces conditions qu'ils lui offroient un armistice de deux mois, pendant lequel il seroit tenu d'engager Philippe V à descendre du trône. S'il n'y réussissoit pas, la guerre contre la France recommençoit aussi-tôt, & les ennemis reprenoient les armes avec tous les avantages des places qui leur auroient été remises. Ces propositions étoient si extraordinaires, qu'il eût été beaucoup plus raisonnable de se refuser à

toutes les conférences, & de déclarer qu'on ne vouloit pas la paix.

Torci remet à Heinfius un écrit contenant les offres du roi.

Comme tout le temps des conférences se consumoit en disputes, où l'on répétoit continuellement les mêmes choses, sans jamais conclure; les négociateurs françois penserent qu'en mettant par écrit les articles compris sous le titre de préliminaires, ils pourroient fixer l'état de la question, & forcer les ennemis à répondre d'une maniere plus précise. Ils se flattoient au moins d'en retirer un autre avantage, & ce fut aussi le seul qu'ils retirerent : c'étoit de faire connoître au public les offres du roi & les réponses qu'on y auroit faites. Car alors les françois seroient bien convaincus qu'il vouloit sincérement la paix, & les Hollandois pourroient s'appercevoir que les intérêts de la république étoient sacrifiés à l'ambition de leurs alliés.

Heinfius y répond.

Le mémoire des négociateurs françois renouvella les disputes : on se répéta, & on ne conclut point. Alors la seule utilité que Torci pouvoit retirer de son voyage, étoit de savoir à quelles conditions précises les ennemis accorderoient la paix, & d'avoir de leur main un écrit qui dévoilât leurs desseins & leurs procédés. C'est l'objet qu'il s'étoit proposé dès le commencement de la négociation. Il demanda donc que, puisqu'il avoit remis un projet des

offres du roi, ils lui communiquassent à leur tour un projet de leurs demandes. Le pensionnaire accepta la proposition; & de concert avec Eugene, Marlborough & Sinzendorff, ministre de l'empereur à la Haye, il écrivit un plan général d'articles préliminaires.

Il est prouvé qu'on met la paix à des conditions, qui ne sont pas au pouvoir de Louis.

Ce plan conforme à toutes les prétentions que les ennemis avoient formées jusqu'alors auroit remis entre leurs mains les principales places de la frontiere de Flandre; & ils auroient recommencé la guerre deux mois après, si dans ce terme le roi d'Espagne n'eût pas renoncé au trône. C'étoit mettre la paix à des conditions qui n'étoient pas au pouvoir de Louis XIV, & que par conséquent il ne pouvoit pas promettre. Il ne restoit plus au marquis de Torci qu'à revenir en France. Il partit de la Haye le 28 mai. Le roi, après avoir entendu le compte qu'il lui rendit de son voyage, rejeta le projet du pensionnaire : il rappella le président Rouillé, & la négociation finit.

L'Angleterre & la Hollande se plaignent qu'on laisse échapper la paix.

On se plaignit en Angleterre & en Hollande des chefs de la confédération qui laissoient échapper la paix, lorsque l'une & l'autre de ces deux puissances obtenoient tout ce qu'elles pouvoient desirer. Les ennemis personnels de Marlborough surent profiter, à son désavantage, de sa complaisance à préférer les intérêts de l'empereur au bien de sa patrie; & l'empereur même

même ne fut pas ſatisfait. On avoit, ſelon lui, donné trop peu d'attention à la barriere de l'empire.

Ces plaintes, qui ſemoient la diviſion parmi les confédérés, ſont un des fruits que la France retira de la négociation de la Haye. Elle en recueillit un autre, lorſque, d'après les conſeils de Torci, Louis XIV écrivit aux gouverneurs des provinces, pour informer ſes ſujets des facilités qu'il avoit apportées à la paix, & de l'oppoſition opiniâtre de ſes ennemis. Les raiſons étoient bonnes. Expoſées avec ſimplicité, elles étoient accompagnées des ſentiments d'un pere pour ſes peuples, & de la confiance d'un ſouverain en leur zele. Elles produiſirent l'effet qu'on en devoit attendre. Les François indignés en ſentirent moins le fardeau de la guerre; & prêts à ſacrifier leurs biens & leur vie, ils ne ſongerent qu'à la gloire du roi & de la nation.

Les François ſont prêts à tout ſacrifier pour ſoutenir le roi dans cette guerre.

Les ennemis avoient pris Tournai. Ils marchoient, ſous les ordres d'Eugene & de Marlborough, pour faire le ſiege de Mons, & le maréchal de Villars avançoit au ſecours de cette place. La bataille ſe livra près du village de Malplaquet. Elle fut la plus longue & la plus meurtriere de cette guerre. Les François, qui avoient manqué de pain un jour entier, jetterent celui qu'on venoit de leur

Ils ſont défaits à Malplaquet: mais la victoire coûte cher aux ennemis.

1709

donner pour courir au combat. Ils perdirent le champ de bataille où ils laisserent environ dix mille hommes : mais la victoire en coûta, dit-on, près de trente mille aux ennemis. L'infanterie des Hollandois fut presque ruinée ; & la prise de Mons, qui fut la suite de cette journée, ne les dédommagea pas de leurs pertes.

Le maréchal de Villars fut blessé pendant l'action, lorsqu'il passoit de l'aîle gauche au centre qui plioit. Cet accident ne permit pas au centre de se rétablir. Il fallut penser à la retraite. Le maréchal de Boufflers la fit en bon ordre ; & l'armée se retira vers le Quesnoi, emportant des étendards & des drapeaux pris sur l'ennemi. Les François, qui étoient plus foibles avant la bataille, se trouvoient alors supérieurs en forces : on ne sait pas pourquoi ils ne tenterent pas une seconde fois d'empêcher le siege de Mons.

Du côté de la Savoie & du côté du Rhin, ils eurent toujours l'avantage. Mais les événements étoient bien plus décisifs en Flandre. C'est là que les ennemis faisoient tomber tous leurs efforts ; & ils pouvoient s'ouvrir un chemin jusqu'à la capitale. La journée de Malplaquet fit faire de nouvelles démarches pour obtenir la paix.

Quelque dures que fussent les conditions contenues dans les préliminaires dressés par Heinsius, le roi déclara qu'il accepteroit toutes celles dont l'exécution dépendoit de lui : c'est-à-dire, qu'il offrit d'abandonner toutes les places qu'on avoit demandées, soit pour ôtages, soit pour barrieres aux Provinces-Unies, à l'empire, au duc de Savoie ; de raser depuis Bâle jusqu'à Philisbourg toutes celles qu'on vouloit bien lui laisser ; & de satisfaire les Anglois qui demandoient que le port de Dunkerque fût comblé, & qu'on en rasât les fortifications. Cependant deux articles souffroient encore de grandes difficultés : le quatrieme, par lequel Louis XIV devoit promettre que son petit-fils abandonneroit toute la monarchie d'Espagne dans deux mois ; & le trente-septieme, qui, faisant dépendre la paix de l'exécution du quatrieme, déclaroit que, si après ce même espace de temps Philippe V conservoit encore quelques parties de la monarchie d'Espagne, on reprendroit les armes contre la France, dont les places frontieres auroient été rasées, ou livrées aux ennemis. Le roi, accordant tout à l'exception de ces deux articles, se bornoit à demander qu'on trouvât quelque tempérament, pour applanir les obstacles qu'ils faisoient à la paix. On consentit à négocier. Le maréchal d'Huxelles & l'abbé de Polignac, nommés plénipotentiaires, arrive-

Louis se soumet à toutes les conditions qu'on lui impose, & demande seulement qu'on trouve quelque tempérament à la garantie qu'on exige de lui.

rent à Moërdik le 9 mai 1710. Ils eurent aussitôt une conférence avec Buys & Wanderdussen, qu'on leur avoit députés, & qui les attendoient sur un yacht à peu de distance. Le lendemain ils allerent à Gertruidenberg, lieu que les confédérés avoient choisi pour continuer la négociation.

Philippe V ne recevoit plus de secours de la France, & se défendoit avec ses seules forces.

Louis XIV avoit retiré d'Espagne toutes ses troupes, persuadé, dit le marquis de Torci, que cessant de secourir le roi son petit fils, il prouveroit le desir sincere qu'il avoit de faciliter la paix. Il se peut que ce motif fût entré pour quelque chose dans cette démarche : mais il est certain que la France avoit besoin pour elle-même de toutes ses forces. Quoi qu'il en soit, Philippe V soutenoit alors la guerre avec ses seules troupes contre les Anglois, les Hollandois & les Portugais : trois puissances, qui agissoient rarement de concert, parce que les prétentions qu'elles formoient toutes ensemble sur l'Amérique, étoient pour elles autant de semences de divisions. Aussi l'accession du roi de Portugal à la grande alliance, en 1703, n'avoit pas répondu aux grandes espérances des confédérés. Ils avoient particuliérement compté sur les troupes portugaises pour la guerre d'Espagne, & elles leur avoient manqué dans les occasions les plus essentielles.

Voyant le peu

Philippe V voyant que ses ennemis n'étoient

pas capables de réunir leurs forces, & sachant que ses sujets avoient autant d'attachement pour lui, que d'éloignement pour l'archiduc, étoit déterminé à tout risquer, plutôt que d'abandonner sa couronne. Il l'avoit déclaré plusieurs fois, il le déclaroit encore ; & c'est parce que les confédérés étoient bien instruits de la ferme résolution de ce prince, qu'ils persistoient à demander, comme nécessaire à la paix, une condition qu'ils étoient sûrs de ne pas obtenir. Ils n'acceptoient d'entrer en négociation, que parce qu'ils n'osoient refuser aux vœux des peuples le desir apparent de rendre le repos à l'Europe ; & dans le vrai ils vouloient continuer la guerre, parce qu'ils se flattoient d'accabler la France.

de concert de ses ennemis, & l'attachement de ses sujets, il étoit résolu à ne pas céder sa couronne.

Les plénipotentiaires avoient demandé par ordre du roi d'être admis à la Haye, afin de pouvoir conférer avec le pensionnaire & les députés de l'état, aussi souvent que le bien des affaires & l'avancement de la négociation pourroient l'exiger. Les chefs de la confédération avoient d'autres vues : ils ne vouloient que retarder la conclusion. C'est pourquoi ils avoient fixé le lieu des conférences loin de la Haye, dans une petite ville fermée, où qui que ce soit ne pouvoit entrer, encore moins parler aux plénipotentiaires, sans que l'état en eût aussitôt avis. Les ministres de France étoient donc

Cependant on ne conféroit que de loin en loin avec les plénipotentiaires françois, qu'on tenoit comme enfermés à Gertruidenberg.

comme en prison à Gertruidenberg : les députés n'y venoient que de loin à loin : on laissoit de longs intervalles d'une conférence à l'autre : & sans paroître vouloir rompre la négociation, on la faisoit traîner jusqu'à l'ouverture de la campagne.

On demande que Louis arme contre son petit-fils.

Lorsque le roi s'étoit plaint qu'on lui eût insinué de joindre ses forces à celles des confédérés pour détrôner son petit-fils, le prince Eugene & milord Marlborough désavouerent cette proposition, comme un artifice inventé pour abuser le public, & persuader que les ennemis de la France ne vouloient qu'éloigner la paix. Cependant dès les premieres conférences de Gertruidenberg, cette condition odieuse fut proposée comme essentielle ; & on avertissoit même qu'elle ne leveroit pas encore toutes les difficultés. Car Buys déclara que les États-Généraux se réservoient la faculté de former, après la signature des préliminaires, de nouvelles demandes, qu'il nomma *ultérieures*.

Encore se réserve-t on des demandes ultérieures qu'on n'explique pas.

Il tut ce qu'elles contiendroient. Il est vrai que Wanderdussen dit, comme en secret, aux plénipotentiaires qu'on vouloit comprendre dans ces demandes ultérieures, Valenciennes, Douai, Cassel ; & de plus, un dédommagement des frais que les sieges de Tournai & de Mons

avoient causés. Mais se contenteroit-on de ces trois places? Et quel seroit d'ailleurs ce dédommagement dont on parloit? Former toujours de nouvelles prétentions, après avoir obtenu ce qu'on avoit demandé; & se réserver la liberté d'en former encore sans s'expliquer sur ce qu'on demandera; c'étoit montrer des dispositions bien contraires à la paix, à la bonne foi, & à la raison même: car il étoit absurde d'exiger que la France accordât, par les préliminaires, des demandes ultérieures qu'on n'expliquoit pas.

On offre en dédommagement la Sicile à Philippe V.

Pour se flatter de persuader à Philippe V de renoncer à la couronne d'Espagne, il falloit au moins avoir un dédommagement à lui proposer. Après bien des difficultés, les confédérés n'accorderent que la Sicile, avec la condition barbare que Louis XIV se chargeroit lui seul de contraindre son petit-fils à sortir d'Espagne, de gré ou de force. Encore s'opiniâtrerent-ils à ne pas s'expliquer nettement sur leurs demandes ultérieures.

Louis consent à tout, pourvu qu'on ne le force pas à armer contre son petit-fils.

Le roi, pour le bien de la paix, consentit à conseiller à Philippe V de se contenter de la Sicile, il s'engagea à ne lui donner aucun secours directement ni indirectement; il offrit même de contribuer par des subsides à la guerre que les confédérés auroient à lui faire, & à

leur donner jusqu'à un million par mois. En un mot, il accepta toutes les conditions, excepté celle de faire la guerre directement à son petit-fils. Alors on exigea qu'il la fît seul & à ses dépens. *Notre volonté*, disoient les confédérés, *est que le roi se charge, ou de persuader au roi d'Espagne, ou de le contraindre lui seul & par ses seules forces, de renoncer à toute sa monarchie. On accorde à la France une treve de deux mois pour cette opération; & après l'expiration de ce terme, on lui fera la guerre, si elle n'a pas réussi dans cette entreprise.*

Mais on veut qu'il se charge lui seul de le détrôner.

Autant Louis XIV avoit autrefois dicté des loix avec hauteur, autant alors il se voyoit humilié. Mais la politique atroce & déraisonnable de ses ennemis le servoit, parce qu'elle lui faisoit trouver des ressources dans son courage & dans l'indignation des François. Il ne falloit qu'un événement pour changer la face des choses.

Plus Louis est humilié, plus il trouve de ressources.

Cependant la campagne de 1710 fortifia les confédérés dans leurs préventions, & les confirma dans le dessein d'accabler tout-à-fait la France. Ils prirent Douai, Béthune, Aire & S Venant. Philippe V, après avoir perdu la bataille de Saragosse, fut contraint de se retirer en Navarre avec les débris de son armée; & l'archiduc, reconnu à Madrid & à Tolede, ne pa-

Cependant la campagne de 1710 parut les lui ôter toutes & à lui & à son petit-fils.

rut pas devoir trouver déformais beaucoup d'obftacles à la conquête entiere de la monarchie efpagnole.

Tel étoit l'état des chofes à la fin du mois d'août 1710: l'Efpagne échappoit à Philippe V, & la France étoit fans efpérance de voir finir une guerre, qu'elle ne pouvoit plus foutenir.





# CHAPITRE III.

## *De la campagne de Pultava avec ses suites, & de celle du Pruth.*

L'Europe étonnée observoit Charles XII avec inquiétude.

LORSQU'EN 1706 tout le nord demeuroit dans le silence à la vue des succès de Charles XII, le midi n'étoit pas sans inquiétude des desseins que formeroit ce jeune conquérant. Les ambassadeurs de presque tous les princes de la chrétienté vinrent lui apporter les hommages de toute l'Europe dans son camp d'Alt-Ranstadt, près de Lutzen, lieu mémorable par la derniere victoire & par la mort du grand Gustave. Ils croyoient voir ce capitaine revivre dans Charles XII, qui répandant déja la consternation en Danemarck, en Saxe, en Pologne, en Lithuanie, en Russie, pouvoit pénétrer dans l'empire qui lui étoit ouvert; & ce conquérant leur paroissoit pouvoir changer à son choix la face de l'Europe, au midi comme au nord. Ainsi toutes les puissances le ménageoient à l'envi.

L'empereur

L'empereur Joseph fit bien voir combien

il le redoutoit. La diete de Ratisbonne ayant menacé de déclarer le roi de Suede ennemi de l'empire, s'il entroit en Saxe, Joſeph ſe hâta de s'excuſer de cette démarche, & lui députa le comte de Wratiſlaw pour l'appaiſer.

Joſeph, qui la craint, ſe hâte de le ſatisfaire ſur toutes ſes demandes.

Le comte de Zobor, chambellan de l'empereur, avoit parlé avec peu de reſpect du roi de Suede, & ſur-tout, du roi Staniſlas qu'il traitoit de rebelle ; & le baron de Stralenheim, envoyé de Suede à Vienne, lui avoit donné un démenti & un ſoufflet. C'étoit à l'empereur à demander une réparation : mais Charles XII l'exigea : il l'obtint, & le comte de Zobor, qui lui fut livré, fut gardé quelques jours priſonnier à Stetin.

Le roi de Suede demanda encore, que l'empereur rappellât quatre cents officiers allemands, qui étoient paſſés au ſervice du czar ; qu'il lui livrât quinze cents Ruſſes, qui s'étoient réfugiés ſur les terres de l'empire ; & que conformément au traité de Weſtphalie, il accordât aux Proteſtants de Siléſie le libre exercice de leur religion, & leur rendît toutes leurs égliſes. Ces demandes furent reçues comme des ordres. Joſeph n'oſa rien refuſer à un vainqueur, qui ſe croyoit maître chez les autres, dès qu'il les pouvoit menacer de ſes armes. Les Ruſſes n'échapperent, que parce que l'en-

voyé de Ruſſie à Vienne eut le temps de les faire évader.

Le bruit couroit qu'il vouloit unir ſes forces à celles de la France.

Le roi de Suede ne jugeoit rien d'impoſſible pour lui ; & les puiſſances de l'Europe, paroiſſant porter le même jugement, fondoient ſur ce prince leurs eſpérances ou leurs craintes. Ainſi le nom de Charles XII avoit quelque influence ſur la guerre du midi. Le bruit s'étoit même répandu qu'il vouloit ſe joindre à la France contre la maiſon d'Autriche. C'eſt pourquoi Marlborough fit en 1707 le voyage de Saxe. Il connut bientôt que ce bruit étoit ſans fondement, de ſorte qu'ayant démêlé les vues de Charles XII, il ne jugea pas à propos de lui faire des propoſitions, pour le détourner d'un deſſein qu'il n'avoit pas.

Il eût pu diſpoſer de la monarchie d'Eſpagne, mais il étoit impatient de ſe venger du czar.

Il n'eſt pas douteux que le roi de Suede n'eût été l'arbitre de l'Europe, s'il l'eût voulu : il ſemble même qu'étant moins ambitieux de conquérir des royaumes, que d'en donner, il auroit dû être flatté de la gloire de diſpoſer de la monarchie d'Eſpagne. Mais il étoit preſſé de ſe venger du czar, & parce qu'il ſe flattoit de l'avoir bientôt détrôné, il jugeoit qu'il ſeroit toujours à temps de s'ériger en juge des autres puiſſances. Le deſir de la vengeance le conduiſit donc en Ruſſie : ce fut un mauvais guide pour lui.

Nous l'avons laissé, en 1708, au delà du Boristhene. Les vivres commençoient à lui manquer. Dans la marche longue & pénible de Grodno au Boristhene, son armée avoit subsisté du biscuit dont il s'étoit précautionné, & elle l'avoit consommé presque entiérement : il n'avoit plus de ressources que dans Lœwenhaupt, qui devoit le joindre avec un corps de vingt mille hommes, & qui lui amenoit sept à huit mille chariots chargés de provisions de bouche & de guerre. Cependant ce général n'arrivoit point. Avec un si grand convoi, il ne pouvoit avancer que lentement dans de mauvais chemins; & le général Baur, qui commandoit un détachement dans la Courlande, le harceloit continuellement.

Ce dessein le conduit au-delà du Boristhene où les provisions de toute espece lui manquent.

Il falloit vaincre ou périr; & il ne paroissoit pas possible de vaincre. Le czar étoit trop prudent pour hasarder une action générale, lorsque la famine pouvoit seule ruiner ses ennemis. Il livroit seulement de petits combats, où les Suédois, toujours vainqueurs, faisoient des pertes qu'ils ne pouvoient réparer.

Le czar, qui attend que la famine lui livre ses ennemis, ne laisse après lui que des pays qu'il a dévastés.

Il se retiroit du côté de Smolensko, ne laissant après lui que des pays où il avoit tout détruit. C'étoit le chemin de Moscou: mais une armée sans provisions ne pouvoit le prendre.

Mazeppa s'étoit ligué avec Charles,

Mazeppa s'étoit ligué ſecrétement avec Charles XII, croyant avoir trouvé l'occaſion de ſe venger du czar, qui dans la chaleur du vin avoit menacé de le faire empaler. Il avoit promis au roi de Suede trente mille hommes, des munitions de guerre & des proviſions de bouche.

& le roi jugeoit que l'Ukraine lui préparoit la conquête de la Ruſſie.

L'Ukraine eſt un des meilleurs pays de l'Europe; tout y vient preſque ſans culture: mais la partie méridionale, où les habitants ne ſement ni ne plantent, ne ſauroit être fort peuplée, & les guerres en avoient fait un déſert. Charles, jugeant qu'étant maître de ce pays, il pourroit facilement conquérir la Ruſſie, projeta d'y paſſer l'hiver, & envoya ordre à Lœwenhaupt de l'y venir joindre. Il eût ſans doute été plus ſage d'attendre ce général, que de s'en éloigner: mais ce prince, qui juſqu'alors avoit été trop heureux pour être prudent, étoit ſi éloigné de prévoir des revers, qu'il n'imaginoit pas ſeulement devoir trouver des obſtacles.

Mais lorſqu'il arrive ſur les bords de la Deſna, il y trouve un corps de Ruſſes, & Mazeppa ne le joint qu'avec trois ou quatre mille hommes.

Il détacha Lageracrons avec quatre mille hommes, pour jeter des ponts, & frayer le chemin à l'armée. Ce général s'égara dans une vaſte forêt, pleine de marécages; de ſorte que les Suédois laiſſant dans les marais la plus grande partie de leur artillerie & de leurs chariots, arriverent, exténués de laſſitude & de faim,

ſur les bords de la Deſna, où Mazeppa avoit marqué le rendez-vous. Ils trouverent au lieu de ce chef des Coſaques, un corps de Ruſſes, qui s'avançoit vers l'autre bord de la riviere. Des détachements de l'armée du czar avoient prévenu la trahiſon. Maîtres des principales places de l'Ukraine, & des proviſions deſtinées au roi de Suede, ils avoient déja fait périr ſur la roue trente des complices de Mazeppa. Cet hetman n'amena que trois ou quatre mille hommes au camp des Suédois, & n'apporta point de vivres. Charles XII, qui avoit alors forcé le paſſage de la Deſna, fondoit toutes ſes eſpérances ſur les intelligences que Mazeppa conſervoit dans l'Ukraine : car il n'en avoit plus ſur Lœwenhaupt, qui venoit d'arriver avec les débris de ſon armée.

Le czar étoit reſté ſous Smolensko avec l'élite de ſes troupes. Il ſongeoit aux moyens d'empêcher Lœwenhaupt de joindre le roi de Suede, lorſqu'il apprit que ce général avoit paſſé le Boriſthene au deſſus de Mohilow. Il envoya contre lui le prince Mentzikof, & il s'avança lui-même avec le reſte de ſon armée. Dans trois jours il livra trois combats. Le premier ne fut pas déciſif. Au commencement du ſecond, voyant que ſes troupes plioient, il ordonna à l'arriere-garde de tirer ſur les fuyards, & ſur lui-même, s'il ſe retiroit. Il eut l'avantage. Le

Il comptoit ſur les troupes & ſur les proviſions que Lœwenhaupt conduiſoit ; mais ce général, défait par le czar, ne lui amene que quatre mille hommes.

troisieme, le plus opiniâtre & le plus meurtrier, ne finit qu'avec le jour. Les Suédois ne furent jamais mis en déroute : mais ils perdireut environ seize mille hommes, tués ou prisonniers. Lœwenhaupt, abandonnant son artillerie & ses chariots profita, de la nuit pour passer la Sossa avec quatre mille hommes qui lui restoient, & alla joindre Charles XII.

Il eût desiré une action générale; mais Pierre ne hasardoit que de petits combats.

Éloigné de Suede de près de cinq cents lieues, & environné d'ennemis, ce prince marchoit dans des déserts, qu'il ne connoissoit pas, & où il ne trouvoit que des villages ruinés. Autant il desiroit une action générale, autant le czar, qui l'évitoit, cherchoit l'occasion de livrer de petits combats, & de risquer, comme il le disoit, dix Russes contre un Suédois: par cette conduite il minoit insensiblement l'armée de son ennemi, tandis que la sienne pouvoit toujours se recruter.

Le froid de 1709 est un nouveau fléau pour les Suédois.

Le froid excessif, qui survint en 1709, fut un nouveau fléau pour les Suédois, qui, étant presque nus, résistoient moins que les Russes à la rigueur de la saison. Deux mille tomberent morts dans une marche. On avoit jeté presque tous les canons dans des marais, faute de chevaux pour les traîner; & cette armée prête à périr de misere, ne subsistoit plus que par les soins de Mazeppa. Le froid fut si grand, qu'on fut obligé de part & d'autre de convenir d'une suspension

pension d'armes. Mais dès le premier de févriet on recommença à se battre au milieu des glaces & des neiges.

Charles met le siege devant Pultava. 1709

Après avoir pris Veprick, ville de peu d'importance, Charles mit le siege devant Pultava, au mois de mai 1709. Cette place est située sur la Vorskla, à l'extrémité orientale de l'Ukraine. Le czar en avoit fait un magasin. Il y avoit des vivres & toute sorte de munitions: elle étoit fortifiée, défendue par une forte garnison, & par le général Allart, bon ingénieur.

Si Charles prenoit cette ville, il rendoit l'abondance à son armée; & il pouvoit attendre de nouveaux secours, ou marcher à Moscou par des défilés, qui servent de passage aux Tartares: défilés difficiles à la vérité, & qu'il étoit aisé à l'ennemi de rendre impraticables; mais il se flattoit que, si le czar venoit au secours de Pultava, il le battroit, & qu'une nouvelle victoire surmonteroit bien des obstacles.

Pierre avance sur la Vorskla.

Le czar, dont les troupes étoient disposées de maniere à pouvoir se rassembler au besoin, parut à la tête de soixante mille hommes, ayant la Vorskla entre lui & le roi de Suede. Charles n'en avoit que vingt-quatre mille, dont les Suédois faisoient à peine la moitie. C'est tout ce qui lui restoit de quarante-cinq mille, qu'il avoit amenés de Pologne, & de vingt-mille

que Lœwenhaupt avoit conduits. Cependant il se trouvoit entre le Boristhene & la Vorskla, dans un pays désert, sans place de sureté, sans munitions, vis-à-vis d'une armée qui lui coupoit la retraite & les vivres; & pour comble de malheur, il fut blessé d'un coup de carabine, qui lui fracassa le pied gauche.

Il passe cette riviere, & défait les Suédois.

Le czar, ayant appris cette blessure, passa la Vorskla au dessus de Pultava, & retrancha son armée à droite & à gauche pour enfermer les Suédois. Alors le roi de Suede sortit de ses retranchements, se faisant porter sur un brancard: mais après un combat de deux heures, ses troupes cédant au nombre, furent enfoncées, mises en déroute, & il fut contraint de fuir lui-même. Cette action se passa le 8 juillet.

1709

Charles cherche un asyle chez les Turcs.

Le roi de Suede, ayant été mis dans un carosse, arriva la nuit du 9 au 10 juillet sur les bords du Boristhene, avec les débris de son armée. Il passa ce fleuve avec environ dix-huit cents hommes, tant Suédois que Polonois & Cosaques. Il avoit perdu plus de neuf mille hommes sur le champ de bataille, & il en laissoit dans les fers douze à treize mille. Il continua son chemin dans des pays arides & déserts jusqu'au fleuve Hypanis, qu'on nomme aujourd'hui Bog, & qu'il eut le bonheur de passer à propos. Car cinq cents hommes de sa suite furent enlevés par les Russes, qui le poursuivoient.

Il se trouvoit alors sur les terres des Turcs, qui lui donnerent un asyle à Bender.

Auguste recouvre la couronne de Pologne.

La Pologne n'avoit jamais été entiérement soumise au roi Stanislas. Siniawski, grand-général de la couronne, avoit toujours refusé de le reconnoître : il étoit soutenu par le czar, qui, quelques jours avant la bataille de Pultava, lui avoit encore envoyé vingt-mille hommes, commandés par le général Goltz. De nouveaux secours, aussitôt après la défaite de Charles XII, furent conduits par le prince Mentzikof, & acheverent de relever le parti d'Auguste. Ce roi armoit alors en Saxe ; & désavouant le traité d'Alt-Ranstadt, il avoit fait enfermer les deux ministres qui l'avoient signé, comme s'ils eussent passé leurs pouvoirs. Pierre parut bientôt lui-même à Varsovie. Il se rendit ensuite à Thorn, où il renouvella un traité d'alliance avec Auguste, auquel il rendoit la couronne, & qui lui céda toutes ses prétentions sur la Livonie. Stanislas n'étant plus que le sujet d'une guerre civile, qu'il ne pouvoit pas même soutenir, exhorta les Polonois, qui lui restoient fideles, à se ranger du parti d'Auguste ; & se retira dans la Poméranie Suédoise, avec le général Crassau que Charles avoit laissé en Pologne. Ainsi les Suédois furent obligés d'évacuer tout-à-coup un pays, où quelques jours auparavant ils donnoient la loi. La Lorraine ne savoit pas l'in-

térêt qu'elle pouvoit prendre à cette révolution, qui devoit cependant contribuer un jour à son bonheur.

Les puissances du nord se préparent à profiter de l'état d'épuisement où se trouve la Suede.

Les puissances, qui avoient tremblé au seul nom de Charles XII, se préparerent à profiter des malheurs de la Suede. Le Danemarck renouvella ses prétentions sur la Scanie, & sur les duchés de Holstein & de Breme. L'électeur de Brandebourg, alors roi de Prusse, en avoit d'anciennes sur la Poméranie Suédoise. L'électeur de Hanovre, le duc de Mecklenbourg & l'évêque de Munster songeoient à s'enrichir aussi des dépouilles de Charles: & Pierre, alors l'arbitre du nord, se proposoit de conquérir toutes les provinces, sur lesquelles les czars avoient formé des prétentions; c'est-à-dire, la Livonie, l'Ingrie, la Carélie & une partie de la Finlande. Contre tant d'ennemis, la Suede se trouvoit trop foible. Presque dépeuplée par les recrues qu'elle avoit envoyées aux armées de Charles XII pendant neuf ans, elle étoit menacée de perdre au moins toutes les conquêtes de Gustave-Adolphe.

Conquêtes du czar. 1710

Pierre recueilloit rapidement les fruits de la victoire de Pultava. Il négocioit, il armoit tout-à-la fois; & dans la campagne de 1710 il se rendit presque entiérement maître de la Livonie, de la Carélie & de la Finlande. Le roi de Danemarck, son allié, faisoit alors une puis-

ſante diverſion dans la Scanie. Mais l'armée danoiſe, après avoir remporté quelques avantages, fut entiérement défaite par le général Steinbock : de dix-ſept-mille hommes, dont elle étoit compoſée, il ne s'en ſauva pas la moitié.

L'empereur Joſeph se reproche ses complaiſances pour Charles.

L'empereur Joſeph, qui n'avoit point de prétentions à former ſur la Suede, ſe reprocha ſes complaiſances forcées pour Charles qu'il ne craignoit plus; il ôta aux Proteſtants de Siléſie le libre exercice de leur religion; & permit aux Catholiques de reprendre leurs égliſes.

La France & la Suede avoient eu des ſuccès en même temps.

La France & la Suede avoient commencé la guerre en même temps, & toutes deux avec des ſuccès: les François étoient vainqueurs ſur le Danube, lorſque les Suédois l'étoient ſur l'Oder. Si ces deux puiſſances s'étoient alors réunies, elles n'auroient pas été moins formidables, que du temps de Guſtave-Adolphe. Mais Charles, qui ſe fioit en ſes armes, ſuivoit plutôt les mouvements de ſa vengeance que les conſeils de la politique. Peut-être auroit-il craint de contribuer aux ſuccès d'un allié, dont les proſpérités excitoient ſa jalouſie, & qu'il vit dans la ſuite avec une ſorte de plaiſir ſuccomber ſous les efforts des confédérés.

Elles tombent

La France tomba lentement, & conſervoit

toutes deux : mais la Suede est sans ressources.

encore des ressources : la Suede tomba tout-à-coup, & n'en avoit plus. Il arriva même que son malheur devint avantageux à la France : il causa une diversion.

La chûte de la Suede cause une diversion en faveur de la France.

A l'exception du czar, tous les princes qui formoient des prétentions sur les provinces de Suede, étoient entrés dans la grande alliance. Cependant plusieurs n'avoient pas pu donner tous les secours qu'ils avoient promis : car Charles XII avoit, sans le vouloir, fait une diversion en faveur de Louis XIV. Sa défaite en causoit une plus grande, puisque des princes, qui jusqu'alors avoient porté leurs armes contre la France, songeoient à les tourner contre la Suede. Si la guerre s'allumoit sur-tout dans la Poméranie & dans le duché de Holstein, qui sont des provinces de l'empire, il étoit naturel qu'elle attirât insensiblement de ce côté une grande partie des forces du corps germanique. C'est ce que prévirent les confédérés ; & pour l'empêcher, ils imaginerent un moyen, qui ne produisit aucun effet, & qui n'est remarquable que par sa singularité.

Moyen qu'on imagina pour empêcher l'effet de cette diversion. Il ne pouvoit réussir.

Par un traité qu'ils conclurent à la Haye, sur la fin de 1709, il fut stipulé que la guerre contre les Suédois ne se feroit point en Poméranie, ni dans aucune des provinces de l'Allemagne ; & que les ennemis de Charles XII pourroient l'attaquer par-tout ailleurs. Le roi de Po-

logne & le czar, qui accéderent à ce traité, y firent insérer l'article le plus extraordinaire: c'est que douze mille Suédois, qui étoient en Poméranie, n'en pourroient sortir pour aller défendre les autres provinces de la Suede.

Pour assurer la neutralité de la Poméranie & des douze mille Suédois, on projeta de lever une armée, qui camperoit sur le bord de l'Oder, & qui seroit composée des troupes de l'empereur, du roi de Prusse, de l'électeur de Hanovre, du landgrave de Hesse, de l'évêque de Munster: c'est-à-dire, que l'on confioit cette neutralité à plusieurs princes, qui étoient intéressés à porter la guerre en Poméranie. Rien de tout cela ne fut exécuté.

Charles XII tente d'armer la Porte contre la Russie.

Pendant que les puissances du nord faisoient une guerre qui inquiétoit celles du midi, Charles XII, dans son asyle de Bender, concevoit le dessein d'armer l'empire ottoman contre la Russie. Le comte de Poniatowski, gentilhomme polonois, qui l'avoit suivi, formoit à Constantinople des intrigues jusques dans le serrail, & se flattoit quelquefois de réussir au gré du roi de Suede. Mais Tolstoi, ambassadeur du czar, travailloit à rompre ses mesures, & il y avoit réussi.

Le kan des Tartares de

La puissance que Pierre montroit sur les Palus-Méotides & sur la mer Noire, où il avoit

Crimée sollicite aussi la Porte à prendre les armes, & la guerre est résolue.

fortifié des places, creusé des ports, & construit des flottes, suffisoit pour donner de l'ombrage à la Porte; & c'étoit sans doute une des raisons que les intrigues de Poniatowski faisoient valoir. Le kan des Tartares de Crimée, qui avoit vu Charles XII à Bender, appuyoit sur tous les motifs de prendre les armes contre la Russie. Il avoit le même intérêt que lui à l'abaissement d'un voisin qu'il redoutoit. Il fut consulté, dit-on, par le sultan Achmet III, qui regnoit alors; & la guerre fut résolue.

Le czar qui veut prévenir ses ennemis, s'avance sur le Niester.

Pierre n'attend pas que l'ennemi la porte dans ses états. Il crée un conseil de régence à Moscou; il laisse le prince Mentzikof à Pétersbourg, pour veiller sur les provinces qu'il a conquises; il envoye l'amiral Apraxin commander dans Asoph; & il marche avec le général Schérémétow vers le Niester, au mois de mars.

Il comptoit sur les vayvodes de Moldavie & de Valachie dont il ne retire aucun secours.

Il comptoit que la Moldavie & la Valachie se déclareroient pour lui. Ces provinces, qui étoient autrefois le pays des Daces, sont aujourd'hui des especes de fiefs qui relevent de la Porte, & dont le sultan dispose. On nomme hospodar ou vayvode les princes qui les gouvernent.

Démétrius Cantimir, vayvode de Moldavie, & Bassaraba Brancovan, vayvode de Vala-

chie, avoient promis de ſe joindre au czar, & de lui fournir toutes les proviſions néceſſaires pour ſon armée. Mais le ſecond lui manqua, & le premier ne put pas remplir tous ſes engagements. Comme il ne gouvernoit les Moldaves que depuis peu, il n'eut pas aſſez de crédit ſur eux pour les entraîner dans ſa révolte. Il vint ſe joindre aux Ruſſes, comme Mazeppa s'étoit joint aux Suédois; & même il leur fut encore d'une moindre reſſource.

Il hâte ſa marche pour dégager ſon avant-garde, qui campoit ſur le Pruth.

L'avant-garde commandée par Schérémétow, campoit alors à Jaſſy, capitale de la Moldavie, ſituée ſur la riviere de Bahluy, à deux milles du Pruth, nommé par les anciens Hiéruſe. Les Moldaves fuyoient; & ne laiſſant à l'ennemi que des pays déſerts, ils portoient à l'armée turque les proviſions que Cantimir avoit deſtinées aux Ruſſes. Cependant Pierre hâtoit ſa marche avec le reſte de ſon armée, pour venir dégager Schérémétow, qui pouvoit être enveloppé par les Turcs. Ils avoient paſſé le Danube ſous les ordres du viſir Baltagi-Méhémet: ils approchoient du Pruth, & ils marchoient vers Jaſſy, au nombre d'environ deux cents cinquante mille hommes en y comprenant les Tartares.

Il ne peut plus ni ſe retirer ni combattre qu'a-

Il s'agiſſoit de leur défendre le paſſage du Pruth: mais le czar n'arriva pas à temps, & ſon armée, réduite à la moitié dans une lon-

vec désavantage.

gue marche sous un soleil brûlant & parmi des déserts arides, n'étoit tout au plus que de quarante mille hommes. Un corps assez considérable, que le général Renne lui amenoit, ne pouvoit arriver jusqu'à lui: les Turcs avoient coupé la communication. Campés sur l'une & l'autre rive du Pruth; ils étoient maîtres de la campagne; & les Russes, enveloppés de toutes parts, ne pouvoient ni se retirer, ni subsister où ils étoient, ni combattre qu'avec un désavantage évident. Tout leur manquoit jusqu'à l'eau: ils ne pouvoient tenter d'en puiser dans le fleuve, sans s'exposer au feu d'une nombreuse artillerie, que le grand-visir avoit placée sur la rive gauche. Cependant ils se défendoient avec courage: ils ne purent être entamés. Mais ils ne pouvoient pas résister long-temps à la disette. Pierre sentit alors qu'il avoit fait la même faute que le roi de Suede à Pultava; que, comme lui, il s'étoit engagé trop avant dans un pays ennemi; & qu'il avoit trop compté sur les promesses d'un allié peu puissant.

Hauteur déplacée de Charles XII.

C'est à vingt-cinq lieues de Bender, que le vainqueur de Charles XII se voyoit au moment de perdre avec la liberté le fruit de tant de soins pour policer & pour étendre son empire. Le roi de Suede avoit refusé de suivre les Turcs; parce qu'il crut au dessous de lui de se trouver dans une armée, où il ne commandoit pas. Baltagi

Méhémet lui envoya Poniatowski, pour l'inviter à venir voir les dispositions qu'il avoit faites; il refusa encore, exigeant que le grand visir lui fît la premiere visite. Cette fierté étoit bien déplacée. Peut être qu'avec plus de complaisance il eût gagné ce général, qui l'oublia bientôt, & qui ne travailla que pour les intérêts de la Porte.

Cruelle situation du czar.

Tel étoit l'effet de la discipline que le czar avoit mise parmi ses troupes : huit mille Russes soutinrent dans un combat les efforts de cent cinquante mille Turcs, leur tuerent sept mille hommes, & les forcerent à retourner en arriere. Cependant les escarmouches continuoient : les Russes étoient foudroyés par le canon des ennemis : leur cavalerie étoit presque toute démontée : ils périssoient par la famine, & ils paroissoient devoir enfin succomber sous le nombre. Pierre incertain si, hasardant une action générale, il traîneroit au combat son armée languissante, se retira dans sa tente ; & défendit que personne osât y entrer, sous quelque prétexte que ce fût ; ne voulant pas qu'on fût témoin des troubles qui l'agitoient, ni qu'on le détournât d'une résolution désespérée, s'il la jugeoit nécessaire. Une femme lui rendit l'espérance, & le sauva.

Le czar avoit épousé Catherine.

En 1702, la petite ville de Marienbourg, qui étoit située sur les confins de la Livonie &

de l'Ingrie, ayant été prise & détruite par les Russes, tous les habitants furent emmenés en captivité. Il y avoit parmi eux une jeune paysanne livonienne, veuve d'un sergent qu'elle avoit perdu le jour ou le lendemain de ses noces. Orpheline dès l'âge de cinq ans, elle étoit alors chez un ministre luthérien, qui avoit donné quelques soins à son éducation. Elle est connue sous le nom de Catherine.

Catherine, ayant été le partage d'un général, qui la céda au prince Mentzikof, eut occasion d'être connue du czar, dont elle attira toute l'attention. Charmé de sa beauté, & plus encore de son esprit & de son courage, Pierre l'aima, & l'épousa secrétement en 1707. Il crut trouver en elle une ame, capable de seconder ses desseins.

Ce mariage étoit contraire aux usages des Russes.

Ce mariage choquoit les préjugés des Russes: non qu'en Russie les princes crussent alors se dégrader, lorsqu'ils ne s'allioient pas à des princes : ils ne se piquoient pas même d'être assez délicats pour chercher dans une femme les vertus de son sexe. Il y avoit une loi ou un usage, qui ne permettoit pas au czar d'épouser une étrangere : il épousoit une de ses sujettes: il la prenoit d'ordinaire dans la noblesse, quelquefois dans le peuple, & presque jamais dans les grandes maisons. Il eût craint de les rendre trop puissantes, ou de mettre la jalousie parmi

elles. Quand il vouloit se marier, il suivoit le conseil que Sulli donnoit en badinant à Henri IV : car il faisoit assembler les plus belles personnes de la nation, & il choisissoit celle qui lui plaisoit davantage.

Les vertus de Catherine pouvoient faire taire les préjugés.

Avec des vertus au dessus de son sexe, Catherine étoit destinée à être souveraine d'un empire, où elle avoit été aménée captive. Elle partageoit les fatigues du czar : elle l'accompagnoit dans ses voyages & dans ses campagnes : elle adoncissoit ses peines : elle le portoit à la clémence : elle le rendoit plus grand. Elle étoit à la bataille de Pultava, se montrant par-tout, encourageant les soldats, faisant enlever les blessés, donnant ses soins à tous, & se signalant par sa bienfaisance autant que par son courage. Pierre déclara son mariage, le jour même qu'il partit pour la guerre de Moldavie, c'est-à-dire, le 17 mars 1711.

Lorsqu'il alloit passer le Boristhene, il la pria de ne pas aller plus avant : il craignoit de l'exposer à de nouveaux dangers. Mais elle regarda cette attention, comme un outrage à sa tendresse & à son courage ; & le czar fut contraint de céder à ses instances.

Elle négocie ave les Turcs.

Ce fut le salut de l'armée : car elle entra dans la tente, malgré les défenses. Elle fit voir au czar qu'il étoit possible de réussir par

une négociation : elle s'en chargea, & réussit en effet. Il y avoit des circonstances favorables à son dessein. Le général Renne, après avoir passé trois rivieres, étoit arrivé sur le Danube, & avoit pris la ville & le château de Brahila. Un corps de troupes, parti des frontieres de Pologne, avançoit à grandes journées. Le visir ne savoit pas sans doute, la disette que souffroient les Russes. Il avoit éprouvé combien il étoit difficile de les vaincre. Il pouvoit craindre de perdre tous les avantages de la campagne, s'il les réduisoit au désespoir lorsqu'ils étoient au moment de recevoir de nouveaux secours. Enfin il voyoit à leurs mouvements qu'ils étoient disposés à se faire jour au travers de l'ennemi, s'ils n'obtenoient pas la paix, aux conditions, qu'ils offroient. » Baltagi, dit M. de Voltaire, qui n'aimoit pas » la guerre, & qui cependant l'avoit bien faite, » crut que son expédition étoit assez heureuse, » s'il remettoit aux mains du grand-seigneur » les villes & les ports pour lesquels » il combattoit ; s'il renvoyoit des bords du » Danube en Russie l'armée victorieuse du gé» néral Renne ; & s'il fermoit à jamais l'entrée » des Palus-Méotides, le Bosphore Cimmé» rien, la mer Noire, à un prince entrepre» nant ; enfin s'il ne mettoit pas des avanta» ges certains au risque d'une nouvelle batail» le, que le désespoir pouvoit gagner contre » la force.

Ces raisons & des intrigues dont on ne sait jamais bien la vérité, procurerent d'abord une suspension d'armes, pendant laquelle les Turcs apporterent des vivres dans le camp des Russes, & bientôt après la paix fut faite près d'un village, nommé Falstchii, sur les bords du Pruth. On convint qu'Asoph seroit rendu à la Porte; que quelques places fortes seroient démolies; & que le czar ne s'opposeroit point au retour de Charles XII en Suede. Poniatowski & le kan des Tartares traverserent à l'envi cette négociation. Charles vint lui même à l'armée pour l'empêcher: mais lorsqu'il arriva, le traité étoit conclu.

La paix qu'elle obtient sauve l'armée.

Cette campagne coûta près de soixante mille hommes au czar. Il perdit ses ports & ses forteresses sur les Palus-Méotides, & par conséquent l'empire de la mer Noire. Il souffrit encore beaucoup dans la retraite, les Tartares ne cessant de harceler ses troupes, malgré l'escorte que le grand-visir lui avoit donnée. Après avoir mis les débris de son armée en quartier d'hiver dans la Lithuanie, il eut à Jaroslaw une entrevue avec Auguste, & ces deux princes conclurent un traité d'alliance défensive contre les Turcs.

Pendant que Catherine le dévance à Pétersbourg, il fait avec Auguste une alliance défensive contre les Turcs.

Catherine le devança à Pétersbourg. Elle étoit accompagnée de Démétrius Cantimir,

que Pierre ne voulut jamais livrer, quoiqu'on le lui eût demandé avec inſtances par un des articles préliminaires. Il donna à ce prince, qui avoit tout abandonné pour lui, des terres dans l'Ukraine avec une penſion conſidérable.

Il déclare plus ſolemnellement ſon mariage avec Catherine.

Au mois de février de l'année ſuivante 1712, il déclara plus ſolemnellement qu'il n'avoit fait, ſon mariage avec Catherine, & le célébra à Péterſbourg avec magnificence. En 1724, il la fit couronner & ſacrer, voulant par cette cérémonie inuſitée dans ſes états, préparer les eſprits à la voir regner après lui. Elle nous a été, dit-il, dans la déclaration qu'il donna pour ce couronnement, d'un très-grand ſecours dans tous les dangers, & particuliérement à la bataille du Pruth, où notre armée étoit réduite à vingt-deux mille hommes.

Il ſonge à mettre la derniere main à ſes grands deſſeins.

Après avoir fait la paix avec la Porte, il reſtoit encore une carriere aſſez vaſte à Pierre le Grand. Il avoit des établiſſements à perfectionner en Ruſſie, de nouvelles réformes à faire, des conquêtes à pourſuivre ſur la Suede, & le roi Auguſte à affermir ſur le trône. Il s'occupa de tous ces objets. Mais celui qui lui tenoit le plus à cœur, c'étoit d'enlever aux Suedois toutes les provinces qu'ils poſſédoient en

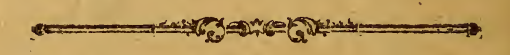
Allemagne

Allemagne. Car s'il n'achevoit de ruiner cette puiſſance, elle paroiſſoit le devoir toujours traverſer dans ſes deſſeins. Il médita donc les moyens de l'abattre : il jeta le plan de ſes opérations ; & il projeta des traités d'alliance avec l'électeur de Hanovre, & avec les rois de Pruſſe & de Danemarck.





# LIVRE DIX-NEUVIEME.



## CHAPITRE I.

### *De la pacification d'Utrecht.*



La grande alliance étoit menacée d'une dissolution entiere.

PENDANT que les révolutions violentes du nord diminuoient les forces des confédérés, il s'en faisoit d'un autre côté une plus lente & plus sourde, qui devoit enfin les dissiper entiérement.

Cependant Philippe pensoit à se retirer dans les Indes occidentales, lorsqu'il obtient le duc de Vendôme.

Au mois d'août 1710, Philippe V se flattoit si peu de relever son parti, qu'il pensoit à transférer le siege de sa monarchie aux Indes occidentales. Dans cette position, ce prince, son conseil & les grands demanderent le duc de Vendôme à Louis XIV, pour l'opposer

à Staremberg & à Stanhope, deux grands capitaines qui commandoient les armées des confédérés. Le roi de France, hors d'état de donner des troupes à son petit-fils, ne lui refusa pas un général dont il ne se servoit plus. 1710

Ce général le rétablit sur le trône.

Depuis la malheureuse campagne d'Oudenarde, en 1708, Vendôme étoit retiré dans Anet: mais son nom, au dessus des disgraces, ne se renferma pas dans sa retraite. Dès qu'il parut à Valladolid, où il rassembla les débris de l'armée de Philippe, les peuples crurent voir leur sauveur. Saisis d'enthousiasme, ils se rangent à l'envi sous ses drapeaux: les villes, les villages, les communautés religieuses ouvrent leurs bourses, pour fournir aux frais de la guerre: au lieu des contradictions qu'il avoit essuyées dans les Pays-Bas, il trouve un roi trop malheureux pour avoir une volonté, & des courtisans dont le caractere avoit changé avec la fortune de leur maître. Ayant donc véritablement toute l'autorité d'un général, il conduisit à Madrid Philippe, qui rentra dans sa capitale aux acclamations des peuples. Il prit d'assaut Brihuéga, où il fit prisonnier Stanhope & cinq mille Anglois: le lendemain, 10 décembre, il défit à Villaviciosa Staremberg, qui venoit au secours de Brihuéga: enfin en quatre mois il rétablit & affermit Philippe sur le trône.

Si les confédérés eussent accepté les offres de Louis XIV, Philippe n'eût pas recouvré sa couronne.

L'affection des Espagnols pour ce prince étoit si grande, qu'ils aimoient mieux brûler leurs vivres que de les vendre à l'archiduc. C'est ce qui faisoit dire à Stanhope, qu'on pouvoit parcourir l'Espagne avec une armée victorieuse; mais qu'il faudroit une armée encore plus grande pour la conserver. Si les confédérés eussent accepté les offres que faisoit Louis XIV, de reconnoître Charles pour roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, de fournir même des subsides pour le détrôner; il est vraisemblable que le zele des Espagnols se seroit refroidi, & que se voyant tout-à-fait abandonnés de la France, ils se seroient fait une loi de la nécessité. Il est au moins certain que Brihuéga n'auroit pas été prise, & que Staremberg n'auroit pas été vaincu, puisque Vendôme n'auroit pas commandé l'armée de Philippe.

Le dixieme sur les terres levé sans murmures, prouve les ressources que Louis trouvoit dans ses sujets.

Depuis le mois d'août 1710, la France n'eut pas des succès comme l'Espagne: mais ses ennemis neurent pas de nouveaux avantages sur elle. Au mois d'octobre le roi établit la levée du dixieme sur tous les revenus des terres. Cette nouvelle imposition, dont l'édit fut enregistré sans résistance & sans murmures, fit voir aux confédérés, que la France avoit des ressources qui leur manquoient; & ouvrit les yeux à ceux qui ne se laissoient pas conduire par l'esprit de parti. Ils purent connoître que

leurs procédés odieux avoient attaché les peuples à un prince, qui facrifioit tout pour la paix. Ils eurent d'autant plus lieu d'être étonnés des reffources de Louis XIV dans l'affection de fes fujets; qu'alors il s'en falloit de cinq millions que les Anglois fuffent en état de lever en un an les dépenfes de l'année courante. Cependant c'étoit principalement à eux à faire les frais de la guerre, auxquels leurs alliés pouvoient encore moins fournir. Vous voyez que toute l'Europe étoit épuifée.

Une révolution qui fe préparoit en Angleterre, devoit rendre le calme à l'Europe.

Il étoit temps que l'Agleterre cherchât la paix, ce qui ne fe pouvoit faire fans un changement dans le gouvernement. Voilà la révolution qui devoit rendre le calme à l'Europe. Pour en comprendre les caufes & en prévoir les effets, il faut fe reffouvenir des factions qui divifoient l'Angleterre.

Les Stuarts avoient été à la tête de la faction des Torys.

Les Stuarts, s'opiniâtrant à établir le defpotifme, fous prétexte de conferver leur prérogative, n'avoient pas pu prendre beaucoup de part aux démêlés des autres puiffances de l'Europe. Ils étoient à la tête d'une faction qui fe conduifoit par les principes des épifcopaux, & à laquelle on donna le nom de Torys.

Les fectes comprifes fous le nom de Non-con.

Les Whigs formoient la faction oppofée. C'étoit un affemblage de toutes les fectes, comprifes fous la dénomination de Non-con-

formistes, formoient la faction des Whigs.

formistes : sectes, qui ne pouvoient se souffrir, mais qu'un intérêt commun réunissoit contre l'église anglicane. Ennemis du pouvoir arbitraire & de l'autorité sans bornes, les Whigs se regardoient comme seuls bons patriotes. Ils avoient déclamé contre l'avarice de Charles II, qui se mettoit aux gages de la France : ils l'avoient blâmé de ne pas s'opposer à l'ambition de Louis XIV : ils avoient frémi pour l'Angleterre à la vue des progrès de ce monarque : & par cette conduite ils s'étoient attiré la faveur du peuple.

Guillaume III avoit menagé les Whigs qui entroient dans ses vues, & à qui il devoit la couronne.

Ils avoient eu la principale part à la révolution de 1688, qui fit passer la couronne sur la tête de Guillaume III, prince d'Orange. Il les favorisa, moins peut-être par reconnoissance, que parce qu'ils entroient dans ses vues : car ce parti étoit animé contre la France ; & il importoit à Guillaume de faire la guerre à cette monarchie, jusqu'à ce qu'il en eût été reconnu. Ils s'éleverent donc aux premiers emplois, ils dominerent dans le parlement, ils gouvernerent, & le ministere de Londres eut un esprit tout différent de celui qu'il avoit eu sous les Stuarts.

Marlborough s'étoit attaché à eux, & ce parti s'étoit

Ayant conservé leur crédit sous la reine Anne, ils furent maîtres des armées & de toutes les parties du gouvernement. Car le duc

de Marlborough avoit abandonné le parti des Torys, pour embrasser celui des Whigs, plus favorable à son ambition; & il disposoit des principaux ministres, qui lui étoient dévoués : tels étoient le comte Godolfin, grand trésorier, & le comte Sunderland, secretaire d'état.

rendu maître du gouvernement.

Il est certain qu'avant la révolution, le ministere de Londres s'occupa trop peu du reste de l'Europe. Les Whigs avoient donc raison de le blâmer : mais lorsqu'ils gouvernerent eux-mêmes, ils auroient dû ne prendre part aux guerres du continent, qu'autant qu'il étoit de l'intérêt de l'Angleterre de maintenir la balance entre les maisons d'Autriche & de Bourbon. Ce fut aussi l'objet de la grande alliance; & on l'eût rempli dès 1706, si on eût voulu faire la paix. On ne le voulut pas, parce que les confédérés, aveuglés par la prospérité, le furent encore plus par les vues particulieres de leurs chefs. On continua donc la guerre par passion, sans avoir d'objet fixe, & sans savoir quand on la termineroit. Les négociations de la Haye & de Gertruidenberg en sont la preuve.

Les Whigs oublierent l'objet de la grande alliance.

Lorsqu'on se fut écarté du premier objet de la grande alliance, la guerre ne se fit plus que pour l'intérêt de la maison d'Autriche, & des chefs de la confédération, dont elle nour-

Ils s'obstinerent dans une guerre qui ruinoit la nation.

[redacted]

memes Puissances
nerent a faire
s la meme
duite a present
1795

rissoit l'ambition & l'avarice. La Hollande pouvoit, à la vérité, se proposer d'obtenir un plus grand nombre de places pour sa barriere : mais l'Anglererre n'attendoit rien, & cependant elle contribuoit seule plus que tous les alliés ensemble. Il y a eu telle campagne, où l'empereur ne fournissoit guere plus d'un régiment contre la France à sa seule charge. Il ne paroissoit prendre aucune part à la guerre d'Espagne : bien loin de donner des troupes à l'archiduc, à peine lui donnoit-il de quoi avoir une table. Le roi de Portugal & le duc de Savoie ne faisoient presque rien pour la cause commune. Du côté du Rhin, les princes de l'empire étoient d'ordinaire dans l'inaction. Tout le fort de la guerre se faisoit donc dans les Pays-Bas, aux dépens des Hollandois & des Anglois; & parce que les premiers fournissoient à peine la moitié du contingent auquel ils s'étoient engagés, l'Angleterre étoit obligée d'y suppléer. Ainsi elle donnoit des subsides à ses alliés, elle entretenoit leurs armées : & comme si on eût combattu pour elle, il n'y avoit point de petit prince, lorsqu'il n'obtenoit pas ce qu'il demandoit, qui ne menaçât de retirer ses troupes, quoiqu'il n'eût pas de quoi les faire subsister chez lui.

Sous les Stuarts l'Angleterre avoit vu fleurir son commerce, & elle s'étoit enrichie. Si

alors elle étoit honteuse de ne jouer d'ailleurs aucun rôle dans l'Europe, elle devoit l'être bien plus de celui qu'elle jouoit depuis la révolution, puisqu'elle étoit la dupe de ses pensionnaires, c'est-à-dire, de ses alliés; qu'elle se ruinoit pour entretenir au dedans une faction, & au dehors des alliances inutiles; & qu'elle s'opiniâtroit à soutenir une guerre onéreuse, à laquelle elle ne prenoit point d'intérêt. Les dettes s'accumuloient, le peuple gémissoit sous les taxes, le commerce tomboit de jour en jour, la nation s'appauvrissoit, un petit nombre de familles absorboit toutes les richesses. Quels étoient donc les desseins de ceux qui gouvernoient alors l'Angleterre? d'abattre la maison de Bourbon, pour rendre à la maison d'Autriche toute la puissance de Charles-Quint; ils ne vouloient donc plus maintenir l'équilibre. Mais la vérité est qu'ils ne feignoient de redouter la France, que pour sacrifier leur patrie à une guerre qui leur étoit utile.

Ce que cette guerre coûta dans cinq ans à l'Angleterre.

Depuis 1706 exclusivement jusqu'en 1711, la guerre coûta, dit milord Bolingbroke, plus de trente millions de livres sterling à l'Angleterre. On est étonné & indigné, remarque encore ce ministre, quand on compare cette dépense avec le peu de progrès que firent les confédérés.

Fausse politique des puis-

Cette politique, fausse & prodigue, comme il l'appelle, s'est introduite en Europe avec

fauces de l'Europe.

le syſtême de l'équilibre. Les puiſſances riches ont imaginé d'acheter des alliés, & de donner des ſubſides aux puiſſances pauvres. Il arrive qu'elles dépenſent beaucoup pour acquérir peu, ou même pour rendre tout ce qu'elles ont conquis : il ne leur reſte plus que des dettes. Cette politique durera ſans doute : car lorſque les gouvernements ont pris une allure, ils ne la quittent pas facilement, ſur-tout ſi elle eſt mauvaiſe. Introduite, comme je viens de le dire, avec le ſyſtême de l'équilibre, elle l'aſſure beaucoup mieux que les négociations & les congrès, parce que dans un ſiecle où on ne fait la guerre qu'avec de l'argent, elle hâte la ruine des puiſſances les plus riches. Il n'y en a point aujourd'hui, qui puiſſe, ſans ſe nuire à elle-même, ſoutenir pendant trois ou quatre campagnes une ſuite non interrompue de ſuccès. Milord Bolingbroke a prédit que l'Angleterre s'appauvrira par cette politique, & que de la pauvreté elle tombera dans l'eſclavage.

Il importoit de caſſer le parlement, & de changer tout le miniſtere.

Pour arrêter les abus du gouvernement d'Angleterre, & terminer une guerre auſſi extravagante qu'onéreuſe, il falloit que la reine ouvrît les yeux ſur la conduite de ſes miniſtres, qu'elle caſſât le parlement où les Whigs étoient ſupérieurs, & qu'elle en convoquât un nouveau. Je ne ſais ſi la conſidération du bien public étoit capable de produire ce changement heureux : une intrigue le produiſit.

La duchesse de Marlborough, qui jouissoit de la plus grand faveur, avoit mis auprès de la reine une de ses parentes, nommée Hill, & s'étoit donné une rivale. Cette femme fut plaire aux dépens de sa bienfaitrice, qui choquoit souvent la reine par ses hauteurs. La duchesse de Marlborough fut disgraciée.

Intrigue de la Hill.

Incapable de reconnoissance, la Hill étoit capable de ressentiment. Or, elle avoit à se venger du comte de Sunderland, qui avoit tout tenté pour l'éloigner de la cour; & du duc de Marlborough, qui avoit refusé un régiment à son frere, quoique la reine l'eût accordé. Elle se conduisit d'après les conseils de Harlei, qui cherchoit à s'insinuer dans la confiance de la reine; & qui ayant été secretaire d'état avoit perdu sa place par le crédit de Marlborough. Il avoit donc aussi à se venger.

Elle prend les conseils de Harlei.

Sur ces entrefaites, les sermons de quelques Torys attirerent l'attention du public. Un deux nommé Sacheverel, qui avoit prêché devant la reine, fut accusé d'avoir attaqué la derniere révolution; condamné la tolérance; fait entendre que l'église anglicane étoit en danger sous le regne présent; que l'administration, dans les affaires ecclésiastiques & civiles, tendoit à la ruine du gouvernement, & d'enseigner enfin l'obéissance passive.

Sermon d'un Torys.

Il foulève le parlement, où les Whigs dominoient.

Cette doctrine étoit contre la reine Anne, parce qu'en condamnant la derniere révolution, elle attaquoit les droits de cette princesse au trône. Elle n'étoit pas moins contraire au parlement, presque tout composé de Whigs, puisqu'elle blâmoit l'administration présente; & qu'en enseignant une obéissance passive, elle reconnoissoit dans le souverain une autorité arbitraire & absolue.

La reine Anne voit que les Whigs sont les ennemis de son autorité.

La reine fut témoin des contestations, qui s'éleverent dans le parlement au sujet de cette doctrine: elle vit avec quelle vivacité les Whigs se soulevoient contre l'obéissance passive & contre le pouvoir arbitraire. Elle connut qu'elle avoit donné sa confiance à des hommes, qui n'étoient attentifs qu'à diminuer son autorité. Les torts du parlement lui firent bientôt oublier ceux de Sacheverel; & dans le dessein de le dissoudre, elle le prorogea; c'est-à-dire, qu'elle en suspendit les séances, & les remit à un autre temps.

Comme elle vouloit casser le parlement, la Hill lui conseille de donner sa confiance à Harlei.

Elle avoit besoin de conseils. La Hill, alors nommée Mashan du nom de son mari, lui parloit souvent de Harlei, comme d'un homme indigné de l'ingratitude de ceux que la reine avoit comblés de bienfaits. Il étoit d'ailleurs reconnu pour un homme éclairé, intelligent dans les affaires, & très-propre à manier l'esprit de la nation.

La reine change tout son conseil : casse le parlement, & en convoque un nouveau.

Harlei, ayant été introduit à des audiences secretes, n'eut pas de peine à persuader à la reine que les critiques des Torys tomboient uniquement sur l'administration des Whigs; que la meilleure partie de la nation étoit indignée du pouvoir excessif, dont Marlborough & Godolfin s'étoient emparés; & que ces deux hommes ne continuoient la guerre que pour amasser des richesses immenses, pendant que toute l'Angleterre gémissoit sous le poids des taxes. La reine lui donna sa confiance, & sur ses avis elle changea tout son conseil.

Sunderland fut le premier sacrifié aux ressentiments de la Mashan. Quelque temps après, c'est-à-dire, au mois d'août 1710, la reine renvoya Godolfin, & nomma cinq commissaires pour l'administration des finances. Harlei qui en étoit un, pouvoit être regardé comme le seul; car il avoit choisi les autres, & il étoit sûr de n'essuyer de leur part aucunes contradictions: la disgrace des autres ministres suivit de près celle de Godolfin. De tous ceux qui les remplacerent, je ne nommerai que S. Jean ou milord Bolingbroke, un des beaux esprits de sa nation. C'est le même que je viens de citer. Il fut fait secretaire d'état. Bientôt après la dissolution du parlement fut publiée, & la reine en convoqua un nouveau.

Tous ces changements, qui se faisoient

Cependant

elle conserve le commandement des armées à Marlborough, parce qu'elle n'ose encore découvrir ses desseins.

précisément dans le temps où la France & l'Espagne paroissoient aux abois, firent craindre aux Whigs & à la Hollande que la reine n'eût pris des résolutions contraires aux vues des confédérés. En vain l'ambassadeur de cette princesse assuroit les États-Généraux, qu'elle conservoit les mêmes sentiments pour la cause commune; elle ne pouvoit dissiper l'inquiétude des alliés, & cependant elle n'osoit encore déclarer ouvertement ses desseins. Elle crut donc devoir continuer le commandement des armées à Marlborough : le nouveau ministre limita seulement l'autorité de ce général, qui connut par-là qu'il étoit craint, & qu'on ne pouvoit se passer de ses services.

Il importoit à la reine & aux nouveaux ministres de rendre Marlborough inutile, & par conséquent de faire la paix.

Marlborough étoit encore assez puissant pour se venger, puisqu'il continuoit d'être nécessaire. Pour n'avoir plus à le redouter, il falloit donc le rendre inutile, & par conséquent faire la paix. C'étoit l'intérêt de la reine, de la Mashan, du nouveau ministere : heureusement cet intérêt s'accordoit avec celui de toute l'Europe. Mais ne pouvant entamer ouvertement une négociation, qui auroit été traversée par les Whigs & par les alliés, il s'agissoit de trouver une voie sûre & secrete, pour faire connoître à la France les dispositions de la reine Anne & de son conseil.

Ils font con-

Lorsque le maréchal de Tallard, ambassa-

deur auprès du roi Guillaume, revint en France, il avoit laissé à Londres un chapelain nommé Gaultier, qui étant instruit des affaires d'Angleterre, pouvoit donner à la France des avis utiles. Gaultier s'étoit introduit chez le comte de Jersey, qui avoit été ambassadeur auprès de Louis XIV après la paix de Ryswick; & il s'étoit lié avec Prior, autrefois secretaire d'ambassade de Jersey, & connu par ses poésies. Jersey, lié avec les nouveaux ministres, proposa ce chapelain comme un homme de confiance, en même temps obscur, tel qu'il le falloit pour une négociation secrete. Sa proposition fut agréée, & il fut commis pour instruire Gaultier, mais verbalement, & sans lui rien donner par écrit.

noître leurs intentions à Louis XIV.

Gaultier fit deux voyages en France. A son second retour il rapporta des propositions, dont les ministres de Londres furent contents, & telles qu'ils les avoient demandées, pour oser les communiquer aux États-Généraux. Saisis de la négociation, ils étoient jaloux de la conserver; considérant qu'il étoit de l'intérêt de l'Angleterre & du leur, de ne laisser dépendre d'aucune autre puissance la fin ou la continuation de la guerre. La Hollande, qui offrit alors au conseil de Versailles de reprendre les conférences, leur donna de l'inquiétude; & ils solliciterent vivement le roi de France de se

Contents des propositions, que le roi leur fait, ils sont jaloux de rester maîtres de la négociation que la Hollande veut reprendre.

refuser aux propositions de cette république. Ainsi les deux puissances qui avoient voulu la guerre avec le plus d'opiniâtreté, paroissoient alors s'envier l'avantage de contribuer à la paix.

Louis devoit se refuser, & se refuse aux offres des Hollandois.

Louis XIV n'avoit pas besoin d'être sollicité. Après les humiliations qu'il avoit essuyées à la Haye & à Gertruidenberg, il n'avoit garde de renouer des négociations infructueuses, surtout dans les conjonctures où il se trouvoit : car il découvroit de nouvelles ressources dans l'affection de ses sujets; son petit-fils venoit d'être rétabli sur le trône d'Espagne; il connoissoit enfin qu'il ne pouvoit avoir la paix que par l'Angleterre. Il eût d'autant plus mal fait d'accepter les offres des Hollandois, que la suite fit voir qu'ils n'étoient encore capables ni de modération, ni de bonne foi.

Prior lui apporte les propositions de la reine Anne.

Prior accompagna Gaultier dans un autre voyage en France, & fut chargé des préliminaires proposés par le conseil de la reine Anne. Mais il n'avoit d'autre pouvoir que de les communiquer & de rapporter une réponse précise & décisive. Cette réponse n'étoit pas facile à faire : car on ne pouvoit accorder aux Anglois tout ce qu'ils demandoient, sans ruiner le commerce des François & des autres nations de l'Europe; & par un refus on s'exposoit à rompre la négociation, à peine commencée. Il eût fallu,

fallu, pour traiter les articles qui souffroient des difficultés, que les pouvoirs de Prior l'eussent autorisé à céder sur quelques-uns, & à donner des modifications sur d'autres.

Ménager passe à Londres, pour y traiter les articles qui souffroient de difficultés.

Dans l'embarras où se trouvoit le ministere de Versailles, le roi jugea à propos de porter la négociation à Londres, & d'y envoyer un homme instruit de ses intentions, & assez éclairé pour ne pas le compromettre. Le choix tomba sur Ménager, député de la ville de Rouen au conseil du commerce. Il partit avec Prior & Gaultier, & arriva le 18 août 1711.

Sur ces entrefaites, Joseph étant mort, il n'étoit pas de l'intérêt des confédérés de donner l'Espagne à l'archiduc, qui héritoit de tous les domaines de la maison d'Autriche.

L'empereur Joseph étoit mort quatre mois auparavant, le 17 avril. Cet événement paroissoit favorable à la négociation de Londres: car les confédérés ne pouvoient pas raisonnablement s'obstiner à vouloir désormais conserver la couronne d'Espagne sur la tête de l'archiduc, qui devenoit l'héritier de tous les domaines de la maison d'Autriche. C'eût été détruire l'équilibre, qu'ils se piquoient de vouloir maintenir. Aussi le roi de Portugal & le duc de Savoie déclarerent-ils, qu'ils ne continueroient pas la guerre pour réunir dans la même personne la monarchie d'Espagne avec l'empire.

Mais Marlborough & les

Mais la guerre étoit utile à Marlborough, dont les intérêts ne changeoient pas avec le

Whigs s'opiniâtroient à vouloir la guerre.

syftême de l'Europe. Les Hollandois obéiffoient aveuglément à toutes fes impreffions, & les Whigs s'oppofoient à la paix, parce que les Torys qui commençoient à prendre la fupériorité, la defiroient. Ainfi les nations, victimes de l'efprit de parti & des vues particulieres de quelques chefs, continuoient la guerre fans favoir pourquoi elles la faifoient. Lorfqu'on repréfentoit à milord Sommers, un des miniftres que la reine Anne avoit renvoyés, combien il étoit inutile & ruineux de la prolonger, il fe contentoit de répondre qu'il avoit été élevé dans la haine de la France.

Ils vouloient forcer la reine à la continuer, où ils menaçoient de mettre la couronne fur la tête de l'électeur de Hanovre.

Quand un homme, qui a été à la tête des affaires, ofe répondre ainfi; il ne faut pas s'étonner, fi on tenta tout pour traverfer la négociation. Il y eut des complots contre les miniftres, des confpirations contre l'état. On demandoit fi la reine pouvoit conclure des traités fans la participation de Georges, électeur de Hanovre, que le parlement avoit défigné pour lui fuccéder. On s'élevoit avec audace, avec frénéfie contre le gouvernement. Les Whigs, en un mot, s'opiniâtrant à favorifer l'empereur & les Hollandois, formoient des ligues avec des puiffances étrangeres, pour forcer la reine à continuer la guerre, ou pour mettre la couronne fur la tête de l'électeur de Hanovre.

La paix pouvoit ſeule diſſiper ces ligues : il importoit donc à la reine Anne & à ſon conſeil de la conclure promptement. Cet intérêt bien connu de la France, fit que les deux cours négocierent avec beaucoup de confiance & de bonne foi.

Il importoit donc aux miniſtres de Londres de hâter la paix : mais ils craignoient des diſgraces après la mort de la reine.

Cependant les miniſtres de Londres n'étoient pas ſans inquiétudes. La ſanté de la reine ne promettoit pas de longs jours, & ils prévoyoient des diſgraces à l'avénement de l'electeur de Hanovre, en qui les Whigs mettoient toutes leurs eſpérances, & qui appellé au trône par ce parti, le favoriſoit. On pouvoit alors leur faire un crime d'avoir fait la paix ſans les alliés, ou de les y avoir forcés: on pouvoit même leur en faire un d'avoir ouvert une négociation avec Louis XIV : car il étoit déclaré par un acte du parlement, que qui que ce ſoit en Angleterre, ne pourroit être autoriſé à traiter avec un prince, qui recevroit le prétendant dans ſes états ; & cependant le prétendant étoit en France.

Ce n'eſt qu'en faiſant une paix glorieuſe pour la nation, & avantageuſe pour les alliés, qu'ils pouvoient prévenir les malheurs dont ils ſe voyoient menacés. Ils ne le cachoient pas à la France, qui dans le beſoin qu'elle avoit de terminer la guerre, ſe prêtoit à ces conſidérations. Ils auroient donc procuré les conditions

Une paix glorieuſe pouvoit ſeule les juſtifier.

les plus favorables à la Hollande, si elle eût voulu entrer en négociation conjointement avec eux.

Cependant déja coupables aux yeux des confédérés & des Whigs pour avoir ouvert la négociation, il ne leur restoit plus qu'à conclure.

Cette république auroit dû voir que ses intérêts étoient liés avec ceux des ministres de Londres, & que, par conséquent, elle pouvoit compter sur eux. Mais elle s'aveugla. En s'opposant opiniâtrément à la paix, elle les mit dans la nécessité de conclure à quelque prix que ce fût. Plus elle résistoit, plus elle suscitoit contre eux un parti puissant, plus ils sentoient le besoin de presser la négociation. Il n'étoit plus temps pour eux ni de reculer, ni de lire dans l'avenir des malheurs que mille accidents pouvoient écarter. La conjoncture présente demandoit la paix, & demandoit qu'elle se fît promptement. Ils se voyoient donc contraints d'abandonner tout ce qui la pouvoit retarder, par conséquent de négliger en partie les intérêts des alliés, & d'avoir de plus grandes complaisances pour Louis XIV. C'est ainsi que les ennemis de la France servoient cette monarchie par leur conduite inconsidérée. Ils hâtoient la paix qu'ils ne vouloient pas lui donner; & plus ils s'y opposoient, plus ils la lui ménageoient favorable.

Artifices des négociateurs.

L'art des négociateurs est d'un côté de demander au delà de ce qu'on veut, afin d'obtenir ce qu'on veut en effet; & de l'autre d'of-

frir moins qu'on ne veut céder, afin de n'être pas forcé à céder au delà. On diſpute enſuite le terrain : on ſe rapproche lentement. Celui qui accorde un article qu'il avoit d'abord refuſé, s'en fait un droit pour obtenir quelque dédommagement ; & celui qui ſe relâche ſur une demande qu'il avoit faite, entend qu'on lui en ſache gré, & veut retirer quelque fruit de ſa complaiſance.

Avec des lumieres & de la bonne foi ſans artifices, on termineroit promptement les négociations.

Tout cet artifice deviendroit inutile, ſi les puiſſances qui négocient, connoiſſoient réciproquement l'état où elles ſe trouvent ; & ſi jugeant l'une & l'autre des intérêts de celle avec qui on traite, comme toutes deux jugent ſéparément des ſiens, elles négocioient toujours dans la vue de terminer promptement. Dès-lors on s'entendroit, avant d'avoir ouvert les conférences. Comme l'une ſauroit ce que l'autre doit raiſonnablement exiger, & que l'autre, pour prendre le tour de M. de Sévigné, ſauroit ce que l'une doit raiſonnablement céder, on pourroit commencer par conclure. Voilà, diroit-on d'un côté, ce que je veux ; & je m'y borne, ſans rien demander de plus, parce que je ſais que vous me l'accorderez. Voilà, diroit-on de l'autre, ce que je céde, & je n'offre rien de moins, parce que je ſais ce que vous avez droit de prétendre. Des plénipotentiaires, qui viendroient au congrés avec de pareilles inſtructions,

ne s'assembleroient que pour découvrir qu'ils sont d'accord: ils traiteroient avec autant de simplicité que de lumieres.

Si l'art de négocier en étoit à ce point, il seroit à sa perfection. On renonceroit à des artifices, qu'on estime aujourd'hui, & qui s'usent enfin. La bonne foi deviendroit l'ame des négociations: & les négociateurs seroient véritablement habiles, puisque leurs succès seroient uniquement le fruit de leurs lumieres. Mais cela n'arrivera pas: car les puissances foibles suppléeront à la force par la ruse: les négociateurs peu éclairés auront besoin d'être fins; & comme on s'obstinera toujours à user d'artifices au moins d'un côté, il faudra bien que de l'autre on continue à en faire encore usage.

Une puissance dominante peut empêcher qu'on use d'artifices avec elle.

Il n'appartient qu'à une puissance dominante de couper court à tout ce manege; & elle y réussira, pourvu qu'elle se pique de modération & de justice. Or, l'Angleterre dominoit en 1711. Par un heureux concours de circonstances, elle vouloit une paix prompte, qui conciliât, s'il étoit possible, tous les intérêts. Elle se trouvoit forcée à être médiatrice entre ses ennemis & ses alliés: c'étoit à elle à juger de ce qui devoit être exigé d'une part, & cédé de l'autre, à le déclarer promptement, & à conclure.

Les miniſtres de Londres prévirent bien ſans doute, que Ménager, ſuivant les ordres qu'il devoit avoir reçus, ne céderoit que peu-à-peu, & comme par force; qu'à chaque article qu'il accorderoit, il voudroit obtenir un dédommagement; que par conſéquent le temps des conférences ſe conſumeroit en diſputes; & que la négociation traîneroit. Pour abreger, ils déclarerent à Ménager, qu'avant de traiter avec lui, ils vouloient avoir une réponſe par écrit au mémoire que Prior avoit porté en France.

Pour prévenir ces artifices, les miniſtres de Londres demandent que Ménager réponde par écrit aux propoſitions qu'ils ont faites.

Il n'étoit plus poſſible de ne s'expliquer que par degrés; de faire des réſerves, de ſe préparer des dédommagements. Il falloit répondre à chaque article: refuſer, c'eût été ſe rendre ſuſpect de mauvaiſe foi, ou du moins d'artifices. Ménager jugea donc avec raiſon devoir dreſſer le mémoire qu'on lui demandoit.

Dans la premiere partie, qui traitoit des demandes particulieres de l'Angleterre, le roi convenoit de reconnoître la reine Anne en qualité de reine de la Grande-Bretagne; de reconnoître auſſi la ſucceſſion à cette couronne, de la maniere que les actes du parlement l'avoient réglée en faveur de la ligue proteſtante.

Il accordoit aux Anglois, comme autoriſé par le roi d'Eſpagne, Gibraltar & le Port-Mahon,

Ménager les ſatiſfait.

pour assurer leur commerce dans la Méditerranée.

Ils devoient jouir, dans les pays de la domination d'Espagne, de tous les avantages accordés, ou qui le seroient à la nation la plus favorisée. Enfin le roi de sa part cédoit l'île de Terre-neuve.

Il ne veulent régler dans les préliminaires que les intérêts de l'Angleterre.

Dans la seconde partie du mémoire, le roi expliquoit ce qu'il demandoit pour lui, pour son petit-fils & pour les alliés de la France & de l'Espagne. Mais les ministres ne voulurent régler dans les préliminaires, que les intérêts de la nation angloise : ils réserverent ceux de la France & de ses alliés pour être traités dans le congrés, promettant au reste que le roi auroit lieu d'être content des bons offices de la reine.

On confére sur les articles contestés.

Comme le mémoire de Ménager satisfaisoit les Anglois sur les articles importants, il plut à la reine & aux ministres. On convint de commencer des conférences, pour éclaircir les points contestés ; & Ménager traita avec les commissaires nommés à cet effet. De ce nombre étoient S. Jean, & Harlei alors comte d'Oxford.

Il fallut d'abord consentir à la démolition des ouvrages construits à Dunkerque, tant sur terre que sur mer ; & cependant se résoudre à

ne pas savoir encore ce qu'on obtiendroit pour prix de cette complaisance. Louis XIV demandoit la restitution de Lille & de Tournai. Les commissaires promirent de lui procurer un dédommagement ? mais ils dirent qu'il leur étoit impossible de déterminer encore en quoi il consisteroit.

Il fut ensuite question d'assurer le commerce des Anglois en Amérique. Ils proposoient a cet effet que Philippe, qu'ils reconnoissoient pour roi d'Espagne, livrât à l'Angleterre des places aux Indes occidentales, comme ils l'avoient déja demandé dans les préliminaires. Ménager ayant répondu que ce prince n'accepteroit jamais de pareilles conditions, S. Jean se réduisit à obtenir la traite des Negres pour trente ans : à quoi Ménager répondit que le roi employeroit ses puissants offices, pour procurer cet avantage aux Anglois.

La traite des Negres est un droit exclusif de transporter de la côte de Guinée en Amérique, tous les Negres nécessaires aux colonies espagnoles, établies dans ce continent. Les François avoient joui de ce privilege jusqu'alors. Les Anglois l'acquirent par le traité d'Utrecht; & cette branche de commerce est d'autant plus considérable pour eux, qu'elle leur fournit l'occasion de faire une grande contrebande. La com-

pagnie qui achete les Negres en Afrique, & qui les vend aux Indes occidentales, se nomme la compagnie de *l'Assiento*, d'un mot Espagnol qui signifie ferme, parce qu'en effet elle prend à ferme la traite des Negres.

On signe les articles préliminaires.

S. Jean ayant fait un mémoire au sujet des questions agitées dans la conférence, l'abbé Gaultier, qui avoit été présent à tout ce qui s'étoit dit, fut chargé de le porter à Versailles, & de rendre compte de ce qui s'étoit passé. La réponse de Louis XIV satisfit les ministres de Londres, à quelques difficultés près qui furent bientôt levées, parce que de part & d'autre on vouloit sincérement finir. On signa donc les articles préliminaires, & Ménager n'eut plus qu'à revenir en France.

La reine désigne ses plénipotentiaires pour le congrés.

La reine avoit déja désigné ses plénipotentiaires pour le congrés. L'un étoit Robertson, évêque de Bristol, l'autre le comte de Stafford, alors ambassadeur en Hollande, & le troisieme Prior. J'aurai soin de dresser les ordres qui leur seront envoyés, disoit S. Jean à Ménager. Cessez un moment d'être ministre de France, soyez simplement témoin de notre bonne foi, & du desir sincere que nous avons de la paix: & faites en le rapport fidele à votre cour. Mais observez que nous ne pouvons nous départir des bienséances à l'égard de nos alliés. Il s'agit pour nous de maintenir la succession dans la ligne protestante, de procurer à la Hollande &

à l'empire une barriere sûre & raisonnable ; & de conserver à l'Angleterre les avantages dont nous sommes convenus avec vous.

Elle instruit les Etats-Généraux de l'état de la négociation & de ses intentions.

De crainte d'être traversées, les deux cours s'étoient réciproquement demandé le secret sur les propositions qu'elle se faisoient l'une à l'autre. Mais puisqu'elles avoient heureusement levé toutes les difficultés, il ne restoit plus qu'à faire connoître l'état de la négociation. Le comte de Stafford eut ordre d'en rendre compte au pensionnaire, & de lui dire que, si la reine s'étoit contentée de stipuler des conditions générales pour ses alliés, c'étoit uniquement par la seule considération de ne pas s'ingérer à décider de leurs prétentions, & dans la vue de leur laisser l'entiere liberté d'en traiter eux-mêmes aux conférences de la paix ; que son intention étoit d'agir de concert avec ses alliés ; que nulle offre de la France ne l'engageroit à faire la paix, si elle n'obtenoit par le traité, que la république de Hollande fût satisfaite sur les articles de la barriere, du commerce, & sur les autres prétentions ; que si les États-Généraux s'attachoient à soutenir les préliminaires de 1709, elle leur déclaroit qu'elle n'étoit pas en état de continuer une guerre, à laquelle ses alliés n'avoient jamais fourni tout leur contingent ; qu'elle leur donnoit le choix, ou de le fournir désormais réguliérement, ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, ou de faire la paix avec elle.

Elle déclare qu'elle a choisi Utrecht pour le congrés, & demande des sauf-conduits pour la France.

En conséquence de ces résolutions, le comte de Stafford devoit presser le pensionnaire de déterminer les états à consentir au choix qu'elle avoit fait d'Utrecht pour le congrès, & à remettre incessamment des passeports pour les plénipotentiaires du roi de France, afin que les conférences s'ouvrissent le 12 janvier de 1712. On étoit alors au mois de novembre 1711.

Elle fait part à Louis de ces démarches.

Gaultier vint en France chargé d'un mémoire, par lequel la reine informoit le roi des démarches qu'elle avoit faites auprès des États-Généraux ; & des oppositions qu'ils mettoient à l'ouverture du congrés, jusqu'à ce qu'il se fût expliqué plus particuliérement sur les articles qui les concernoient. Elle avoit répondu que ces articles contenoient en général tout ce que les alliés pouvoient prétendre ; & les jugeant suffisants, elle avoit réitéré ses ordres au comte de Stafford pour presser l'expédition des passeports, & le choix de la ville qu'elle avoit proposée.

Elle lui demande sous le secret ce qu'il veut faire pour chacun des confédérés.

Elle demandoit, comme un moyen d'avancer la paix, que le roi lui confiât son secret sur ce qu'il vouloit faire en faveur de chacun des confédérés, assurant qu'elle useroit de sa confiance avec discrétion, & seulement pour l'avantage de l'un & de l'autre. Oxford & S. Jean avoient joint à ce mémoire des lettres qui ne

permettoient pas de douter de la droiture de leurs intentions. Leurs intérêts propres en étoient garants, toute leur conduite en étoit une preuve, & les intrigues de Buys, député à Londres pour ſoulever la nation contre ce miniſtre, ne faiſoient pas craindre que la France fût ſacrifiée à la Hollande.

Sur ces conſidérations le roi crut devoir s'ouvrir: en effet la méfiance eût été déplacée. Il répondit donc à tous les articles ſur leſquels on demandoit des éclairciſſements; & déclarant ce qu'il vouloit d'abord propoſer, & à quoi il vouloit enſuite ſe réduire, il communiqua aux miniſtres de Londres le fond du mémoire, qui devoit ſervir d'inſtructions à ſes plénipotentiaires. Il falloit un ſingulier concours de circonſtances, pour forcer la cour de Londres & la cour de Verſailles à traiter avec autant de franchiſe.

Louis s'ouvre au point, qu'il lui communique le fond des inſtructions faites pour ſes plénipotentiaires.

Par la réponſe que le roi fit au mémoire de la reine de la Grande-Bretagne, il conſentoit à donner une barriere aux Hollandois, & à favoriſer leur commerce. Mais avant de régler cette barriere, il jugeoit néceſſaire de ſavoir à quel prince on deſtinoit les Pays-Bas. Dans le cas qu'on les laiſſeroit à l'électeur de Baviere, à qui le roi d'Eſpagne les avoit cédés; il approuvoit que les places fortes fuſſent gardées par une

Offres qu'il fait.

garnison hollandoise; & de son côté il laisseroit aux États-Généraux Menin, Sauverge, Ypres & sa châtellenie, Furnes & le Furnembach.

Il demandoit pour l'équivalent de ces places, qu'on lui rendît Aire, Béthune, S. Venant, Bouchain, Douai & leurs dépendances.

En disant qu'il se proposoit de demander Lille & Tournai, en dédommagement de la démolition des ouvrages de Dunkerque; il confioit à la reine que pour le bien de la paix, il se contenteroit de la ville & de la citadelle de Lille avec ses dépendances.

Il s'engageoit à reconnoître l'archiduc Charles pour empereur, à lui restituer Brisach; à lui rendre à lui & à l'empire le fort de Kell, à raser ceux de Strasbourg construits sur le Rhin, à démolir les fortifications vis-à-vis Huningue & généralement toutes celles qui étoient élevées au delà de ce fleuve. Il demandoit en retour la restitution de Landaw, & le rétablissement des électeurs de Cologne & de Baviere.

Il consentoit que le duc de Savoie s'agrandît en Italie, comme la reine Anne le desiroit: il le souhaitoit même autant qu'elle. Mais il ne vouloit pas lui laisser Exilles & Fénestrelle.

Frédéric III, électeur de Brandebourg, voyant l'élevation du prince d'Orange & d'Auguste de Saxe, eut l'ambition d'être roi; & ne pouvant pas, comme eux, acquérir de nouveaux états, il donna à une de ses provinces le nom de royaume, & mit une couronne sur sa tête. Il s'agissoit d'être reconnu. Il le fut d'abord par l'empereur, par le roi d'Angleterre & par d'autres princes, parce qu'il offrit d'entrer à cette condition dans la grande alliance qui se formoit alors, ce qui fut agréé. Les intérêts de ce confédéré ne pouvoient pas être oubliés. Louis XIV consentoit donc à le reconnoître pour roi de Prusse, ainsi qu'à ne pas refuser au duc de Hanovre la qualité d'électeur que l'empereur lui avoit donnée. C'étoit à peu-près là tous les points, sur lesquels on l'avoit prié de s'expliquer. L'abbé Gaultier qui rapporta cette réponse aux ministres de Londres, eut ordre de leur dire que le roi ne doutoit pas d'une confiance réciproque de leur part, ni de leur discrétion à faire un usage prudent & par degrés de la connoissance qui leur étoit donnée.

Plus le parti qui veut la guerre s'oppose à la paix, plus il importe au conseil de Londres de la hâter, même par des com-

Les ministres de Londres, flattés des procédés ouverts de Louis XIV, se trouvoient plus disposés à le favoriser; & ils sentoient croître en eux ces dispositions, lorsqu'ils considéroient la conduite de ceux qui s'opposoient à la paix.

plaisances pour la France.

Avec près de sept millions de livres sterling que la campagne de 1711 avoit coûté à l'Angleterre, tous les efforts de Marlborough s'étoient bornés à la prise de Bouchain. Cependant les Hollandois s'opiniâtroient dans le dessein de continuer la guerre. Ils animoient plus que jamais les Whigs, qui trouvoient un autre appui dans l'empereur. On ne se proposoit pas moins que d'exciter un soulévement en Angleterre; & Gallas, ministre de Charles VI, n'étoit à Londres qu'un chef de faction. Le conseil de la reine, à qui les complots des Whigs & les intrigues des Hollandois & des Allemands étoient connus, en devoit desirer davantage la fin de la négociation commencée; & l'intérêt qui le lioit à la France, devenant plus fort par les oppositions mêmes des alliés, il ne pouvoit manquer de procurer à cette couronne les conditions avantageuses, qu'il seroit possible de concilier avec les avantages de l'Angleterre.

Le nouveau parlement est pour la paix, malgré les oppositions de beaucoup de membres.

La reine se rendit le 10 décembre 1711 au parlement qu'elle avoit convoqué; elle y déclara qu'elle étoit résolue à terminer, par une paix glorieuse & utile, une guerre onéreuse par le sang & les trésors qu'elle coûtoit à la nation. Les Whigs s'éleverent avec emportement contre tout traité, qui ne restitueroit pas à la maison d'Autriche la monarchie entiere

d'Espagne.

d'Espagne. Mais après de longs débats, le parti de la paix demeura supérieur de cent vingt-six voix dans la chambre des communes, & la supériorité ne lui manqua que d'une seule dans la chambre-haute.

Les plénipotentiaires françois se rendent à Utrecht.

1712.

On n'ignoroit pas que Marlborough avoit répandu de l'argent & corrompu plusieurs membres. On ne doutoit pas non plus que Buys n'eût contribué par des pratiques secretes, à susciter les oppositions que la reine avoit trouvées dans une partie de son parlement. Le député donnoit au moins lieu de croire, qu'il attendoit quelque évenement capable de renverser les mesures du ministere. Les États-Généraux lui avoient envoyé les sauf-conduits, avec ordre de les remettre à la reine. Cependant il ne l'avoit point fait: comme il n'avoit pas même de prétexte pour les retenir, il paroissoit que dans l'attente d'une révolution, il les gardoit pour retarder l'ouverture des conférences. Il les délivra enfin, lorsqu'il vit que tous les détours devenoient inutiles & suspects. S. Jean se hâta de les faire passer en France. Le maréchal d'Huxelles, l'abbé de Polignac & Ménager, plénipotentiaires du roi, se disposerent à partir. Leurs instructions étoient conformes au mémoire communiqué au conseil de Londres. Ils arriverent à Utrecht, le 19 Janvier 1712. Buys, nommé par la province de Hollande

pour assister aux conférences, les avoit précédés de quelques jours.

Eugene sollicité par les Whigs, vient à Londres : mais il trouve Marlborough dépouillé de toutes ses charges, accusé & jugé coupable.

Le prince Eugene étoit à Londres depuis le 16. Il y étoit venu, sollicité par les Whigs, qui fondoient sur lui toutes leurs ressources, & qui ne doutoient pas qu'avec ses talents il ne vint à bout de culbuter au moins le ministere. Mais il s'étoit rendu trop tard aux sollicitations vives qu'on lui avoit faites. Le comte d'Oxford ayant prévenu son arrivée, il trouva Marlborough déposé de toutes ses charges, accusé de péculat, & jugé coupable par la chambre des communes. Reçu avec toutes les distinctions qui lui étoient dues, il fut observé de si près qu'il ne lui fut pas possible de fomenter les cabales des Whigs; il repartit après deux mois de séjour, ayant formé, dit-on, des complots, qui donnerent seulement quelque inquiétude, & qui auroient fait tort à sa réputation, s'ils avoient été prouvés & publiés. Les ministres se trouvoient supérieurs à leurs ennemis, lorsque la France éprouva des malheurs, qui apporterent de nouveaux retardements à la paix.

Mort du duc de Bourgogne & du duc de Bretagne.

Louis dauphin, fils unique du roi, étoit mort au mois de février 1711. Le duc de Bourgogne, son fils aîné qui étoit frere de Philippe roi d'Espagne, & qui avoit deux fils, le duc de Bretagne & le duc d'Anjou, mourut lui-même le 18 février 1712, six jours après sa femme,

Marie Adélaïde de Savoie; & le 8 du mois suivant une maladie inconnue mit encore le duc de Bretagne au tombeau. Il ne restoit plus que Louis duc d'Anjou, âgé de deux ans, & dont la vie paroissoit en danger. 1712.

Ces coups redoublés, capables par eux mêmes de frapper vivement un pere qui aimoit ses enfants, & les François qui estimoient le duc de Bourgogne, devenoient plus funestes encore dans la conjoncture présente. Car la succession à la couronne de France sembloit s'ouvrir à Philippe V, & l'Europe se voyoit menacée de voir cette couronne & celle d'Espagne sur la tête du même prince: danger dont elle s'effrayoit beaucoup plus qu'elle ne devoit; mais enfin elle s'en effrayoit.

On craint que la couronne d'Espagne & celle de France ne se réunissent sur la tête de Philippe V.

Les conférences d'Utrecht n'avançoient pas. Prior, à qui la reine avoit confié le secret de la négociation, n'y étoit pas arrivé, il n'y arriva même point. Ainsi l'évêque de Bristol & le comte de Stafford, n'osant rien prendre sur eux, se conduisoient avec beaucoup de circonspection. Contre l'attente de Louis XIV, ils ne s'ouvroient point avec ses ministres; ils parloient même encore comme ennemis. Ils ne pouvoient guere se conduire autrement; parce que, dans la situation chancelante des choses, une démarche précipitée pouvoit les rendre cri-

Cette crainte retarde la négociation.

minels, si le parti contraire à la paix venoit à prévaloir.

Il falloit la dissiper.

Cependant la reine & son conseil la desiroient toujours : mais avant de faire de nouvelles tentatives auprès des alliés, il falloit prendre des mesures pour prévenir la réunion redoutée des deux monarchies. Les Hollandois, de plus en plus animés contre la France, s'opiniâtroient plus que jamais à n'accorder la paix qu'aux conditions spécifiées dans les préliminaires de 1709 ; & dans une circonstance, où Philippe V paroissoit si près de succèder à Louis XIV, leurs raisonnements étoient capables d'ébranler ceux qui vouloient le plus sincérement la fin de la guerre. C'est alors même qu'ils remuoient en Anglererre, & qu'ils se flattoient d'y susciter des soulévements.

Dans cette vue le ministere de Londres demande que Philippe V renonce purement & simplement à la couronne de France.

1712

Ces circonstances ralentissoient nécessairement les démarches des ministres de Londres. Cependant elles ne changeoient rien à leurs dispositions : au contraire elles leur faisoient sentir davantage la nécessité d'y persister. Le 25 mars ils envoyerent un mémoire à la cour de Versailles, par lequel ils demandoient, comme l'unique moyen de calmer les alarmes de l'Europe, que Philippe V renonçât purement & simplement aux droits de sa naissance, & qu'il cédât la couronne de France au duc de Ber-

ri, son frere, troisieme & dernier fils du dauphin.

Cette proposition embarrassa le ministere de France, qui, s'imaginant que la renonciation seroit nulle, ne pouvoit le déclarer sans rompre toute négociation, ni le dissimuler sans manquer à la bonne foi. Cependant la sincérité prévalut sur toute autre considération. Le marquis de Torci, principal ministre, écrivit à S. Jean, que la renonciation seroit nulle suivant les loix fondamentales du royaume, selon lesquelles, » le prince qui est le plus proche de la » couronne, en est héritier de toute nécessité; » que c'est un héritage qu'il ne reçoit ni du roi » son prédécesseur, ni du peuple, mais en vertu » de la loi; de sorte que lorsqu'un roi vient » à mourir, l'autre lui succéde immédiatement, » sans demander le consentement de personne; » qu'il succéde, non comme héritier, mais comme » le maître du royaume dont la seigneurie » lui appartient, non par choix, mais seulement » par le droit de sa naissance.

Réponse du ministere de France, qui s'imagine que la renonciation seroit nulle.

» Qu'il n'est obligé de sa couronne ni à la » volonté de son prédécesseur ni à aucun édit, » ni à aucun décret, ni à la libéralité de qui que » ce soit; qu'il ne l'est qu'à la loi: cette loi est » estimée l'ouvrage de celui qui a établi les » monarchies; & qu'on tient en France qu'il » n'y a que Dieu seul qui puisse l'abolir, par

» conséquent qu'il n'y a aucune renonciation
» qui puisse la détruire.

Cette réponse, qui ne portoit que sur des mots, eût rendu la paix impossible.

Torci emprunta pour cette réponse, comme il le dit, les termes d'un fameux magistrat, Jérôme Bignon, avocat général. Cet exemple prouve que les opinions d'un homme qui a un nom, deviennent des préjugés qu'on adopte sans examen. Car ou je me trompe fort, ou toute cette doctrine ne porte que sur de grands mots. On croiroit que Bignon parle du peuple Juif.

Ce magistrat auroit-il soutenu que cette doctrine étoit bien établie & bien reconnue avant Philippe Auguste? Je demanderois donc pourquoi les souverains prenoient des mesures de leur vivant, pour assurer la couronne à leur fils. Si c'est depuis Philippe Auguste que Dieu a établi cette loi fondamentale dont il parle, je demande sous quel regne elle a été révélée.

Si avant Louis XIV il y avoit eu une loi qui n'eut pas permis à un prince de renoncer à la couronne, il falloit alors changer cette loi; puisque ce changement devenoit nécessaire à la maison de Bourbon, à la France, à l'Espagne, à l'Europe entiere. Les loix ayant été faites pour le bonheur des peuples, ce seroit une grande absurdité d'imaginer, qu'elles sont en-

core sacrées, lorsqu'elles deviennent nuisibles.

Pour être affermis sur le trône, les Bourbons n'ont pas besoin que Dieu vienne dire aux François : voilà mon oint, voilà votre roi. Ils sont sûrs de regner par l'affection de leurs sujets. Ils en sont sûrs, parce que l'obéissance n'est pas moins due aux loix que les peuples se font, qu'aux loix que Dieu leur donne ; & que désobéir aux premieres, c'est toujours désobéir à Dieu, à qui nous rendrons compte de tous nos engagements.

Le ministre Anglois ne croit pas que la renonciation fût nulle.

C'est la flatterie, Monseigneur, qui a fait cette loi fondamentale : mais la flatterie tourne tôt ou tard contre le souverain. Vous le voyez : la paix n'eût pas été possible, si toute l'Europe eût pensé comme Louis XIV & son conseil, ou il eût fallu en revenir avec les Hollandois aux préliminaires de 1709. Heureusement les puissances étrangeres ne connoissoient pas les loix fondamentales de la France, & elles crurent que la renonciation seroit bonne. » Nous voulons » croire, répondit S. Jean, que vous tenez » en France, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse » abolir la loi, sur laquelle votre droit de suc- » cession est fondé ; mais vous nous permettrez » aussi de croire en Angleterre, qu'un prince » peut se départir de ses droits par une cession » volontaire ; & que celui en faveur de qui il

» auroit fait la renonciation, pourroit être sou-
» tenu avec justice dans ses prétentions, par les
» puissances qui en auroient garanti le traité.

En attendant la réponse de Philippe on léve les autres difficultés qui s'opposoient à la paix.

L'incertitude du parti que prendroit le roi d'Espagne, faisoit languir la négociation. Pour perdre moins de temps, les plénipotentiaires d'Angleterre proposerent à ceux de France de travailler en attendant à lever de concert les autres difficultés, qui s'opposoient à la paix. Ils s'assemblerent chez l'évêque de Bristol; & afin de ne pas donner d'ombrage aux alliés, ils prirent pour prétexte de traiter quelques points de commerce entre la France & l'Angleterre. Les conférences réussirent, comme on se l'étoit promis. Le traité eût été bientôt conclu entre les deux couronnes, si on avoit eu la renonciation du roi d'Espagne.

On propose à Philippe un échange qui retarde encore la négocia-tion.

On cherchoit également à Londres & à Versailles, si, dans le cas où Philippe refuseroit de la donner, il seroit possible de trouver quelque expédient pour y suppléer. Milord Oxford proposa une alternative: il donnoit le choix à ce prince, ou de conserver le royaume d'Espagne, en renonçant aux droits de sa naissance; ou de conserver les droits de sa naissance en abandonnant l'Espagne au duc de Savoie, son beau-pere, & en se contentant des états de ce prince, auxquels on joindroit les royaumes de Naples & de Sicile. Oxford crut peut-être avoir trouvé le vrai moyen

de hâter la paix, parce qu'il pensa que le second parti seroit plus agréable à Louis XIV, & plus convenable à sa famille, vu l'inquiétude que donnoit la santé du duc d'Anjou.

Philippe venoit alors de répondre qu'il renonceroit à la couronne de France. Ainsi l'option, proposée par Oxford, ne fit que retarder la négociation : car il fallut attendre une nouvelle réponse.

Philippe donne une renonciation à la couronne de France.

Louis XIV, exhorta vivement son petit fils à préférer l'échange qu'on lui proposoit. Philippe persista dans la premiere résolution qu'il avoit prise, & renonça à tous les droits de sa naissance. Peut-être y fut-il en partie déterminé par l'ambition de la reine sa femme, qui ne voulut pas sacrifier la monarchie d'Espagne à l'incertitude d'être un jour reine de France. Quoiqu'il en soit, la renonciation fut faite quelques mois après par le roi d'Espagne, ratifiée par les états de son royaume, acceptée par Louis XIV, publiée par les ordres de ce prince, enregistrée dans tous les parlements de la maniere la plus solemnelle, & à la paix, garantie par toutes les puissances de l'Europe. On peut encore remarquer que le roi de France & le roi d'Espagne ne paroissent pas avoir douté de la validité de cet acte, si on en juge par les lettres qu'ils s'écrivirent à ce sujet ; & quand ils en auroient douté, il n'en résulte-

roit autre chose, sinon qu'ils n'auroient pas traité de bonne foi, & la mauvaise foi ne rend pas un acte nul. Voilà donc une loi fondamentale, où il n'y en a point. Par conséquent, le prince de Bourbon qui regnera en Espagne ne conserve plus aucun droit à la couronne de France. En soutenant le contraire, je vous plairois peut-être davantage : mais je vous tromperois.

Tout étoit d'accord entre la France & l'Angleterre, & la reine Anne avoit l'aveu de son parlement.

1712.

L'Angleterre & la France se trouvoient parfaitement d'accord. Il ne restoit plus qu'à rompre les obstacles que les autres puissances mettoient à la paix. La reine se rendit au parlement le 17 juin 1712. Elle communiqua aux deux chambres l'état où elle avoit conduit la négociation. Elle fit l'énumération des avantages qu'elle procuroit à ses alliés : elle exposa les mesures qu'elle avoit prises pour assurer la succession dans la maison de Hanovre ; enfin elle fit valoir ses soins pour prévenir l'union des couronnes de France & d'Espagne. Elle fut écoutée avec un applaudissement général : seulement quelques membres de la chambre-haute protesterent contre plusieurs articles de sa harangue : mais ces protestations furent sans effet.

Les troupes angloises se séparerent du

L'Angleterre pouvoit alors faire sa paix séparément. C'eût été sans doute le moyen le plus court de terminer tout-à-fait la guerre. Le

conſeil de Londres, croyant devoir uſer de plus de circonſpection, n'oſa prendre ce parti. Il auroit craint de choquer trop les alliés. Il prit un parti moyen, qui leur étoit preſque auſſi contraire, & qui les choqua tout autant. Le duc d'Ormond, qui commandoit les troupes angloiſes depuis la dépoſition de Marlborough, eut ordre de ſe ſéparer du prince Eugene, & de ne concourrir avec lui dans aucune entrepriſe; & bientôt après, il y eut entre la France & l'Angleterre une ſuſpenſion d'armes pour quatre mois dans les Pays-Bas.

prince Eugene. Suſpenſion d'armes entre la France & l'Angleterre pour les Pays-Bas.

En conſidération de ces démarches de la cour de Londres, le roi étoit convenu de remettre Dunkerque aux Anglois, juſqu'à ce que les fortifications en euſſent été démolies. Cependant ces démarches n'avoient pas produit tout l'effet qu'il en avoit attendu: car les étrangers, à la ſolde de l'Angleterre, avoient pour la plupart refuſé de ſuivre le duc d'Ormond, & étoient reſtés avec le prince Eugene, dont l'armée ſe trouvoit par-là ſupérieure à celle des François. Il y avoit donc beaucoup à diminuer des avantages que la ſuſpenſion avoit promis.

Cette ſuſpenſion ne produit pas tout l'effet qu'on en avoit attendu.

S. Jean, que la reine avoit fait pair d'Angleterre, ſous le titre de vicomte de Bolingbroke, répondit que cette princeſſe voyoit avec un déplaiſir ſenſible que ſes deſſeins avoient

été traverſés ; qu'elle étoit réſolue à ne ſe pas rebuter ; & que ſi le roi vouloit lui remettre Dunkerque, elle ne feroit aucune difficulté de conclure ſa paix particuliere. Il remarquoit au reſte que l'Angleterre ceſſant de payer la ſolde aux troupes étrangeres, les États-Généraux ne ſeroient pas en état de les faire ſubſiſter longtemps.

Ceſſation de toute hoſtilité entre ces deux couronnes.

Comme l'offre d'une paix particuliere conduiſoit plus promptement à la paix générale, le roi accepta la propoſition de la reine. Il envoya ordre à l'officier qui commandoit dans Dunkerque, d'y laiſſer entrer les troupes angloiſes. Auſſitôt la ſuſpenſion, qui n'avoit eu lieu que dans les Pays-Bas, devint générale; & les hoſtilités ceſſerent par mer & par terre entre les deux couronnes.

La reine Anne avoit pris le parti le plus ſage. Car ſi elle ſe fût déterminée à faire encore une campagne, & qu'elle eût eu avec ſes alliés des ſuccès tels qu'ils ſe les promettoient, ils auroient pu ſe rendre maîtres de la négociation. Si, au contraire, les François avoient eu l'avantage, ils n'auroient plus voulu traiter avec l'Angleterre aux conditions qu'ils avoient offertes. Cette princeſſe avoit donc pris à propos une réſolution déciſive, telle quelle convenoit à ſes intérêts.

Les Hollandois se plaignirent hautement, eux qui avoient abandonné leurs alliés à Nimegue dans une conjoncture bien différente, & qui avoient seuls tiré avantage d'une guerre, où l'on ne s'étoit engagé que pour les défendre; eux qui, dans cette derniere guerre qu'ils vouloient continuer, avoient souvent déconcerté les opérations, en retardant la marche de leurs troupes, en refusant même de les envoyer, & en négligeant les préparatifs qu'ils étoient obligés de faire. Après s'être plaints, ils déclarerent avec confiance qu'ils feroient la guerre sans la Grande-Bretagne; se flattant toujours que quelque révolution changeroit le gouvernement de ce royaume, & comptant qu'ils porteroient bientôt le ravage jusques dans le cœur de la France. Sinzendorff, ministre de l'empereur à la Haye, & le prince Eugene les berçoient de ces vaines espérances.

Les Hollandois se flattent de soutenir la guerre avec avantage.

Après avoir pris le Quesnoi, le 4 juillet, le prince Eugene fit le siege de Landrecie. Cette entreprise parut téméraire, parce qu'il ne pouvoit tirer ses vivres & ses munitions que de Marchiennes; & qu'il avoit par conséquent douze lieues de pays à garder. Il tira des lignes pour couvrir la marche de ses convois. Un corps de troupes, sous les ordres du prince d'Anhalt-Dessau, avoit investi Landrecie. L'armée que commandoit le prince Eugene, s'é-

Eugene assiége Landrecie. Disposition de son armée.

tendoit depuis le camp des aſſiégeants juſqu'à l'Eſcaut qui la ſéparoit du camp de Denain. Le comte d'Albemarle, général des troupes hollandoiſes, avoit, dans ce dernier camp bien retranché, dix à douze mille hommes. Ses lignes commençoient à l'Eſcaut au-deſſus de Denain, & au deſſous de Prouvi, & finiſſoient à la Scarpe, au-deſſus & au-deſſous de Marchiennes, où l'armée avoit ſes magaſins. Par cette diſpoſition, le prince Eugene pouvoit ſe porter ſur ſa droite ou ſur ſa gauche, ſuivant les mouvements que feroient les ennemis.

Villars force les lignes de Denain.

Villars s'approcha de Châtillon-ſur-Sambre, afin de faire croire qu'il vouloit attaquer le camp de Landrecie. Il fit ouvrir les chemins, il fit jeter pluſieurs ponts ſur la riviere, & diſpoſa tout pour marcher au camp des aſſiégeants. Eugene ne doutant point d'avoir découvert le vrai deſſein du maréchal, ſe rapprocha pour ſoutenir le prince d'Anhalt; & ſa droite ſe trouva, par ce mouvement, éloignée de Denain d'environ trois lieues. C'eſt où Villars l'attendoit. Alors il s'avance pendant la nuit vers Denain; & pour cacher ſa marche, il laiſſe ſur la Sambre le comte de Coigny, auquel il ordonne de paſſer cette riviere, & d'envoyer, à la pointe de jour, de petits partis à la vue du camp de Landrecie.

Eugene, qui ne fut inſtruit de ces mouvements qu'à ſept heures du matin, ne put arriver au ſecours de Denain, que lorſque les lignes avoient été forcées. De toutes les troupes qu'il avoit miſes à la garde de ce camp, il ne recueillit au plus que quatre cents hommes, tout le reſte ayant été pris, tué ou noyé.

Les ennemis lévent le ſiege & perdent pluſieurs places.

Cette action ſe paſſa le 24 juillet. Les ennemis de la France, ayant perdu Marchiennes bientôt après, leverent le ſiege de Landrecie, & perdirent encore S. Amand, Douai, le Queſnoi & Bouchain. Villars eut, par ſa victoire, la gloire d'avancer la paix, & de procurer à la France des conditions plus honorables & plus avantageuſes. Un bon général eſt l'ame des négociations.

Les Hollandois demandent la paix.

En effet, les eſpérances des Hollandois étoient évanouies. Ils reconnurent qu'ils ne pouvoient ſoutenir la guerre ſans les ſecours de la Grande-Bretagne. Ils voulurent renouer avec la France les conférences qu'ils avoient interrompues depuis long-temps; & leurs plénipotentiaires vinrent ſupplier ceux de la reine Anne d'employer leurs bons offices à cet effet. » Nous prenons » la figure que les Hollandois avoient à Ger- » truidenberg, & ils prennent la nôtre, écri- » voit l'abbé de Polignac. C'eſt une revanche

» complete. Le comte de Sinzendorff sent » bien vivement sa décadence.

La renonciation de Philippe s'étoit fait attendre.

Quoique la renonciation de Philippe eût été promise, & qu'on fût assuré de l'obtenir, elle n'avoit pas encore été faite avec la solemnité réquise. Ce ne fut que le 5 novembre 1712 que ce prince la fit dans l'assemblée des états de son royaume, & les lettres patentes données par Louis XIV sur cet acte, ne furent enrégistrées au parlement que le 15 mars de l'année suivante. C'est ce qui retarda la conclusion d'une paix particuliere entre la France & l'Angleterre.

Louis XIV en avoit retardé l'enrégistrement quoique la cour de Londres n'attendit que cet acte pour faire sa paix particuliere.

Je ne sais pas pourquoi le Conseil de Versailles suspendit si long-temps l'enrégistrement de cette renonciation. Milord Bolingbroke avoit sollicité vivement pour qu'on se pressât davantage; promettant qu'aussitôt après l'accomplissement de cette condition essentielle, la reine feroit sa paix particuliere; qu'elle déclareroit à ses alliés n'avoir d'autres offres à leur faire, que les conditions que le roi avoit proposées; qu'elle leur donneroit trois mois pour en délibérer; & qu'après ce terme, Louis XIV ne seroit plus tenu de leur accorder les mêmes conditions: mais ce même ministre avertissoit la France, que si avant l'enrégistrement les Hollandois revenoient à la raison, & imploroient la protection de la reine, il seroit difficile de faire

accepter

accepter le plan de paix que le roi proposoit, & que l'Angleterre ne pourroit se dispenser de procurer de meilleures conditions à ses alliés.

L'événement vérifia l'avis que Bolingbroke avoit donné au ministere de France. La reine favorisa les Hollandois. Elle leur conserva Tournai, dont le roi demandoit la restitution. Elle leur auroit procuré de plus grands avantages, si au lieu de s'opposer à la paix, ils s'étoient joints à elle une année plus tôt. Mais depuis la journée de Denain, il n'étoit plus possible de donner la loi aux François.

Si l'on se fût plus pressé, elle eût été moins favorable à ses alliés.

Enfin le 11 avril 1713, Louis XIV fit son accommodement particulier par cinq traités différents, avec l'Angleterre, le Portugal, la Prusse, la Savoie & les Provinces-Unies. L'Espagne signa sa paix avec l'Angleterre & la Savoie, le 13 juillet 1713. Elle traita le 26 juin 1714, avec les États-Généraux, & le 6 février de l'année suivante avec le Portugal. Tous ces actes furent signés à Utrecht.

Pacification d'Utrecht terminée.

L'empereur avoit de la peine à se résoudre à la paix. Mais étant abandonné de tous ses alliés, & voyant les succès du maréchal de Villars, il fut enfin forcé de conclure le 26 mars 1714. Le traité se fit à Rastadt. Le 6 septembre de la même année, les intérêts des princes

de l'empire furent réglés dans des conférences qui se tinrent à Bade; & le 15 novembre de l'année suivante, Charles VI, Georges I, qui avoit succédé à la reine Anne, & les États-Généraux conclurent à Anvers le traité de la barriere des Pays-Bas.

La France avoit par le traité d'Utrecht remis aux Provinces-Unies les Pays-Bas espagnols, tels que Charles II, roi d'Espagne, les avoit possédés en vertu du traité de Ryswick; & les États-Généraux s'étoient engagés à les remettre à la maison d'Autriche pour les posséder en toute souveraineté, avec la clause que, sous quelque prétexte que ce fût, elle n'en pourroit jamais céder ou transférer aucune place à la couronne de France, ni à aucun prince du sang de ce royaume. Or, la république de Hollande stipule, dans le traité de la barriere, les conditions auxquelles elle reconnoît la souveraineté de la maison d'Autriche sur les Pays-Bas; & elle y prend toutes les précautions, qu'elle a jugées nécessaires à sa sureté.





# CHAPITRE II.

## *De l'Europe depuis le traité d'Utrecht jusqu'à la cessation de toute hostilité.*

PAR les armes de Villars & par les derniers traités, la France avoit recouvré les principales places qu'on lui avoit enlevées pendant la guerre. Philippe V étoit affermi sur le trône d'Espagne, & reconnu par toutes les puissances, l'empereur seul excepté. Le duc de Savoie avoit acquis le royaume de Sicile par la cession du roi d'Espagne. Les traités de Rastadt & de Bade avoient rétabli les électeurs de Baviere & de Cologne dans leurs états, droits & prérogatives. La France reconnoissoit la dignité électorale de la maison de Hanovre, ainsi que la royauté de l'électeur de Brandebourg, Frédéric-Guillaume, qui venoit de succeder à son pere Frédéric I. La succession à la couronne d'Angleterre étoit assurée à la ligne protestante. Charles VI avoit acquis les Pays-Bas, le royaume de Naples, la Sardaigne & le Milanès. Les Anglois étoient maîtres de Gibraltar & de Port-

Quoique le traité d'Utrecht eût terminé bien des querelles, il n'étoit pas tout sujet de guerre.

Mahon. Enfin les Provinces-Unies venoient de former cette barriere pour laquelle elles avoient si long-temps combattu. Après tant de guerres & tant de traités, la paix étoit encore mal affermie. Si les puissances fatiguées avoient posé les armes, la plupart formoient encore des prétentions, & n'attendoient que le moment de les faire valoir. Mais avant de considérer les suites des traités d'Utrecht & de Bade, il faut jeter un coup d'œil sur le Nord. Nous essayerons ensuite d'embrasser toute l'Europe.

Charles XII. revient dans ses états.

1714

Après un trop long séjour en Turquie, & une conduite fort extraordinaire, Charles XII se résolut enfin à revenir dans ses états. Il traversa l'Allemagne incognito, & arriva le 21 novembre 1714 à Stralsund. Ses affaires étoient dans une situation désespérée.

La Suede avoit perdu plusieurs provinces.

Le czar, maître de la Livonie, de l'Ingrie, de la Carélie & d'une partie de la Finlande, l'étoit encore de la mer Baltique. Fréderic IV, roi de Danemarck, venoit de dépouiller le duc de Holstein, & après avoir conquis les duchés de Breme & de Verden, il les avoit mis en dépôt pour soixante mille pistoles entre les mains de Georges, électeur de Hanovre. Enfin les généraux suédois, dans l'impuissance de défendre la Poméranie contre les Russes & les Saxons, l'avoient donnée en sequestre au roi de Prusse. Ainsi Charles XII, dépouillé par ses ennemis,

l'étoit encore par des princes avec lesquels il n'avoit eu jusqu'alors aucun démêlé : car il jugeoit bien que le sequestre n'avoit été qu'un prétexte pour s'enrichir de ses dépouilles. En effet, Frédéric-Guillaume n'affectoit la neutralité, que pour recueillir les fruits de la guerre sans en partager les hasards.

Ligue qui se propose de chasser tout-à-fait d'Allemagne les Suédois.

Charles XII protesta contre le sequestre, & fit déclarer contre lui deux nouveaux ennemis. Le roi de Prusse & l'électeur de Hanovre se liguerent avec le Danemarck, la Pologne & la Russie. Le dessein des confédérés étoit de chasser tout-à-fait les Suédois d'Allemagne : ils avoient déja partagé entre-eux les conquêtes qu'ils se proposoient de faire.

Frédéric I, roi de Prusse, dissipoit ses finances, & trafiquoit du sang de ses peuples.

Frédéric I, roi de Prusse, avec la magnificence d'une ame vaine, dissipoit ses revenus en fêtes, en bâtiments, en chevaux, en valets. Ses prodigalités enrichissoient ses favoris & ses chasseurs, pendant que la famine & la peste ravageoient ses provinces, auxquelles il ne donnoit aucun secours. Il trafiquoit du sang de ses peuples, dit l'auteur des mémoires de Brandebourg ; & il vendoit vingt mille hommes pour en entretenir trente mille. Il est un des princes à qui l'Angleterre & la Hollande donnoient des subsides, pour faire la guerre à Louis XIV. *Il est difficile de comprendre*, dit l'écrivain que je viens de citer, *comment cette espece de*

*fierté qu'on les ames généreuses, peut se concilier avec la bassesse qu'il y a d'être aux aumônes de ses égaux.*

Frédéric Guillaume son fils, qui se ligue contre la Suede, se rendoit puissant par son économie.

Frédéric-Guillaume, bien différent de son pere, voulant être puissant par lui-même, mit la réforme dans sa cour, dans sa maison, dans toutes ses dépenses. Il régla ses finances avec discernement. Il établit la discipline parmi ses troupes : enfin, riche par son économie, il étoit à peine sur le trône, & il devenoit déja une puissance redoutable à ses voisins. Il entretenoit cinquante mille hommes sans être à l'aumône de ses égaux. Tel est le nouvel ennemi qui armoit contre la Suede.

Charles XII perd toutes ses places qu'il occupoit en Allemagne.

Charles XII n'eut plus que des revers jusqu'à sa mort. Au mois de décembre 1715, les confédérés se rendirent maîtres de Stralsund, & l'année suivante ils prirent Wismar, l'unique place que les Suédois conservoient en Allemagne.

Il porte ses plaintes à la diete de Ratisbonne qui n'y a nul égard.

Auparavant, craint ou recherché de toutes les puissances de l'Europe, le roi de Suede se voyoit alors réduit à porter à la diete de Ratisbonne des plaintes, auxquelles on n'avoit aucun égard. L'empereur regardoit comme un avantage pour lui & pour l'Allemagne, que ce prince inquiet fût enfin chassé au-delà de la mer Baltique. Il venoit de se liguer avec les Véni-

tiens contre les Turcs : il avoit besoin de toutes les forces de l'empire : il attendoit des secours de la part des ennemis du roi de Suede. Il étoit donc bien éloigné de se déclarer contre eux, & d'entretenir la guerre dans le nord, lorsqu'il se disposoit à la porter en Hongrie. Frédéric-Guillaume néanmoins ne voulut point prendre part à cette nouvelle guerre, sous prétexte qu'il avoit encore besoin de ses troupes contre les Suédois. Mais dans le vrai, c'est qu'il ne vouloit pas contribuer à l'agrandissement de la maison d'Autriche.

Etat de la Suede qui avoit encore la guerre avec le Danemarck.

Lorsque les confédérés eurent partagé leurs conquêtes, le Danemarck resta presque seul armé contre la Suede. La Norwege, où Charles XII avoit déja porté ses armes dans le temps même qu'on lui enlevoit Wismar, devint le seul théâtre de la guerre. Cependant les Suédois accablés d'impôts ou plutôt d'extorsions, se voyoient tous dans la nécessité d'être soldats. Les campagnes étoient désertes. Il ne restoit presque dans les villages que des vieillards, des femmes & des enfants.

Georges succéde à la reine Anne.

La reine Anne étoit morte le 12 août 1714, & Georges, électeur de Hanovre, avoit été proclamé roi de la Grande-Bretagne, conformément aux vœux des Whigs, & aux dispositions faites par le parlement. Ce prince étoit

fils d'Ernest-Auguste, duc de Brunswick-Lunebourg, & de la princesse Sophie, petite-fille de Jacques I. Sophie étoit née du mariage d'Elisabeth d'Angleterre avec Frédéric V, électeur Palatin, ce prince qui avoit été élu roi de Bohême, & qui avoit donné commencement à la guerre de trente ans. On a remarqué qu'il y avoit quarante cinq personnes, qui se trouvoient plus près du trône que l'électeur de Hanovre.

Il fait le procès à Oxford & à Bolingbroke.

Georges, persuadé que les principaux ministres du dernier regne avoient eu des vues contraires à ses intérêts, & que sous le prétexte de la paix, ils ne s'étoient unis à la France, que pour préparer le rétablissement du fils de Jacques II, établit une commission, qu'il chargea d'examiner, avec la derniere rigueur, la conduite du comte d'Oxford & du vicomte de Bolingbroke. Robert Walpole, nommé pour examiner les papiers de l'un & de l'autre, les lut avec la passion d'un Whig, qui s'étoit toujours opposé à la paix, qui avoit cabalé dans les communes afin de la traverser, & qui par ces raisons avoit été renfermé à la tour. Bolingbroke prévint l'orage, en quittant l'Angleterre : Oxford fut arrêté; mais parce qu'on ne put rien prouver contre lui, le roi Georges lui rendit enfin la liberté, après un long procès & une longue prison.

Les commencements de son regne sont troublés par une guerre civile.

Cependant la naissance avoit mis un trop grand intervalle entre cet étranger & le trône, & tous les Anglois ne croyoient pas également voir en lui un souverain légitime. Agréable aux Whigs, il devenoit odieux aux Torys, qui, par les changements faits dans le gouvernement se voyoient privés de toute la faveur. D'ailleurs les esprits sans passion & sans préjugé ne pouvoient se dissimuler l'injustice qu'on faisoit à la maison des Stuarts. Ces dispositons furent la cause d'une guerre civile, qui ne fut assoupie que dans le cours de 1716; & il restoit toujours un esprit de révolte, qui suffisoit pour troubler le regne de Georges I.

Mort de Louis XIV. Leçon qu'il laisse au dauphin.

La mort de Louis XIV, arrivée le 1 septembre 1715, changea tout le systême de l'Europe. Après un regne de soixante-douze ans, ce prince, dans la soixante-dix-septieme année de son âge, apprécioit enfin, à la vue du tombeau, cette grandeur, cette gloire, qui l'avoit ébloui trop long-temps, » Mon fils, dit-il, deux » jours avant sa mort au duc d'Anjou, alors » dauphin, je vous laisse un grand royaume à » gouverner. Je vous recommande sur-tout de » travailler, autant que vous pourrez, à dimi- » nuer les maux & à augmenter les biens de » vos sujets; & pour cet effet je vous demande » avec instance de conserver toujours précieuse- » ment la paix avec vos voisins, comme la

» ſource des plus grands biens, & d'éviter ſoi-
» gneuſement la guerre, comme la ſource des
» plus grands maux. Ne faites donc jamais la
» guerre que pour vous défendre, ou pour dé-
» fendre vos alliés. Je vous avoue que de ce
» côté-là, je ne vous ai pas donné de bons
» exemples : mais auſſi c'eſt la partie de ma vie &
» de mon gouvernement, dont je me repens da-
» vantage. » Cet aveu excuſe les fautes de ce monarque. Ce prince avoit de la généroſité, de la fermeté, de l'élévation dans l'ame. Il fut grand par la tranquillité avec laquelle il vit les approches de la mort. Il faut le plaindre d'avoir eu une mauvaiſe éducation, d'avoir été mal entouré, d'avoir eu des ſuccès de trop bonne heure. Avec les qualités qu'il tenoit de la nature, il eût éte grand dès ſa jeuneſſe, ſi ſes premiers malheurs n'euſſent pas duré ſi peu.

Inquiétudes de la France & de l'Europe en conſidérant la jeuneſſe de Louis XV.

Il y avoit plus d'un an que le duc de Berri étoit mort. Louis XV n'avoit pas encore cinq ans accomplis. La France trembloit à la vue des malheurs dont elle étoit menacée, ſi elle perdoit ſon jeune roi, dont la ſanté ne la raſſuroit pas ; & l'Europe n'étoit pas ſans inquiétude, quand elle conſidéroit que Philippe V, malgré ſes renonciations, pouvoit conteſter au duc d'Orléans, régent du royaume, les droits que le traité d'Utrecht lui donnoit à la

couronne. Quoique pour la plupart mécontentes des conditions de la paix, les puissances, encore épuisées, ne songerent qu'à prévenir une guerre, à laquelle elles n'étoient pas assez préparées. Autant elles avoient redouté l'union de la France & de l'Espagne, autant alors elles redouterent les divisions, qui paroissoient les devoir armer l'une contre l'autre.

Traité de la triple alliance.

Le duc d'Orléans croyoit voir un ennemi dans Philippe V, & George I voyoit que le prétendant avoit encore un grand parti en Angleterre. Ces deux princes comme plus intéressés à prévenir une nouvelle guerre, négocierent pendant le cours de l'année 1716; & l'année suivante, ils conclurent à la Haye le traité de la triple alliance avec les États-Généraux. Ces puissances se garantissoient mutuellement toutes les dispositions des traités d'Utrecht: elles s'engageoient à ne donner aucun asyle à ceux qui seroient déclarés rebelles par l'un des contractants; & en cas de troubles domestiques, ou d'attaques de la part de quelques ennemis étrangers, elles se promettoient des secours prompts & efficaces. Ainsi la France pour assurer son repos, & pour maintenir les droits de la maison d'Orléans, fut dans la nécessité de se liguer avec l'Angleterre & la Hollande; & bientôt elle fera la guerre à l'Espagne.

C'est après des guerres civiles qu'un bon gouvernement peut retirer une nation de la létargie où elle étoit auparavant

Lorſqu'un mauvais gouvernement a jeté les peuples dans une eſpece de léthargie; il ſemble qu'il n'y ait plus que les troubles des guerres civiles, qui puiſſent rendre aux ames une activité qu'elles ne ſe ſentoient plus. Alors l'eſprit de faction, qui produit naturellement l'enthouſiaſme, donne du reſſort à tous les partis, produit des ſoldats, & crée de talents militaires. A la paix le gouvernement trouve des hommes qui ſentent le beſoin d'agir, & parce qu'ils ſe ſont fait une habitude de l'action, & parce qu'ils ont des pertes à réparer. S'il eſt ſage, il entretiendra, il nourrira cette inquiétude, en protégeant les arts, & les arts ſeront cultivés: car par-tout où ils ont fait des progrès, vous les avez toujours vus fleurir après de longues guerres, & même commencer parmi les troubles.

Le gouvernement de Philippe V n'a fait que jeter les peuples dans leur premier aſſoupiſſement.

Ce ne fut pas ainſi qu'en Eſpagne le gouvernement dirigea l'inquiétude des peuples. Épuiſé, n'ayant que des reſſources qui devoient l'épuiſer encore; il fit de nouveaux efforts pour troubler toute l'Europe. Il entreprit de grandes choſes avec des petits moyens dans un ſiecle où avec de grands moyens on n'en faiſoit d'ordinaire que de petites. Après de vaines tentatives, il ſuccomba par laſſitude, & les peuples, également las, retomberent dans leur premier aſſoupiſſement.

Fortune du cardinal Albéroni.

Jules Albéroni, né à Plaisance en 1664, avoit eu occasion, lorsqu'il étoit curé d'un village dans le Parmesan, de s'introduire auprès du duc de Vendôme, qui conçut de l'estime pour lui. Ayant rendu aux François pendant la guerre, des services, qui ne lui permettoient pas de rester en sureté dans sa patrie; il suivit le duc de Vendôme en France, & ensuite en Espagne. Ce général se servit de lui, pour entretenir une correspondance avec la princesse des Ursins, qui avoit beaucoup de crédit sur Philippe. Albéroni sut se faire goûter, de sorte qu'après la mort du duc de Vendôme, en 1712, il se vit encore assuré d'une puissante protection. Son crédit s'accrut au point que Marie-Louise Gabrielle de Savoie, reine d'Espagne, étant morte en 1715, il eut beaucoup de part au mariage de Philippe V avec Elisabeth Farnese. La nouvelle reine lui marqua sa reconnoissance par le chapeau de cardinal, & par une confiance entiere. Albéroni fut bientôt premier ministre. C'étoit une imagination bouillante, faite pour former de grandes entreprises, plutôt que pour les bien concerter.

Il médite la conquête de l'Italie.

Les traités qu'on avoit faits jusqu'alors, n'avoient pas terminé les différents entre Charles VI & Philippe V: car l'un n'avoit pas donné sa renonciation à la monarchie d'Espagne, & l'autre n'avoit pas donné la sienne aux états

que l'empereur poſſédoit en Italie & dans les Pays-Bas. Le cardinal Albéroni flattant la reine Eliſabeth de l'eſpérance de procurer des établiſſements à ſes fils, médita la conquête de l'Italie. Il ſe propoſoit de réſerver pour l'Eſpagne la Sicile, Naples & la Sardaigne, & il offroit au duc de Savoie le Milanès en échange de la Sicile. Comme la guerre que les Turcs faiſoient alors à l'empereur paroiſſoit favorable à ſes deſſeins, il négocioit avec la Porte pour la faire durer.

Il ſuſcite des troubles en France pour ôter la régence au duc d'Orléans.

En même temps, il cherchoit à ſuſciter des troubles en France, comptant beaucoup ſur les mécontentements que les parlements, la nobleſſe & le peuple faiſoient paroître. Le prince de Cellamare, ambaſſadeur d'Eſpagne, tramoit ſourdement une conſpiration, dans laquelle pluſieurs grands entrerent. Un parti, qui ſe formoit en Bretagne, n'attendoit que la flotte des Eſpagnols pour ſe déclarer : & des ſoldats déguiſés filoient inſenſiblement, & venoient ſe joindre aux rebelles. Le projet du cardinal Albéroni étoit d'ôter la régence au duc d'Orléans, & de la donner à Philippe V, afin de gouverner lui-même tout-à-la fois la France & l'Eſpagne.

Il intrigue de concert avec le baron de Gœrtz qui médite une

Les intrigues de ce cardinal ne ſe bornoient pas là. Il négocioit encore à Pétersbourg & à Stockholm. Il trouva dans le baron de Gœrtz, premier miniſtre du roi de Suede, un eſprit re-

muant, capable des desseins les plus audacieux. A peine ces deux hommes se furent-ils communiqué leurs projets, qu'ils ne formerent plus qu'un plan des vues qu'ils avoient eues séparément.

révolution dans le nord.

Les ennemis du roi de Suede étoient divisés. Le czar sur-tout paroissoit mécontent de l'espece de défiance avec laquelle les rois de Pologne, d'Angleterre, de Danemarck & de Prusse s'étoient conduits avec lui, & de tout ce qu'ils avoient fait pour l'empêcher d'avoir un établissement en Allemagne. Gœrtz, jugeant donc qu'il seroit facile de séparer ce prince de ses alliés, imagina de l'engager à faire la paix avec la Suede, & se flatta d'y déterminer son maître. En effet, Charles XII, irrité contre George qui lui avoit enlevé Breme & Verden, quoiqu'il ne lui eût point donné occasion de se déclarer contre lui, lui sacrifioit volontiers sa vieille haine contre le czar au nouveau desir de se venger du roi d'Angleterre. Il est vrai qu'il falloit abandonner plusieurs provinces à la Russie : mais Gœrtz lui faisoit envisager la gloire de rétablir Stanislas, le prétendant, le duc de Holstein, de reconquérir les provinces qu'on lui avoit enlevées, & de donner la loi à l'Europe.

& qui fait goûter ses projets au roi de Suede son maître.

Charles, à qui de pareils projets ne pouvoient manquer de plaire, donna des pouvoirs à son ministre, pour traiter avec toutes les cours

Cette intrigue se tramoit tout à la fois

en Angleterre, en France, en Hollande, en Ruſſie & en Suede.

où il voudroit négocier. Gœrtz vint en Hollande, en France: il ſe concerta avec Albéroni; & il fit ſonder le czar, qui parut entrer dans ſes deſſeins; moins ſans doute parce qu'il comptoit ſur le ſuccès, que parce qu'il riſquoit peu. Il avoit toujours l'avantage de s'aſſurer ſes conquêtes par un traité. Les propoſitions qu'on devoit lui faire, étoient de fournir des vaiſſeaux pour tranſporter dix mille Suédois en Angleterre, & trente mille en Allemagne; & d'entrer lui-même en Pologne avec quatre-vingt mille Ruſſes.

Le comte de Gyllembourg, ambaſſadeur de Suede en Angleterre, encourageoit les mécontents. Le parti du prétendant avoit déja fourni des ſommes conſidérables. Gœrtz, qui les toucha en Hollande, avoit acheté des armes & des vaiſſeaux. Le chevalier de Folard, alors au ſervice de Charles XII, étoit venu en France pour engager dans ce parti des officiers françois & irlandois. Mais comment conduire ſecrétement une conſpiration qui ſe trame tout-à-la fois en Angleterre, en France, en Hollande, en Eſpagne, en Ruſſie & en Suede?

Gœrtz & Gyllembourg, ambaſſadeur de Suede en Angleterre, ſont arrêtés.

Le duc d'Orléans, ayant découvert ces intrigues, en donna avis au roi d'Angleterre, dans le même temps que les Hollandois communiquoient au miniſtre de Londres à la Haye les ſoupçons qu'ils avoient de la conduite de

Gœrtz.

Gœrtz. Le plénipotentiaire du roi de Suede & Gyllembourg furent arrêtés, le premier à Deventer en Gueldres, & le second à Londres. 1717

Le czar vient en France, & à sa considération le duc d'Orléans demande & obtient la liberté de ces deux ministres.

Cette même année le czar vint en France, où il fit trop peu de séjour pour étudier une nation, où il y a beaucoup à louer & beaucoup à blâmer. Il s'occupa sur-tout des arts; & il saisit cette occasion pour proposer un traité d'alliance, que le régent n'accepta pas, parce qu'il eût été contraire aux engagements qu'il prenoit avec la Grande-Bretagne. A sa considération le duc d'Orléans demanda & obtint la liberté des ministres du roi de Suede. Gœrtz, devenu libre, n'abandonna pas ses projets: mais nous sommes bientôt à la fin de toutes ces intrigues.

L'escadre angloise ruine la flotte qu'Albéroni avoit armée pour ses projets de conquêtes.

Au mois d'août 1716 le prince Eugene avoit battu les Turcs à Peterwaradin, & au même mois de l'année suivante, il les défit encore à Belgrade, & se rendit maître de cette place. Albéroni, voyant qu'il ne pouvoit changer les dispositions que la Porte apportoit à la paix, hâta les expéditions dont il avoit fait les préparatifs. Les Espagnols envahirent la Sardaigne, & débarquerent en Sicile. Cette flotte, la plus considérable que l'Espagne eût armée depuis Philippe II, fut entiérement ruinée par l'escadre angloise, qui vint au secours de l'empereur. 1718

Paix entre la Porte & la cour de Vienne.

Le traité de Passarowitz venoit de terminer la guerre entre la Porte & Charles VI, qui acquéroit Temeswar, Belgrade & toute la Servie. Les Vénitiens, qui avoient conquis la Morée à la fin du dix-septieme siecle, & à qui elle avoit été abandonnée par le traité de Carlowitz, l'avoient perdue dans cette guerre & ne la recouvrerent pas.

Alors l'Angleterre & la France concluoient le traité de la quadruple alliance.

1718

Dans le temps même que ces choses se passoient, l'Angleterre & la France prenoient sur elles de régler les différents, qui subsistoient entre l'empereur & le roi d'Espagne. Le 2 août elles conclurent à Londres le traité de la quadruple alliance, dans lequel elles se proposoient de faire entrer l'empereur, qui le signa tout aussitôt; & la Hollande, qui, sous différents prétextes, n'y accéda qu'au mois de février de l'année suivante.

Par ce traité, Charles VI reconnoissoit Philippe V pour roi d'Espagne, & Philippe cédoit à Charles les Pays-Bas & les provinces d'Italie, qui étoient le sujet de la guerre. Ces deux princes devoient donner des renonciations aux états qu'ils s'abandonnoient l'un à l'autre.

Le duc de Savoie rendoit la Sicile à l'empereur, & on lui donnoit en échange la Sardaigne.

Quoique le ſaint ſiege regardât & regarde encore Parme & Plaiſance, comme des fiefs dont il peut ſeul diſpoſer, & qui, au défaut d'hoirs mâles dans la maiſon Farneſe, doivent être réunis au domaine de l'égliſe; la quadruple alliance, ſans aucun égard pour ces prétentions, déclare que les duchés de Parme & de Plaiſance, ainſi que le duché de Toſcane, ſeroient tenus pour fiefs maſculins de l'empire; & que lorſque la ſucceſſion de ces états ſera ouverte, on les donnera aux fils d'Eliſabeth Farneſe, en ſuivant l'ordre de primogéniture. Par cette derniere diſpoſition, favorable à la reine d'Eſpagne, on comptoit perſuader à la cour de Madrid d'accéder à la quadruple alliance.

L'Eſpagne refuſe d'accéder à la quadruple alliance. Mort de Charles XII.

Quoique le duc de Savoye fût léſé par ces arrangements, il y donna ſon conſentement d'une maniere authentique le 2 novembre 1718. Mais Albéroni perſiſtoit toujours à vouloir réunir à l'Eſpagne les provinces démembrées, comme s'il eût pu réſiſter ſeul aux forces de la quadruple alliance. Sur ces entrefaites la mort de Charles XII, tué le 11 décembre au ſiege de Fridérichs-hall, ruina tous les grands projets du nord. Gœrtz, arrêté comme auteur, par ſes conſeils, des malheurs de la Suede, fut ſacrifié à la haine du peuple, & perdit la tête ſur un échafaud.

La France déclare la guerre à Philippe, qui accéde à la quadruple alliance.

Enfin au mois de janvier 1719 la France déclara la guerre à l'Eſpagne, par un manifeſte qui expliquoit les raiſons qu'elle avoit eues de faire alliance avec l'empereur & le roi de la Grande-Bretagne. Philippe, alors trop foible contre ſes ennemis, & cédant aux inſtances de l'Europe, diſgracia ſon miniſtre, & accéda à la quadruple alliance, le 26 janvier. Le cardinal Albéroni, contraint de ſortir du royaume, ſe retira en Italie, où il eſt mort en 1752.

1720

Cependant la paix donnée à l'Europe, n'étoit rien moins qu'aſſurée.

L'acceſſion de la cour de Madrid au traité de la quadruple alliance paroiſſoit avoir conſommé l'ouvrage de la paix : mais la politique des principales puiſſances, qui depuis les traités de partage, s'établiſſoient pour juges de tous les différents, n'étoit pas un moyen bien ſur d'aſſurer la tranquillité de l'Europe. Les puiſſances léſées proteſtoient contre un tribunal qui n'avoit ſur elles d'autres droits que la force. Si elles cédoient par impuiſſance, elles conſervoient des prétentions ; & elles attendoient que quelque événement diviſât les arbitres, qui leur avoient donné la loi. Le roi d'Eſpagne réclamoit lui-même les provinces qu'il venoit d'abandonner ; déclarant qu'il n'étoit entré dans la quadruple alliance, que parce que le duc d'Orléans lui avoit promis la reſtitution de Gibraltar, que les Anglois refuſoient cependant de lui rendre. L'empereur n'a-

voit pas renoncé ſincérement aux duchés de Parme, de Plaiſance & de Toſcane: il ne les avoit cédés aux fils d'Eliſabeth Farneſe, que parce qu'il pouvoit arriver telles circonſtances, où toutes ces diſpoſitions ſeroient changées. Il venoit d'ailleurs de publier une pragmatique ſanction, qui étoit une nouvelle ſource de querelles. C'eſt une loi par laquelle il établiſſoit, au défaut d'hoirs mâles dans ſa maiſon, l'indiviſibilité de ſes domaines en faveur de ſa fille aînée. Or, cette loi étoit contraire aux intérêts de pluſieurs princes, qui dans le cas où Charles VI ne laiſſeroit point de fils, avoient des droits ſur pluſieurs provinces de la maiſon d'Autriche. Ainſi, l'Europe jouiſſoit de la paix & les peuples ne ſavoient pas combien elle étoit incertaine. Les conſeils des princes occupés à la conſolider, ne ceſſoient de négocier, & ſe voyoient tous les jours à la veille d'une nouvelle guerre.

Les Suédois ſont de tous les peuples celui qui ſut le mieux tirer avantage des malheurs que toute l'Europe avoit ſoufferts. Ils reconnurent enfin qu'un héros ſur le trône de Suede étoit plus redoutable pour eux que pour leurs ennemis. Les états aſſemblés déclarerent à Ulrique-Eléonore, ſœur & héritiere de Charles XII, qu'ils regardoient le trône comme vacant, l'aſſurant néanmoins que leur choix tomberoit

Changement dans le gouvernement de Suede.

ſur elle, ſi elle vouloit s'engager à ne regner que ſuivant la forme de gouvernement qu'on lui preſcriroit. Eléonore moins jalouſe de l'autorité, que touchée des malheurs qu'entraîne le deſpotiſme, conſentit à cette propoſition; & les Suédois établirent un gouvernement mixte, propre à limiter la puiſſance du monarque. Ils eurent enſuite pour Eléonore la complaiſance de couronner le prince de Heſſe-Caſſel ſon mari. En 1720 cette princeſſe conclut à Stockholm un traité de paix avec l'Angleterre, la Pruſſe, la Pologne & le Danemarck; & en 1721 elle en conclut un autre à Neuſtadt avec le czar qui mourut en 1725.





## LIVRE DERNIER.

*Des révolutions dans les lettres & dans les ſciences depuis le quinzieme ſiecle.*



# CHAPITRE I.

*Révolution que produiſent dans les lettres, les Grecs qui ſe réfugient en Italie après la priſe de Conſtantinople.*



L'Europe étoit dans l'ignorance & ne faiſoit que de mauvaiſes études,

NOUS avons vu l'Europe dans l'ignorance s'appliquer à des études pires que l'ignorance même ; & ſans doute que les meilleurs eſprits, après avoir fait de vains efforts pour s'inſtruire, ſe ſentoient portés à préférer leur ignorance à ces études. Dégoûtés de tout ce qu'on leur offroit, & n'ayant pas aſſez de lu-

mieres pour justifier leurs dégoûts, ils n'osoient ni critiquer leurs maîtres, ni tenter une route nouvelle : ils avoient plutôt la simplicité de se croire sans intelligence, & ils renonçoient à un savoir qu'ils ne pouvoient acquérir. Ainsi ce qu'on nommoit science, restoit en proie aux esprits faux, qui étoient d'autant plus vains de ce qu'ils croyoient avoir appris que personne n'y pouvoit rien comprendre.

lorsque le goût se forma tout-à-coup en Italie ;

L'Italie étoit encore dans cette barbarie, lorsque les poëtes provençaux susciterent les génies toscans. Le goût se forma tout-à-coup sur la fin du treizieme siecle, & se perfectionna dans le quatorzieme. Ce fut l'ouvrage du Dante, de Pétrarque & de Boçace.

On croiroit que la barbarie va se dissiper; car le goût est proprement l'aurore du jour qui doit éclairer l'esprit humain. Aux premiers rayons qu'il répandoit, on devoit entrevoir les formes hideuses de la scholastique. En effet, le Dante, Pétrarque & Bocace méprisoient toutes les études de leur siecle.

mais il se perdit à l'arrivée des Grecs de Constantinople.

Si la lecture de leurs ouvrages eût répandu ce mépris, comme elle paroissoit devoir faire, les bons esprits se seroient portés à de nouvelles études. Les uns auroient cultivé leur goût, en imitant les anciens; les autres auroient cherché dans la nature les connoif-

ſances, qu'ils ne trouvoient pas dans les écoles. Mais les Grecs, ces Grecs auxquels on attribue la renaiſſance des lettres, ſe répandirent en Italie comme un nuage, & intercepterent la lumiere qui venoit de ſe montrer.

L'étude de la langue grecque avoit commencé en Italie avec le quinzieme ſiecle.

L'étude du grec commença parmi les Italiens avec le quinzieme ſiecle. Manuel Chryſoloras l'enſeigna ſucceſſivement à Veniſe, à Florence, à Rome & à Pavie. Ayant été envoyé par l'empereur de Conſtantinople pour implorer le ſecours des princes chrétiens contre les Turcs, il ſe fixa en Italie, lorſqu'il eut appris la défaite de Bajazet par Tamerlan, & il forma un grand nombre de diſciples. 1402

1453

C'eſt pourquoi les Grecs y trouverent un aſyle & de puiſſants protecteurs.

Après la priſe de Conſtantinople par Mahomet II, les Grecs qui avoient quelques connoiſſances, ſe réfugierent en Italie, où le goût qu'on avoit pour leur langue, leur ouvroit un aſyle, & leur aſſuroit des ſecours. Ils trouverent de puiſſants protecteurs dans Côme, Pierre & Laurent. Celui-ci, ſur-tout, les combla de bienfaits. André-Jean Laſcaris, un des ſavants qui étoient venus de Conſtantinople, fit deux fois par ſon ordre le voyage de la Grece, d'où il remporta quantité d'excellents manuſcrits. Pluſieurs autres princes favoriſerent encore les lettres grecques à l'exemple des Medicis.

Le cardinal Beſſarion ne les favoriſoit pas

moins à Rome, où il jouissoit d'une grande considération. Auparavant archevêque de Nicée, il avoit accompagné Jean Paléologue II
1438 aux conciles de Ferrare & de Florence. Il étoit
1439 résté en Italie pour se dérober à la vengeance des Grecs, qui lui reprochoient avec fondement d'avoir contribué plus qu'aucun autre au décret de réunion. Il avoit été fait cardinal par Eugene IV, & il pouvoit rendre aux Grecs qui se retiroient en Italie, des services d'autant plus grands, qu'alors Nicolas V, de la maison des Medicis & protecteur des lettres, étoit sur la chaire de S. Pierre.

Alors l'étude de leur langue devint la passion des Italiens qui cherchoient l'instruction ou la considération.

La considération que le public accorde à ceux qui approchent les grands, & qui ont part à leurs bienfaits, fut un aiguillon pour les Italiens. Ils se livrerent avec passion à une étude qui excitoit d'autant plus leur curiosité, qu'elle étoit nouvelle, & qu'elle conduisoit à la faveur. Elle devenoit d'ailleurs tous les jours plus facile : les livres grecs se répandoient : on trouvoit par-tout des maîtres pour les expliquer, & il est bien plus commode d'apprendre des mots que des choses.

Ils auroient dû étudier le grec pour en transporter les beautés dans leur langue.

Si les Italiens se fussent adonnés à cette étude, avec l'ambition de transporter dans leur langue les beautés des anciens écrivains de la Grece, ils auroient sans doute perfectionné leur goût. C'est ainsi que Dante, Pétraque &

Bocace s'étoient conduits. Le dernier avoit étudié le grec, & tous trois ils savoient la langue latine, beaucoup mieux qu'on ne la savoit de leur temps. Mais il eut été à souhaiter que ceux qui vouloient enrichir ainsi la langue italienne, en eussent étudié le caractere, avec plus de discernement que n'ont fait les écrivains du quatorzieme siecle. Comme ils avoient plus la manie que le goût du latin, ils en transportoient indifféremment les constructions dans leur langue, & faisoient souvent prendre à l'italien des tours qui ne lui pouvoient pas convenir. Bocace n'est pas exempt de reproches à cet égard. Aussi l'italien s'est-il ressenti long-temps, & se ressent peut-être encore du mauvais goût du siecle où il se formoit.

Le quinzieme siecle lui fut encore plus contraire : car bien loin de l'enrichir, on ne le cultiva plus. L'étude des écrivains de la Grece, prit avec trop de faveur, trop d'applaudissement, & trop de rapidité, pour permettre de se partager entre une langue savante & une langue vulgaire. Le fanatisme de l'érudition se saisit des esprits ; & on ne connut plus d'autre mérite que d'entendre le grec & d'écrire en latin. Alors s'établit le préjugé de l'antiquité, qui n'est pas encore tout-à-fait détruit. On imita servilement les anciens. On crut prouver une opinion qu'on embrassoit, en prouvant que c'étoit celle de quelqu'un d'eux. En

Mais ils laissent leur langue pour lire du grec & pour écrire en latin ;

un mot, on s'imagina qu'ils avoient tout fait, & qu'il ne restoit plus qu'à les entendre, & qu'à les copier.

& l'Italie fut féconde en écrivains latins.

Les savants, venus de Constantinople, contribuerent sans doute à répandre un préjugé, qui leur étoit aussi favorable. Quoiqu'ils sussent médiocrement la langue latine, ils la préférerent à une langue vulgaire, dont ils ignoroient entiérement les beautés. Ils donnerent l'exemple, & l'Italie fut féconde en écrivains latins, la plupart poëtes, & mauvais; si, comme on le leur reproche, ils n'imitoient qu'en copiant les expressions & les tours des anciens. Ce goût domina pendant le quinzieme & le seizieme siecles.

Au seizieme siecle les meilleurs esprits d'Italie cultiverent l'italien: mais par-tout ailleurs les langues vulgaires furent négligées & méprisées.

Au seizieme cependant quelques esprits, qui n'étoient pas faits pour obéir au préjugé, cultiverent la langue italienne avec succès. Tels sont Guichardin, Machiavel, l'Arioste, Guarini, le Tasse, & quelques autres moins célebres. Mais par-tout ailleurs qu'en Italie, les savants négligerent tout-à-fait les langues vulgaires, qu'ils traitoient de jargon barbare. Ils crurent qu'ils alloient faire renaître celle de l'ancienne Rome, & le seizieme siecle produisit plus d'écrivains latins que le siecle d'Auguste. Seulement la France eut quelques poëtes françois, fort mauvais, ou qui tout au plus, comme Marot, montroient quelquefois, dans

un langage encore grossier, de l'esprit, du talent & même de l'élégance.

Je crois, Monseigneur, que vous commencez à comprendre comment la mode des langues savantes a retardé les progrès du goût. Cherchons néanmoins à nous en rendre raison plus particuliérement. Cette recherche curieuse est utile, parce qu'elle contribue à faire mieux connoître l'esprit humain.

Cette passion pour les langues mortes devoit retarder les progrès du goût.

Vous savez que le systême des langues est calqué sur celui de nos connoissances; & que par conséquent elles sont plus ou moins riches, suivant que nous avons plus au moins d'idées. Vous en devez conclure qu'elles sont susceptibles de plus ou moins de finesse, de délicatesse & de précision, à proportion de la finesse, de la délicatesse & de la précision avec laquelle nous sommes capables de concevoir les choses. Car la langue, dans laquelle nous pensons, doit prendre la forme de nos pensées; & elle ne peut être élégante, si l'élégance n'est déja dans notre esprit.

Les langues n'ont d'élégance qu'autant qu'il y en a dans l'esprit de ceux qui les parlent.

A l'exception de l'italien que je ne compte pas, puisque les savants dédaignoient de le parler, toutes les langues de l'Europe étoient encore fort grossieres au quinzieme siecle. Elles étoient par conséquent rarement capables de finesse, de délicatesse, de précision. J'en peux

Les esprits etoient donc bien grossiers au quinzieme siecle, puisque les langues étoient grossieres.

donc dire autant de ceux qui les parloient, puisqu'ils avoient fait ces langues d'après leur façon de voir & de sentir.

Ils auroient pu se former le goût s'ils n'eussent étudié les langues mortes, que pour perfectionner les langues vulgaires.

Or, la même grossiéreté étant commune à ces langues & à ceux qui les parloient, le goût se seroit formé bien difficilement & bien lentement, si on les eût cultivées sans faire aucune étude des anciens : mais il devoit se former peut-être encore plus difficilement & plus lentement, lorsqu'on s'appliquoit uniquement aux langues mortes, & qu'on négligeoit de cultiver les langues vulgaires. Pour hâter les progrès du goût, il falloit donc étudier les unes, & en même temps cultiver les autres, il falloit les comparer continuellement : c'étoit le vrai moyen de s'approprier des beautés, qu'on ne savoit pas encore sentir. Alors à mesure qu'on auroit lu les anciens avec plus de discernement, les langues modernes seroient devenues susceptibles de plus d'élégance; & à mesure que les langues modernes seroient devenues susceptibles de plus d'élégance, on auroit été capable de lire les anciens avec plus de discernement. En continuant donc de passer ainsi alternativement de l'une de ces études à l'autre, on auroit trouvé dans chacune des secours pour réussir également dans toutes deux. Voilà par quel moyen la lecture des anciens pouvoit rendre les progrès du goût plus rapides.

Mais pour s'être adonnés au grec & au latin uniquement, il arriva que les esprits, aussi grossiers que les langues qu'ils parloient, lurent les anciens sans être capables d'en sentir toutes les beautés. En effet pouvoient-ils y démêler une finesse, une délicatesse, une précision dont ils n'avoient pas encore d'idée? S'ils étoient bien éloignés de voir & de sentir comme les Romains ou comme les Grecs, pouvoient-ils juger de la maniere dont les Romains ou les Grecs exprimoient ce qu'ils voyoient & ce qu'ils sentoient? On admiroit donc sans discernement, & sur parole, & cette admiration aveugle étoit une nouvelle barriere contre les progrès du goût.

Mais dès qu'ils se bornoient à l'étude des langues mortes, le goût ne pouvoit plus se former.

En étudiant le françois, vous avez eu souvent occasion de remarquer combien les beautés de style sont quelquefois fines & délicates. Or, s'il est si difficile de les bien sentir dans une langue que nous parlons tous les jours avec des gens de goût, & dans laquelle nous avons tant d'excellents modeles; les savants du quinzieme siecle avoient-ils plus de facilité de les appercevoir dans les écrivains de la Grece & de Rome?

Cependant quoiqu'ils lussent, ou plutôt parce qu'ils lisoient avec aussi peu de goût, ils se flatterent de s'être rapprochés du siecle d'Auguste, lorsqu'ils n'avoient fait que copier ou

Cependant ils se comparoient aux écrivains du siecle d'Auguste.

contrefaire les anciens. Toutes les fois qu'ils se louent mutuellement, ils croient découvrir parmi eux des Virgiles, des Cicérons, &c. C'étoit, à s'y tromper, le style de ces grands hommes. On n'avoit pas assez de discernement pour sentir que ces écrivains étoient inimitables, sur-tout au quinzieme siecle. Ils l'étoient cependant déja du temps d'Auguste: car chaque homme de génie a un style, qui ne ressemble point à celui d'un autre. Aussi lorsqu'aujourd'hui nous voulons louer un écrivain, nous n'imaginons pas de dire qu'il écrit comme Racine ou comme Bossuet, quand même il écriroit aussi bien ou mieux; & tout écrivain qui veut ecrire comme un autre est un écrivain médiocre.

La manie du latin a nuit à la langue Italienne.

Je crains que la confiance d'écrire si bien en latin dans le seizieme siecle, n'ait nui à la langue italienne qui se cultivoit alors; & que l'usage où étoient les latinistes d'écrire sans trop choisir les tours, n'ait accoutumé les Italiens à n'être pas assez difficiles. Quoique la beauté du style exige, pour employer toujours le terme propre, qu'on démêle jusqu'aux nuances qui distinguent deux mots; il paroît qu'à cet égard ils ne sont pas fort scrupuleux, & que leurs meilleurs écrivains ne sont pas à l'abri de tout reproche. On peut encore remarquer que s'étant accoutumés dans les commencements à imiter les tours de la langue latine,

tine, ils n'ont plus su écrire qu'en imitant cette langue ou quelque autre, & c'est le françois qu'ils imitent aujourd'hui. Aussi leur langue est elle très propre à contrefaire toutes les autres; mais elle n'a point de caractere décidé, & n'en aura vraisemblablement jamais. Je sens bien que ce jugement peut être téméraire de ma part: mais comme vous saurez un jour cette langue mieux que moi, je vous laisse le soin de le confirmer ou de le détruire.

Notre langue s'est formée dans des circonstances plus heureuses. C'est dans le dix-septieme siecle, , lorsque les bons esprits commençoient à secouer le préjugé de l'antiquité, & à se guérir de la manie d'écrire en latin. Nous étudiames notre langue, comme il falloit l'étudier, en consultant les anciens, sans nous y asservir; & nous lui fimes prendre un caractere. Si les François sont aujourd'hui de tous les peuples celui qui parle le mieux sa langue, en voilà, je crois, une des causes. Autre jugement hasardé, dont les étrangers conviendront d'autant moins, que je ne sais pas leurs langues. Revenons donc à notre sujet.

La langue françoise a été formée sous de plus heureux auspices.

Je crois avoir démontré que c'est au goût à se perfectionner le premier; & à donner ensuite, à mesure qu'il fait des progrès, le perfectionnement aux autres facultés. Il étoit donc

Tant que le goût étoit encore grossier, les autres facultés ne pou-

voient pas se perfectionner.

bien difficile qu'on sût raisonner, dans ces siecles où l'étude du grec & du latin dégéneroit en manie. Aussi n'y a-t-il rien de plus misérable ou de plus absurde que les raisonnements que faisoient quelquefois les esprits, même les meilleurs. Sans jugement, sans critique, ils sont comme le peuple, livrés aux préjugés les plus grossiers. Ils ne savent que penser sur les choses, où ils n'ont pas un ancien pour guide; & ils croient tout, lorsqu'ils rencontrent un ancien crédule.

Si Corneille n'eût écrit qu'en latin, il n'eût été que médiocre.

C'est dans le commerce du monde que le goût doit se former; & si les hommes de génie y contribuent plus que les autres, il faut encore que tout le public y concoure. Si Corneille n'eût jamais fait que des pieces médiocres, il eût toujours eu les mêmes applaudissements, parce qu'on n'eût rien connu de mieux. Mais en donnant des beautés nouvelles, il accoutuma les spectateurs à lui en demander. Il se fit des juges qui ne se contentoient plus du médiocre; & se trouvant forcé à faire mieux, il les rendit tous les jours plus difficiles. Quand il eut donc de mauvais succès, il ne put s'en prendre qu'à son génie, qui avoit éclairé le public.

Or, croirez-vous que Corneille eût également réussi, s'il n'eût écrit qu'en latin? non, sans doute; puisqu'il n'auroit plus trouvé dans

le public, ce juge qui l'avertissoit, lorsqu'il cessoit de bien faire. Je craindrois plutôt qu'après avoir commencé par être médiocre, il n'eût fini par être mauvais.

Il ne pouvoit pas y avoir de grands écrivains dans le quinzieme siecle.

Tel étoit donc le sort des érudits du quinzieme & du seizieme siecles. Sans goût, ils se trouvoient dans l'impuissance d'en acquérir, parce qu'ils n'avoient pas le public pour juge. Ils louoient pour être loués, ils critiquoient par envie, ils ne jugeoient que par préjugé.

Dans le seizieme siecle les arts fleurissent en Italie.

Lorsque dans le seizieme siecle, le savoir hérissé de grec & de latin, se montroit presque toujours sans goût & sans jugement, les Italiens eurent parmi eux des hommes de génie, pour qui l'érudition ne fut pas si contagieuse, & qui cultiverent les arts avec succès. L'architecture, la peinture, la sculpture, la gravure & la poësie italienne furent portées à un si haut point de perfection, que le seizieme siecle est le beau siecle de l'Italie.

La cour de Léon X y contribue beaucoup.

Pour faire naître tous ces arts, il falloit une cour voluptueuse, magnifique, riche & prodigue. Telle étoit celle de Léon X, fils de Laurent de Medicis. Élevé sur la chaire de S. Pierre à l'âge de trente-six à trente-sept ans, 1513 il se partagea entre la politique & les plaisirs. Pendant les guerres qui déchiroient l'Italie, il

prodiguoit ses trésors aux artistes, aux poëtes, aux gens de lettres: il faisoit achever la basilique de S. Pierre, que Jules II, son prédécesseur, avoit commencée; & il donnoit des fêtes à ses cardinaux. Ce fut alors qu'on vit pour la premiere fois des poëmes en musique. On donnoit souvent des comédies; & le plaisir que le pape & la cour prenoient à la représentation de celles de l'Arioste & de Machiavel, contribua sans doute à faire cultiver de plus en plus la langue italienne.

On ne peut pas douter que l'Italie ne doive à ce pontife le progrès qu'elle a fait dans les arts & dans la poësie. Il en a été loué, & le seizieme siecle a été nommé le siecle de Léon X.

Mais ce pontife a fait payer cher à l'église & à l'Europe la protection qu'il a donnée aux arts.

Mais, Monseigneur, si vous considérez les suites de tant de dissipations, c'est-à-dire, les abus des indulgences, & les maux qui en sont nés; vous conviendrez que la basilique de S. Pierre, des tableaux, des statues, des poëmes & des fêtes ont coûté à l'église la moitié de l'Allemagne, les royaumes du nord, les Provinces-Unies, l'Angleterre, des millions de françois, & à l'Europe entiere tout le sang que les guerres de religion ont fait répandre. J'espere donc que vous ne vous laisserez pas éblouir aux louanges qu'on donne à Léon X; & que la gloire dont on le couvre, ne sera pas celle dont vous serez le plus jaloux. Avant les arts

de luxe, il y a bien des choſes qui méritent l'attention du prince. Il doit ſur-tout n'être jamais prodigue : car ſi ſes diſſipations coûtent des larmes au peuple, les flatteries des gens de lettres ne les ſechent pas.

Les arts ſe ſont formés en Italie malgré les ſavants.

Vous voyez que la naiſſance des arts ne doit rien à la révolution de Conſtantinople. Ils paroîtroient plutôt s'être formés, malgré les ſavants du ſeizieme ſiecle : car l'Italie ſe trouvoit comme diviſée en deux nations, dont l'une étoit poſſédée de la manie de l'antiquité, tandis que l'autre parloit ſa langue. L'une en quelque ſorte ſe croyoit ancienne, & l'autre ſe contentoit d'être moderne. Hors l'Italie, tout le reſte de l'Europe étoit alors barbare: on y trouvoit ſeulement des hommes qui liſoient le grec, qui parloient latin, qui ſe croyoient ſavants, & qui paſſoient pour tels. Eraſme, dont nous parlerons bientôt, eſt le ſeul qui ſe ſoit véritablement diſtingué par ſon goût & par la juſteſſe de ſon eſprit.





# CHAPITRE II.

## *Abſurdités & fanatiſme des littérateurs & des ſcholaſtiques du ſeizieme ſiecle.*

Dans un temps où l'on commençoit à quitter la ſcholaſtique pour lire les meilleurs écrivains de l'antiquité, il étoit naturel qu'on ſe livrât avec trop de paſſion à l'étude du grec & du latin.

APRÈS avoir critiqué les ſavants du quinzieme & du ſeizieme ſiecles, je ne dois pas oublier ce qui peut les juſtifier, d'autant plus que j'ai encore des critiques à faire. Pluſieurs avoient beaucoup d'eſprit, & il ne leur manquoit que d'être venus dans de meilleurs temps. Quand on penſe combien ils devoient être dégoûtés de la ſcholaſtique, on n'eſt pas étonné que dans le deſir de s'inſtruire, ils ſe ſoient portés avec trop de paſſion à l'étude des écrivains de la Grece & de Rome. Attirés par les charmes d'un ſtyle qui ſe faiſoit entendre, ils ne pouvoient avoir d'autre ambition, que d'entendre tous les jours mieux des ouvrages, dont la célébrité ſembloit promettre des connoiſſances en tous genres. Ils commencerent donc par mépriſer ſouverainement la ſcholaſtique. Peut-être ce mépris ne fut-il d'abord fondé que ſur le langage bar-

bare des écoles: mais il préparoit au moins à juger dans la suite des choses & de la méthode.

Ce mépris suscita de vives disputes, dans lesquelles la raison eut moins de part que la passion. D'un côté attaquer la scholastique, c'étoit attaquer la théologie, par conséquent la religion, par conséquent être impie, athée, &c. Rien n'est plus dangereux, disoit-on, que de mettre les livres des payens entre les mains des jeunes gens: c'est les élever dans le paganisme; & quiconque sait le grec, & se pique de parler comme Cicéron, est tout au moins hérétique.

De là deux partis : celui des scholastiques, qui traitoient de payens ou d'athées ceux qui les méprisoient ;

De l'autre côté, on regardoit non-seulement les anciens payens comme les inventeurs de toutes les sciences, ce qui étoit exagérer déja beaucoup; mais on louoit encore leurs mœurs, jusqu'à laisser en doute s'ils n'ont pas pu être sauvés ou même jusqu'à les canoniser. On étoit si attaché à leur langage, qu'on le transportoit dans la théologie chrétienne. L'excommunication s'appelloit l'interdiction du feu & de l'eau. On rendoit graces aux dieux immortels de l'élévation d'un cardinal sur la chaire de S. Pierre: & Léon X lui-même, écrivant à François I pour l'engager à faire la guerre aux Turcs, l'y exhortoit par les dieux & par les hommes, *per deos atque homines*. Enfin il

& celui des latinistes qui canonisoient les écrivains de l'antiquité, & qui en transportoient le langage jusques dans la théologie.

ſe forma une ſecte de Cicéroniens, qui prétendoient que Cicéron eſt le ſeul auteur qu'on doit lire & imiter. Je conjecture que cette prévention outrée des latiniſtes pour les auteurs payens eſt ce qui a donné occaſion aux poëtes du ſeizieme ſiecle de mêler dans leurs ouvrages le ſacré avec le profane. Il étoit naturel que l'exemple devînt contagieux pour eux ; & perſonne ne ſongeoit à blâmer un uſage, approuvé par tous les ſavants.

Au milieu de ces diſputes les meilleurs eſprits s'éclairoient. Tel eſt Eraſme.

Pendant que les uns ſauvoient les anciens payens, & que les autres damnoient ceux qui les liſoient, il ſe trouvoit des eſprits d'une meilleure trempe, qui s'éclairoient à meſure que les deux partis contraires devenoient plus abſurdes. Tel eſt Eraſme, le plus bel eſprit & le plus éclairé de ſon ſiecle. Je ne dois pas paſſer ſous ſilence cet écrivain qui vous a donné quelques leçons.

Eraſme ſe refuſe aux invitations de François I.

Rodolphe Agricola, d'un village près de Groningue, avoit commencé à répandre la littérature ancienne en Allemagne ; lorſque Eraſme, né à Roterdam vers l'an 1467, (*a*) faiſoit ſes études à Deventer, ſous Hegius, diſciple d'Agricola. Sans m'arrêter ſur le temps de

---

(*a*) *On ne ſait pas exactement l'année de ſa naiſſance.*

ſa jeuneſſe, où il montra autant de talent que d'envie de s'inſtruire, je dirai ſeulement qu'il fit avec paſſion toutes les études qu'on faiſoit alors, qu'il ſe dégoûta de quelques-unes avec raiſon, & que dans la ſuite il contribua par ſes ouvrages plus qu'aucun autre à répandre en France & en Allemagne le goût des lettres grecques & latines. François I, dans le deſſein de fonder un college pour les langues ſavantes, voulut l'attirer à Paris; & il chargea Budé, ami de cet homme célebre, de lui écrire à ce ſujet. Budé étoit un ſavant françois que l'on comparoit alors à Eraſme, mais qu'on ne lui compare plus; & ces deux hommes ſont en France l'époque de la connoiſſance du grec, qui avant le ſeizieme ſiecle n'y étoit point connu. Eraſme ſe refuſa aux offres de François I, parce que c'étoit s'expoſer à la haine des théologiens, que de concourir à l'établiſſement d'un college où l'on enſeigneroit le grec & l'hébreu; & parce que d'ailleurs il craignoit l'eſclavage, attaché à la condition de ceux qui ſervent les princes.

Les ſavants, comme autrefois les Grecs, voyageoient alors pour acquérir des connoiſſances; uſage qui s'eſt inſenſiblement perdu, à meſure que les livres ſont devenus plus communs. Eraſme voyagea donc en France, en Angleterre & en Italie. Il voyge.

Les Italiens, prévenus pour leur ſavoir, mépriſoient alors généralement les étrangers, & particuliérement Eraſme & Budé, dont il défendoient la lecture : ils ſe piquoient tous d'être Cicéroniens. Eraſme arriva en Italie en 1506, lorſque Jules II aſſiégeoit Bologne. Il fut témoin de l'entrée triomphante de ce pontiſe, dans laquelle il ne reconnut pas la marche d'un ſucceſſeur de S. Pierre. Les Italiens ne lui parurent pas répondre à leur réputation. Il leur trouva peu de mœurs, peu de religion, beaucoup de pédanterie. Il fut cependant fort accueilli de tous ceux qui avoient plus de mérite. On tenta même tout pour le retenir à Rome.

L'éloge de la folie lui ſuſcite des ennemis, & la Sorbonne le condamne.

Il revint enſuite en Angleterre, où il avoit déja été. Il y compoſa l'éloge de la folie, ſatyre ingénieuſe de tous les états. Cet ouvrage eut un grand ſuccès, & ſuffit ſeul pour immortaliſer Eraſme. Mais il ſuſcita contre lui la haine des moines & des ſcholaſtiques qu'il avoit tournés en ridicule. Pluſieurs écrivains ayant pris la plume pour cenſurer cet ouvrage ou pour le défendre, il s'éleva de grands mouvements dans la république des lettres. Enfin quelques années après la mort de l'Auteur, il fut mis à l'index, & la Sorbonne le condamna. Cette faculté déclara qu'Eraſme, en le compoſant, s'étoit montré fou, inſenſé, même im-

pie, injurieux à Dieu, à Jeſus-Chriſt, à la Vierge, aux ſaints, aux ordonnances de l'égliſe, aux cérémonies eccléſiaſtiques, aux théologiens, aux religieux mendiants, qu'il avoit oſé inſulter d'une bouche corrompue & blaſphématoire.

Il reconnoît qu'il y a des choſes à reprendre dans cet ouvrage.

Avec un eſprit tourné à la plaiſanterie, Eraſme étoit très propre à combattre pluſieurs préjugés de ſon temps : mais auſſi il lui étoit difficile de ſe contenir toujours dans de juſtes bornes. Il s'échappoit quelquefois. Il reconnoiſſoit lui-même qu'il y avoit des choſes à reprendre dans ſon ouvrage, & il ſe reprochoit de l'avoir publié. Cependant de toutes les qualifications que la Sorbonne a données à l'éloge de la folie, il ne mérite que celle d'avoir été injurieux aux théologiens & aux moines. Il l'a en effet été d'autant plus, que les injures pouvoient paſſer pour des vérités.

Reproches qu'il faiſoit avec fondement aux théologiens de ſon temps.

Ce n'étoit pas la premiere fois qu'Eraſme attaquoit les théologiens de ſon temps, & ce ne fut pas la derniere. Il leur reprochoit de ne connoître ni l'écriture, ni les peres, ni les conciles; de n'agiter que des queſtions frivoles; & d'avoir corrompu la théologie par ambition, par avarice, par flatterie, par eſprit de diſpute & par ſuperſtition. Ils étoient à la vérité ſi ignorants, qu'on entreprenoit ſérieuſement de leur prouver que les belles lettres leur étoient né-

ceſſaires ; & ils entreprenoient tout auſi ſérieuſement de prouver eux-mêmes qu'elles leur étoient au moins tout-à-fait inutiles. Il eſt vrai qu'elles leur avoient été inutiles pendant pluſieurs ſiecles ; & comme il s'étoient toujours trouvés bien retranchés derriere leur ignorance, ils ſe défendoient avec rage, ſe voyant menacés de perdre toute leur conſidération.

Il écrit contre les Cicéroniens qui lui répondent avec des injures.

Si la littérature étoit tout-à-fait bannie des écoles, vous avez vu qu'on s'y livroit ailleurs avec un ridicule, qui pouvoit excuſer les ſcholaſtiques. Eraſme, qui cherchoit naturellement le milieu entre les excès, écrivit donc contre les Cicéroniens. Auſſitôt les littérateurs s'éleverent contre lui avec la même rage que les ſcholaſtiques. Toute l'Italie cria qu'il vouloit déprimer Cicéron, pour ſe mettre lui-même à la place de cette orateur. Jules Scaliger le traita d'ivrogne, de bourreau, de parricide, de monſtre, de nouveau Porphyre (*a*), d'héréſiarque ; ajoutant qu'il avoit commencé par attaquer Jeſus-Chriſt, Dieu même, pour paſſer enſuite à Cicéron, tâcher de l'anéantir, en prendre la place, & introduire une nouvelle éloquence.

Le goût de l'antiquité s'é-

Si le goût de l'antiquité ſe fût introduit avec lenteur, comme au temps du Dante, de

(a) *Porphyre avoit écrit contre la religion chrétienne.*

Pétrarque & de Bocace, il eût été plus ſage & plus réglé; on n'eût point vu tant d'abſurdites, ſoutenues avec tant de fanatiſme. Je le répete donc, les Grecs venus de Conſtantinople, en produiſant une révolution trop prompte, ont retardé les progrès de l'eſprit.

toit répandu trop promptement pour ne pas dégénérer en fanatiſme.

Pendant que les ſavants s'occupoient à des diſputes ridicules, Luther parut, & en agita d'autres, qui devoient être bientôt ſanglantes. Il attaquoit les moines & les ſcholaſtiques. Or, Eraſme les avoit attaqués avant lui. Eraſme étoit donc le précurſeur de Luther : il étoit le véritable héréſiarque. Il ſavoit le grec & le latin : il ne falloit donc pas apprendre ces langues, elles étoient la vraie ſource des héréſies. Avec de pareils raiſonnements ſes ennemis croyoient triompher.

Mauvais raiſonnements des ennemis d'Eraſme.

En effet plus les raiſonnements ſont mauvais, plus il eſt quelquefois difficile de ſe défendre : comme ils ſont intariſſables, il n'eſt pas poſſible de répondre à tous. Eraſme étoit d'autant plus embarraſſé, qu'en condamnant les erreurs de Luther, il ne pouvoit approuver les bûchers des Catholiques. On brûloit les Hérétiques à Rome, en Allemagne, en France, en Angleterre; & il étoit perſuadé que dans les premiers ſiecles de l'égliſe l'héréſie n'étoit pas punie de mort. Cependant il eût fallu, pour écarter tout ſoupçon, allumer lui-même les

Il étoit ſuſpect parce qu'il n'approuvoit pas qu'on punît de mort les Luthériens.

bûchers. Mais il se contentoit de dire : *je ne juge ni ceux qui tuent, ni ceux qui sont tués ; je m'exprime seulement comme les peres, qui n'employoient que les arguments & les livres contre les Hérétiques.*

Scene pantomime où l'on joue l'empereur & Léon X.

Cette façon de penser avoit ses partisans, malgré la barbarie du seizieme siecle, & quoiqu'il y eût du danger à se déclarer, il se trouva des hommes assez hardis pour jeter du ridicule sur la conduite du pape & de l'empereur.

1530

Pendant la tenue de la diete d'Ausbourg, dans laquelle les Protestants présenterent à Charles-Quint leur célebre confession de foi, un homme masqué en docteur parut au milieu de l'assemblée. Il avoit un écriteau sur lequel on lisoit le nom de Jean Capnion, philosophe sincrétiste ou éclectique, qui adoptant jusqu'aux absurdités de la cabale, brouilloit tous les systêmes. Ce masque jeta au milieu de la salle un fagot, dont une partie du bois étoit droit, & l'autre tortu. Quand il se fut retiré, il en survint un second, qui représentoit Erasme, & qui tenta d'arranger ce bois & de le redresser : mais n'ayant pu réussir, il s'en retouna, après avoir donné quelques signes d'humeur. On vit ensuite arriver un moine avec le nom de Luther : celui-ci sépara le bois tor-

tu, y mit le feu, & dès qu'il le vit enflammé, il se retira. Alors un homme habillé en empereur, vint l'épée à la main contre ce feu : il le remua, il l'alluma davantage, il entra en fureur, & sortit. Un dernier masque accourut, c'étoit Léon X. Tout effrayé, il paroissoit occupé des moyens d'éteindre ce bois ; lorsqu'ayant vu deux urnes, dont l'une étoit pleine d'eau, & l'autre d'huile, il prit dans son trouble la derniere, la jeta sur le feu, & disparut. Charles-Quint, qui avoit d'abord cru qu'on ne vouloit que l'amuser, ayant enfin compris le sens de cette scene pantomime, ordonna d'arrêter les masques : mais on ne les trouva plus.

Les disputes de religion se multiplioient & détournoient de toute autre étude ;

Nous avons vu que dans les commencements Luther attaquoit seulement les abus. On a donc lieu de juger qu'une réforme auroit prévu les maux que cet héréfiarque a causés. Mais il eût fallu sacrifier dans bien des choses les intérêts des papes, des moines & des scholastiques. Dailleurs on étoit si ignorant & si prévenu, que tout usage qui subsistoit depuis un siecle ou deux, étoit regardé comme autorisé par tous les siecles de l'église. Les moines croyoient bonnement que la théologie des Arabes étoit la doctrine des apôtres ; comme les papes croyoient, ou vouloient paroître croire que la puissance qu'ils s'arrogeoient, n'étoit que

la puissance même que Jésus-Christ avoit donnée à S. Pierre.

mais elles devoient enfin produire la lumiere.

Les disputes sans nombre, qui sont nées de cette ignorance & de ces prétentions, ont distrait de toute autre étude, & par conséquent, elles ont encore retardé les progrès des belles lettres. Cependant elles devoient enfin produire quelque bien, parce qu'elles mettoient dans la nécessité d'étudier l'histoire, & de lire avec plus de critique. Cette révolution ne pouvoit être prompte: mais Erasme a la gloire de l'avoir préparée. Cet écrivain célebre, qui a eu l'estime de tous les hommes de mérite de son temps, s'est fait un nom qui a survécu à ses critiques. Les ennemis qui l'ont persécuté, ne méritent plus d'être nommés. Il mourut à Bâle en 1536.



CHAPI-



# CHAPITRE III.

## *Des ſectes de philoſophie au quinzieme & au ſeizieme ſiecles.*

SI nous avions à chercher l'art de la navigation, nous commencerions par échouer contre les mêmes écueils, où l'on avoit échoué avant nous. La même choſe nous a dû arriver, lorſque l'art de philoſopher eſt devenu l'objet de nos recherches. Nous pouvions conſulter les anciens, & nous l'avons fait : mais c'étoit prendre ſur une mer que nous ne connoiſſions pas, des guides qui ne la connoiſſoient guere mieux. Quoiqu'elle fût couverte de leurs naufrages, ils ne s'en étoient pas apperçus; & comme ils s'étoient preſque continuellement égarés, en ſe croyant toujours dans la bonne route, il nous ont ſeulement appris à nous égarer avec confiance. Cette ſeule conſidération peut vous faire prévoir ce qui doit arriver à la philoſophie.

Les anciens étoient de mauvais guides en philoſophie.

Cependant il étoit naturel de les consulter ;

Il eût été plus sage d'étudier la nature dans la nature même : mais il fut plus aisé de l'étudier dans les Grecs, qu'on supposoit l'avoir connue. Dans l'ignorance où l'on se trouvoit, on s'applaudissoit d'avoir des guides : on se flattoit de satisfaire plus promptement sa curiosité ; & la paresse s'accommodoit de n'avoir que des lectures à faire.

& de se prévénir pour eux & pour les Grecs modernes qui paroissoient les entendre.

Le style des anciens philosophes a contribué à dégoûter de la scholastique ; c'est un avantage : mais aussi cet avantage est cause qu'on les a lus avec trop de prévention. L'estime pour l'Académie ou pour le Lycée s'est accrue, non à proportion du mérite de ces deux sectes, mais à proportion du mépris où tomboient les écoles. De là naîtront mille préjugés. L'entêtement, avec lequel on les soutiendra, mettra de nouveaux obstacles à la découverte de la vérité : & les Grecs de Constantinople, qui ont introduit la pédanterie dans les belles lettres, ne répandront aucune connoissance dans la philosophie.

Cette prévention devoit se porter à l'excès,

Le goût se trouvant informe, le jugement n'étoit pas assez éclairé, pour démêler ce qui manquoit aux anciens écrivains de la Grece, & ce qui manquoit encore plus aux Grecs modernes. Comme on aimoit à lire ceux-là, on crut qu'ils savoient tout, & on ne jugea pas

moins ſavants ceux qui paroiſſoient les entendre. Ce qu'il y a de vrai, c'eſt que les Italiens étoient fort ignorants eux-mêmes. S'ils ſe portoient avec paſſion à la lecture des anciens, c'étoit moins par ſentiment des beautés de ſtyle, que par dégoût du jargon des ſcholaſtiques. Ils admiroient ce qu'ils n'entendoient pas. Ils diſputoient ſur le ſens d'un paſſage, comme ſi découvrir ce qu'un philoſophe a cru, c'étoit toujours connoître la vérité. Ils croyoient ſur ſa parole ce qu'ils s'imaginoient avoir trouvé dans ſes écrits; & ſouvent, par conſéquent, ce qu'il n'avoit jamais penſé.

On croira que les anciens ont tout ſu, & qu'il ne nous reſte qu'à les étudier.

De là naîtra une admiration aveugle pour tout philoſophe ancien. On ne verra en lui ni erreur, ni faute. Les commentateurs pourront ne pas s'accorder ſur les explications qu'ils en donneront: mais ils s'accorderont à dire qu'il eſt toujours clair, toujours élégant, & qu'il ne peut jamais ſe tromper. On croira donc que nous ſommes venus trop tard pour raiſonner, que tout a été dit, que la ſource des découvertes eſt tarie, & qu'il ne nous reſte plus qu'à étudier l'antiquité, & qu'à la citer. S'il arrivoit alors un homme de génie, qui ayant découvert le ſyſtême du monde, ſe contentât de le démontrer par des raiſonnements que l'expérience & les obſervations confirmeroient; je crois pouvoir aſſurer qu'il ne paſſeroit que pour ignorant.

Au contraire, celui qui le combattroit par l'autorité des anciens, & qui accumuleroit passages sur passages, seroit regardé comme un homme d'une science profonde. Ce siecle sera donc celui où l'érudition entreprendra de tout prouver, & où l'autorité tiendra lieu de raison. Vous voyez par-là qu'il ne faut pas juger des savants du quinzieme & du seizieme siecles sur la réputation qu'ils avoient alors. Quand les sciences paroissent commencer, les hommes doivent toujours être prodigues de louanges; parce que tout savoir, vrai ou prétendu, paroît alors un prodige. Dans des temps plus éclairés, on loue moins, parce qu'on loue avec plus de discernement.

De là naîtront toutes les sectes.

Cette prévention pour l'antiquité est d'autant plus extraordinaire, qu'il n'y à point d'accord entre les philosophes grecs, & que même leurs ouvrages ont encore été commentés, c'est-à dire, altérés de bien des manieres. Cependant il faut bien s'opiniâtrer à chercher la science chez eux, dès qu'on a pour principe qu'elle ne se trouve que dans l'érudition. Seulement on se permettra de quitter un ancien pour un ancien, & vous allez voir renaître toutes les sectes.

Le péripatétisme & le

Dans le quinzieme siecle & dans les précédents, les Grecs étoient péripatéticiens &

platoniciens. La secte d'Aristote prévaloit à la cour de Constantinople, tandis que le platonisme, bien différent de la doctrine de Platon, regnoit dans les cloîtres. Trompés par le faux Denis, les moines avoient puisé dans Ammonius ou dans d'autres philosophes d'Alexandrie. Ainsi leur platonisme n'étoit autre chose que ce sincrétisme qui se proposoit de concilier Pythagore, Platon, Moyse; & qui adoptant des idées d'Hermès & de Zoroastre, se concilioit encore avec le systême d'émanation, autrefois si accrédité en Asie & en Egypte. Si cette doctrine devoit plaire aux Grecs dont l'esprit en matiere de philosophie, a toujours été plus subtil que solide; elle étoit encore bien plus faite pour occuper des imaginations creuses, qui rêvoient dans la solitude.

platonisme passent de Constantinople en Italie.

Le platonisme, apporté en Italie avec le péripatétisme, y fit des sectateurs. De ce nombre étoient les Medicis, qui contribuerent beaucoup à le répandre, par la protection qu'ils donnoient à ceux qui l'enseignoient. Cependant Nicolas V, quoique de la même maison, & Alphonse, roi d'Arragon & de Naples, favorisant plus particuliérement Aristote, chargerent des savants d'en revoir le texte, & d'en donner des traductions latines.

Ces deux ſectes y élevent des diſputes l'une contre l'autre, & ne s'accordent que dans le mépris qu'elles ont pour la ſcholaſtique.

Ces deux ſectes ne s'accorderent que ſur la ſcholaſtique, qu'elles mépriſoient à l'envi. Elles l'attaquerent : mais elles ſe livrerent auſſi l'une à l'autre des combats. On diſputa dans toute l'Italie pour ſavoir auquel des deux on devoit la préférence, d'Ariſtote ou de Platon, ou s'il ne ſeroit pas mieux de les rejeter également. Ces diſputes furent ſoutenues avec tout le fanatiſme que l'ignorance inſpiroit aux nouveaux ſectateurs des deux philoſophes grecs, & aux partiſans aveugles des anciennes études. Cependant on ne connoiſſoit dans le vrai ni Ariſtote ni Platon : car le premier étoit mutilé, & ils avoient été fort défigurés l'un & l'autre par les ſincrétiſtes d'Alexandrie.

On ſe prévenoit pour le platoniſme, parce qu'on étoit perſuadé que les premiers peres de l'égliſe avoient été platoniciens ; & que Platon, ainſi que Pythagore, avoit puiſé ſa doctrine dans les livres de Moyſe. Auſſi croyoit-on y découvrir les myſteres de notre religion. Ceux au contraire qui ne s'accommodoient pas des êtres imaginaires du platoniſme, comptoient s'inſtruire mieux avec Ariſtote : il leur paroiſſoit plus phyſicien. D'ailleurs, les eſprits qui avoient été élevés dans les écoles, le trouvoient ſouvent plus conforme à leur maniere de raiſonner, & aux préjugés dont ils étoient imbus.

Entre ces deux sectes, il s'éleva des Sincrétistes qui voulurent concilier Aristote avec Platon. Ce fut un nouveau sujet de dispute : car les Platoniciens & les Péripatéticiens zélés soutinrent également que rien n'étoit plus contraire que les principes de ces deux philosophes.

Une secte de Sincrétistes veut concilier Aristote & Platon.

Jean Pic, prince de la Mirandole, suffira pour vous donner une idée du savoir du quinzieme siecle, dont il étoit le phénix, de l'aveu de tous les savants.

Jean Pic de la Mirandole, phénix du quinzieme siecle.

Dès l'age de dix-huit ans, il savoit déja une quantité prodigieuse de langues: & son ambition n'étant pas satisfaite, s'il n'étoit en tous genres le plus savant des hommes; il ne se proposa pas moins, que de connoître toutes les choses divines & humaines avec leurs causes. Il se flatta de trouver tout cela dans des voyages & dans des lectures. Il causa avec tous les vivants; il lut sans choix tous les morts; il apprit le jargon de toutes les sectes passées & présentes; & ne voyant plus rien de caché pour lui, il fit afficher des theses dans toutes les universités de l'Europe, provocant à la dispute tous ceux qui voudroient se rendre à Rome, & offrant de leur payer le voyage. Ce défi étonna d'autant plus, que Pic n'avoit alors que vingt-quatre ans.

Ces theſes, au nombre de neuf cents étoient un ramas de propoſitions qu'il avoit priſes dans tous les écrivains connus, platoniciens, péripatéticiens, ſcholaſtiques, arabes, cabaliſtes, &c. Il y avoit encore ajouté pluſieurs centaines de propoſitions, qu'il regardoit comme autant d'opinions à lui : & il ſe flattoit d'avoir fait de tout ce chaos un ſyſtême, qui s'accordoit parfaitement avec les dogmes de la religion.

Innocent VIII lui défendit de ſoutenir à Rome ces propoſitions, & d'un ſi grand nombre, il en condamna treize comme hérétiques. Ce n'étoit pas beaucoup, ou plutôt c'étoit trop : car toute cette érudition ne ſignifioit rien ſans doute. Pic de la Mirandole ſe plaignit, il fit ſon apologie : cependant quelque temps après il regrettoit les années qu'il avoit paſſées à lire S. Thomas, Scot, Albert le Grand, &c.

Le ſeizieme ſiecle donne la préférence à Ariſtote ſur Platon.

La décadence des Medicis, lors de la guerre de Charles VIII, entraîna la décadence du platoniſme. Les Péripatéticiens triompherent, & les Platoniciens devinrent rares dans le ſeizieme ſiecle.

Deux ſectes de Péripatéticiens.

La préférence d'Ariſtote ſur Platon ceſſa donc d'être une queſtion. Il ne reſtoit plus qu'à entendre le premier de ces philoſophes, & on

eut recours à des commentateurs. Les uns choisirent Averroès; d'autres préférerent Alexandre d'Aphrodisée, qui vivoit au second siecle de l'église, & qui passoit pour avoir le mieux entendu le chef du Lycée. Delà nâquirent deux sectes que Léon X condamna.

Ce fut avec raison : car les Péripatéticiens d'après Alexandre d'Aphrodisée nioient l'immortalité de l'ame humaine, & les Péripatéticiens averroïstes ne reconnoissoient qu'une seule ame pour animer tout-à-la fois l'univers & chaque homme. Ces deux systêmes étoient une des causes du peu de religion qu'Erasme avoit remarqué en Italie.

Ces erreurs d'Aristote fournirent des armes aux scholastiques, qui ne savoient trop eux-mêmes ce qu'ils pensoient sur l'ame. Mais les partisans de ce philosophe le défendoient avec zele, les uns assurant qu'on ne l'entendoit pas encore assez pour le condamner, les autres offrant de le corriger quelquefois avec un peu de platonisme.

La naissance du Luthéranisme donne de nouveaux partisans à Aristote.

Ces disputes divisoient tous les esprits, lorsque le Luthéranisme fit une diversion en faveur des Péripatéticiens. Comme les scholastiques n'avoient fait qu'un systême monstrueux de la philosophie & de la théologie; les Luthériens,

qui prétendoient réformer l'églife, jugerent devoir porter les premiers coups fur la fcholaftique, qu'ils regardoient comme le boulevard de tous les abus. Ils le firent avec d'autant plus d'avantage, qu'Erafme & d'autres les avoient déja prévenus ; & que tant qu'ils fe bornerent à ne combattre que les mauvaifes études, les meilleurs efprits, parmi les Catholiques mêmes, fe joignirent à eux, ou du moins les approuverent fecrétement. Luther eut fur-tout un grand nombre de fectateurs en Allemagne, parce que les Allemands étoient exercés dans l'art de difputer autant que les Italiens mêmes. Au bruit que faifoient les fectes qui fe combattoient en Italie, ils étoient accourus dès le quinzieme fiecle ; & ils avoient reporté chez eux les opinions & les difputes. Il étoit difficile que la fcholaftique fe foutînt contre des hommes qui favoient combattre, & à qui le zele de la religion ou le fanatifme fourniffoit des armes. Elle avoit d'ailleurs contre elle la paffion avec laquelle on fe portoit à la lecture des anciens ; la prévention, où l'on étoit, que pour corriger les abus, il la falloit abfolument détruire ; les efforts ridicules qu'elle faifoit, pour intéreffer la religion à fa défenfe ; & enfin les perfécutions qu'elle employoit.

A mefure qu'elle tomboit dans le mépris le péripatétifme s'élevoit à la plus haute confidé-

ration. On eût dit que c'étoit assez d'avoir prouvé qu'elle n'apprenoit rien, pour être en droit d'en conclure qu'on apprenoit tout dans Aristote. Telle étoit la prévention pour cet écrivain, qu'on appelloit le prince des philosophes. Si quelquefois on ne pouvoit pas s'en dissimuler les erreurs, on les regardoit comme de légeres taches, qu'il étoit facile d'enlever.

Mélanchton, un des chefs du luthéranisme, ne connoissoit rien de mieux qu'Aristote. Il conseilla de l'étudier: il voulut qu'on l'enseignât dans les écoles après l'avoir corrigé; & son autorité le fit prévaloir parmi les Protestants. Cependant il s'éloignoit en cela de Luther, qui rejetoit également le péripatétisme & la scholastique.

Les scholastiques les moins passionnés, conviennent, qu'il y a des vices dans leur méthode.

Au milieu des disputes, il s'éléve d'ordinaire des esprits conciliateurs, qui cherchent à rapprocher les deux partis. On jugea donc qu'il ne falloit ni tout blâmer dans la scholastique, ni tout approuver; & qu'il suffiroit d'en corriger les abus. On ne faisoit pas attention qu'elle n'étoit scholastique que par les abus; & qu'on ne pouvoit les corriger tous, sans la détruire.

Mais ils pensent qu'il la

Les partisans de cette méthode, se trouvant heureux de pouvoir composer, céderent sur

faut conserver pour défendre la religion.

quelques articles dans l'espérance qu'on ne les inquiéteroit plus sur les autres. Quelque prévenus qu'ils fussent, ils ne pouvoient pas toujours s'aveugler. Les difficultés les frappoient quelquefois, & sur-tout les ridicules dont on les couvroit. Ils reconnurent donc une partie des abus : mais ils justifierent la scholastique, en les rejetant sur ceux qui l'enseignoient; & saisissant l'occasion d'en faire l'éloge, ils prétendirent qu'il la falloit conserver, pour défendre la religion contre les Hérétiques : comme si les peres de l'église, sans être scholastiques, ne l'avoient pas bien défendue pendant plusieurs siecles.

Ils croient la corriger, en se rapprochant du péripatétisme, & Aristote prend possession des écoles.

Dès qu'une réforme devenoit nécessaire, il étoit naturel de chercher des lumieres dans la secte la plus accréditée. Les scholastiques se rapprocherent donc des Péripatéticiens; & il se forma une doctrine, qui n'étoit ni la scholastique pure ni le péripatétisme pur, mais un mélange de l'un & de l'autre. C'est ainsi que les universités s'ouvrirent insensiblement au chef du Lycée. Son nom retentit bientôt dans les écoles & on ne jura plus que sur la parole d'Aristote.

Il eût été bien étonné d'enseigner dans

On croyoit du moins jurer sur la parole de ce philosophe, & on se trompoit; car Aristote, devenu scholastique, n'étoit certainement plus

lui-même. Il eût été bien étonné sans doute de penser comme S. Thomas & comme Scot. Ce qu'il y a de vrai, c'est que pour accorder ces trois écrivains, on leur faisoit souvent dire ce qu'ils n'avaient pas dit.

les universités la doctrine de S. Thomas & de Scot.

Le premier défaut de la scholastique péripatéticienne, comme de la scholastique pure, est de n'avoir fait qu'un science de la philosophie & de la théologie. Car si la saine philosophie est uniquement fondée sur l'expérience, & si la saine théologie ne doit puiser que dans l'écriture & dans la tradition; il est évident que ces deux sciences, ayant une origine différente, doivent être traitées séparément. Elles ne sont pas contraires, mais elles ne sauroient se confondre. Quelle confusion ne doit donc pas produire leur mêlange, lorsqu'on emploie une philosophie absurde, sans principe & sans méthode?

Le premier défaut de la scholastique est de n'avoir voulu faire qu'une science de la philosophie & de la théologie.

Si les scholastiques se rapprocherent des Péripatéticiens, les Péripatéticiens ne se rapprocherent pas des scholastiques: au contraire ils continuerent d'en être les ennemis. Cependant ils n'étoient pas plus raisonnables, puisqu'ils vouloient faire d'Aristote un théologien chrétien, & qu'ils entreprenoient d'expliquer la théologie chrétienne par les mauvais principes de ce philosophe. Parce que la vérité ne sauroit

Les Péripatéticiens ne se rapprochoient pas des scholastiques qu'ils continuoient de mépriser, & ils croyoient que pour être chrétien il suffisoit de penser comme A-

ristote.]

être contraire à la vérité, ils s'imaginoient qu'il devoit penser en chrétien : croyant que tout ce qu'il avoit dit, étoit presque aussi vrai, que tout ce qui avoit été révélé.

Mais on ne raisonnera bien, que lorsqu'on abandonnera & le péripatétisme & la scholastique.

Vous pouvez juger d'après ces considérations qu'il sera inutile de vouloir réformer la scholastique & le péripatétisme; qu'on ne raisonnera bien, que lorsqu'on abandonnera absolument l'un & l'autre; & que tant qu'il en restera quelque chose, ce sera un obstacle aux progrès de l'esprit. Mais l'empire d'Aristote est établi sur l'opinion, & la raison a peu de force contre les préjugés.

Secte ennemie des Péripatéticiens.

Pendant qu'on plioit en général sous le joug du péripatétisme ou de la scholastique, il y avoit une secte qui s'étoit formée des débris du platonisme, & à laquelle je ne sais quel nom donner. Elle puisoit tout à-la fois dans Pythagore qui n'a point écrit, dans Platon & dans les cabalistes. Son principe étoit que Moyse avoit enseigné toutes les sciences, que les cabalistes les conservoient par tradition, & que Platon les tenoit de Pythagore, qui les avoit prises dans le légiflateur des Juifs. Après tant de suppositions fausses, elle avoit découvert que tous les êtres émanent successivement par degrés d'un premier principe; que par conséquent l'univers est rempli d'esprits de différents ordres; & que

nous pouvons remonter à eux, ou les faire descendre à nous. Ce systême prenoit autant de formes qu'il avoit de sectateurs. C'est un rêve qui mene à la magie, & la magie est un autre rêve elle-meme. Cette secte obscure ne s'est signalée que par la haine qu'elle portoit aux Péripatéticiens.

Bernardo Télésio, qui a le premier réfuté solidement Aristote, renouvelle la secte de Parménide.

Le péripatétisme eut d'autres ennemis. Le plus célébre de ceux qui commencerent à l'attaquer ouvertement est Bernardo Télésio né à Cosenza dans le royaume de Naples en 1508, & mort en 1588, dans la même ville. Ne trouvant pas plus de solidité dans Aristote que dans les scholastiques, il s'appliqua sur tout à faire voir que les principes de ce philosophe ne sont que des définitions arbitraires, des notions vagues, de pures abstractions qui n'expliquent rien, & qui ne mettent que des mots à la place des choses. La justesse de ses critiques lui mérita les applaudissements des Napolitains, quoique jusqu'alors ils eussent été prévenus pour Aristote. Mais il ne fut pas aussi heureux, quand il voulut lui même expliquer la nature. Car ayant pris Parménide pour guide, il entreprit de faire voir comment le chaud & le froid, notions vagues qu'il réalisoit, avoient tout produit en agissant sur la matiere. Son systême, dit-on, est mieux développé & plus ingénieux que celui du philosophe d'Élée : mais il ne s'ap-

perçut pas, comme le lui reproche le chancelier Bacon, qu'il ne raisonnoit lui-même que sur des abstractions toutes pures. Il a la gloire d'avoir le premier réfuté solidement Aristote, & ce fut la cause de sa mort : car les querelles que lui firent des moines péripatéticiens, lui causerent la maladie dont il mourut.

Les erreurs où tombent d'autres ennemis d'Aristote, font dire que hors le péripatétisme il n'y a plus de religion.

Les avantages qu'il avoit remportés sur le prince des philosophes, auroient pu avoir des suites ; si les erreurs dangereuses, où tomberent ceux qui entrerent dans la même carriere, n'avoient pas décrédité les ennemis du péripatétisme. Il semble que dans ce siecle on ne devoit plus connoître aucune autorité, dès qu'on avoit tant fait que de rejeter celle d'Aristote. Les Péripatéticiens s'en prévalurent. Ils soutinrent qu'il ne pouvoit être combattu que par des hommes sans religion ; & ils parurent le prouver par l'exemple de Giordano Bruno de Nole, & par celui de Tommaso Campanella de Stilo, tous deux de l'ordre des dominicains.

Erreurs ou absurdités de Giordano Bruno.

Bruno avoit de la lecture, peu de jugement, une imagination déréglée, & se piquoit surtout de penser librement & hardiment. Il adopta pour le fond la philosophie de Démocrite & d'Épicure : il emprunta beaucoup de choses de Pythagore ; & il croyoit qu'avec la connoissance des

des nombres, ce philosophe & Apollonius de Tyane avoient fait des miracles : il admettoit la métempsycose : il pensoit que la nature est Dieu : il peuploit l'espace de génies de différentes especes : il mettoit des ames jusques dans les pierres : il croyoit que le sort de chaque homme est écrit dans sa main, &c. En un mot, il se fit un systême rempli d'idées confuses, absurdes & contradictoires. On a remarqué qu'il n'est pas possible de deviner sa pensée, & vraisemblablement il ne savoit pas ce qu'il croyoit lui-même. Ses opinions sont l'ouvrage d'une imagination qui prend par-tout sans se fixer sur rien ; & elles ne sont pas moins contraires à la raison qu'à la foi.

Il voyagea en Allemagne, en France & en Angleterre, enseignant sa doctrine, & combattant les Péripatéticiens. Il vint à Paris, lorsque cette secte y causoit de grands mouvements par la violence avec laquelle elle poursuivoit Ramus, qu'elle accusoit d'attaquer la religion, parce qu'il écrivoit contre la dialectique d'Aristote. Cependant il n'y avoit pas un demi-siecle, que l'université, encore toute scholastique, auroit accusé d'irréligion quiconque eût adopté le péripatétisme ; & on remarque que les Grecs, qui vinrent à Paris lors de la révolution de Constantinople, n'oserent pas l'enseigner.

Il y a cependant dans ses écrits des choses, dont des philosophes se sont fait honneur.

Quelque absurde que soit le systême de Bruno, il s'y trouve néanmoins des choses, dont des philosophes se sont fait honneur. Il a regardé le doute comme une précaution préliminaire à la recherche de la vérité. Il a supposé des tourbillons pour expliquer le mouvement des corps célestes. Il a pensé qu'il ne peut pas y avoir deux individus parfaitement semblables; que toutes les parties du monde, & que toutes les choses qu'elles renferment, concourent à la perfection de l'univers; qu'il n'y a rien de mauvais, qui ne soit bon à quelque chose; & que tout est bon dans la nature. Il a dit qu'il y a deux sortes d'astres, des soleils immobiles & des terres mobiles; que notre terre est une planete à laquelle les autres planetes ressemblent; qu'elle réfléchit la lumiere sur la lune; qu'elle n'est pas parfaitement sphérique; que les étoiles fixes sont des soleils qui éclairent d'autres mondes, &c.

Tommaso Campanella & d'autres qui puisoient dans le platonisme, n'enseignoient guere que des visions.

Campanella appartient au seizieme & au dixseptieme siecles. Il adoptoit des principes de Télésio, il en rejetoit; & s'il s'est fait un systême, où il y a plus d'imagination que de jugement. Il ne faut pas s'étonner si ces philosophes, qui empruntoient toujours quelque chose du platonisme, ne réussissoient pas à dégoûter d'Aristote: car ils ne mettoient à la place du péripatétisme, que des opinions auxquelles

on ne pouvoit rien comprendre. Ce n'étoient dans le vrai que des visionnaires ; & leurs ouvrages ne servoient qu'à nourrir la crédulité du peuple sur la magie & sur l'astrologie judiciaire. Aussi n'a-t-on jamais été plus crédule que dans le seizieme siecle. Erasme lui-même conte des histoires de sorcellerie auxquelles il croit de la meilleure foi du monde.

Parmi les troubles du seizieme siecle, Juste-Lipse cherche un asyle dans la philosophie des stoïciens.

Vous jugerez que l'Europe n'avoit jamais été plus troublée qu'au seizieme siecle, si considérant tout-à la fois les divisions de l'église, les querelles des princes, les révoltes des peuples & les disputes des écoles, vous réfléchissez encore sur le fanatisme, qui animoit tous les partis contraires. Il étoit bien difficile de trouver alors, même dans la philosophie, un port assuré & tranquille. Il semble qu'on ne devoit pas l'espérer, sur-tout dans les Pays Bas. Cependant Juste-Lipse, né en 1547, dans un village près de Bruxelles, se flatta que la philosophie lui ouvriroit un asyle : il ne crut pas même en devoir chercher d'autre.

Mécontent de toutes les sectes de son temps, qui bien loin d'éclairer, ne donnoient que des notions vagues & absurdes ; il se borna, comme Socrate, à l'étude de la morale ; & il renouvella le stoïcisme. Séneque lui en fournit les préceptes, & Tacite les exemples : deux

écrivains qu'il avoit fort goûtés. Il eſt vrai que ſi jamais on a eu beſoin d'être ſtoïcien, c'étoit dans le ſeizieme ſiecle & à Bruxelles. Cependant Juſte-Lipſe n'a pas formé de ſectateurs. Au reſte c'eſt un écrivain eſtimé pour ſon ſavoir, mais dont on critique beaucoup le ſtyle.





# CHAPITRE IV.

## *Des opinions philosophiques du dix-septieme siecle.*

Nous avons déja vu se renouveller les rêves de Platon, d'Aristote, de Pythagore, de Zoroastre, de Parménide, de Démocrite, d'Épicure, &c Ce n'est point avec critique qu'on avoit choisi parmi tant d'opinions. Ceux qui se déclaroient pour une secte, n'avoient pas examiné les autres, ils ne l'avoient pas seulement examinée elle-même. Les uns se déterminoient sur la réputation d'un philosophe de l'antiquité. D'autres jaloux de se faire un nom, & de combattre par conséquent la doctrine qui venoit de s'établir, cherchoient parmi les anciens un chef, dont les opinions fussent moins connues. Quelques-uns prenoient par-tout, fouillant dans toutes les sources, & croyant penser avec plus de liberté: mais il semble que tous pensoient au hazard. Il est certain que si nous observions les principales circonstances où

Dans le seizieme siecle, on avoit renouvellé quantité de sectes: mais sans critique, & comme au hazard.

ſe ſont trouvés les philoſophes du quinzieme & du ſeizieme ſiecles, il ſeroit facile de prévoir pour quel ſyſtême chacun d'eux a dû ſe déclarer. Mais ſans perdre du temps à de pareilles recherches, il ſuffit de vous avoir donné un exemple de la vérité de cette obſervation, lorſque la philoſophie s'établit à Rome.

Dans le dix-ſeptieme, des obſervations, ou des haſards plus heureux convaincront peu-à-peu qu'il faut étudier la nature.

Les philoſophes du dix-ſeptieme ſiecle s'aheurteront encore à chercher des connoiſſances chez les Grecs. Tantôt ſectaires, ils épouſeront les opinions d'un ſeul chef: tantôt écléctiques, ils emprunteront quelque choſe de pluſieurs. D'autrefois ils ſe flatteront de ſuppléer par leur imagination à ce qu'ils croiront manquer aux anciens ſyſtêmes, & ils les changeront ſans les corriger. Cependant le haſard ou la curioſité fera faire de loin à loin des obſervations. Des eſprits moins prévenus tenteront des expériences. On découvrira des erreurs groſſieres dans les anciens. On s'en aſſurera par des obſervations bien faites. Enfin on ſe convaincra peu-à peu, que pour connoître la nature, il faut l'étudier. N'eſt-il pas étonnant qu'avant d'en venir là, il ait fallu s'égarer pendant pluſieurs ſiecles?

La ſecte Ionique avoit été oubliée.

La ſecte Ionique, fondée par Thalès, s'étoit éteinte, peu après qu'Anaxagore, jugé coupable d'athéiſme, avoit été banni d'Athènes.

Depuis, toujours ſuſpecte aux Athéniens, elle ne ſe renouvella plus : d'autres cauſes contribuerent encore à l'enſevelir dans l'oubli.

Socrate, ſorti de cette école, dans laquelle il avoit eu Archelaüs pour maître, lui porta des coups dont elle ne put ſe relever, lorſqu'il l'abandonna, comme toutes les autres, pour s'appliquer uniquement à la morale. De ce ſage, le plus ſage des Grecs, nâquirent les Académiciens, les Péripatéticiens, les Cyniques & les Stoïciens. C'étoient autant d'ennemis redoutables pour la ſecte Ionique, puiſqu'ils paroiſſoient enſeigner la doctrine de celui-même qui l'avoit abandonnée. Ils entretinrent la prévention où l'on étoit contre elle, en la calomniant, en lui attribuant des raiſonnements abſurdes, & en la couvrant de ridicules, lors même qu'ils s'approprioient ce qu'ils y trouvoient de mieux.

Elle n'avoit plus de ſectateurs dans la Grece, lorſque la philoſophie fut apportée à Rome. Les Romains, qui prenoient les ſciences qu'on leur offroit, & faiſoient peu de recherches, ſe contenterent de l'Académie, du Lycée, du Portique & des Jardins d'Epicure. Comme la ſecte Ionique avoit d'ailleurs ſur la divinité des idées plus ſaines que toutes les autres, il étoit

Claude Guillermet de Bérigard la renouvella pour attaquer indirectement Aristote, qu'il n'[illegible] com-battre [illegible] tem[illegible].

difficile qu'elle ſe pût concilier avec l'idolâtrie. Il arriva donc que de toutes les ſectes la moins déraiſonnable fût auſſi la plus oubliée ; & les ouvrages de ſes écrivains, devenant tous les jours plus rares, il étoit difficile qu'elle reparût jamais. Cependant Claude Guillermet de Bérigard la renouvella au commencement du dix-ſeptieme ſiecle : mais ce fut moins pour faire des partiſans à un ſyſtême qu'il jugeoit défectueux, que pour attaquer indirectement Ariſtote, ſans qu'on pût lui en faire un crime.

Il n'étoit pas permis d'écrire contre ce philoſophie quoique ſes principes commençaſſent à être démentis par les obſervations.

Après avoir fait ſes études à Aix, il vint à Paris, lorſque des obſervations nouvelles commençoient à faire voir le faux des principes phyſiques d'Ariſtote. Alors l'autorité de ce philoſophe étoit ſi bien établie, qu'on n'oſoit encore écrire contre lui ; & qu'on s'ouvroit ſeulement dans la converſation, quand on ſe trouvoit avec des perſonnes ſûres. L'univerſité traitoit d'hérétiques ceux qui l'attaquoient : le parlement & le gouvernement même défendoient d'enſeigner toute autre doctrine. Il falloit donc ſe taire ou s'expoſer à des perſécutions.

Pendant la guerre de trente ans on put le combattre avec plus

Il paroît que la guerre de trente ans a été une conjoncture favorable pour combattre le péripatétiſme. Comme le public étoit occupé de choſes plus importantes, il ne donnoit plus la

même attention aux disputes de l'école. Les théologiens, moins écoutés, en devenoient moins à craindre: & on commençoit à penser avec plus de liberté. C'est en effet entre 1620 & 1630 que parurent les premiers ouvrages contre la physique d'Aristote. Il est vrai qu'en 1624 la faculté de théologie censura des theses composées dans cet esprit, & que le parlement les condamna: mais cela n'empêcha pas d'écrire. Les uns le faisoient ouvertement, les autres avec plus de circonspection. Quelquefois on affectoit de louer beaucoup Aristote, lorsqu'on lui opposoit des observations qui détruisoient ses principes; & on paroissoit ne relever ses erreurs, que comme de légeres fautes.

de liberté; mais pas encore bien ouvertement.

La liberté de penser faisoit des progrès à Paris, lorsqu'en 1628 Bérigard fut appellé par le grand-duc de Toscane, pour professer la philosophie à Pise. Les Italiens, qui pensoient trop librement au quinzieme siecle & au seizieme, étoient alors fort contenus par l'inquisition, qui devenoit tous les jours plus sévere depuis la naissance du luthéranisme, & qui n'a pas peu contribué à faire tomber les lettres en Italie.

Bérigard est appellé en Toscane où l'inquisition ne permettoit pas d'attaquer Aristote.

Dans l'obligation d'enseigner le péripatétisme, Bérigard, à qui l'inquisition ne permettoit pas de déclarer ses vrais sentiments, composa

Au lieu donc de le combattre lui-même,

Il fait des dialogues où l'un des interlocuteurs oppose les sentiments d'Anaxagore à ceux d'Aristote.

ses leçons en dialogues. L'un des interlocuteurs soutenoit les opinions d'Aristote, sans les déguiser avec les subtilités de l'école, l'autre les combattoit, & leur opposoit les principes d'Anaximandre & d'Anaxagore. Cette méthode cachoit ce que le professeur pensoit, & permettoit à chacun d'embrasser le sentiment qui paroissoit plus conforme à la vérité. Cependant Bérigard, sans se compromettre, faisoit voir combien le péripatétisme étoit contraire à la religion & à la vraie Physique.

En France on pouvoit être plus hardi, pourvu néanmoins qu'on fût prudent.

En France on étoit plus hardi, & on n'avoit pas besoin d'autant de circonspection. Il est vrai que les Aristotéliciens conservoient encore du crédit à la cour & au parlement, & qu'ils pouvoient susciter, ou suscitoient même quelquefois des affaires à ceux qui les combattoient. Mais les ministres & les magistrats n'étoient pas des inquisiteurs; ils ne donnoient pas la même attention à toutes ces disputes: & un homme de mérite pouvoit trouver des protecteurs auprès d'eux, ou même parmi eux. Il suffisoit donc de se conduire avec prudence.

Avec quelle précaution Gassendi combat Aristote.

Il y avoit alors en France un jeune homme, qui, lui seul, voyoit mieux que tout son siecle & que tous les précédents, les défauts du péripatétisme. C'est Gassendi. Il étoit né à Chantersier, diocese de Digne; & il professoit la

philoſophie à Aix. Ne pouvant enſeigner d'autre doctrine que celle d'Ariſtote, il l'expoſa telle que les ſcolaſtiques l'enſeignoient eux-mêmes, & il la defendit de la même maniere. Mais il n'oublia aucune des difficultés qui la pouvoient détruire ; ſeulement il les propoſoit avec timidité comme des doutes, comme des paradoxes qu'il ſoumettoit au jugement de l'égliſe. Il eſt aſſez ſingulier que pour oſer dire ce qu'on penſoit ſur les ouvrages de ce philoſophe, il fallût alors les mêmes procédés que pour déterminer le ſens d'un écrit révélé ; & qu'on fût obligé de prendre l'infaillibilité de l'égliſe pour guide en liſant Ariſtote, comme en liſant l'écriture ſainte. Mais enfin il falloit s'accommoder au temps ; c'étoit aſſez que de pouvoir parler de façon ou d'autre.

Il ne ſuit pas le plan qu'il s'étoit fait de détruire le péripatétiſme dans toutes ſes parties.

Gaſſendi, joignant à une grande érudition un jugement droit & des mœurs ſimples & honnêtes, eut de bonne heure des amis parmi les grands qui aimoient les lettres. La conſidération, qu'il avoit acquiſe, ſuffiſoit pour le défendre contre les traits de ſes ennemis, lorſqu'il imprima des paradoxes contre les principes, qui ſervent de fondement à la philoſophie d'Ariſtote. Quoiqu'il ſe fût propoſé de détruire dans toutes les parties le péripatetiſme ſcolatiſtique, il ne ſuivit pas cette entrepriſe ; vraiſemblablement parce qu'il prévit le cri général, qui

s'éleveroit dans toutes les écoles. Il fut attiré à Paris par le cardinal de Lyon, qui lui procura en 1645 une chaire de mathématiques au college royal; & il y vécut, aimé & considéré jusqu'à sa mort, qui arriva en 1665.

Il renouvelle le systême d'Epicure.

Après avoir détruit les calomnies, qui flétrissoient depuis tant de siecles la réputation d'Epicure, Gassendi tenta de ressusciter le systême des atômes. Il en retrancha les erreurs contraires à la religion. Il l'exposa dans un nouveau jour, & avec une sagacité singuliere. Cependant on a lieu de regretter le temps qu'un si bon esprit employoit à raisonner sur des principes aussi peu solides, & on desireroit qu'il n'eût pas payé ce tribut à son siecle. Il eut peu de sectateurs.

Jusqu'alors les philosophes avoient commencé par les causes pour descendre aux effets.

Jusqu'ici les philosophes modernes, à l'exemple des Grecs, se sont flattés d'expliquer la nature, en imaginant d'abord des causes pour descendre ensuite aux effets. Et nous n'avons vu que des révolutions, où les systêmes prenant continuellement de nouvelles formes, se reproduisent pour se détruire. Chaque philosophe, trop foible pour résister aux coups qu'on lui porte, attaque toujours avec avantage. Toutes les opinions se détruisoient les unes par les autres, & aucune ne se soutient.

Il semble donc qu'il étoit temps de soupçonner, qu'on s'étoit engagé dans une route qui ne conduit pas au vrai; que trop curieux de savoir comment tout a été formé, nous nous sommes aussi trop persuadés que nous étions faits pour le deviner; & que par conséquent au lieu de commencer par les causes pour descendre aux effets, il seroit peut-être mieux de commencer par les effets pour remonter aux causes. Alors réglant notre curiosité sur nos facultés, nous irions de phénomenes en phénomenes; & ne pouvant pas connoître tout le systême de l'univers, nous nous contenterions d'en découvrir quelques parties. Mais les philosophes sont comme les animaux, qui se précipitent à la suite les uns des autres. Je vais vous parler de Descartes.

Il étoit temps de s'appercevoir qu'il falloit commencer par les effets pour remonter aux causes.

Contemporain de Gassendi, Descartes étoit un peu plus jeune, étant né en 1566. Rien n'est plus sage que les réflexions, qui lui ont ouvert les yeux sur les mauvaises études qu'il avoit faites, & sur les erreurs des philosophes; il les a exposées dans ses méditations. Mais quoiqu'il blâmât qu'on prît pour principes des notions vagues, de pures conjectures & des suppositions tout au plus probables; il ne s'en fit pas d'autres lui-même dans son systême du monde, qu'il acheva en 1633.

Descartes ne s'est pas mis à l'abri des reproches qu'il fait aux philosophes de son temps.

Pour former le monde, il ne demande que de la matiere & du mouvement.

Pour expliquer la formation de l'univers, il supposa qu'il fût encore à créer ; & il ne demanda que de la matiere & du mouvement.

Essence du corps, selon lui.

L'essence du corps, selon lui, ne consistant que dans l'étendue, tout fut plein ; & il ne vit point de différence entre l'espace & la matiere.

Il divise la masse de la matiere en cubes.

Toute cette masse homogene, encore informe & sans mouvement, est divisée en cubes ou en d'autres petites parties angulaires, qui ne laissent point d'interstice entre elles. Car autrement il y auroit une étendue qui ne seroit pas corps ; ce qui est impossible dans ses principes, puisqu'il a défini le corps une substance étendue.

Les cubes étant mus, ils s'arrondissent & forment des globules, ou le second élément.

Dieu imprime le mouvement à toutes ces parties. Alors elles tournent sur elles-mêmes. Leurs angles se brisent : elles s'arrondissent : & Descartes donne le nom de second élément à tous ces petits globules.

Les parties des angles brisés forment la matiere subtile, ou le premier élément.

De ces angles brisés se forment des parties très subtiles, qui se broyent encore ; parce que plus elles sont petites, plus elles se meuvent avec facilité. Cette matiere subtile est le premier élément.

Mais il reste des parties plus grossieres, plus irrégulieres, & dont le mouvement est nécessairement retardé. C'est un troisieme élément pour former les planetes. Car les parties du premier élément étant mues avec plus de rapidité, elles s'échappent, elles s'écartent de tous côtés, & elles repoussent derriere elles, & par conséquent vers un centre commun, toutes les parties grossieres. C'est de la sorte que se forme une planete au milieu de son tourbillon.

Ce qui reste de parties plus grossieres produit le troisieme élément, dont se forment les planetes.

Dans ce mouvement rapide les parties du premier élément se divisent toujours davantage. Il arrive qu'il y en a plus qu'il ne faut, pour remplir tous les intervalles entre les globules du second; & les parties qui restent, lorsque tous les interstices sont pleins, se réunissent dans un centre où elles forment le soleil.

Le soleil est formé d'une portion de la matiere subtile.

Il faut donc comprendre que dans le plein les différentes parties de matiere n'ayant d'abord pu se mouvoir, qu'en tournant chacune sur elles-mêmes; elles n'ont pu dans la suite avoir plusieurs ensemble une même direction, qu'autant qu'elles se sont mues circulairement C'est ainsi que se sont formés des tourbillons autour du soleil & autour des planetes.

Formation des tourbillons.

Comment un tourbillon est enveloppé dans un autre.

Tous ces tourbillons n'ayant pas la même force, les plus foibles ont cédé aux plus forts, qui les ont enveloppés & entraînés ; & ils se sont tous combattus jusqu'au moment, où l'équilibre leur a fait prendre à chacun un cours régulier, & leur a permis de se mouvoir sans se nuire. Alors les planetes secondaires ont fait leur révolution autour des planetes principales, dont le tourbillon enveloppoit les leurs; & celles-ci ont été emportées par le tourbillon solaire, qui enveloppe tous les autres.

Chaque planete est entraînée dans une couche du grand tourbillon.

Les différentes couches de ce grand tourbillon se meuvent avec des vîtesses inégales: chaque planete nage dans une couche, qui est d'une densité égale à la sienne : & elle est entraînée par le courant, comme un bateau sur une riviere.

Ce systême devoit avoir, & a eu le plus grand succès.

Ce roman, exposé d'une maniere ingénieuse, paroissoit au premier coup d'œil expliquer les phénomenes. Il faisoit au moins imaginer une sorte de méchanisme, qu'on saisissoit confusément; tandis qu'on ne pouvoit rien comprendre aux autres systêmes. Il étoit à la portée de tout le monde. Il ne falloit que quelques moments de lecture, pour se rendre raison de tous les mouvements de l'univers. Il eut donc le plus grand succès.

Quand

Quand un systême est une fois établi, il est difficile de le détruire. Car une illusion qui satisfait notre curiosité, nous devient tous les jours plus chere; & lorsque nous croyons avoir appris quelque chose, il nous en coûte d'avouer que nous ne savons rien. On nous arrachera sur-tout difficilement cet aveu, s'il faut pour nous instruire, non-seulement recommencer, mais encore entreprendre des études, qui effrayent par les difficultés. Le systême des tourbillons s'est donc défendu long-temps. Manié & remanié par des imaginations fécondes, qui l'ont continuellement changé pour le corriger, il s'est soutenu en France jusqu'à notre âge, il a même encore quelques partisans. Les graces avec lesquelles Mr. de Fontenelle l'a exposé dans sa Pluralité des mondes, ont fait des Cartésiennes de toutes les femmes qui en savent assez pour lire des romans; & les tourbillons ont eu des sectateurs séduisants, bien capables de faire durer les illusions qu'elles avoient prises d'un jeune philosophe, & dans lesquelles il s'entretenoit lui-même en leur donnant des leçons. Aussi les a-t-il conservées jusqu'à la fin de sa vie.

Il devoit aussi se défendre long-temps.

Les écoles se souleverent contre Descartes; elles l'accuserent d'impiété & d'athéisme, & en effet son impiété & son athéisme étoient d'avoir porté une main sacrilege sur Aristote, & d'en-

Descartes n'eût pas combattu avec succès les erreurs s'il n'eût pas

substitué d'autres erreurs.

seigner une doctrine, qui n'étoit pas celle des Péripatéticiens. Il a eu la gloire d'étouffer enfin le péripatétisme, cette hydre, dont les têtes ne tomboient que pour se reproduire. Mais avec quelque force qu'il l'ait combattu, il ne fût pas sorti vainqueur, si son systême n'eût pas mieux réussi que celui de Gassendi. Pour persuader aux scholastiques d'abandonner leurs erreurs, il falloit leur en donner d'autres; & je conjecture que si les tourbillons avoient eu moins de succès, on nous enseigneroit encore le péripatétisme.

Ses erreurs mêmes étoient un pas vers la vérité.

On peut encore remarquer que les erreurs de Descartes étoient un pas vers la vérité. Après tant de systêmes obscurs & ténébreux, c'étoit quelque chose qu'un roman que l'imagination du moins paroissoit saisir. En donnant la préférence à ce roman, parce qu'on le jugeoit plus clair, on s'accoutumoit à chercher la lumiere. On commençoit donc à se demander raison des phénomenes, & on se préparoit à voir un jour l'insuffisance des tourbillons. Descartes mourut en 1650 à Stockholm, où la reine Christine l'avoit appellé. Nous aurons occasion d'en parler encore.

Il n'y a point de systême qu'on

Depuis que la philosophie a reparu en Europe, nous avons vu des sectaires, des éclectiques, des novateurs & des sincré-

tistes, qui, plus absurdes que tous les autres, ont cru concilier les opinions les plus contraires. De tous les systêmes qu'ont fait les Grecs, il n'y en a pas un, que quelque moderne n'ait essayé d'accorder avec la théologie chrétienne.

n'ait essayé de concilier avec la théologie.

Après des efforts si souvent répétés, la vérité étoit encore à découvrir. L'érudition, le raisonnement, le génie avoient échoué; ou s'il s'étoit fait quelques découvertes, le préjugé, qui les combattoit encore, ne permettoit pas de les reconnoître pour des vérités. Plus on considéroit donc le peu de succès des hommes mêmes, qui avoient été les lumieres de leurs siecles, plus on désespéroit de faire mieux, & on se plaignoit de l'aveuglement de la raison humaine. C'étoit passer d'une extrémité à l'autre; comme si au réveil nous devions désespérer de bien voir, parce que dans le sommeil nous avons été trompés à nos songes.

Tant d'efforts inutiles pour découvrir la vérité, font juger que la raison est insuffisante.

Au défaut de la raison, dont on croyoit l'impuissance bien constatée, on eut recours à la révélation; & on chercha dans l'écriture sainte l'origine de l'univers, sa formation, & l'explication de tous les phénomenes.

On a donc recours à la révélation;

Vous concevez combien il est absurde de chercher un systême de physique, dans un li-

& on imagine une philo-

sophie mosayque & chrétienne.

vre que Dieu n'a dicté que pour nous apprendre les choses nécessaires au salut, & dans lequel, en parlant de la création, il nous dit seulement qu'il a tout fait par sa parole. Il faudra donc aider à la lettre, faire des hypotheses sur un passage, sur un mot, recourir à des allégories, à des interprétations violentes; non pour découvrir dans l'écriture le systême du monde qui n'y est pas, mais pour y trouver les opinions dont on est déja prévenu. C'est tout ce qu'on a fait, & cependant cette philosophie se faisoit respecter par les noms qu'on lui donnoit de mosayque & de chrétienne.

Excès où tombent les philosophes mosayques.

Il seroit bien long & bien inutile d'entrer dans le détail des systêmes de ces philosophes, prétendus mosayques: car il n'y a jamais eu de sectes, dont les partisans aient eu des sentiments plus contraires. Il suffira de vous faire connoître les excès où ils sont tombés.

Persuadés que la raison ne peut rien découvrir par elle-même, ils en concluent qu'avec les seules lumieres naturelles, nous ne saurions jamais nous assurer du vrai sens des écritures. Il faut donc que la vérité nous soit révélée immédiatement. Or, elle ne peut l'être qu'autant qu'une portion de l'esprit divin, une étincelle,

échappée de l'océan immense de lumiere, descend en nous, & s'unit à notre ame. Ils ne doutent pas que la divinité ne réside de la sorte en eux-mêmes. Dès-lors chacun d'eux croit trouver le vrai sens des écritures dans les allégories qui se présentent à son esprit : ou même sans avoir besoin de consulter les livres saints, ils prennent pour autant de vérités tous les fantômes de leur imagination. Ils sont magiciens, astrologues, ils commandent aux esprits, & ils pénétrent seuls dans tous les secrets de la nature; ce ne sont que des enthousiastes.

Leurs visions infectent les sectes luthériennes.

Comme les Protestants, après s'être séparés de l'église, n'avoient plus de regles pour fixer leur croyance, il s'est formé parmi eux des sectes, qui ont cru être éclairées par une portion de cet esprit divin. Tels étoient ces fanatiques, que vous avez vus en Écosse, dans le temps de la malheureuse reine Marie.

Ils ont donné naissance au Quiétisme.

On ne sauroit dire toutes les formes que cette théologie mystique est capable de prendre. Mais je ne dois pas oublier le quiétisme qu'elle a produit, & qui a fait beaucoup de bruit à la fin du siecle dernier. Les Quiétistes s'imaginent, qu'ils pourront s'unir à Dieu en s'anéantissant; que jouissant alors d'un repos parfait dans le sein de la divinité, leur ame ne se mettra pas

en peine de ce qui arrive au corps; & que par conséquent ils ne pourront plus pécher, quoiqu'ils fassent. Vous voyez où conduit une doctrine aussi monstrueuse.

Leurs absurdités ont pour principe les émanations de Zoroastre.

Toute cette mysticité extravagante est une suite du platonisme, qui a pour principe les émanations de Zoroastre. Lorsque je vous ai parlé pour la premiere fois des opinions de ce philosophe, vous n'auriez pas prévu qu'elles influeroient sur les erreurs de votre siecle. Les absurdités sont bien vieilles, & il semble qu'elles rajeunissent, sans pouvoir tomber en caducité.

L'esprit humain humilié par les erreurs de tant de siecles, prend le parti de douter de tout, & le scepticisme se renouvelle.

Plus les esprits s'égaroient, plus on paroissoit fondé à déprimer la raison. Il ne faut donc pas s'étonner, si le scepticisme s'est fort répandu dans le cours du dix-septieme siecle. Les uns l'embrassoient par paresse, trouvant doux qu'on ne pût rien assurer, afin de n'avoir rien à apprendre; & ils étoient flattés de se trouver sans étude au niveau de ceux qui avoient le plus étudié. D'autres, parce qu'ils étoient plus instruits, se faisoient un jeu de prouver qu'on ne sait rien, ils s'applaudissoient d'avoir une erreur de moins; & leur vanité se trouvoit bien d'avoir plus de sagacité pour détruire, que les génies de tous les siecles n'en avoient eu pour établir. Plusieurs enfin croyoient servir la

religion, en exagérant la foibleſſe de l'eſprit humain; parce qu'ils jugeoient, que lorſque nous ne pourrions plus compter ſur les lumieres naturelles, nous en ſentirions mieux la néceſſité de nous ſoumettre à la foi. Quelquefois ce motif étoit ſincere; d'autres fois ce n'étoit qu'un prétexte afin d'oſer douter de tout impunément. De tous ces ſceptiques je ne vous parlerai que du plus célebre.

De Bayle.

Pierre Bayle, le plus ſavant & le plus ingénieux ſophiſte qui ait jamais été, naquit en 1647 à Carlat, petite ville du comté de Foix, & mourut à Roterdam en 1706. Dès ſon bas âge il montra pour l'étude une paſſion, qu'une maladie, cauſée par trop d'application, ne diminua point. Comme il avoit une grande mémoire, il s'occupa naturellement beaucoup plus à lire qu'à réfléchir, & il acquit de bonne heure une vaſte érudition en tous genres: peut-être ſe borna-t-il d'abord à cette étude, parce que c'étoit alors ce qu'on eſtimoit davantage, & un moyen ſûr de ſe faire un nom plus promptement. Il eſt certain que s'il eût moins lu, & réfléchi davantage, il ſe ſeroit fait un jugement plus ſolide: mais il avoit vingt-un an, lorſqu'il imagina de s'appliquer à l'art de raiſonner. C'étoit trop tard, comme il en convenoit lui-même.

Alors ayant la tête remplie d'opinions qu'il ſavoit prouver & combattre, il ſe voyoit dans une incertitude, d'où il ne pouvoit ſortir; & ce fut peut-être pour trouver une iſſue, qu'il voulut faire une étude de l'art de raiſonner. Mais l'habitude de douter étoit priſe; & elle s'entretenoit par le goût qu'il prenoit à la lecture de Montagne, écrivain plein d'eſprit, & Pyrrhonien par pareſſe. Il continua de s'adonner à l'érudition, raiſonnant toujours avec aſſez de ſagacité pour détruire les raiſonnements des autres, & même les ſiens. Il ſe confirma donc de plus en plus dans ſon doute: il combattit toutes les opinions, & il prouva le pour & le contre, parce qu'il ne voulut jamais rien prouver.

Il eſt certain que lorſque nous conſidérons cette multitude d'opinions, qui ſe combattent toutes avec avantage; nous ſommes portés à douter, ſur-tout, ſi nous ſuppoſons qu'il n'y a pas de meilleure méthode, que celles que les philoſophes ſe ſont faites. Voilà ce que Bayle a cru, parce qu'il l'a ſuppoſé, ſans l'avoir examiné. En conſéquence il ſoutient que la philoſophie détruit tout, & qu'elle ne peut rien établir. Mais ce ſcepticiſme tombe de lui-même, ſi on indique une bonne méthode pour conduire l'eſprit, & ſi on fait voir des découvertes démontrées. Or, ce qui vous paroîtra étonnant, c'eſt que le ſiecle où Bayle enſeignoit le Pyr-

rhonifme, eft précifément le fiecle des plus grandes découvertes. Comme je vous crois bien garanti contre ce doute, je n'en parlerai pas davantage; & je viens enfin aux vrais philofophes, c'eft à-dire, aux hommes de génie, faits pour découvrir la vérité, & pour la montrer aux autres.





# CHAPITRE V.

## *Commencement de la vraie philoſophie. De l'aſtronomie ſous Copernic, Tichobrahé, Képler & Galilée.*

Les découvertes n'ont fait un corps de ſcience que vers la fin du dix-ſeptieme ſiecle.

PENDANT que l'imagination égaroit les philoſophes les plus célebres, quelques-uns plus ſages & plus heureux, obſervoient & acquéroient de vraies connoiſſances. Je n'en ai point encore parlé, parce que j'ai cru qu'en mettant d'un côté la ſuite des erreurs, & de l'autre une ſuite des découvertes, je vous ferois mieux ſentir les avantages d'une bonne méthode. Il faut d'ailleurs remarquer que les découvertes qui ont été faites depuis la renaiſſance des lettres, n'ont fait un corps qu'à la fin du dix-ſeptieme ſiecle. C'eſt alors que les progrès rapides de la philoſophie ont fait voir ce que peuvent les hommes de génie, quand ils ſont une fois dans la vraie route.

Quoiqu'il fut temps d'obſer-

Il étoit temps de ſentir le beſoin d'obſerver, & de reconnoître qu'on ne peut pénétrer dans

la nature, qu'autant qu'on eſt conduit par les phénomenes. Mais cette méthode eſt longue, & la curioſité eſt toujours impatiente. Il falloit ſe frayer une nouvelle route, y marcher ſans guide, avoir le courage de la ſuivre malgré les obſtacles. Tout cela étoit fort difficle, & capable de dégoûter. Heureuſement on ſera de temps en temps ſoutenu par des ſuccès. Les premieres découvertes en feront eſpérer d'autres: elles indiqueront même le moyen d'en faire. Il eſt vrai qu'on aura bien de la peine à ne pas imaginer des hypotheſes & des principes vagues: ce ne ſera qu'avec une ſorte de répugnance qu'on y renoncera tout-à-fait; & pluſieurs obſervateurs, à qui nous aurons les plus grandes obligations, ne pouvant ſe refuſer à l'impatience de faire des ſyſtêmes, ſe flatteront quelquefois trop tôt d'expliquer les découvertes qu'ils auront faites. Heureux celui qui viendra dans un temps qui lui fournira aſſez d'obſervations pour n'avoir pas beſoin d'imaginer.

ver, les philoſophes les plus ſages avoient bien de la peine à ſe borner à l'obſervation.

Mon deſſein n'eſt pas de vous faire l'hiſtoire de toutes les découvertes; encore moins de vous expliquer toujours comment elles ont été faites & comment on s'en s'aſſure. Il ne faut pas oublier que ces leçons ne ſont qu'une introduction à l'étude de l'hiſtoire. Sans vous parler de toutes les erreurs, je vous en ai fait con-

Il faut étudier la philoſophie pour apprendre comment on évite l'erreur & comment on acquiert des connoiſſances.

noître aſſez pour vous faire voir comment on ſe trompe : ſans vous parler de toutes les vérités, il s'agit actuellement de vous faire voir comment on doit ſe conduire pour être aſſuré d'en trouver.

La vraie méthode a été connu avant qu'il y eût des philoſophes.

Le croiriez vous, Monſeigneur ? c'eſt une des premieres choſes qu'on ait ſues. Oui, on connoiſſoit la vraie méthode de découvrir des vérités, avant qu'il y eut des Thalès, des Pythagore, des Zoroaſtre, en un mot, avant les temps de tous les philoſophes, dont les noms ſont venus juſqu'à nous. Ce qui vous étonnera peut-être davantage, c'eſt que je ne vous dis rien que vous ne ſachiez.

En effet, dès l'origine des ſociétés, les hommes ont ſu qu'il falloit obſerver pour s'inſtruire.

Rappellez vous le temps où vous avez vu les ſociétés commencer ; & où les hommes, encore ſans expérience, voyoient la terre comme une ſurface plane, & les cieux comme une voûte à laquelle tous les aſtres étoient attachés. Ce ſont ces hommes ignorants qui ont ſu ſe mettre tout-à-coup dans le chemin de la vérité : car vous les avez vus commencer par obſerver la terre & les cieux.

C'eſt ainſi qu'ils ſe ſont fait une idée de la rondeur de la terre,

En voyageant dans la direction de la méridienne, ils remarquerent que les étoiles s'élevoient vers un pole ; & qu'il en paroiſſoit de nouvelles ; tandis qu'à l'autre pole il en diſpa-

roissoit, & que toutes s'abaissoient. Ils virent de même que le moment, où les astres se montrent à l'horison, & celui où ils s'élevent à peu-près au méridien, arrivent plutôt pour ceux qui avancent vers l'orient, & plus tard pour ceux qui marchent vers le côté opposé. De ces observations ils conclurent la rondeur de la terre.

Les éclipses solaires leur firent connoître que la lune est plus près de la terre que le soleil; comme un nuage en est plus près que la lune, puisqu'il la cache. Alors ils commencerent à soupçonner que les autres astres pourroient bien n'être pas attachés à cette voûte apparente; & ils se confirmerent dans cette conjecture, lorsqu'ils eurent observé le passage de venus sur le disque du soleil. Ils furent sans doute assez long-temps, avant de faire la même observation sur mercure. Mais ils continuerent d'observer, & après avoir remarqué que les astres étoient plus près ou plus loin, ils essayerent d'en déterminer les différentes distances.

de la distance des astres;

Quand des deux extrêmités d'une base on regarde un objet, on le rapporte à deux points différents; & les deux rayons visuels forment un angle plus obtus ou plus aigu, à proportion que l'objet est plus près ou plus loin. Cette géométrie grossiere étoit à la portée des plus

& qu'avant Thalès & Pythagore ils ont fait de grandes découvertes.

ignorants. Il ne s'agiſſoit que de la perfectionner, & de s'en ſervir pour meſurer les diſtances des corps élevés ſur l'horiſon. Il faut bien que dans les ſiecles antérieurs à ceux dont nous connoiſſons l'hiſtoire, ces recherches aient été faites avec beaucoup de ſuccès; puiſqu'auſſi haut que nous puiſſions remonter, nous voyons qu'on déterminoit déja, à peu de choſe près, les révolutions de la lune & celles du ſoleil. Une preuve encore plus grande, c'eſt qu'alors il y avoit des aſtronomes, qui penſoient que la terre tourne ſur ſon axe & autour du ſoleil; que les cometes ſont des planetes; & que les étoiles ſont autant de ſoleils, qui éclairent d'autres mondes. On ne peut pas préſumer qu'un ſyſtême, qui choque ſi fort les ſens, ait été uniquement l'ouvrage de l'imagination de ces aſtronomes. Je crois bien qu'ils n'étoient pas comme nous, en état de le démontrer, & qu'ils en auront conjecturé une partie par analogie: mais ces conjectures ſuppoſoient bien des obſervations.

Ils pouvoient déja former des conjectures ſur le ſyſtême du monde.

Les dernieres vérités tiennent ſi fort aux premieres, que lorſqu'on les connoît, on eſt toujours étonné qu'elles n'aient pas été découvertes plus tôt. En effet de la rondeur de la terre, on devoit naturellement conclure la gravitation de toutes les parties vers un centre commun; & en conſidérant les corps dont la

pesanteur est sensible à peu de distance de la surface, il étoit naturel de conclure encore qu'ils peseroient à une plus grande distance. La lune pese donc sur la terre. Semblable à une pierre, qui étant jetée horisontalement, est forcée par sa gravité à décrire une courbe; elle est un projectile, que sa gravité retient dans son orbite. Avec une moindre force de projection, elle tomberoit sur la terre, & si elle ne gravitoit pas, elle s'échapperoit par la tangente.

En partant de cette conjecture, l'analogie conduisoit rapidement à la gravitation universelle. Alors on auroit tenu le vrai systême du monde: on n'auroit plus cherché qu'à s'en assurer; & comme des observations déja faites l'avoient indiqué, on auroit vu que l'unique moyen de le démontrer, étoit de faire de nouvelles observations. On se seroit trouvé dans la vraie route; & en quelque sorte forcé à la suivre, on auroit tenté de découvrir les loix de la gravité, de mesurer exactement la distance des planetes au soleil, & de déterminer le temps de leurs révolutions périodiques. En un mot, on auroit continué d'observer jusqu'à ce qu'on eût vu que les phénomenes concouroient tous à confirmer la gravitation universelle, que quelques uns avoient d'abord fait soupçonner.

Il eſt certain qu'ils en ſavoient aſſez pour cela.

Vous voyez qu'il y a long-temps qu'on étoit à portée de former au moins des conjectures ſur le véritable ſyſtême du monde, s'il eſt vrai, comme je le ſuppoſe, que la ſphere, telle que Copernic l'a décrite, étoit connue avant le ſiecle de Thalès & de Pythagore. Or, cela n'eſt pas douteux, puiſque nous la trouvons dans les Pythagoriciens; & que l'école ionique avoit à ce ſujet des connoiſſances aſſez exactes pour prédire des éclipſes & tracer des cadrans ſolaires. Or, ſi ces philoſophes avoient imaginé la ſphere d'après leurs obſervations, ils ne nous l'auroient pas laiſſé ignorer; & il eſt vraiſemblable qu'ils auroient continué d'obſerver, s'ils en avoient connu la néceſſité & l'avantage par leur propre expérience. Mais Pythagore & Thalès ayant pris cette doctrine chez les barbares qui ne s'expliquoient jamais qu'à demi, l'adopterent ſans réfléchir aſſez ſur les phénomenes qui en étoient le fondement, & ſans chercher à la confirmer par de nouvelles obſervations. Il paroît au moins qu'ils n'ont pas beaucoup contribué aux progrès de l'aſtronomie. Je dois cependant remarquer qu'Anaxagore diſoit que les aſtres ſont des corps peſants; & que lorſqu'on lui demandoit pourquoi ils ne tomboient pas ſur la terre, il répondoit que leur mouvement circulaire les en empêchoit. Il avoit donc une idée des deux forces, qui retiennent les planetes dans leurs orbites.

Vous

Vous comprendrez pourquoi dès la naiſſance des ſociétés les hommes ont été obligés de commencer par obſerver, ſi vous conſidérez qu'ayant à déterminer les ſaiſons, il ne ſuffiſoit pas pour eux d'imaginer le cours des aſtres, & qu'il falloit le découvrir. D'ailleurs tant qu'ils n'avoient encore rien remarqué, ils ne pouvoient encore rien imaginer; & leurs hypotheſes, s'ils en avoient fait, auroient été bientôt démenties par l'expérience, & les auroient forcés à revenir aux obſervations. Mais lorſque les ſociétés ont cru avoir à peu-près toutes les connoiſſances qui leur étoient néceſſaires, elles ont livré le monde aux philoſophes, qui ne ſentant plus le même beſoin d'obſerver, & trouvant même cette voie trop longue, ſe ſont flattés de tout découvrir en imaginant. Voilà pourquoi la phyſique a fait ſi peu de progrès pendant plus de deux mille ans.

C'eſt le beſoin de déterminer les ſaiſons, qui les avoit mis dans la néceſſité d'obſerver.

La chymie & l'aſtronomie ſont les ſeules parties de la phyſique, qui ayent toujours été cultivées plus ou moins, même dans les ſiecles d'ignorance. C'eſt que ceux qui vouloient paſſer pour magiciens & pour aſtrologues, avoient beſoin d'en faire quelque étude, afin de pouvoir abuſer de la crédulité des peuples. Comme l'objet qu'ils ſe propoſoient, ne demandoit pas des connoiſſances bien profondes, on peut juger que ces ſciences leur doivent peu de cho-

Dans les ſiecles d'ignorance on n'a cultivé la chymie & la phyſique, que pour abuſer de la crédulité.

ſe. Quoi qu'il en ſoit, il importe peu de ſavoir, ſi des impoſteurs ou des viſionnaires ont fait par haſard quelques découvertes ; il eſt bien plus utile de chercher le progrès des ſciences dans les travaux des bons eſprits.

Naiſſance de l'aſtronomie moderne.

L'aſtronomie moderne eſt née en Allemagne, dans le quinzieme ſiecle. Elle dut ſes premiers progrès à Peurbach & à ſon diſciple Regiomontanus, qui ſentirent l'un & l'autre la néceſſité d'obſerver pour s'aſſurer d'une hypotheſe. Quelques autres aſtronomes furent auſſi aſſez ſages, pour ſe borner à l'obſervation : mais Copernic, qui leur ſuccéda, les a preſque fait oublier. Il nâquit à Thorn en Pruſſe en 1473.

Syſtême de Copernic.

Frappé de la confuſion qu'il remarquoit dans l'hypotheſe de Ptolomée, il chercha s'il n'en trouveroit pas une plus ſimple dans les écrits des anciens philoſophes ; & ayant trouvé dans Cicéron & dans Plutarque, des traces de celle des Pythagoriciens, ce fut un trait de lumiere pour lui. Tous les mouvements céleſtes lui parurent réglés avec ordre, lorſqu'il put imaginer la terre tournant ſur elle-même, & décrivant un orbite autour du centre du monde, où il plaçoit le ſoleil. Bientôt chaque planete eut ſon orbite. Conſidérant néanmoins qu'une hypotheſe, qui ſatisfait aux phénomenes généraux,

peut être démentie par des phénomenes particuliers, il voulut, avant de la publier, faire des observations, & il en fit pendant près de trente-six ans. Encore eût-il desiré de ne communiquer ses vues qu'à ses amis, parce qu'il prévoyoit les cris de l'ignorance & de la superstition: cependant pressé par leurs instances redoublées, il les donna au public en 1543. Il ne fut pas témoin du grand scandale qu'il a causé: car il mourut, lorsque son ouvrage venoit d'être imprimé.

L'inquisition le condamne, lorsque de nouvelles observations le confirmoient.

Attaqué par les péripatéticiens & par les théologiens, & défendu par les bons astronomes, le systême de Copernic excitoit de grandes disputes, lorsqu'en 1615 l'inquisition condamna comme formellement hérétique, fausse & absurde en philosophie, l'opinion qui met le soleil immobile au centre du monde; & comme erronnée dans la foi, celle qui donne un mouvement à la terre. Alors précisément ce systême venoit d'être confirmé par de nouvelles observations, dont l'histoire va vous apprendre d'autres découvertes.

Découverte du télescope.

Au treizieme siecle, quelqu'un s'étant avisé de regarder au travers des verres convexes & concaves, découvrit en partie l'usage qu'on en pouvoit faire; & on inventa des lunettes à verres simples. Ce ne fut qu'environ trois cents

ans après, vers 1590, qu'un autre hasard fit découvrir le télescope. On regarda à travers deux verres dont l'un étoit concave & l'autre convexe, ils se trouverent heureusement à une distance convenable, & on les mit aux deux bouts d'un tuyau: tels furent les premiers télescopes à réfraction: ils paroissent avoir été plutôt trouvés qu'inventés.

Galilée en fait un, qui augmente trente-trois fois le diamettre des objets.

Cette découverte se répandit assez lentement: car ce ne fut qu'en 1609, que Galilée, étant à Venise, en entendit parler pour la premiere fois. Observateur & mathématicien, il ne regarda pas cet instrument comme un simple objet de curiosité. Il en chercha la construction dans la théorie des réfractions de la lumiere, & il en fit un qui augmentoit les objets trois fois en diametre. Ce premier essai lui ayant réussi, il parvint après d'autres tentatives, à construire un télescope, qui augmentoit environ trente-trois fois.

Avec ce télescope il découvre des inégalités dans la lune.

Il le tourna vers la lune, qui sortant alors de la conjonction, commençoit à se rendre visible. Il remarqua que les confins de la lumiere & de l'ombre étoient terminés fort irrégulièrement, & il apperçût même dans les ombres, des points de lumiere séparés des autres parties éclairées. Il en conclut avec raison, qu'il y a des inégalités sur la surface de la lune, comme

ſur celle de la terre. Ayant même voulu meſurer la hauteur d'une de ces éminences, il démontra par un procédé géométrique qu'elle eſt beaucoup plus élevée qu'aucune des montagnes de notre globe.

Obſervant enſuite la voie lactée, il donna beaucoup de vraiſemblance à l'opinion de ceux qui la jugent formée d'une multitude d'étoiles: car il en apperçut plus de cinq cents dans l'orion ſeul, & un grand nombre encore dans d'autres conſtellations.

Il découvre plus de 500 étoiles dans l'orion ſeul.

Peu après, le 8 Janvier 1610, il vit trois étoiles auprès de Jupiter. Il les prit d'abord pour des fixes, qui échappoient à l'œil nu. Le lendemain ayant encore obſervé cette planete, il reconnut qu'elles avoient changé de poſition. Continuant d'obſerver, il en apperçut une quatrieme. Il découvrit donc que jupiter eſt accompagné de quatre lunes, & au commencement de 1613 il oſa prédire leurs configurations pour deux mois conſécutifs. Il leur donna le nom d'aſtres de Medicis, mais celui de ſatellites leur eſt reſté.

Il découvre les ſatellites de jupiter.

Copernic avoit dit que venus doit avoir des phaſes comme la lune. Impatient de confirmer une choſe qui paroiſſoit tout-à fait probable, Galilée obſerva cette planete; & il la vit en

Il découvre les phaſes de venus, deux globes qui accompagnoient

saturne & des taches dans le soleil.

croissant dans les environs de sa conjonction inférieure, demi-pleine vers ses plus grandes élongations du soleil, enfin pleine ou presque pleine dans le voisinage de sa conjonction supérieure. Mais saturne l'étonna fort : car il lui parut accompagné de deux globes, qui ne changeoient point de position. Il ne put pas encore distinguer les deux anses que formoit l'anneau. Enfin il découvrit dans le soleil des taches, qui lui firent appercevoir que cet astre tourne sur son axe.

D'après ces observations, il juge que la terre n'est pas immobile au centre du monde.

Ces taches & les inégalités de la lune établissoient la ressemblance des corps célestes avec la terre : les satellites de jupiter faisoient comprendre comment la lune accompagne notre globe : les phases de vénus démontroient la révolution périodique de cette planete : & l'analogie forçoit à juger que la terre n'est pas immobile au centre du monde.

Il est cité à l'inquisition qui le fait arrêter.

Ce fut alors que pour arrêter les progrès de l'hérésie copernicienne, des théologiens péripatéticiens citerent Galilée au tribunal de l'inquisition. Cet astronome jugeant qu'il n'est pas nécessaire de souffrir le martyre pour des faits dont tout le monde peut s'assurer, & que quand il s'obstineroit à rester en prison, il n'ouvriroit pas les yeux à des hommes, qui n'observoient pas le ciel matériel, convint de tout ce qu'on

exigea de lui, & recouvra ſa liberté au commencement de 1616.

Pluſieurs années après, en 1632, il acheva des dialogues dans leſquels il feignoit de vouloir prouver que les docteurs, qui condamnoient le ſyſtême de Copernic, n'étoient pas auſſi ignorants qu'on le prétendoit; & en faveur de ce motif, on lui permit l'impreſſion de ſon livre. Mais parce que l'interlocuteur qui ſoutenoit l'immobilité de la terre, n'avoit pas raiſon, quoiqu'il montrât tout le ſavoir d'un inquiſiteur, on s'en prit à l'auteur de l'ouvrage. Galilée, cité de nouveau, fut encore contraint à ſe rétracter. On le condamna à une priſon perpétuelle en punition de ſa rechûte; & au bout d'un an, par grace ſinguliere, on lui donna le territoire de Florence pour priſon. Cet homme célebre perdit la vue en 1636, & mourut en 1642. Il étoit né à Piſe en 1564.

Il recouvre ſa liberté, & comme il ne change pas de ſentiment, il la reperd encore.

Une des objections qu'on faiſoit contre le ſyſtême de Copernic, étoit fondée ſur l'autorité d'Ariſtote, qui ſuppoſant que tous les corps graves tendent au centre du monde, & voyant qu'ils tendent au centre de la terre, concluoit que ces deux centres ſont dans un même point.

Objection qu'on faiſoit au ſyſtême de Copernic.

Copernic avoit prévenu cette difficulté, en diſant que la peſanteur eſt l'effet de la même

Cet aſtronome l'avoit

prévenus.

cause, qui force toutes les parties de la terre à se réunir de maniere à former un globe; & il jugeoit que le même phénomene avoit lieu dans toutes les planetes. Vous voyez qu'il commence à se faire une idée de la gravitation universelle.

Autre objection qui pouvoit se résoudre avec les mêmes principes que la premiere.

Une autre objection est que, si la terre tournoit sur son axe, toutes ses parties se dissiperoient; comme on voit les gouttes d'eau, dont la circonférence d'une roue est chargée, s'écarter dès que la roue tourne avec quelque vîtesse.

Les Coperniciens y répondent mal.

Il semble que les Coperniciens, qui avoient si bien répondu à la premiere, devoient répondre à la seconde, que les parties de la terre ne se dissipent pas, parce qu'elles tendent au centre avec un force supérieure à celle qui paroît les devoir écarter. En effet, on démontre aujourd'hui que la force centripete est environ dix-sept fois plus grande que la force centrifuge. Il falloit donc seulement conclure que la terre est plus élevée sous l'équateur, & que si l'expérience venoit à confirmer cette conjecture, on auroit une nouvelle preuve de sa rotation. Mais les Coperniciens qui conservoient encore malgré eux quelque reste de péripatétisme, répondirent en prenant pour principe la vieille division du mouvement en

rectiligne & circulaire. Le mouvement circulaire, dirent-ils, ne dissipe pas les parties de la terre, parce qu'il leur est naturel; au lieu qu'il ne l'est pas aux gouttes d'eau qui sont attachées à la circonférence d'une roue.

On objectoit encore qu'une pierre qu'on laisseroit tomber du haut d'une tour ne tomberoit pas au pied, si la terre tournoit d'occident en orient. A quoi on répondoit que dans un vaisseau qui seroit à la voile, une pierre tombant du haut du mât, fraperoit au pied le tillac. Cette expérience familiere aux matelots, n'étoit pas connue de tous les philosophes; & Gassendi fut enfin obligé de la faire.

Autre objection.

Cette expérience, auparavant mal faite, avoit trompé Tycho-Brahé, qui prenant à la lettre quelques passages de l'écriture, mit la terre au centre du monde, & la priva de tout mouvement: pour prendre un milieu entre l'ancien systême & le nouveau, il supposa que toutes les planetes tournent autour du soleil, & qu'en même temps elles accompagnent cet astre dans la révolution diurne & annuelle, qu'il lui fait faire autour de notre globe. C'étoit conserver ce qu'il y a de plus choquant dans le systême de Ptolomée. Descar-

Elle trompe Tycho-Brahé. Systême de cet astronome.

tes voyant les perſécutions qu'on faiſoit à Galilée, paroît avoir cherché à ſe concilier avec ceux qui s'obſtinoient à croire l'immobilité de la terre; car il définit le mouvement, *le tranſport d'un corps de la proximité de ceux auxquels il touchoit, & qu'on regarde comme en repos par rapport à lui.* En conſéquence, il pouvoit dire que la terre eſt immobile, puiſqu'elle ne s'éloigne point du fluide qui l'environne. Mais c'eſt définir le mouvement rélatif ou apparent, au lieu du mouvement abſolu ou réel.

Ses découvertes.

Tycho-Brahé étoit danois. Il a précédé Galilée, étant né en 1546 & mort en 1601. Fort exact & plein de ſagacité, il a rendu de grands ſervices à l'aſtronomie par la juſteſſe de la plupart de ſes obſervations. Il découvrit la réfraction des rayons de lumiere dans l'athmoſphere, ou du moins il la vit beaucoup mieux que ceux qui l'avoient apperçue avant lui, & il la ſoumit au calcul. Il fit ſur les inégalités de la lune pluſieurs découvertes, qui ont fort perfectionné la théorie de cette planete. Il détermina le lieu d'un grand nombre d'étoiles fixes. Il démontra que les cometes ſont beaucoup plus élevées que la lune, parce qu'elles n'ont qu'une très petite parallaxe. Enfin il a laiſſé un grand éleve: je veux parler de Képler.

La passion de Képler étoit de découvrir la raison des choses. A peine commençoit-il à étudier l'astronomie, qu'il voulut savoir pourquoi il y avoit six planetes ; pourquoi les dimensions de leurs orbites étoient telles que Copernic les avoit observées ; & quelle étoit la loi de leurs révolutions. Rempli des analogies mystérieuses des Pythagoriciens, il crut avoir déterminé le nombre des planetes & leur distance au soleil, en considérant seulement les propriétés des nombres & des figures ; & il publia ses prétendues découvertes en 1593. Il étoit jeune encore, puisqu'il n'avoit alors que vingt-deux ans, étant né en 1571, dans le duché de Wirtemberg.

Képler, jeune encore, fait un mauvais systême.

Tycho-Brahé, à qui il envoya un exemplaire de son livre, démêla du génie parmi les rêves du jeune astronome. Il lui conseilla de ne pas se presser de chercher les causes, & de commencer par s'assurer des phénomenes. Képler qui a publié lui-même le conseil que cet homme sage lui avoit donné, eut la sagesse d'en profiter. Il se rendit à Prague auprès de lui : il n'eut plus d'autre objet que de partager les travaux de ce grand astronome ; & lorsqu'il le perdit, en 1601, il se trouva dans une route, qui le devoit conduire à de nouvelles découvertes.

Corrigé par Tycho-Brahé, il observe.

Il détermine l'ellipse de mars.

Jusqu'alors on croyoit que les planetes étoient emportées d'un mouvement uniforme dans les orbites circulaires. Képler, en observant mars, découvrit le faux de cette hypothese. Il soupçonna d'abord que cette planete décrivoit une ovale : il en détermina fort bien l'excentricité, & il se flatta d'en avoir tracé le cours. Mais lorsqu'il en revint aux observations, il ne les trouva d'accord avec ses calculs, que lorsque cette planete étoit aphélie & périhélie. Hors de-là, les distances calculées se trouvoient plus grandes que les distances observées, sur-tout à mesure que mars approchoit des lieux moyens. Il reconnut donc que l'ovale qu'il avoit supposée, avoit le défaut d'être trop renflée. Il voulut la corriger ; & il en imagina une autre trop applatie, de sorte que mars qu'il croyoit déja tenir, lui échappa une seconde fois. Alors cherchant un milieu entre l'ovale & le cercle, il imagina une ellipse à laquelle la planete voulut bien s'assujettir.

Premiere analogie de Képler.

Dès qu'il eut déterminé cette ellipse, il n'eut pas de peine à s'assurer, que mars, plus lent vers son aphélie, étoit plus vîte vers son périhélie ; & que son mouvement réellement inégal, varioit de maniere qu'un rayon, tiré de cette planete au soleil, balayoit des aires égales en temps égaux. Telle est la premiere loi

que Képler découvrit, & qu'il retrouva encore dans les révolutions des quatre ſatellites de jupiter. C'eſt pourquoi il la regarda camme une loi, qui regle le mouvement de toutes les planetes.

Seconde analogie.

Ayant enſuite conſidéré que les planetes, placées à des diſtances différentes du ſoleil, font auſſi leurs révolutions dans des temps différents; il conçut qu'il ſeroit poſſible de découvrir quelque analogie entre les diſtances & les temps périodiques. Il vit d'abord que ſaturne devroit achever ſa révolution dans neuf ans & demi, s'il avoit une vîteſſe égale à celle de la terre, puiſqu'étant neuf fois & demi plus loin du ſoleil, il décrit auſſi une orbite neuf fois & demi plus grande. Or, la révolution de cette planete eſt d'environ vingt-neuf ans. Les temps périodiques augmentent donc dans une plus grande proportion que les diſtances. Cependant ils n'augmentent pas non plus en raiſon du quarré de ces mêmes diſtances, puiſqu'alors la révolution de ſaturne ſeroit de quatre-vingt-dix ans. La vraie proportion des temps périodiques doit donc ſe trouver entre celle des diſtances & celle des quarrés des diſtances. Képler dit qu'après être tombé à ce ſujet dans pluſieurs mépriſes, il découvrit enfin le 15 mai 1618, que les quarrés des temps périodiques des planetes ſont toujours

dans la même proportion que les cubes de leur diſtance moyenne au ſolèil. Les ſatellites de jupiter confirmerent encore cette découverte ; & depuis cet aſtronome, toutes les obſervations & tous les calculs en ont donné de nouvelles preuves. Vous ſavez quel jour ces deux analogies, auxquelles on a conſervé le nom de Képler, répandent ſur le ſyſtême du monde.

Penſées de Képler ſur la gravité.

Képler a penſé ſur la gravité comme Copernic. Il a même été plus loin : car il a dit que les actions combinées de la terre & du ſoleil ſont la cauſe des irrégularitées de la lune ; que la lune & la terre ſe réuniroient, ſi elles n'étoient pas retenues ; que le flux & le reflux ſont l'effet de l'attraction de la lune ; & que toutes les planetes gravitent vers le ſoleil. Cependant il falloit qu'il conçut encore bien imparfaitement cette gravitation ; puiſque dans la ſuite il l'abandonna tout-à-fait pour d'autres principes fort extraordinaires. Car il imagina comme répandue dans l'eſpace, une certaine image immatérielle, qui, ſortant du ſoleil, enveloppoit les planetes, & les forçoit à tourner avec elle autour de cet aſtre. On lui reproche encore beaucoup d'autres idées de cette eſpece. Telle eſt, par exemple, l'analogie qu'il a cru trouver entre les mouvements des corps céleſtes & les ſept tons de

la gamme. Mais il ne faut pas le juger d'après des opinions qui ſont un reſte de l'eſprit ténébreux de tant de ſiecles, & qui doivent ſeulement nous étonner davantage, quand nous conſidérons la lumiere que cet aſtronome a répandue.





# CHAPITRE VI.

*Naiſſance de pluſieurs ſciences. L'algebre, l'analyſe, principes de méchanique, loix du mouvement, l'horloge à pendule.*

Les découvertes, qu'on doit à l'obſervation étendront nos connoiſſances & nous forceront à créer de nouvelles ſciences & de nouveaux arts.

KÉPLER & Galilée ſont l'époque où la philoſophie commence. Les ſuccès de ces deux obſervateurs ouvrent enfin une route, dans laquelle pluſieurs hommes de génie vont entrer. On va continuer d'obſerver; on cherchera les cauſes en remontant de phénomenes en phénomenes; & on renoncera peu à-peu aux hypotheſes & aux principes vagues.

Dès que nous ne cherchons plus la nature dans notre imagination, l'étude que nous nous propoſons n'a plus de bornes: elle embraſſe l'univers. La philoſophie n'eſt plus la ſcience d'un homme, qui médite les yeux fermés: c'eſt l'hiſtoire de la nature: elle tient à tous les arts. Combien donc ne faudra-t-il pas acquérir de connoiſ-

connoiſſances pour y faire des progrès? & dans combien de genres?

Auſſi les ſciences déja connues vont s'étendre, & de nouvelles vont naître. Une découverte mettra dans la néceſſité d'en faire d'autres. Les objets d'étude ſe multiplieront: on ne pourra pas ſe borner à un ſeul: la vue ſe portera toujours au delà: on embraſſera tous les jours davantage: on étudiera une multitude d'arts & de ſciences à la fois.

De l'optique perfectionnée naîtront la catoptrique & la dioptrique.

Le téleſcope, encore imparfait, paroît n'avoir été trouvé que pour nous montrer une ſcience, dont nous connoiſſions à peine quelques éléments. Si nous le voulons perfectionner, il faudra obſerver les rayons depuis le corps lumineux juſqu'aux ſurfaces qu'ils éclairent; découvrir comment ils ſe réfléchiſſent, comment ils ſe briſent en paſſant d'un milieu dans un autre, ſuivre par-tout le chemin qu'ils tracent, expliquer le phénomene de la viſion; & nous formant de nouveaux yeux, voir les objets qui juſqu'ici nous ont échappé par leur éloignement ou par leur petiteſſe. Ainſi de l'optique mieux connue naîtront la catoptrique & la dioptrique.

L'aſtronomie, alors mieux

A meſure que nous connoîtrons mieux l'aſtronomie, nous perfectionnerons la géographie

connue, perfectionnera la géographie & la navigation, & ce fera une néceſſité d'étudier les méchaniques.

& la navigation. Mais pour étudier ces ſciences avec ſuccès, il ſera encore néceſſaire d'étudier les loix du mouvement. Il faudra développer les principes de la méchanique; & c'eſt alors que les objets d'étude ſe multiplieront ſans fin.

Pour réuſſir dans ces ſciences, il faudra être géométre.

Cependant il ne ſuffira pas d'amaſſer des expériences & des obſervations. Il faut encore rendre raiſon des phénomenes, faire ſervir la nature à nos uſages, connoître par conſéquent ſes forces, les loix qu'elle ſuit, la régler en quelque ſorte nous-mêmes. Or, c'eſt à quoi nous ne réuſſirons, qu'autant que nous ſuivrons la génération des effets, non-ſeulement en obſervant, mais encore en meſurant & en calculant. La géométrie nous deviendra donc abſolument néceſſaire.

Ce ſera donc encore une néceſſité de perfectionner la géométrie.

Les objets de nos recherches venant à s'étendre & à ſe multiplier, les rapports en ſeront plus compliqués; & les problêmes plus difficiles à réſoudre. Mille obſtacles nous arrêteront par conſéquent à chaque pas, ſi la géométrie ne ſe perfectionne pas encore. En un mot la géométrie doit être appliquée à la méchanique, & ces deux ſciences doivent l'être enſemble à toutes les parties de la philoſophie, & ſe perfectionner avec elles.

Voilà, Monſeigneur, les ſciences, qui vont occuper pluſieurs grands eſprits pendant le cours du dix-ſeptieme ſiecle. Voyons-les dans leurs commencements : ce ſeroit un trop grand ouvrage que de les développer en entier ; & puis, ſi nous voulons dire la vérité, nous n'en ſavons pas aſſez, ni vous ni moi, pour les ſuivre juſqu'au bout.

Voilà les objets qui vont occuper les génies du dix-ſeptieme ſiecle.

Les ſciences doivent leurs progrès aux méthodes rendues plus ſimples ; & ſi elles en ont fait de ſi lents pendant pluſieurs ſiecles, c'eſt que rien n'eſt ſi difficile que de ſimplifier.

Les ſciences doivent leurs progrès à la ſimplicité des méthodes.

Avant l'uſage des chiffres arabes, l'art de calculer, ſi néceſſaire pour ſuivre les procédés de la nature, ne pouvoit être que très-borné. Les problêmes ne ſe pouvoient réſoudre qu'à force de tête, & ils devenoient impoſſibles pour peu qu'ils fuſſent compliqués. Ce fut vers l'an 960 ou 970 que les chiffres arabes commencerent à s'introduire dans l'égliſe d'occident : on en eut l'obligation à Gerbert, depuis pape, ſous le nom de Silveſtre II. Mais il ſe paſſa pluſieurs ſiecles encore, avant qu'ils fuſſent généralement connus.

L'art de calculer en eſt la preuve.

L'algebre eſt aux chiffres arabes ce que ceux-ci ſont aux chiffres romains : ce n'eſt qu'une méthode plus ſimplifiée. Nous la devons encore aux Arabes : ce fut Léonard de Piſe qui

l'apporta en Italie au commencement du quinzieme ſiecle. Elle y fit d'abord des progrès aſſez rapides.

Eſſayez de diviſer deux cents quatre mille neuf cents quatre-vingt-quatre, par ſix cents cinquante-ſept, ſans exprimer ces nombres autrement que je fais; vos efforts ſeront inutiles, ou vous n'en viendrez à bout qu'avec une grande contention d'eſprit. Au contraire ſi vous vous ſervez des chiffres arabes, la diviſion ne ſera plus qu'une opération purement méchanique; & vous trouverez d'un coup de plume ce que vous cherchez. L'expreſſion algébrique eſt encore plus abrégée. Elle renferme dans un petit nombre de ſignes ce qui demanderoit un grand nombre de chiffres arabes. Elle dégage les calculs dont les rapports trop multipliés fatigueroient l'eſprit; & par ſon moyen on réſout des problêmes qu'il ſeroit difficile de réſoudre autrement, ou que même on ne réſoudroit pas. Vous ſavez tout cela, Monſeigneur, (*) & je ne vous le rappelle, que pour vous faire comprendre que comme on n'a d'abord perfectionné l'art de calculer, qu'autant qu'on a imaginé des méthodes plus ſimples; on ne continuera de le perfectionner encore, que parce qu'on imaginera de nouveaux moyens, qui ſimplifieront davantage.

(*) Mr. de Keralio avoit enſeigné les mathématiques au prince.

L'algébre n'étoit pas au quinzieme siecle telle que vous la connoissez. Les méthodes dont on faisoit usage, se bornoient à un certain nombre de cas, & ne fournissoient que des solutions particulieres. Les expressions algébriques n'étoient pas même encore assez simples. Ce fut au seizieme siecle, que Jean Borel, françois, plus connu sous le nom de Buteo, se servit le premier des lettres de l'alphabet; encore ne les employa-t-il que pour désigner les quantités inconnues. Après lui, François Viete, autre françois, imagina d'exprimer encore les quantités connues par ces lettres, & ce seul changement rendit le calcul plus facile & plus lumineux.

C'est ainsi que l'algébre s'est perfectionnée.

Vous concevez qu'un art est plus parfait, à proportion qu'on le réduit à un plus petit nombre de regles; à quoi on ne peut parvenir, qu'en trouvant des regles plus générales. Or, Viete, s'occupant de cette recherche, découvrit des solutions générales pour des cas, qui auparavant demandoient chacun des solutions particulieres. Toutes ses méthodes étoient simples & ingénieuses; & l'algebre fit de si grands progrès par ses travaux, qu'on regarde ses découvertes comme le germe de celles qui ont été faites après lui.

Viete est encore le premier qui ait appliqué l'algébre à la géométrie. A cet égard Des-

& que la géométrie à la-

*quelle on l'a appliquée, s'est perfectionnée elle-même pour perfectionner ensuite les méchaniques & la physique.*

cartes a néanmoins la gloire de l'invention, par la sagacité avec laquelle il a réussi. A la vérité, il paroît bien facile d'exprimer avec des signes algébriques des lignes & des rapports de lignes : mais le sort des méthodes, lorsqu'elles sont connues, est toujours d'étonner d'autant moins qu'elles sont plus simples ; & cependant leur simplicité même est souvent ce qui avoit empêché de les découvrir. Il ne suffisoit pas de voir qu'on peut se servir en géométrie des lettres de l'alphabet ; il falloit encore savoir juger des avantages que l'analyse algébrique procureroit à cette science, & trouver des méthodes générales pour en faire l'application avec succès. C'est dans cette partie sur-tout, qu'au jugement des meilleurs mathématiciens, Descartes montre un génie supérieur. Il développa la théorie des courbes avec une sagacité singuliere : il l'étendit à quantité de problêmes difficiles, que la simplicité de ses méthodes rendoit cependant faciles à résoudre : & la géométrie prenant un nouvel essor, fut propre à répandre un nouveau jour sur toutes les parties de la physique, auxquelles on l'applique. Dans le même temps la France avoit un autre géometre, qui faisoit voir presque autant d'invention que Descartes, & qui ayant imaginé des méthodes quelquefois plus simples, a mis sur la voie pour en trouver de plus générales encore. C'est Fermat, conseiller au parlement de Toulouse.

La géométrie des anciens étoit bornée par l'imperfection de ses méthodes. Comme elle étoit assujettie à procéder par une suite de raisonnements développés, les rapports s'embarrassoient, lorsqu'ils se compliquoient à un certain point, & ils échappoient enfin à l'esprit. En effet, s'il est certain que l'évidence consiste dans l'identité, il ne l'est pas moins que l'identité ne sera sensible qu'à proportion que nous rapprocherons davantage les termes identiques, en substituant une expression abrégée à de longs raisonnements ; c'est alors qu'on verra sans peine, ou même sans effort, ce qu'on ne pouvoit pas appercevoir auparavant. Tel est l'avantage de l'analyse de Descartes.

Les méthodes se simplifient en substituant des expressions abrégées : c'est ce qui fait l'analyse de Descartes.

La géométrie étoit alors cultivée avec émulation. Vous comprenez que les nouvelles vues des Descartes n'ont pas peu contribué à entretenir ou même à augmenter le goût de cette étude : pour peu qu'on l'aimât, il étoit naturel de l'aimer davantage. On se trouvoit transporté dans un nouveau pays, où tout excitoit la curiosité, & où chacun se flattoit de faire des découvertes. On cherchoit donc : on imaginoit des problêmes difficiles : on se faisoit des défis : c'étoit à qui auroit l'avantage de l'invention. Le pere Mersenne, en relation avec tous les savants, & savant lui-même, avoit sur-tout le talent d'élever des questions curieuses,

Du temps de ce philosophe, & depuis, on a cultivé la géométrie avec passion, & l'analyse s'est perfectionnée de plus en plus.

& d'entretenir dans les esprits cette fermentation, qui hâte les progrès des sciences.

Il est des temps où il semble que le génie devienne contagieux. Cette contagion, qui ne gagne pas dans tous les siecles, gagna de plus en plus depuis Descartes jusqu'a la fin du dix-septieme, & au delà. On inventa de nouvelles méthodes, on les généralisa, on les simplifia, on se fit encore des défis. Wallis, Grégori & Barrow se distinguerent sur-tout dans cette carriere. Le dernier, en simplifiant une des méthodes de Fermat, fut au moment de trouver le calcul différentiel: il ne lui restoit qu'à généraliser un peu plus. Mais cette découverte étoit réservée à Newton. C'est ainsi que l'analyse fut successivement portée à un point de perfection, où je ne crois pas que vous vouliez la suivre. Comme vous connoissez de réputation les autres grands géometres, je ne vous les nommerai pas, & je passe à autre chose.

Il n'y a point de repos réel.

Il n'y a point de repos absolu dans l'univers : tout corps se meut réellement. Ce que nous nommons repos, n'est que l'état d'un corps qui ne change pas de situation par rapport à d'autres. Le repos n'est qu'apparent.

Il n'y a point de repos relatif, sans une tendance au mouvement.

Par-tout où nous croyons appercevoir du repos, il y a une tendance à un mouvement relatif; & tout corps qui nous paroît immobile, se mouvroit à nos yeux, si ses efforts pour se

mouvoir n'étoient pas combattus par des efforts contraires. Tout ce qui se repose sur la terre, tend au centre; & ce qui est au centre, tend à la circonférence. En un mot, toutes les parties de la matiere ont une infinité de tendances en tous sens, puisqu'agissant mutuellement les unes sur les autres, chacune est attirée par toutes, & toutes sont attirées par chacune. Vous voyez par-là combien dans le principe de la gravitation universelle les causes & les effets se compliquent.

C'est dans les loix du mouvement & dans celles de l'équilibre que sont les principes des méchaniques.

Cette complication de cause & d'effets est ce que la méchanique se propose de démêler & de développer. Cette étude vaste se borne cependant à découvrir les loix du mouvement de l'équilibre; & vous concevez que ces loix étant une fois connues, on aura les principes de la méchanique.

Pour les découvrir il faut donc mesurer & calculer.

Pour réussir dans ces recherches, il ne suffit pas d'observer: il est évident qu'il faut encore mesurer, calculer; & l'analyse la plus délicate devient absolument nécessaire.

C'est pourquoi la méchanique & la géometrie se cultivent ensemble.

La méchanique n'a donc pu faire des progrès, qu'autant que la géométrie en a fait elle-même. Cependant elles se suivent de si près, qu'elle marchent, pour ainsi dire, de front. Aussi les grands hommes dont j'ai déja parlé,

ont-ils cultivé l'une & l'autre en même temps. Tâchons de nous faire une idée générale de leurs travaux. Je suivrai l'ordre de leurs découvertes, & pour abréger, je parlerai peu de leurs méprises.

Galilée fait voir que des corps de pesanteur inégale tombent avec la même vîtesse.

Le célebre Galilée s'est encore distingué dans les méchaniques. Les péripatéticiens enseignoient, comme un axiome, que la vîtesse des corps graves dans leur chûte est en même raison que leur pesanteur. Galilée combattit d'abord ce préjugé par une expérience. En présence d'un grand nombre de personnes que la curiosité avoit attirées, il laissa tomber du haut d'un dôme des corps de pesanteur fort inégale, & tout le monde, jusqu'aux Péripatéticiens mêmes, vit qu'il n'y avoit presque pas de différence dans le temps de leur chûte.

Il y auroit eu lieu de s'étonner, si cette expérience n'eût pas réussi : car la pesanteur d'un corps n'est que la somme des pesanteurs des parties de matiere qui le composent, & plus de pesanteur suppose seulement un plus grand nombre de parties. Or, soit qu'on prenne ces parties ensemble, soit qu'on les prenne séparément, en égale quantité, ou en quantité inégale, on ne peut pas présumer qu'elles tomberont avec plus de vîtesse les unes que les autres. Dix pieces d'or, chacune d'une once, doi-

vent certainement tomber en même temps. Qu'on en réunisse neuf, elles n'en feront pas plus précipitées dans leur chûte pour avoir été réunies. Elles n'auront donc pas plus de vîtesse qu'une piece d'une once.

Lorsque les corps n'ont pas la même densité, la résistance de l'air met une différence sensible dans le temps de leur chûte : mais vous savez que dans la machine pneumatique, la plume tombe avec la même vîtesse que l'or.

Cette expérience de Galilée souleva contre lui tous les vieux professeurs ; de sorte qu'il fut contraînt de quitter Pise & de se retirer à Padoue, où on lui donna une chaire.

Il découvre les loix du mouvement accéléré dans la chute des corps.

Alors moins contrarié, il s'occupa de recherches plus difficiles, & il découvrit les loix du mouvement accéléré dans la chûte des corps. Il démontra que dans les temps 1, 2, 3, 4, les espaces parcourus successivement sont 1, 3, 5, 7; & que tous pris ensemble, depuis le commencement de la chûte, ils sont comme le quarré des temps.

Il fait voir que le long d'un plan incliné, elles sont les mê-

Il prit une longue piece de bois dans laquelle il fit creuser un canal ; & l'ayant inclinée de maniere que la lenteur du mobile lui permît de comparer le temps avec l'espace parcou-

[redacted] mes, que dans une direction perpendiculaire.

ru, il trouva toujours que dans un temps double l'eſpace étoit quadruple; dans un temps triple, neuf fois auſſi grand, &c. Cette expérience confirmoit ſes raiſonnements ; & faiſoit voir que le long d'un plan incliné l'accélération ſuit les mêmes loix que dans la direction perpendiculaire.

L'idée qu'il s'en fait, lui découvre les loix du pendule dans ses vibrations.

Pour ſe faire une idée plus préciſe du mouvement accéléré dans l'un & l'autre cas, il repréſenta des plans inclinés par des lignes tirées des extrémités du diametre d'un cercle, & il repréſenta la direction perpendiculaire par le diametre même. Quoique toutes ces lignes fuſſent inégales, il démontra que le mobile les parcouroit chacune dans le même temps, qu'il auroit employé à parcourir le diametre.

Cette théorie le conduiſit à découvrir les loix que le pendule ſuit dans ſes vibrations. Il en vit naître, comme une conſéquence, la vérité d'une obſervation qu'il avoit déja faite. C'eſt que les vibrations d'un même pendule ſont iſochrones, c'eſt-à-dire, que les petites ſe font dans le même temps que les grandes : il faut néanmoins qu'elles ſoient toutes aſſez petites.

Il détermine le rapport de

Comparant enſuite des pendules inégaux, il découvrit que dans un même temps le nom-

bre des vibrations eſt réciproquement comme la racine quarrée de la longueur, ou autrement que le quarré de ce nombre eſt réciproquement comme la longueur même. Alors pour meſurer la hauteur des voûtes des égliſes, il n'avoit plus qu'à comparer le nombre des vibrations des lampes qui y ſont ſuſpendues avec le nombre de celles que faiſoit dans le même temps un pendule d'une grandeur connue. Il en fit pluſieurs fois l'expérience.

la longueur du pendule au nombre des vibrations.

Le pendule lui ſervit encore à démontrer, que dans la chûte des corps la vîteſſe n'eſt pas comme la peſanteur. Car deux pendules égaux, dont l'un eſt chargé d'un poids dix fois plus peſant, font leurs vibrations dans le même temps à peu de choſe près.

Juſqu'alors on n'auroit pas imaginé qu'il fût poſſible de tracer la courbe que décrit un corps projeté obliquement. La choſe devint facile à Galilée. Il n'eut qu'à conſidérer le mouvement de projection modifié par le mouvement que produit la peſanteur, dont il connoiſſoit les loix; & il trouva que cette courbe eſt une parabole. Cette derniere découverte lui fit ſur-tout beaucoup d'honneur: mais toutes doivent lui en faire: car nous y trouvons un germe, qui en ſe développant peu-à-peu, développera le ſyſtême du monde.

Il découvre la courbe que décrit un corps projeté obliquement.

Castelli & Torricelli ses disciples.

Castelli & Torricelli, disciples de Galilée, s'appliquerent particuliérement à l'hydraulique, partie des méchaniques, dont la connoissance est sur-tout nécessaire en Italie. Le second écrivit aussi sur les mêmes sujets que son maître, & il ajouta de nouvelles vues à la théorie des mouvements accélérés. Mais ne voulant parler que des principales découvertes, je passe sur ces détails, pour venir à la pesanteur de l'air.

On voyoit les effets de la pesanteur de l'air & on les expliquoit par l'horreur du vuide.

Plusieurs expériences démontroient la pesanteur de l'air. On en voyoit les effets dans les siphons, les pompes aspirantes, &c., & on leur cherchoit une autre cause dans une certaine horreur, qu'on prétendoit que la nature a du vuide. Lorsque Galilée remarqua que les pompes aspirantes n'élevent l'eau qu'à la hauteur de trente-deux pieds; il en conclut seulement que la force de la nature pour éviter le vuide est limitée, & que la colonne d'eau en est la mesure. En conséquence il faisoit du vuide avec les poids qui détachoient un piston du fond d'un tube.

Galilée, qui croyoit l'air pesant, tenoit lui même à ce préjugé.

Galilée n'ignoroit pas la pesanteur de l'air: il montre même comment on la peut prouver. Pourquoi donc faut-il que, tenant encore au préjugé de l'horreur du vuide, il n'imagine pas que la colonne d'eau peut être soutenue par le

contrepoids d'une colonne d'air ? On croiroit qu'il auroit dû faire cette découverte, puisqu'il y touchoit. C'est ainsi que Viete de proche en proche eût pu découvrir jusqu'au calcul différentiel : mais il semble qu'il y ait un terme, où les plus grands esprits s'arrêtent d'eux-mêmes, sans avoir trouvé d'obstacles.

Torricelli franchit ce terme. Pour faire l'expérience du vuide en petit, il remplit de mercure un tube de verre scellé par l'un des bouts. Il jugeoit que quelle que fût la force qui soutenoit une colonne d'eau de trente-deux pieds, elle soutiendroit également tout autre fluide ; & que le mercure pesant environ quatorze fois autant que l'eau, il se soutiendroit à la hauteur d'environ vingt-huit pouces, s'il plongeoit l'orifice du tube dans un vase plein de mercure. Cette expérience ayant parfaitement réussi, Torricelli chercha la cause de ce phénomene, & soupçonna enfin que la masse d'air qui portoit sur le mercure extérieur, étoit le contrepoids qui soutenoit le fluide au dessus de son niveau. Il eût sans doute fait de nouvelles expériences pour s'assurer de cette découverte ; mais il mourut à la fleur de son âge, lorsqu'il pouvoit rendre encore de grands services à la philosophie.

L'expérience du mercure qui se soutient dans un tube au dessus de son niveau, fait soupçonner la pesanteur de l'air à Torricelli.

1647

L'expérience de Torricelli fit beaucoup de bruit. Le pere Mersenne, qui en fut informé

Pascal acheve de démontrer

la pesanteur de l'air.

le premier, en répandit la nouvelle dans Paris; où elle fut répétée; & Pascal, alors âgé de vingt-trois ans, fit à ce sujet un traité, dans lequel il employoit le principe de l'horreur du vuide, & qui dès ce moment lui fit un nom. Ayant ensuite appris le soupçon que Torricelli avoit eu, il le vérifia en faisant l'expérience dans le vuide: car le mercure ne se soutint plus dans le tube. Il sentoit cependant qu'il falloit plus d'une preuve, pour combattre un vieux préjugé dont il ne s'étoit pas garanti. Il fit donc faire l'expérience de Torricelli sur le Puy-de-dome, haute montagne d'Auvergne. Or, la hauteur du mercure à mi-côte ayant été moindre de quelques pouces qu'au pied, & moindre encore au sommet, on ne put plus douter que ce fluide ne fût soutenu dans le tube par le poids de l'athmosphere. Pascal s'en assura lui-même à Paris: car étant monté sur une tour élevée d'environ vingt-cinq toises, il trouva dans la hauteur du mercure une différence de plus de deux lignes.

Descartes est le premier qui ait expliqué par la pesanteur de l'air l'expérience du mercure suspendu dans le tube.

Descartes au reste est le premier qui ait rejeté le principe de l'horreur du vuide. Avant que Torricelli eût formé ou communiqué ses soupçons sur la suspension du mercure, il l'avoit lui-même expliquée par le poids de l'air. Il prédit le succès de l'expérience qu'on se proposoit de faire sur le Puy-de-dome, & il pourroit bien en

en avoir donné l'idée à Pascal : il la revendique au moins dans une de ses lettres. Quand on pense à la sagacité de ce philosophe, on regrette qu'il ait préféré le plaisir d'imaginer à celui d'observer.

Loix générales du mouvement données par Descartes.

Après la découverte de la pesanteur de l'air, les loix du mouvement devinrent le principal objet des recherches des physiciens géometres. Descartes s'en étoit déja occupé, & avoit établi pour loix générales, que le mouvement subsiste dans un corps avec la même vîtesse & la même direction, tant qu'aucun obstacle ne le détruit pas, ou n'en change pas la vîtesse & la direction ; que tout mouvement ne se fait de sa nature qu'en ligne courbe, que parce que sa direction est continuellement changée par quelque obstacle ; en sorte que si l'obstacle cessoit, le corps s'échapperoit par la tangente, au point où l'obstacle auroit cessé.

La société royale propose la recherche des loix de la nature dans le choc des corps

Ces loix sont suffisamment démontrées par l'expérience. Mais Descartes n'ayant pas réussi à découvrir les loix particulieres que la nature suit dans le choc des corps, la société royale de Londres en proposa la recherche à ceux de ses membres qui s'appliquoient à perfectionner les méchaniques. Wallis, Wren & Huyghens y travaillerent séparément, se rencontrerent dans les principes, & satisfirent avec le même succès à ce qu'on leur avoit demandé.

Il faut d'abord distinguer deux sortes de corps: les corps élastiques, dont la figure se rétablit après le choc dans son premier état; & les corps durs, absolument privés de ressort.

Principe général de ces loix.

On établit ensuite pour principe général, qu'une force appliquée à mettre un corps en mouvement, lui donne une vîtesse d'autant moindre qu'il est plus grand; & qu'un corps choqué détruit dans le corps choquant autant de mouvement, que le corps choquant lui en communique.

Loix du choc dans les corps parfaitement durs.

Supposons donc qu'un corps dur, poussé avec une certaine vîtesse, choque un autre corps dur en repos; la force, qui étoit employée à le mouvoir seul, les meut tous deux après le choc. La quantité de masse en mouvement est donc plus grande: la vîtesse commune aux deux corps est donc moindre. Elle sera, par exemple, les deux tiers de ce qu'elle étoit avant le choc, si le corps choquant est double de l'autre.

Si un corps en choque un autre qu'il suit & qu'il atteint, il ne le frappera qu'avec l'excès de vîtesse qu'il a sur lui. Or, cet excès se partagera entre les deux, de la même maniere que dans le cas où l'un des deux corps étoit en repos, c'est-à-dire, en raison des masses. Il ne reste donc qu'à répartir cet excès dans cette pro-

portion, pour déterminer de combien la vîtesse du corps choqué sera accélérée, & de combien celle du corps choquant sera retardée : alors on aura la vîtesse commune.

Enfin si ayant une inégale quantité de mouvement, ils se choquent avec des directions contraires; celui qui a le plus de mouvement détruira tout à-fait le mouvement de celui qui en a moins, & en perdra lui-même autant qu'il en aura détruit. Car deux mouvements égaux & directement opposés, doivent se détruire mutuellement. Le corps choquant agira donc avec le surplus qui lui reste comme sur un corps en repos; & ce surplus s'étant réparti en raison des deux masses, ils iront ensemble dans la direction du corps qui avoit le plus de mouvement.

Pour déterminer ensuite les loix, qui ont lieu dans le choc des corps parfaitement élastiques, il suffit de considérer l'effet que le ressort doit produire.

Loix du choc dans les corps parfaitement élastiques.

Lorsqu'un corps de cette espece en choque un autre en repos, il le presse & en est pressé, & cette pression réciproque augmente, jusqu'à ce que de part & d'autre, les ressorts soient aussi bandés qu'ils peuvent l'être. Or, s'ils restoient dans cet état de pression, sans faire d'effort pour se rétablir; il est évident que les deux

corps feroient mus dans la même direction, & que la force feroit répartie en raifon des maffes. Il arriveroit feulement que dans la preffion réciproque, il y auroit une partie du mouvement détruite par la réaction du corps choqué: car dans ce cas, le corps choquant eft comprimé par une force, qui le repouffe en arriere, & qui par conféquent ralentit fon mouvement. Mais cela n'arrive pas: au contraire, le reffort des deux corps fe débande avec la même force, avec laquelle il a été bandé; & comme il appuie également fur les deux, il les repouffe en fens contraire, en leur diftribuant la force avec laquelle il réagit.

Si les deux corps font égaux, le corps choquant fera repouffé par la réaction du reffort, avec une force égale à celle avec laquelle il a frappé. Il s'arrêtera donc, & le corps, qui étoit en repos, fera pouffé en avant par la réaction du même reffort, & prendra la vîteffe qu'avoit le corps choquant.

Dans la fuppofition où étant égaux, ils feroient mus l'un contre l'autre avec des vîteffes égales, ils réfléchiront avec la même vîteffe qu'ils avoient chacun avant le choc; car à l'inftant où le reffort fe débande, il réagit fur tous deux avec la même force avec laquelle il a été bandé. Ils ne feront donc que changer de direction.

Chacun des deux ne retourne en arriere, que parce qu'il eſt pouſſé par l'autre, & vous voyez, par conſéquent, qu'il ſe fait entre eux un échange de vîteſſe. L'un reçoit celle de l'autre, & lui rend la ſienne. Sur ce principe, vous pouvez prévoir ce qui arriveroit, s'ils ſe choquoient avec des vîteſſes inégales. On pourroit faire bien d'autres ſuppoſitions, ſuivant la différence des maſſes & des vîteſſes.

Ces loix peuvent être appliquées aux corps dont l'élaſticité n'eſt pas parfaite.

Si d'après ces loix on vouloit trouver ce qui arriveroit dans le choc, lorſque l'élaſticité n'eſt pas parfaite, on chercheroit d'abord la vîteſſe que chaque corps acquerroit, ou perdroit par le choc, en ſuppoſant que les corps qui ſe choquent ſont abſolument privés de reſſort. Il faudroit enſuite doubler cette vîteſſe, ſi les corps étoient parfaitement élaſtiques, parce que le reſſort parfait produit ou détruit autant de vîteſſe, que le choc même en produit ou en détruit dans les corps ſans reſſort. Si la force du reſſort n'eſt pas entiere, par exemple, ſi elle n'eſt que la moitié de la force parfaite, elle ne produira que la moitié de la vîteſſe que les corps ſans reſſort acquerroient ou perdroient par le choc, & dans ce cas on augmentera de la moitié la vîteſſe acquiſe ou perdue par le choc ſans reſſort. Mais c'en eſt aſſez : de plus grands détails nous meneroient trop loin ; il nous ſuffit d'appercevoir les prin-

cipes. Nous allons considérer de la même maniere les recherches d'Huyghens sur les forces centrifuges.

Recherches d'Huyghens sur les forces centrifuges.

Vous concevez qu'avec la même vîtesse les forces centrales seront plus grandes, à proportion que le mobile décrira un plus petit cercle. Car puisque la courbe s'écarte alors davantage de la ligne droite, le mobile fait plus d'efforts pour s'échapper; & par conséquent, il en faut plus aussi pour le retenir. Dans ce cas, les forces centrifuges & centripetes sont donc nécessairement plus grandes. Vous remarquerez de même qu'elles le sont encore plus, lorsque, dans un même cercle, un corps se meut avec une plus grande vîtesse. Tout cela est facile. Mais quel est le rapport des forces centrifuges dans ces différentes suppositions? C'est ce qu'il falloit déterminer exactement, & ce que Huyghens a tenté le premier.

Dans le cas où des cercles égaux sont décrits par des corps de même masse avec des vîtesses inégales, il démontra que les forces centrifuges sont comme les quarrés des vîtesses; c'est à-dire, neuf fois aussi grandes, si les vîtesses sont triples. Si, au contraire, avec la même vîtesse, les circonférences étoient inégales; les forces centrifuges seroient réciproquement comme les rayons: doubles, si le ra-

yon n'eſt que la moitié : triples, s'il n'eſt que le tiers.

Huyghens ne ſe contenta pas d'avoir démontré ces rapports : il découvrit encore la quantité abſolue de force centrifuge dans un mobile, qui ſe meut avec une vîteſſe déterminée. Mais cette théorie ſeroit trop forte pour nous : il nous ſera plus facile de nous faire quelque idée d'une autre invention de ce grand méchanicien.

Il invente l'horloge à pendule.

Galilée, qui avoit le premier obſervé l'égalité de durée entre les oſcillations du pendule, avoit eu deſſein de s'en ſervir pour meſurer le temps, & en avoit fait naître l'idée à quelques aſtronomes. Cette recherche demandoit qu'on trouvât le moyen de perpétuer les vibrations, & de les compter, ſans être obligé de les ſuivre continuellement des yeux. Huyghens occupé de cette découverte, imagina de conſtruire une horloge avec un pendule, qui en modere le rouage & qui l'aſſujettit à un mouvement uniforme. Il eſt adapté de maniere que par ſa partie ſupérieure il communique un mouvement alternatif à un aiſſieu, garni de deux petites palettes ; & ces palettes, qui s'engrenent dans une roue, ne laiſſent paſſer qu'une dent à chaque vibration. Cette roue ſe meut donc auſſi uniformément que le pen-

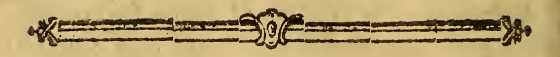
dule, & elle regle le mouvement du rouage entier, dont toutes les parties s'engrenent les unes dans les autres. Enfin le mouvement se perpétue dans le pendule, parce que le rouage, à chaque vibration, lui en rend à peu-près la même quantité, qu'il en perd par le frottement & par la résistance de l'air. Il se meut par ce moyen jusqu'à ce que le ressort ou le poids de l'horloge cesse d'agir. Cette machine ingénieuse, devenue aujourd'hui si commune, fut découverte en 1656.

Il détermine la longueur du pendule, en déterminant le centre d'oscillation.

Mais si on ne connoît pas la longueur d'un pendule, on ne pourra pas juger de la durée de ses vibrations, ni s'assurer, par conséquent, d'en avoir un qui les fasse exactement dans une seconde, par exemple. Or cette longueur, comme vous le savez, n'est pas facile à déterminer. C'est que tout pendule est dans le vrai composé d'une suite de poids qui vont toujours en s'éloignant du centre de suspension. Chacun de ces poids feroit séparément ses vibrations dans des temps différents: mais forcés à se mouvoir ensemble, le plus vîte hâte le plus lent, & en est retardé. S'il étoit possible de les réunir tous dans un point à l'extrémité d'une ligne mathématique, la longueur du pendule seroit celle de cette ligne. Or, quoiqu'ils soient répandus dans toute la longueur du pendule, ils font cependant leurs vibrations, comme

s'ils étoient tous concentrés en un ſeul point, de la même maniere qu'un corps peſe comme ſi toutes ſes parties ſe ramaſſoient dans ſon centre de gravité. Ce point eſt le centre d'oſcillation qu'il falloit trouver pour déterminer la longueur du pendule: problême difficile, dont Huyghens donna la ſolution.





# CHAPITRE VII.

## *De l'optique & de ses premiers progrès.*

A quoi se bornoient les connoissances des anciens sur l'optique.

Les grands progrès de l'optique à la fin du dix-septieme siecle, & la part qu'elle a eue à plusieurs découvertes astronomiques, demandent que nous nous représentions les états par où elle a passé jusqu'à Newton.

Les anciens n'avoient en ce genre que des connoissances très bornées. Ils ont découvert la propagation de la lumiere en ligne droite, & l'égalité de l'angle de réflexion avec l'angle d'incidence. Ptolomée a même connu la réfraction de la lumiere, lorsque les astres sont vus à l'horison; découverte qui étoit du ressort d'un astronome. Il en a conclu qu'on se trompe alors sur le lieu des astres, & cependant il n'a point imaginé qu'il fallût corriger les hauteurs prises. Il dit que si les objets paroissent plus grands à l'horison, c'est un effet du jugement de l'ame, qui les jugeant plus éloignés,

ſe les repréſente ſous un plus grand diametre. Nous ne ſavons pas d'ailleurs juſqu'où il a porté ſes recherches : parce que ſon ouvrage ne nous eſt connu que par quelques citations. Telles ſont les connoiſſances des anciens ſur l'optique. Ils n'avoient pas aſſez d'obſervations pour expliquer les phénomenes : auſſi n'en donnent-ils que des raiſons peu ſatisfaiſantes ou même ridicules.

Jean-Baptiſte Porta, a le premier obſervé les rayons qui entrent dans une chambre obſcure, à laquelle il compare l'œil.

Il faut venir juſqu'au ſeizieme ſiecle, avant de trouver des découvertes en ce genre. encore ſe feront elles bien lentement. Jean-Baptiſte Porta, gentilhomme napolitain, qui mourut en 1515, ayant remarqué que les rayons qu'on laiſſe entrer dans une chambre obſcure, par une ouverture pratiquée dans la fenêtre, peignent au dedans les objets extérieurs, ajoute qu'il va révéler un ſecret dont il a toujours fait myſtere : c'eſt qu'en mettant une lentille convexe à l'ouverture, les images ſont ſi diſtinctes, qu'on reconnoît parfaitement les perſonnes qui ſont dehors. Il dit enſuite que la cavité de l'œil eſt une chambre obſcure. Il devoit donc dire encore que le cryſtallin eſt la lentille convexe. Mais il ne ſuit pas cette comparaiſon, & quoiqu'étant médecin, il dût connoître l'organe de la vue, il s'imagine que les images ſe tracent ſur le cryſtallin.

Maurolicus a le premier connu l'uſage du cryſtallin.

Pluſieurs années après, Maurolicus de Meſſine, un des meilleurs géometres du ſeizieme ſiecle, connut mieux l'uſage du cryſtallin: car il le juge fait pour raſſembler les rayons ſur la rétine. Il explique même ſur ce principe pourquoi les presbytes ont la vue longue & voient mal de près; & pourquoi les myopes ont la vue courte, & voient mal de loin : & il fait voir comment le défaut des premiers ſe corrige avec un verre convexe, & celui des ſeconds avec un verre concave. Il explique encore l'image que forme un miroir concave, en repréſentant comment les rayons ſe réuniſſent dans les points d'un plan oppoſé au miroir. Cependant il n'entre dans aucun détail ſur la maniere dont l'image ſe fait dans l'œil. On ſoupçonne qu'il a pu être arrêté par la difficulté de concilier le renverſement de l'image avec la poſition droite dans laquelle nous voyons les objets.

Il explique le premier un phénomene propoſé par Ariſtote.

Pourquoi, demandoit Ariſtote, un rayon du ſoleil, ayant paſſé par une ouverture triangulaire, forme-t-il un cercle au delà ? & pourquoi, ſi le ſoleil ſe trouve en partie éclipſé, ce rayon trace-t-il une figure ſemblable à la portion du diſque qui n'eſt pas encore cachée ? Ce philoſophe répondoit : c'eſt parce que la lumiere, faite pour repréſenter le corps lumineux, en reprend la reſſemblance, auſſitôt qu'elle a

franchi l'obſtacle qui la gênoit. Il ſuppoſoit que la forme des rayons dépend de l'ouverture par où ils paſſent; & par conſéquent, il étoit bien loin de comprendre, comment nous voyons les objets ſous toute ſorte de figures.

Maurolicus a le premier expliqué ce phénomene, en conſidérant que chaque point de l'ouverture eſt le ſommet de deux cônes oppoſés, dont l'un a ſa baſe ſur le ſoleil, & l'autre ſur le plan qui le reçoit; il jugeoit avec raiſon qu'il doit ſe peindre ſur le plan autant de cercles égaux qu'il y a de points dans l'ouverture, & que plus ces cercles ſeront grands, plus la figure qui en réſultera approchera d'un cercle unique. En effet tracez l'ouverture ſur le plan, & de chacun de ſes points ou ſeulement de ceux du contour décrivez des cercles égaux; vous verrez qu'en ſe confondant les uns dans les autres, ils formeront tous enſemble une figure circulaire. L'explication eſt la même, ſi le ſoleil ne montre qu'une partie de ſon diſque.

Le commencement du dix-ſeptieme ſiecle eſt remarquable par une découverte très-fine, faite par un homme qu'on aſſure avoir été un fort mauvais phyſicien. Je veux parler de l'explication de l'arc-en-ciel.

Premieres découvertes ſur l'arc-en-ciel.

Il y avoit long-temps qu'on avoit observé que ce phénomene est produit, lorsque des gouttes de pluie renvoient les rayons du soleil dans un certain ordre ; & on en avoit inutilement cherché la raison dans la seule réflexion de la lumiere.

Marc Antoine de Dominis expliqua l'arc inférieur en ne le supposant que lumineux.

Marc-Antoine de Dominis, archevêque de Spalatro, imagina de faire entrer le rayon par le haut de la goutte, de le faire reflêchir contre la partie postérieure, & de le faire sortir par le bas, d'où il arrivoit dans l'œil du spectateur. Il y avoit donc une réflexion, précédée & suivie d'une réfraction ; & cela suffisoit pour expliquer l'arc inférieur, en ne le supposant que lumineux: mais il falloit encore rendre raison de l'arc extérieur & des couleurs dont ils se peignent l'un & l'autre dans un ordre renversé. Il le tenta sans succès.

Descartes rend raison de l'arc extérieur

Descartes ayant soupçonné que l'arc extérieur est produit par deux réflexions dans l'intérieur de la goutte, s'en assura par l'expérience. Il vit que le rayon entre par la partie inférieure de la goutte, qu'il s'y réflechit deux fois, & qu'il en sort par la partie supérieure. Voilà donc le second arc lumineux.

Il les mesure l'un & l'autre:

Le même philosophe expliqua encore pourquoi l'un de ces arcs est d'environ quarante-

deux degrés, & l'autre de cinquante-quatre. Mais lorsqu'il voulut rendre raison des couleurs, il n'y fut autre chose que de comparer les gouttes d'eau à de petits prismes. On ne savoit pas alors que les rayons sont susceptibles de différentes réfractions, & que s'ils étoient tous également réfrangibles, comme on le supposoit, le prisme même ne paroîtroit pas coloré.

mais il ne rend pas raison des couleurs, dont ils se peignent.

Képler, achevant de développer les idées qu'avoient eues Porta & Maurolicus, expliqua le premier l'usage de toutes les parties de l'œil. Il compara cet organe à une chambre obscure, dans laquelle les rayons entrent à travers un verre convexe, & la rétine devint un tableau: seulement l'œil est une chambre obscure plus composée.

Képler explique le premier l'usage des parties de l'œil.

Les rayons réfléchis de chaque point visible d'un objet, sont dans chacun de ces points le sommet d'un cône, qui se forme & s'allonge à mesure que les rayons deviennent divergents, & qui vient appuyer sa base sur l'ouverture de la prunelle. Ils se brisent dans l'humeur aqueuse, dans le crystallin, dans l'humeur vitrée; & devenant toujours plus convergents, ils forment un nouveau cône, dont le sommet frappe un point de la rétine.

Imaginez donc que la prunelle eſt la baſe d'autant de cônes oppoſés, qu'il y a de points ſur l'objet ; que les ſommets des cônes intérieurs ſont entre eux dans le même ordre ſur la rétine, que les ſommets des cônes extérieurs ; & que ſeulement cet ordre eſt renverſé.

Lorſque tous les ſommets intérieurs frappent préciſément ſur la rétine, la vue eſt diſtincte ; parce que chacun fait exactement ſur chaque fibre l'impreſſion qu'il doit faire, & que toutes ces impreſſions ſe font enſemble dans le même ordre que les points de l'objet viſible ont entre eux. Il n'eſt pas néceſſaire de ſuppoſer des images : car, dans le vrai, il n'y a d'images nulle part.

Si au contraire les rayons ſe réuniſſent à leur ſommet en deçà ou au delà de la rétine, la vue ſera confuſe ; parce que ceux qui viennent d'un objet, ſe confondront avec ceux qui viennent d'un autre point. Vous comprenez comment avec des verres concaves & convexes on corrige l'un & l'autre défaut.

Mais l'image renverſée l'embarraſſe, & il n'eût pas ſû dire com.

Cela ſuffit pour expliquer les ſenſations diſtinctes & confuſes de la vue. Mais ſi on eût demandé à Képler comment nous voyons les objets dans une poſition droite, comment nous apperce-

apperceveons des grandeurs, des diſtances, &c., il n'en eût pas ſû rendre raiſon. On voit même que l'image renverſée, qu'il obſervoit au fond de l'œil, l'embarraſſoit beaucoup; & qu'il eût bien voulu la pouvoir redreſſer.

ment nous voyons des grandeurs & des diſtances.

Le téleſcope de Galilée étoit composé d'un objectif convexe & d'un oculaire concave. Képler jugea que deux verres convexes produiroient plus d'effet; qu'à la verité les objets paroîtroient renverſés; mais qu'on les verroit plus éclairés & plus grands, & que d'ailleurs on pourroit les redreſſer avec un troiſieme verre convexe. Il s'en tint cependant à la théorie, & ce n'eſt que quelques années après ſa mort, qu'on a conſtruit des téleſcopes à deux & à trois verres convexes.

Képler perfectionne la théorie des téleſcopes.

Le téleſcope à trois verres, a deux oculaires. Il a l'avantage de redreſſer les objets: mais il les repréſente un peu courbes vers les bords, & il eſt fort ſujet aux couleurs de l'iris. Pour corriger ces défauts, on chercha une autre combinaiſon de verres; & on fit des téleſcopes à trois oculaires convexes. Ces derniers ſont les meilleurs.

D'après cette théorie on fait des téleſcopes qu'on perfectionne encore.

Le microſcope ſimple a été trouvé par haſard dans le même temps que le téleſcope. C'eſt une lentille d'un foyer très court, ou une ſphe-

Découverte du microſcope.

re d'un petit diametre. Le composé a une lentille pour objectif, & un verre convexe pour oculaire. Il a été connu plus tard.

Képler étudie les effets de la lumiere dans les télescopes & dans les microscopes.

Les effets de la lumiere dans les télescopes & dans les microscopes, méritoient d'exciter la curiosité des mathématiciens. Ce fut une source de découvertes pour Képler, qui ne contribua pas moins aux progrès de la dioptrique qu'à ceux de l'astronomie.

Il détermine le foyer ou le point dans lequel se réunissent les rayons paralleles.

Il fait voir que les verres plans convexes réunissent les rayons paralleles à leur axe, à la distance du diametre de la sphere, dont leur convexité est une portion; & que ceux qui sont également convexes des deux côtés, les réunissent à la distance du demi-diametre. Ce point, où les rayons paralleles se réunissent, est ce qu'on nomme le foyer d'un verre lenticulaire.

Il fait voir ce que deviennent les rayons qui partent du foyer, ou d'un point en deçà, ou d'un point en de-là.

Puisque les rayons paralleles se réunissent au foyer, ceux qui partent du foyer, doivent devenir paralleles. S'ils viennent d'un point entre le foyer & le verre, ils resteront divergents, mais moins que s'ils n'eussent pas éprouvé une réfraction. Enfin s'ils arrivent d'un point placé au de-là du foyer, ils deviendront convergents au sortir du verre: & ils se réuniront dans un point plus rapproché, lorsque l'objet lumineux sera plus loin; & au contrai-

te dans un point plus éloigné, lorſque l'objet ſera plus près.

Exemple qui rend ſenſibles les premieres obſervations de Képler.

Prenez l'objectif de votre lorgnette, & placez-le entre votre bougie & une feuille de papier; vous verrez la flamme ſe peindre renverſée. Vous pouvez expliquer ce phenomene avec Képler.

Les rayons, qui partent d'un des points de l'axe du verre de votre lorgnette, ſe répandent ſur la ſurface du verre, ils ſe rompent en le traverſant, & devenus convergents ils ſe réuniſſent dans un autre point de ce même axe. Or, ſi de chaque point de l'objet, vous imaginez des lignes qui coupent l'axe dans le centre du verre; elles vous repréſenteront l'axe même des cônes, formés par les faiſceaux de rayons, & oppoſés à la baſe; & vous comprendrez comment les ſommets s'arrangent ſur le papier dans un ordre renverſé, & peignent la pointe de la flamme en bas. Vous remarquerez encore qu'à meſure que vous éloignez la bougie, vous êtes obligé d'approcher le verre du papier, & que la diſtance de l'image au verre diminue, comme la grandeur de l'image. Ainſi, lorſque les objets à une médiocre diſtance s'éloignent ou s'approchent, le point de réunion eſt plus près ou plus loin: mais lorſqu'ils ſont très éloignés, le point de

réunion eſt toujours au foyer des rayons paralleles, parce que la divergence des rayons s'évanouit.

Explication du téleſcope de Galilée.

Pour concevoir enſuite les effets des téleſcopes & des microſcopes, il faut remarquer, avec Képler, que nous ne ſaurions voir diſtinctement les objets, lorſque les rayons qui viennent à notre œil, ſont convergents ; car ils ſe réuniroient en deçà de la rétine ; & comme ils n'y arriveroient qu'après s'être diſperſés, ils n'y formeroient que de petits cercles ronds, qui ſe confondroient les uns avec les autres. Il eſt donc néceſſaire que les rayons ſoient au moins paralleles à l'axe de l'œil, ou même un peu divergents.

Si vous préſentez un verre convexe à un objet fort éloigné, l'image de cet objet ſe peindra au foyer des rayons paralleles, parce qu'alors la divergence eſt nulle. En pareil cas, votre œil placé entre le foyer & le verre, ne recevroit que des rayons convergents & n'auroit qu'une vue confuſe. Mais ſi, ſans éloigner l'œil, vous faites paſſer les rayons par un autre verre qui ſoit concave, vous changerez leur premiere direction. Alors devenus un peu divergents, au lieu de ſe réunir au foyer de l'objectif, ils iront ſe réunir ſur votre rétine. L'objet, vu ſous un plus grand

angle, vous paroîtra plus grand. Vous le verrez même plus diſtinct & plus éclairé, parce qu'il enverra une plus grande quantité de rayons dans votre œil. Voilà préciſément l'effet que produit le téleſcope de Galilée.

Explication des téleſcopes à deux verres convexes.

Dans les téleſcopes à deux verres convexes, l'oculaire eſt placé de maniere qu'il a ſon foyer au foyer de l'objectif; & par conſéquent au lieu où l'objectif peint une image renverſée de l'objet (*). Cette image devient donc l'objet de l'oculaire même, c'eſt elle que vous regardez par ce ſecond verre. Or, puiſqu'elle eſt au foyer, les rayons qui partent de chacun de ſes points deviennent, en ſe rompant dans l'oculaire, paralleles ou médiocrement divergents; & ils vont peindre ſur la rétine une autre image, qui étant dans la même ſituation que l'objet, le doit faire paroître renverſé.

A trois.

Votre bougie vous paroîtra renverſée, ſi vous la regardez à travers un verre convexe, tenu à une certaine diſtance de l'œil. C'eſt qu'en effet vous ne regardez pas la bougie, mais ſon image renverſée qui eſt entre vo-

(*) Quoiqu'il n'y ait point proprement d'image, on eſt forcé, pour abréger, de parler comme s'il y en avoit.

tre œil & le verre. Or, la même chose arrive, quand on regarde par l'oculaire convexe d'un télescope. Vous comprenez que d'autres verres convexes peuvent redresser cette image, & vous faire appercevoir les objets dans leur vraie position.

L'apparence de grandeur est sur-tout sensible dans le microscope.

Quant à l'apparence de grandeur, sous laquelle les verres convexes représentent les objets, le microscope la rend sur-tout sensible. Mettez une mouche un peu au delà du foyer d'une lentille, à treize lignes, par exemple, si le foyer est à un pouce; il se formera à treize pouces de l'autre côté, ou environ, une image douze fois aussi grande que la mouche. Or, c'est cette image que vous regardez par l'oculaire convexe, & cet oculaire la grossit encore.

Pour expliquer parfaitement ces phénomenes, il falloit déterminer avec précision le rapport de l'angle de réfraction à l'angle d'incidence.

Pour expliquer parfaitement tous ces phénomenes, il falloit découvrir la loi que suivent les réfractions de la lumiere: mais Képler ne l'a connue qu'à peu-près. Il remarqua qu'en passant d'un milieu plus dense dans un plus rare, le rayon s'écarte de la perpendiculaire; & qu'il s'en approche, en passant d'un plus rare dans un plus dense. Il observa même, que lorsqu'il tombe avec une certaine obliquité sur une surface plane de verre, il se brise de maniere qu'en sortant il se trouve

parallele à la surface ; & que si l'obliquité augmente encore, il réfléchit au lieu de pénétrer dans le verre. Enfin il remarqua, que lorsque l'angle d'incidence ne passe pas trente degrés, l'angle de réfraction, qui se fait dans le verre, en est le tiers à peu de chose près ; & cette derniere observation est le fondement de toute sa théorie.

Cette approximation ne suffisoit pas. Il falloit déterminer avec précision le rapport des deux angles, & découvrir une loi générale pour tous les cas. Celle de Képler étoit particuliere aux rayons qui passent de l'air dans des surfaces sphériques, semblables aux verres des télescopes, & ce n'étoit qu'un à peu près.

Képler ne le détermine qu'à peu près, & pour un cas particulier.

C'est Descartes qui trouva long-temps après le rapport des deux angles, & qui en donna la démonstration. Il est vrai cependant que Snellius, mathématicien hollandois, avoit fait cette découverte avant lui : mais il pouvoit n'en avoir pas connoissance. Quant à la cause des réfractions de la lumiere, Descartes & d'autres tenterent inutilement de la découvrir, parce qu'ils ne raisonnoient que d'après des hypotheses.

Descartes a suppléé en cela à ce qui manquoit à la théorie de Képler.

Depuis le milieu du dix-septieme siecle, la dioptrique & la catoptrique continuerent à

Le pere Grimaldi a le pro

mier remarqué l'inflexion des rayons.

être fort cultivées. On s'appliqua sur-tout à perfectionner les télescopes, les microscopes, les miroirs ardents, & la théorie de la lumiere. Cependant si on connoissoit les loix qu'elle suit en se brisant, & en se réfléchissant; on n'avoit pas encore imaginé ce qui lui arrive, lorsqu'elle ne fait qu'éfleurer certains corps. Ce fut en *1666*, que le pere Grimaldi découvrit dans les rayons une nouvelle propriété, qui étonna d'autant plus, qu'elle mettoit en défaut tous les principes connus. Ayant présenté dans une chambre obscure un cheveu à un rayon de lumiere, il fut d'abord frappé de la longueur de l'ombre; & il s'assura bientôt que le rayon, s'étant partagé, avoit un peu fléchi de côté & d'autre, au lieu de continuer en ligne droite. Newton a depuis confirmé cette inflexion de la lumiere, & en a beaucoup varié les expériences.

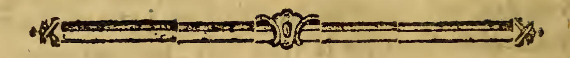
Phénomenes qu'on n'expliquoit pas encore.

Pourquoi voit-on les objets derriere un miroir? pourquoi paroissent-ils plus près & plus petits, si le miroir est convexe; plus grands & plus éloignés, s'il est concave? En un mot, d'après quel principe peut-on déterminer en général le lieu apparent des objets, vus par réflexion, ou par réfraction? Voilà des questions qui furent agitées.

Il me semble qu'on peut répondre, que nous jugeons des lieux apparents d'après les ha-

bitudes, que nous avons prises en jugeant des lieux réels. Lorsque je vous vois, par exemple, derriere le miroir, c'est que j'ai appris à vous voir dans la direction & dans la distance où vous me paroissez, & que les rayons réfléchis agissent sur ma rétine de la même maniere, que si vous étiez en effet dans cette direction & dans cette distance. Un verre lenticulaire rapproche, éloigne, grossit, diminue. Suffit-il de mesurer des angles pour en trouver la raison? C'est à quoi les mathématiciens se bornent. Cependant ils ne donneront point de réponses satisfaisantes, tant qu'ils négligeront de considérer les habitudes de voir que nous avons contractées dès l'enfance. Il n'est pas douteux qu'il ne faille avoir égard à ces habitudes, comme à l'action des rayons. Mais on n'avoit pas encore assez réfléchi sur la part que les jugements de l'ame ont aux phénomenes de la vue.





# CHAPITRE VIII.

## *Grandes découvertes.*

Les découvertes précédentes ne sont que des préliminaires à de plus grandes.

Les découvertes dont j'ai parlé dans les derniers chapitres, ne sont que des recherches préliminaires à de plus grandes découvertes, auxquelles on ne pouvoit arriver, qu'autant que l'astronomie, la géométrie, la méchanique & l'optique, de plus en plus perfectionnées, continueroient à se donner des secours mutuels, toujours plus grands. Il nous reste à jeter un coup d'œil général sur les derniers progrès de ces sciences, & à les suivre jusqu'où Newton les a laissées.

Où trouve les nœuds & l'inclinaison d'une planete inférieure, en observant son passage sur le disque du soleil.

Les deux principaux éléments de la théorie d'une planete, sont la position de ses nœuds, & l'inclinaison de son orbite à l'écliptique. Sans ces observations, il seroit impossible d'en déterminer le cours. Or, pour avoir ces éléments, lorsqu'il s'agit d'une planete inférieure, il suffit de l'observer sur le disque du soleil, & de

tracer ſa route, en remarquant ſur-tout l'inſtant & le lieu de ſon entrée & de ſa ſortie. Car cette portion de l'orbite fera trouver l'angle qu'elle fait avec l'écliptique, & le lieu où elle la coupe.

Mais le paſſage de mercure ſur le diſque du ſoleil arrive rarement dans un ſiecle, & celui de vénus eſt encore plus rare. Il étoit même difficile, avant la découverte des téleſcopes, d'obſerver la premiere de ces planetes, & de ne pas la confondre avec quelques taches du ſoleil. Képler, lui-même y avoit été trompé en 1607, & avoit cru voir mercure, lorſqu'il n'avoit vu qu'une tache. Il reconnut ſon erreur, & après avoir fait de nouvelles obſervations, il prédit en 1629 le paſſage de mercure ſur le ſoleil pour le 7 novembre 1631. Il mourut préciſément l'avant-veille, avec le regret, ſans-doute, de n'avoir pu vérifier ſon calcul.

Képler prédit le paſſage de mercure ſur le diſque du ſoleil.

Il ne s'étoit pas trompé. Tous les aſtronomes attendoient avec impatience le moment de faire cette obſervation : mais Gaſſendi paroît être celui à qui elle réuſſit le mieux. Cependant les nuages ne lui permirent de voir mercure, que lorſqu'il étoit aſſez avancé ſur le diſque. Il le prit même d'abord à la petiteſſe pour une tache ; car il s'attendoit à le trou-

Gaſſendi l'obſerve, & perfectionne la théorie de cette planete.

ver d'une ou de deux minutes de diametrre apparent. Cependant il le reconnut bientôt à la rapidité de son cours; il en détermina la route sur le disque; il corrigea de quelques minutes les observations de Képler; & ayant mesuré le diametre apparent, il l'estima de vingt secondes. Il conjectura dès-lors que celui de vénus n'excéderoit pas de beaucoup une minute, ce qui fut vérifié quelques années après.

D'après les tables de Képler, Horoxes prédit le passage de vénus sur le disque du soleil: l'observe & marque avec plus de précision le cours de cette planete.

Képler avoit aussi annoncé pour la même année le passage de cette planete sur le soleil. Il n'eut pas lieu, ou s'il arriva, ce fut pendant la nuit, & il ne fut pas visible en Europe. Sur la parole de Képler, on ne l'attendoit plus de tout le siecle. Mais cet astronome n'y avoit pas fait assez attention: car d'après ses tables mêmes, il devoit arriver le 4 décembre 1639. Cette méprise fut apperçue par Horoxes, jeune astronome anglois, qui prédit le passage de vénus, & qui l'observa jusqu'au coucher du soleil. Quoique son observation eût été courte, il détermina mieux qu'on n'avoit encore fait, la position des nœuds & d'autres éléments du mouvement de cette planete. Depuis 1639 on n'a pu observer ce phénomene qu'en 1761.

Halley fait voir qu'en ob-

Jusqu'alors on n'avoit eu d'autre objet dans les observations, que de perfectionner la théo-

rie des planetes inférieures. Depuis, c'eſt-à-dire, en 1691, Halley, grand aſtronome anglois, a démontré qu'on en peut faire uſage pour déterminer la parallaxe du ſoleil, & ſavoir à un cinqcentieme près, la diſtance où nous ſommes de cet aſtre. Il ſuffit pour cela d'obſerver de deux endroits, tels qu'il les déſigne, la durée du paſſage de vénus ſur le diſque. Mercure ne ſeroit pas ſi propre à cette obſervation, parce qu'ayant un mouvement plus rapide, deux obſervateurs, placés dans deux lieux différents, ne trouveroient pas aſſez d'inégalité dans la durée de ſon paſſage.

ſervant de deux endroits la durée de ce paſſage, on peut déterminer la parallaxe du ſoleil à peu de choſe près.

En 1655 on fit de nouvelles découvertes dans le ciel. Huyghens, qui avoit fort perfectionné les verres des téleſcopes, apperçut que ces deux globes, que Galilée avoit cru voir des deux côtés de ſaturne, ſont un anneau, & il s'en aſſura en ſuivant ce phénomene dans tous ſes aſpects.

Huyghens découvre l'anneau & le quatrieme ſatellite de ſaturne; & Caſſini les quatre autres.

Cette découverte lui en fit faire, la même année, une autre, celle d'un des ſatellites de ſaturne, le quatrieme. Ce fut pour ce grand homme, un des plus ſavants en géométrie, & des plus ingénieux en méchanique, une occaſion de faire un ſyſtême, qui prouve combien les meilleurs eſprits ont de la peine à ſe tenir en garde contre les mauvaiſes ma-

nieres de raiſonner, quand elles ſont autoriſées depuis pluſieurs ſiecles. Parce qu'il n'y a que ſix planetes principales, que ce nombre eſt appellé parfait par les mathématiciens, & que ſon ſatellite de ſaturne, joint avec notre lune aux quatre de jupiter, complettoit le nombre de ſix; il s'imagina que le nombre des planetes du ſecond ordre étoit complet, & qu'il n'en falloit pas chercher davantage. Mais Caſſini découvrit les quatre autres quelques années après.

Celui-ci donne la théorie des ſatellites de jupiter, & découvre la rotation de cette planete & celle de mars.

Caſſini eſt encore célebre pour avoir découvert la rotation de jupiter & de mars ſur leur axe, & ſur-tout pour avoir donné la théorie des ſatellites de Jupiter: entrepriſe dans laquelle on avoit échoué juſqu'alors, & dont les meilleurs aſtronomes commençoient à déſeſpérer. Louis XIV l'attira en France.

Cette théorie confirme les deux analogies de Képler.

Je ne parle pas de pluſieurs inventions qui ont rendu les obſervations plus exactes & plus préciſes; telles que l'application qu'on fait, depuis Picard, du téleſcope au quart de cercle, & le micrometre imaginé pour meſurer le diametre apparent des aſtres, & perfectionné depuis. Je remarque ſeulement que plus on a perfectionné la théorie de jupiter & de ſaturne, plus on a été convaincu que le ſyſtême de Copernic eſt le véritable, & que les deux ana-

logies de Képler ſont les loix de la nature. Car chacune de ces planetes avec ſes ſatellites eſt une image du grand ſyſtême ſolaire.

En obſervant les éclipſes du premier ſatellite, Caſſini découvre le temps que la lumiere emploie à venir du ſoleil juſqu'à nous.

En obſervant, on trouve ſouvent ce qu'on ne cherchoit pas, & ce qu'on ne ſe ſeroit jamais flatté de trouver. Comment imaginer, par exemple, qu'on déterminera le temps, que la lumiere emploie pour venir du ſoleil juſqu'à nous? C'eſt cependant une découverte qui a été faite, lorſqu'on ne ſongeoit qu'à perfectionner la théorie des ſatellites de jupiter.

Quand la terre, paſſant entre le ſoleil & jupiter, eſt au point où l'éclat des rayons n'empêche pas de voir la planete, on obſerve que les émerſions du premier ſatellite hors de l'ombre arrivent plus tard, à meſure que la terre avance vers le point où le ſoleil & jupiter ſont en conjonction, & ce retardement eſt enfin de quinze à ſeize minutes. Quand, au contraire, la terre retourne de la conjonction à l'oppoſition, les émerſions ſe font toujours plus tôt, & les dernieres qu'on peut obſerver, anticipent de quinze à ſeize minutes. On s'aſſure d'autant plus de cette obſervation, que les éclipſes de ce ſatellite ſont très-fréquentes, puiſqu'il acheve ſa révolution en moins de quarante-deux heures & demie.

De ce fait, reconnu par tous les aſtronomes, Caſſini conclut d'abord que la lumiere

emploie plus de ſeize minutes à traverſer le diametre de l'orbite: je dis plus de ſeize, parce que la corde qui aboutit aux deux points, où l'on commence, & où l'on finit d'obſerver, eſt plus courte que le diametre. En effet, cette différence qui croît à meſure que la terre s'éloigne, & qui décroît réguliérement à meſure qu'elle ſe rapproche, ne prouve-t-elle pas que le mouvement de la lumiere eſt progreſſif?

Raiſons qui font juger à Caſſini même que cette découverte eſt fauſſe.

Caſſini cependant rejeta bientôt cette conſéquence, conſidérant que ſi elle étoit vraie, la même inégalité auroit lieu dans les éclipſes des autres ſatellites. Or, il ne la trouvoit pas la même, & encore remarquoit-il à cet égard beaucoup de variété d'un ſatellite à l'autre. Leurs éclipſes ne lui paroiſſoient ſujettes ni aux mêmes accélérations, ni aux mêmes retardements. Mais ces obſervations ſont ſi délicates, qu'il faut des années, avant d'être aſſuré de les avoir faites avec aſſez de préciſion.

A Maraldi.

Maraldi donnoit encore de la vraiſemblance au raiſonnement de Caſſini, ſon oncle. Si cette inégalité, diſoit-il, provenoit du mouvement progreſſif de la lumiere, les éclipſes des ſatellites ſeroient tour-à-tour accélérées & retardées, ſuivant que jupiter iroit tour-à-tour de ſon aphélie à ſon périhélie. Or, ajoutoit-il, on ne remarque pas qu'en pareil cas le plus grand

grand & le moindre éloignement de jupiter retarde & accélere le moment des éclipses. Ce même astronome paroissoit encore prouver son sentiment par des observations, d'après lesquelles l'inégalité paroît moindre pour le premier satellite que pour les autres.

Roëmer & Halley la défendent.

D'après l'accélération & le retardement des éclipses, Roëmer avoit aussi jugé que le mouvement de la lumiere est progressif; & c'est contre lui que Cassini combattoit un sentiment qu'il avoit abandonné. Halley se joignit à Roëmer. Il avoit perfectionné la théorie des satellites de jupiter. Il rapporta des observations, qui prouvent que l'inégalité est la même pour le second & pour le troisieme que pour le premier.

Il faut considérer que de tous les satellites, le premier est celui qui se meut le plus régulierement, & dans lequel on peut par conséquent démêler cette inégalité avec plus de précision. Le mouvement des autres est moins régulier, & leur entrée dans l'ombre est si lente, que le vrai moment de leur immersion n'est pas facile à déterminer. Il ne faut donc pas s'étonner, si les plus habiles astronomes ont eu d'abord de la peine à s'accorder, & si le mouvement progressif de la lumiere étoit encore un problême à résoudre au commencement de ce siecle.

Pound en prouve la vérité.

Pound, obſervateur exact, a enfin levé tous les doutes à ce ſujet. Il s'aſſura par des obſervations continuées pendant pluſieurs années, que l'inégalité eſt non-ſeulement la même pour tous les ſatellites; mais encore qu'elle a lieu, lorſque jupiter va à ſon périhélie, & revient à ſon aphélie. Les difficultés de Caſſini & de Maraldi ne ſubſiſtent donc plus.

Elle a été confirmée depuis, lorſqu'on a découvert la cauſe de l'aberration des étoiles.

La découverte du mouvement progreſſif de la lumiere a depuis été confirmée par une autre découverte, plus fine encore, & à laquelle elle a conduit. Quoique celle-ci ſoit bien poſtérieure, puiſqu'elle n'a été faite que vers 1725, je crois devoir la rapprocher de la premiere. Il s'agit de la cauſe de l'aberration des fixes, la plus grande preuve de ſagacité qu'aucun aſtronome ait jamais donnée. Bornons nous à nous en faire une idée, & contentons nous des réſultats.

Les aſtronomes cherchent une preuve du mouvement de la terre dans la parallaxe des fixes.

Lorſque Copernic eut tiré la terre du repos, où elle étoit depuis Ptolomée, les aſtronomes en prouverent le mouvement d'après l'analogie, & d'après l'explication ſimple des phénomenes. Comme il eût été à deſirer d'en avoir une preuve plus directe, ils la chercherent dans la parallaxe des fixes. Cette parallaxe eſt l'angle ſous lequel d'une étoile on verroit le demi-diametre de l'orbite de la

terre (*). Si elle eſt ſenſible & que la terre ſe meuve en effet, autour du ſoleil, il faut néceſſairement que les fixes paroiſſent changer de ſituation par rapport au zénith & par rapport au pole.

Comment cette parallaxe, ſi elle avoit lieu, prouveroit ce mouvement.

Pour le comprendre imaginons que les fixes ſont à une diſtance qu'il eſt facile de meſurer, & dans cette ſuppoſition élevons une ligne perpendiculaire ſur le centre du plan de l'écliptique. Pendant la révolution périodique de la terre, nous tournons autour de cette ligne; & puiſque nous ne nous appercevons pas de ce mouvement, ce ſont les fixes, que je ſuppoſe peu éloignées, qui doivent nous paroître tourner dans le ciel.

Si de votre œil vous tirez une ligne par une de ces étoiles placée dans la perpendiculaire au plan de l'écliptique; cette ligne formera par ſon mouvement deux cônes oppoſés au ſommet dont l'un aura ſa baſe ſur le plan de l'écliptique, & l'autre la ſienne ſur le petit cercle décrit dans le ciel Sur quoi vous remarquerez qu'en regardant cette étoile le long de cette ligne, le point du cercle où vous la verrez ſera toujours

(*) Cette parallaxe eſt celle qu'on nomme annuelle. La parallaxe diurne eſt celle qui a pour baſe le demi-diametre de la terre.

directement opposé au point où vous serez dans l'orbite de la terre. Si vous voulez observer de la même maniere un autre endroit du ciel, vous n'avez qu'à incliner la perpendiculaire & avec elle les deux cônes ; vous continuerez de remarquer le même phénomene, avec cette seule différence que l'étoile décrira une ellipse : mais elle vous paroîtra toujours dans un point opposé à celui où vous êtes.

D'après le mouvement apparent de cette étoile, vous pourrez juger du mouvement réel de la terre ; comme je jugerois des tours que vous avez faits dans votre cabinet, si je savois seulement les différentes situations que les objets immobiles ont eues successivement avec votre zénith, qui se promenoit le long du plancher.

Un pareil phénomene dans le ciel seroit donc une démonstration du mouvement de la terre ; & on le découvriroit, si les fixes avoient une parallaxe sensible ; parce qu'alors elles seroient par rapport au pole ou au zénith dans des situations qui varieroient sensiblement.

Mais si, vu la distance où elles sont de nous, l'orbite de la terre n'est qu'un point, elles n'ont plus de parallaxe. Les deux lignes, qui avec le diametre de l'orbite auroient dû former un

triangle, se confondent alors avec la ligne élevée sur le centre du plan de l'écliptique, & les trois n'en sont qu'une. Dans ce cas le seul mouvement réel de la terre ne peut plus produire de mouvement apparent dans les fixes; & nous devons les voir dans le même repos, que si nous étions sur le soleil.

L'aberration des fixes ne prouve pas qu'elles aient une parallaxe.

Il y a dans les fixes des mouvements apparents, qu'on nomme aberrations, parce que jusqu'à Bradley on n'en a pas connu la cause. Si ces aberrations faisoient toujours voir l'étoile à l'extrémité de la ligne, où la révolution de la terre la devroit faire appercevoir, on en reconnoîtroit la cause dans le mouvement de la terre. Mais cela n'est pas. L'étoile, au contraire, est toujours dans les points, où elle ne devroit pas être; & cependant il est à craindre que la ressemblance de ces aberrations avec les ellipses que nous venons de décrire, n'occasionne des méprises.

Depuis qu'on observe les cieux avec de meilleurs instruments, on y a découvert tant de petites irrégularités, qu'il est bien difficile de décomposer tous ces mouvements apparents, & d'en séparer ceux qui peuvent être produits par la révolution périodique de notre globe. Le chose est d'autant plus difficile, que la parallaxe des fixes, si elles en ont, est peu

ſenſible ; & que par conſéquent les changements de ſituation ſont bien petits pour être obſervés, & ſuivis avec toute la préciſion néceſſaire.

Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe.

Galilée a le premier imaginé des moyens pour trouver cette parallaxe, & après lui pluſiers aſtronomes l'ont cherchée : mais leurs réſultats ne ſont point tels qu'ils devroient être, & même ils ne s'accordent pas ; de ſorte qu'on n'en peut rien conclure.

Bradley en la cherchant à découvert, que les aberrations ſont des mouvements réguliers,

En 1725 Bradley, profeſſeur d'aſtronomie à Oxford, tenta cette entrepriſe. Il fit ſes obſervations avec un ſoin & une ſagacité ſinguliere. Mais il ne découvrit que des variations toutes différentes de celles que la parallaxe devoit produire. Cependant ce ne ſont pas des aberrations, comme on l'avoit cru juſqu'à lui. Ce ſont des mouvements réguliers : l'étoile paroît décrire une petite ellipſe ; & ce phénomene peut avoir trompé des aſtronomes, qui auront cru y trouver une preuve de la parallaxe des fixes.

& qu'elles ſont l'effet du mouvement de la terre combiné avec le mouvement progreſſif de la lu-

C'étoit déja une choſe aſſez fine que de découvrir ces petites ellipſes, de démêler qu'elles ſont différentes de celles que la révolution ſeule de la terre pourroit faire paroître, & de remarquer que l'étoile paroît toujours dans un autre point que celui où l'on auroit dû la voir,

ſi ſon apparence étoit ſeulement l'effet de la révolution périodique. Mais il étoit bien ingénieux d'imaginer d'en trouver la cauſe dans le mouvement annuel de la terre, combiné avec le mouvement progreſſif de la lumiere; & vous concevez que, pour développer cette idée, Bradley a dû employer une théorie ſubtile, dans laquelle nous ne le pouvons pas ſuivre.

miere.

Si la terre étoit en repos, ou ſi la lumiere arrivoit dans l'inſtant, le ſpectateur verroit toujours l'étoile immobile au même point; parce que la lumiere viendroit toujours à lui directement de ce point, & que ſa ſenſation retourneroit par la même ligne à l'étoile. Mais dès que la lumiere a un mouvement progreſſif, & que la terre ſe meut avec une vîteſſe qui a un rapport ſenſible à celle de la lumiere; ces deux mouvements combinés doivent faire paroître l'étoile ſuivant une autre direction dans un autre point du ciel.

Comment ces deux mouvements ſe combinent.

Pour rendre d'abord la choſe ſenſible, tenez un plomb ſuſpendu au deſſus d'une feuille de papier: ſi pendant que vous le laiſſez tomber perpendiculairement, vous donnez à la feuille un mouvement horiſontal, vous verrez que par rapport à cette feuille, le plomb paroîtra ſe mouvoir obliquement, & décrire la diagonale d'un parallélogramme. L'apparence

sera donc la même que si la feuille eût été immobile, & que le plomb eût obéi tout-à-la fois à deux forces qui l'auroient poussé en même temps, l'une suivant la direction perpendiculaire, & l'autre suivant la direction horisontale. Or, si vous vous représentez le rayon par le plomb qui tombe, & si vous supposez que votre œil est le point de la feuille, qui, mu horisontalement, va rencontrer le plomb, vous sentirez que vous devez voir l'étoile suivant une direction oblique, & par conséquent dans un autre lieu que celui où elle est.

Pour donner à cette preuve sensible un tour plus géométrique, supposons que votre œil soit placé au point A, de l'orbite de la terre, que l'étoile que vous observez soit au point C, & qu'ayant tiré la ligne A B, tangente de l'orbite de la terre au point A, votre vîtesse suivant la direction A B, soit à celle de la lumiere comme la tangente A B, est à la distance de l'étoile C A.

Dans cette supposition, si la particule de lumiere, qui part de l'étoile C, étoit portée dans votre œil, suivant les deux directions & les deux vîtesses C A & B A, elle parcourroit une diagonale semblable à D A; car c'est la

loi que ſuit tout corps, lorſqu'il eſt mu par deux forces, dont les directions forment un angle. Dans ce cas vous verriez donc l'étoile en D, ſuivant la direction A D.

Mais que la particule de lumiere ſoit portée ſuivant les deux directions & les deux vîteſſes C A & B A, ou que n'ayant que la direction & la vîteſſe C A, votre œil aille la rencontrer, ſuivant la direction & la vîteſſe A B, le réſultat des directions & des vîteſſes combinées ſera toujours le même. Dans le ſecond cas comme dans le premier, vous verrez donc l'étoile ſuivant la direction de la diagonale du parallélograme C A B D.

Comment l'étoile paroît décrire une ellipſe.

Dès que le rayon vient à vous obliquement, vous le rapportez obliquement : il ne peut plus retourner de votre œil à l'étoile, il ſe dirige un peu à côté. Votre rayon viſuel fait donc un angle avec une ligne, qui ſeroit tirée directement de l'étoile à votre œil ; & tournant autour de cette ligne à meſure que vous êtes tranſporté dans l'orbite de la terre, il décrit une petite ellipſe, que l'étoile paroît elle-même décrire.

Que cette ellipſe eſt la baſe d'un cône, dont le ſommet eſt dans

Cette ellipſe eſt la baſe d'un cône, dont le ſommet eſt dans votre œil. Mais puiſque, attendu la diſtance, l'orbite de la terre n'eſt qu'un point, cette même orbite eſt, ainſi que votre

l'orbite même de la terre, ainsi que dans l'œil.

œil, le sommet du cône; & votre rayon visuel a décrit ce cône de la même maniere, que si partant du centre du plan de l'écliptique, il avoit eu le même mouvement autour de la ligne dirigée à l'étoile.

Comment cette ellipse differe de celle qu'on appercevroit, si les étoiles avoient une parallaxe sensible.

Vous pouvez donc remarquer actuellement la différence qui se trouve entre ces dernieres ellipses, & celles que nous avons tracées plus haut, lorsque nous supposions que les fixes ont une parallaxe sensible. Les unes se forment avec un seul cône, les autres se forment avec deux; & par conséquent, pendant que la terre se meut dans son orbite, il faut qu'à chaque instant où vous observez l'étoile, le point auquel vous la rapportez dans les unes, soit tout différent de celui où vous la rapportez dans les autres.

Cette découverte confirme le mouvement de la terre, ainsi que le mouvement progressif de la lumiere.

Cette théorie ingénieuse & subtile, qui explique parfaitement toutes les apparences de l'aberration des étoiles, a été reçue avec applaudissement de tous les astronomes, & s'est toujours trouvée conforme aux observations. Vous voyez qu'après avoir cherché dans la parallaxe des fixes une preuve directe du mouvement de la terre, on l'a trouvée dans les aberrations, où on ne la cherchoit pas. Cette théorie démontre également le mouvement progressif de la lumiere. Les calculs de Bradley s'accordent même avec ceux qu'on avoit déja

faits : car, ſelon lui, elle emploie environ huit à neuf minutes à venir du ſoleil à nous.

Tels ont été les progrès de l'aſtronomie. Il nous reſte à conſidérer comment ils ont contribué à ceux de la géographie.

Les Grecs avoient laiſſé la géographie dans un état bien imparfait. Vous pouvez juger ce que c'étoit que leurs cartes, puiſqu'Hypparque, qui floriſſoit entre 168 & 129 avant Jéſus-Chriſt, eſt le premier qui ait imagé de déterminer la poſition des lieux par la longitude & par la latitude.

Hypparque a le premier cherché la longitude & la latitude des lieux.

Vous ſavez qu'on à les longitudes par l'intervalle qui s'écoule entre les temps, où de deux lieux, places ſous différents méridiens, on obſerve un même phénomene dans le ciel. C'eſt que l'angle que forment les plans des deux méridiens donne la diſtance qu'on cherche, lorſque ſa valeur eſt connue par le temps que le ſoleil met à paſſer d'un méridien à l'autre. Hypparque, qui vraiſemblablement a le premier connu ce moyen de juger des longitudes, ſe ſervoit des éclipſes de lune : mais comme il n'avoit pas de meſures exactes du temps, & que ces éclipſes ſont fort rares, il n'a pas pu ne pas tomber dans bien des mépriſes.

Il ſe ſervoit à cet effet des éclipſes de lune.

Environ deux cents cinquante ans après, Ptolomée travailla ſur les principes d'Hyppar-

On doit à Ptolomée les

principes de la construction des cartes de géographie.

que. Ses cartes sont même les premieres où la longitude & la latitude ont été marquées. Cependant, comme les observations lui manquoient presque toujours, il a été obligé de juger de la position des lieux, d'après des moyens très sujets à erreur. Les astronomes étoient alors fort rares, & on ne connoissoit encore qu'une très-petite partie de l'Asie, de l'Afrique & de l'Europe. Ce qu'on doit sur-tout à Ptolomée, c'est d'avoir le premier donné les principes géométriques de la construction des cartes de géographie, & des diverses projections propres à représenter la terre en tout ou en partie.

Depuis les progrès de l'astronomie, la géographie se perfectionne; & on détermine mieux les longitudes, depuis qu'on peut observer les éclipses des satellites de jupiter.

Depuis les progrès de l'astronomie dans le dix-septieme siecle, la géographie en pouvoit faire également; & elle en fit en effet de rapides, principalement par les travaux de l'académie des Sciences. Il y avoit alors d'habiles astronomes dans toute l'Europe. L'horloge d'Huyghens étoit une mesure exacte du temps; & les satellites de jupiter, dont la révolution est si courte que chaque jour quelqu'un d'eux s'éclipse, offroient, par leurs immersions & leurs émersions, des phénomenes instantanés, qui sont bien plus propres à déterminer les longitudes que les éclipses de la lune & du soleil. Les tables du mouvement de ces satellites, que Cassini avoit construites, dispensoient même d'un second observateur: car il suffisoit d'ob-

ſerver le moment de l'immerſion ou de l'émerſion, vue dans le lieu dont on vouloit avoir la longitude, avec le moment marqué par Caſſini pour le lieu d'où il avoit obſervé.

Mais on n'avoit pas encore de moyens pour prendre les longitudes ſur mer.

Ces moyens ſont ſuffiſants ſur terre : mais pour les progrès de la navigation, il faudroit pouvoir prendre les longitudes ſur mer.

On a ſur mer aſſez exactement l'heure du lieu où l'on eſt. Il ne reſteroit qu'à la pouvoir comparer avec celle du lieu d'où l'on eſt parti; puiſque la différence entre l'une & l'autre donneroit la différence en longitude. Si le mouvement de l'horloge n'étoit pas altéré par celui du vaiſſeau, il ſuffiroit de s'être embarqué avec une horloge, qu'on auroit réglée ſur le midi avant ſon départ. Mais le pendule même, qui doit régler le rouage, le dérange; parce qu'il ne peut plus faire ſes oſcillations dans des temps égaux. Huyghens, jaloux de remédier à cet inconvénient, en chercha long-temps le moyen, & crut enfin l'avoir trouvé. Il publia dans les journaux de Leipſick de 1693, qu'il pouvoit faire décrire au pendule une courbe, avec laquelle il lui conſerveroit, même ſur mer, le mouvement le plus égal. Malheureuſement il mourut peu de temps après avec ſon ſecret.

Le moment où la lune fait

S'il étoit poſſible d'obſerver d'un vaiſſeau les ſatellites de jupiter, on n'auroit pas lieu de

un triangle avec deux fixes, y feroit propre si on connoiffoit parfaitement la théorie de cette planete.

regretter la découverte que Huyghens peut avoir faite. C'eft ce que la longueur des télefcopes & leur peu de champ ne permettent pas à un obfervateur toujours troublé par l'agitation de la mer. Vous avez vu comment Maupertuis, après avoir remarqué ces défauts des horloges & des télefcopes, propofe de prendre en mer les longitudes, en obfervant le moment où la lune fait un triangle avec deux étoiles fixes. En effet, ce feroit un phénomene, qu'on pourroit voir à l'œil nu, ou du moins avec une lunette courte & d'un grand champ. Mais, comme il le reconnoît, cette méthode ne fera praticable, que lorfque la théorie de la lune aura été perfectionnée. On a depuis peu imaginé une horloge, avec laquelle on peut prendre ces longitudes fur mer.

Picard & Snellius mefurent un degré du méridien par une fuite de triangles.

La connoiffance de la grandeur de notre globe eft fans doute néceffaire à la géographie; & vous favez qu'elle ne l'eft pas moins, pour s'affurer du vrai fyftême du monde. On crut qu'il fuffifoit de mefurer un degré du méridien, parce qu'on fuppofoit alors la terre parfaitement fphérique. Picard en fut chargé par l'accadémie, & il y travailla pendant le cours des années 1669 & 1670. Le réfultat fut pour un degré 57060 toifes.

Au commencement du dix-feptieme fiecle, Snellius, ce mathématicien dont nous avons

parlé à l'occasion des loix de la réfraction, avoit déja mesuré un degré du méridien par une suite de triangles liés. Il est même l'auteur de cette méthode simple & exacte. Picard la suivit, & vous en avez vu l'explication dans Maupertuis.

Le degré du méridien, suivant l'ouvrage imprimé de Snellius, est de 55021, toises. Mais il reconnut lui-même avoir fait des erreurs, qu'il corrigea. Cependant il n'eut pas le temps de faire réimprimer son livre ; & on n'a su que long-temps après sa mort que ses corrections donnoient au degré 57033 toises, ce qui differe peu de la mesure de Picard. Je ne parle pas de celle du pere Riccioli, qui par une méthode peu exacte, a trouvé le degré de 62650 toises. On a depuis fait quelques corrections à la mesure de Picard. Mais je vous ai donné ailleurs l'histoire de toutes les tentatives, qu'on a faites pour déterminer la figure de la terre.

Leurs résultats différent peu l'un de l'autre.

En 1671 & 1672 les accadémiciens travaillerent à une carte de la France. Les anciennes étoient si grossierement faites qu'elles avançoient la Bretagne de plus de trente lieues dans la mer. Ces terres, que de mauvais géographes avoient ajoutées à la France, ressemblent assez aux conquêtes, qui, a la paix, laissent un royaume dans ses premieres limites.

Richer observe le retardement du pendule à l'équateur. Huyghens & Newton en concluent que la terre est aplatie aux pôles.

Pendant que ces opérations se faisoient en France, Richer avoit été envoyé à l'île de Caïenne, pour déterminer divers éléments de la théorie du soleil. Il s'agissoit de son entrée dans l'équateur, de sa parallaxe, de la déclinaison de l'écliptique, & de plusieurs autres phénomenes, qu'on observe à notre latitude avec moins de précision, parce que nous voyons le soleil trop obliquement. Ce fut alors qu'il fit l'observation du retardement du pendule; phénomene dont on fut étonné, & qui parut d'abord fort douteux; quoiqu'on eût dû le prévoir, puisqu'il est l'effet de la rotation de la terre. Mais si dans les temps des hypotheses, on hasardoit volontiers des conjectures; il étoit naturel qu'on devînt plus circonspect, depuis qu'on étudioit d'après l'expérience.

Les découvertes, faites jusqu'alors en astronomie, sont les éléments du systême de Newton.

Galilée avoit découvert les loix de la chûte des corps, & montré la courbe qu'ils décrivent, lorsqu'ils sont projetés obliquement à l'horison; Képler avoit observé les deux loix, que les planetes suivent dans leur cours; Huyghens avoit donné la théorie des forces centrales dans les mouvements circulaires; & Picard venoit de donner une mesure plus exacte de notre globe. Ces premieres découvertes sont les éléments de tout le systême de notre monde : mais pour découvrir ce systême dans ces éléments, il falloit sans doute le génie de Newton. Essayons de saisir par quelle suite d'idées ce philosophe a

a été conduit de découvertes en découvertes. C'est ce que je me propose dans le chapitre suivant ; mais je ne vous donnerai qu'une ébauche imparfaite, & je n'irai pas même bien avant. C'eût été à Newton à nous donner l'histoire de ses pensées ; & on doit regretter que les grands hommes tels que lui, se bornant à montrer le terme où ils sont arrivés, négligent de faire connoître le chemin qu'ils ont tenu.





# CHAPITRE IX.

## *De la gravitation universelle découverte par Newton.*

Un corps que nous jetons obliquement à l'horison, décrit une courbe.

La gravité fait décrire une courbe aux projectiles, qui sont jetés obliquement à l'horison, près de la surface de la terre. Cette force aura-t-elle lieu à une plus grande distance ? cessera-t-elle tout-à-coup ? ou diminuera-t-elle seulement dans une certaine proportion ?

La lune seroit elle donc un projectile ?

La lune pourroit donc n'être qu'un projectile, lancé à une certaine distance. Si elle ne pesoit pas vers la terre, elle continueroit à se mouvoir dans une ligne droite. Il se peut donc que la courbe, dans laquelle elle se meut, soit l'effet de sa gravité combinée avec sa force de projection. Dans ce cas elle tomberoit sur la terre, si son mouvement de projectile étoit détruit ; & elle observeroit dans sa chûte les loix des corps pesants.

Tout corps qui décrit une parabole à la ſurface de la terre, tombe à chaque inſtant; parce qu'il s'éloigne de la tangente, ſuivant laquelle il continueroit à ſe mouvoir s'il ne peſoit pas.

En ce cas elle doit tomber à chaque inſtant ſuivant la loi de la chûte des corps.

Or, puiſque la lune s'abaiſſe continuellement au deſſous de ſa tangente, elle tombe donc continuellement vers la terre. Il ne reſte plus qu'à ſavoir, ſi les eſpaces parcourus ſuivent la loi de la chûte des corps.

L'orbite de la lune eſt à peu de choſe près un cercle, dont le rayon eſt ſoixante fois le demi-diametre de la terre: ſa circonférence eſt donc environ ſoixante fois la circonférence d'un grand cercle de notre globe.

Or, il eſt démontré qu'elle gravite ſuivant cette loi.

Or, d'après les meſures priſes d'un degré du méridien, ce cercle a de circonférence 123249600 pieds de Paris. En multipliant ce nombre par 60 on aura la circonférence de l'orbite de la lune; & puiſqu'elle acheve ſa révolution dans 27 jours 7 heures & 43 minutes, il ſera facile de trouver l'arc qu'elle parcourt dans une minute.

Dès qu'on a cet arc, on a la quantité de l'abaiſſement au deſſous de la tangente. Il ne s'agit plus que de calculer. Or, on trouve que dans

une minute la lune eſt tombée de 15 $\frac{1}{12}$ pieds de Paris.

Suppoſons que la gravité augmente à proportion que le quarré de la diſtance diminue. Dans cette ſuppoſition, la lune tombant près de la ſurface de la terre, parcourroit dans une minute 60 fois 60 15 $\frac{1}{12}$ pieds. Elle parcourroit donc dans une ſeconde une eſpace moindre de 60 fois 60, c'eſt-à-dire, 15 $\frac{1}{12}$ pieds. Or, cette gravité eſt préciſément la même que celle des corps terreſtres. On peut donc préſumer qu'un boulet de canon, à la diſtance de la lune, peſeroit en raiſon inverſe du quarré de ſa diſtance; & que ſa gravité ſeroit moindre de 60 fois 60; puiſque la lune, à la ſurface de la terre, graviteroit comme le boulet, & que ſa gravité ſeroit plus grande de 60 fois 60. Cela ſeul rend déja aſſez probable que la gravité augmente & diminue dans la proportion ſuppoſée; & c'eſt une preuve que la lune obéit dans ſon mouvement aux loix de la gravité, ainſi que les corps qui tombent perpendiculairement ſur la terre, ou qui tombent en décrivant une ligne courbe. En effet, elle deſcend à chaque inſtant, & il eſt auſſi démontré qu'elle gravite, que ſi elle tomboit librement juſques ſur la terre.

En ſeroit-il de même de tou-

Mais ſi cela eſt, toutes les planetes gravitent, puiſqu'elles ſe meuvent toutes dans des

lignes courbes; & par conséquent la gravitation suivra dans chacune les mêmes loix: c'est ce dont il faut s'assurer.

tes les planetes.

Supposons qu'à une certaine distance du soleil, mercure soit lancé dans une direction perpendiculaire à celle de la gravité, qui l'attire vers le centre de cet astre; & que la force centrifuge, qui résulte du mouvement de projection, soit égale à la force centripete, qui n'est autre chose que la gravité même. Dans ce cas, il est évident que mercure décrira un cercle. Car s'il est à chaque instant poussé par une force, qui tend à le faire échapper par la tangente; il est encore à chaque instant attiré vers le soleil par une force égale, qui le fait descendre au dessous de la tangente. Il faudra donc qu'il se meuve circulairement, sans pouvoir jamais s'approcher ni s'éloigner du centre de son mouvement.

Supposition dans laquelle mercure décriroit une orbite circulaire autour du soleil.

La force de projection étant la même, la gravité, qui le retiendra dans une orbite circulaire, sera plus ou moins grande suivant la distance à laquelle il aura été projeté. Elle sera plus grande, si la distance l'est moins, parce qu'alors l'arc, décrit en temps égal, sera d'autant plus courbe que ce cercle sera plus petit; & par conséquent mercure descendra davantage au dessous de la tangente. Par la raison con-

traire, la gravité sera moindre, si la distance est plus grande.

Mais si la distance demeurant la même, la vîtesse de projection étoit augmentée; il seroit nécessaire d'augmenter aussi la gravité, pour retenir mercure dans le même cercle. Supposons que la projection soit double en vîtesse, l'arc parcouru sera double. Or, dans ce cas, comme on le démontre en géométrie, le corps projeté descend quatre fois autant au dessous de la tangente; il est donc quatre fois autant attiré vers le centre. Donc mercure, projeté avec une force double, ne peut être retenu dans le même cercle, qu'autant qu'il est attiré vers le soleil avec une gravité quadruple.

Supposition dans laquelle il décriroit une ellipse.

La gravité peut prévaloir sur la force centrifuge qui naît de la force de projection, ou la force centrifuge sur la gravité; & dans l'un & l'autre cas mercure décrira une ellipse.

Dans le premier, il doit tomber au dedans du cercle, s'approcher du soleil à proportion que sa gravité prévaut & descendre avec un mouvement accéléré. La gravité pourroit prévaloir au point que mercure tomberoit dans le soleil.

Dans le ſecond cas, cette planete doit être emportée hors du cercle, & s'éloigner du ſoleil à proportion que ſa force centrifuge eſt plus grande que ſa gravité. Cette force pourroit être ſi ſupérieure, que mercure s'éloigneroit toujours.

Suppoſons que les deux forces ſoient combinées dans une telle proportion, que la planete ne puiſſe ni tomber dans le ſoleil ni s'en éloigner continuellement; alors la gravité qui la fait deſcendre de l'apſide ſupérieure, ne peut que la rapprocher, & en accélérer le mouvement. Or, lorſque le mouvement en ligne courbe s'accélere, la force centrifuge augmente. Elle ira donc toujours en augmentant, juſqu'à ce que mercure ſoit arrivé au point où il eſt le plus près du ſoleil, c'eſt-à-dire, à ſon apſide inférieure. Parvenue alors à ſon dernier accroiſſement, elle prévaut: mercure s'éloignera donc du ſoleil: il remontera donc avec un mouvement retardé à ſon apſide ſupérieure; d'où ſa gravité le fera redeſcendre, parce qu'elle vaincra ſa force centrifuge. C'eſt ainſi que ces deux forces prévalant tour-à-tour, une planete peut décrire une ellipſe.

Quoique de l'apſide ſupérieure à l'apſide inférieure, la force centrifuge aille toujours en augmentant, la planete ſe rapproche conti-

nuellement du soleil, parce que dans toute cette partie de son cours, la gravité continue de prévaloir sur la force centrifuge. Mais le moment où la planete arrive à son apside inférieure, est celui où la force centrifuge va prévaloir à son tour; & quoique cette force aille ensuite en diminuant, elle éloigne la planete & la fait remonter à l'apside supérieure, parce que dans toute cette partie de l'orbite elle continue de prévaloir sur la gravité, qui l'a vaincue dans l'autre partie & qui va la vaincre encore. Telle est la maniere dont ces deux forces se combinent, & sont alternativement supérieures l'une à l'autre.

Dans la supposition que la gravité diminue dans la même raison que le quarré des distances augmente, Newton fait voir comment une planete va continuellement d'une apside à l'autre.

Il s'agissoit de déterminer dans quelle proportion les forces doivent être combinées pour ramener continuellement une planete d'une apside à l'autre. C'est où Newton entre dans de grandes recherches, & résout les problemes les plus difficiles. Il nous suffira d'observer, comme un résultat de ses démonstrations, que lorsque la gravité diminue dans la même raison que le quarré des distances augmente, une planete avec quelque force finie qu'elle ait été projetée, est forcée à se mouvoir dans une section conique; qu'il faut une force de projection déterminée pour l'obliger à se mouvoir dans une ellipse; & que cette force est différente dans les différentes sections coniques.

Il n'en feroit pas de même, si la gravité diminuoit, dans la même raison que le cube des distances augmente. Dans cette supposition il est démontré qu'un corps projeté avec une certaine force perpendiculairement à l'horison, s'éloignera toujours avec un mouvement retardé, & ne retombera jamais. Les mêmes principes démontrent que s'il étoit projeté obliquement, il décriroit une spirale, en s'éloignant toujours du centre de gravitation.

C'est ce qui n'auroit pas lieu, si la gravité diminuoit dans la même raison que le cube des distances augmente.

Puisque les planetes font leurs révolutions dans des ellipses, il est évident que la gravité n'agit pas en raison inverse du cube des distances. Mais agit-elle en raison inverse du quarré, ou dans une moindre proportion? c'est ce qu'il reste à chercher.

La gravité agit-elle donc en raison inverse du quarré des distances, ou en moindre raison?

Képler a observé qu'un rayon, tiré d'une planete au centre de son mouvement, décrit des aires égales en temps égaux. Or, cette observation est non-seulement une preuve de la gravitation des planetes, elle conduit encore à découvrir la loi que suit la gravité.

Un corps, mu dans une courbe, est toujours dirigé vers un même point, s'il décrit des aires égales en temps égaux.

Vous savez que des triangles sont égaux, lorsqu'ils ont des bases & des hauteurs égales. Or, supposons un corps qui se meut d'un mouvement égal, dans une ligne droite, il parcourra des espaces égaux en temps égaux,

& si nous imaginons un rayon tiré de ce corps à un point fixe, hors de la ligne de projection, ce rayon décrira des aires égales en temps égaux : car tous les triangles ont des bases égales sur la ligne de projection; & ayant tous aussi leur sommet au même point, ils ont encore des hauteurs égales.

Si nous supposons ensuite que ce corps, sans perdre sa premiere force de projection, reçoive une nouvelle force qui agisse dans la direction du rayon au point fixe; alors il obéira aux deux, & parcourra une diagonale. Mais les aires seront encore égales en temps égaux : car les triangles auront une base commune sur la premiere distance du corps au point donné, & ils auront une même hauteur puisqu'ils sont entre les mêmes lignes parallèles.

Que cette seconde force continue d'agir, qu'elle croisse, ou qu'elle décroisse, elle accélérera ou retardera le mouvement du corps: mais elle ne changera rien à la grandeur des aires, qui regagneront d'un côté ce qu'elles perdront de l'autre; parce que les triangles, formés dans des temps égaux, auront successivement l'un avec l'autre une base commune, & une même hauteur. Les aires seront donc nécessairement toujours égales ; & la secon-

de force ne peut que changer la premiere direction du corps & le faire mouvoir dans une courbe.

Puiſqu'il eſt démontré que les aires ſont égales en temps égaux, lorſqu'un corps eſt toujours dirigé vers un même point; nous ne pouvons pas douter que l'inverſe de cette propoſition ne ſoit également vraie. Il eſt donc évident qu'un corps, qui ſe meut dans une courbe, eſt toujours dirigé vers un même point; toutes les fois que nous pouvons remarquer cette égalité entre les aires & les temps. En effet, ſi dans des temps égaux il étoit tour-à-tour dirigé à des points différents, les aires ſeroient néceſſairement inégales.

Donc chaque planete dans ſon cours eſt toujours dirigée vers un même centre.

Or, la lune décrit des aires égales en temps égaux autour du centre de la terre: il en eſt de même des ſatellites, ſoit autour de jupiter, ſoit autour de ſaturne, & des planetes autour du ſoleil. La lune eſt donc dirigée vers le centre de la terre, les ſatellites de jupiter vers le centre de jupiter, ceux de ſaturne vers le centre de ſaturne, & toutes les planetes vers le centre du ſoleil. Mais cette direction eſt une loi que ſuit la gravité dans les corps peſants, puiſque nous voyons qu'ils tendent vers le centre de notre globe. La lune, les ſatellites & les planetes peſent donc vers le centre de leur révolution. Quelques

inégalités qu'on remarque dans leur mouvement & sur-tout dans celui de la lune, confirment cette conséquence, bien loin de la combattre. Car si la lune ne décrit pas des aires exactement égales en temps égaux, c'est qu'elle est tout-à-la fois dirigée vers deux points différents, vers le centre de la terre & vers le centre du soleil.] Ces inégalités prouvent même que la gravitation est universelle, c'est à dire, que les corps célestes gravitent réciproquement les uns vers les autres; & tous ensemble vers un centre commun, dont le centre du soleil s'approche, ou s'éloigne suivant leur position.

Mais la puissance qui retient les planetes dans leurs orbites, est elle la gravité même?

De ce que la puissance, qui retient les planetes dans leurs orbites, a la même direction que la gravité, j'ai conclu qu'elle est la gravité même. Peut-être cette conséquence est-elle trop précipitée. En effet, il faut encore s'assurer que cette puissance agit avec la même quantité de force; & si nous le démontrons, elle sera semblable en tout à la gravité, que nous remarquons dans les corps terrestres.

Elle sera la gravité si les espaces, que parcourt une planete en

Nous mesurons la force par l'espace parcouru dans un temps donné, & nous observons que les espaces sont comme les quarrés des temps. C'est la seconde & la derniere loi

que suit la gravité. Or, en supposant que la puissance qui retient les planetes dans leurs orbites, suit encore cette loi, nous rendrons raison de leurs révolutions, jusqu'à découvrir dans quelle proportion la gravité augmente ou diminue suivant les distances.

tombant au dessous de la tangente, sont comme les quarrés des temps.

L'orbite de la lune ne différant pas beaucoup d'un cercle, on en peut considérer les différentes portions, comme autant d'arcs de même courbure à peu de chose près.

Or, c'est ainsi que cette puissance agit sur la lune, & elle la fait graviter en raison inverse du quarré des distances.

Il est encore certain qu'à proportion que la lune s'approche de la terre, elle se meut avec plus de vîtesse. Elle parcourt donc dans des temps égaux un plus grand arc à sa moindre distance qu'à sa plus grande. Elle descend donc davantage au dessous de la tangente. Elle est donc dirigée vers la terre par une puissance qui agit avec plus de force.

Or, pour prendre le cas le plus simple, supposons que sa moindre distance soit la moitié de sa plus grande. Dans cette supposition, elle parcourroit à son périgée un arc double de celui qu'elle parcourroit dans un temps égal à son apogée : elle tomberoit par conséquent autant au dessous de la tangente en une minute, dans la partie inférieure de son orbite, qu'en deux dans la partie supérieure. La premiere

loi de Képler le démontre : car ſi les arcs parcourus n'étoient pas dans cette proportion, les aires ne ſeroient pas égales en temps égaux.

Suppoſons enſuite que la lune étant à ſa moindre diſtance, ſon mouvement de projection fût détruit; elle tomberoit alors autant vers la terre en une minute, qu'elle ſeroit tombée en deux, ſi ſon même mouvement de projection eût été détruit à ſa plus grande diſtance : & dans l'un & l'autre cas elle deſcendroit avec un mouvement accéléré comme celui des autres corps; parce que la puiſſance qui la feroit deſcendre, agit ſans ceſſe, & peut être conſidérée comme une multitude d'impreſſions ſucceſſives.

Si les eſpaces que parcourroit la lune en tombant perpendiculairement de ſon apogée ſont les mêmes que ceux que parcourt tout corps dans ſa deſcente, elle devroit tomber en deux minutes quatre fois autant qu'en une, puiſque les eſpaces ſont comme les quarrés des temps. Par conſéquent à ſon périgée, où nous ſuppoſons qu'elle eſt la moitié moins éloignée de la terre, elle devroit, dans des temps égaux, tomber quatre fois autant qu'à ſon apogée.

Or ſi, comme tous les corps qui ſont à la ſurface de la terre, la lune eſt en effet aſſu-

jettie à cette loi; elle doit la suivre également, soit qu'elle décrive une orbite, soit qu'elle tombe perpendiculairement. Car la force de projection ne peut pas empêcher l'effet de la puissance qui dirige la lune vers le centre de notre globe : elle peut seulement changer la direction perpendiculaire en une ligne courbe.

Mais nous venons de voir que dans la supposition, où la moindre distance de cette planete seroit la moitié de sa plus grande, elle parcourroit à son périgée des arcs doubles de ceux qu'elle parcourroit dans des temps égaux à son apogée. Elle tomberoit donc quatre fois autant au dessous de la tangente, puisque tous les arcs qu'elle décrit sont de même courbure: elle parcourroit donc en descendant, quatre fois autant d'espace : la puissance, qui la dirigeroit vers la terre, seroit donc quadruple: elle augmenteroit donc, comme le quarré des distances diminueroit; c'est-à-dire qu'elle seroit comme 4 à 1, lorsque les distances seroient comme 1 à 2.

Nous n'avons choisi cette supposition que pour simplifier davantage; & il est évident que les mêmes principes ont lieu dans toute autre. Quel que soit donc le rapport qu'il y ait entre la plus petite & la plus grande distance de la lune, il est démontré qu'elle obéit dans sa

descente à toutes les loix des corps pesants. Elle gravite donc vers le centre de la terre; & nous voyons que sa gravité agit en raison inverse du quarré des distances.

C'est donc la gravité qui retient la lune dans son orbite.

La même puissance qui fait tomber les corps avec un mouvement accéléré, & qui contenant toutes les parties de la terre autour du centre, les empêche de se dissiper, retient donc encore la lune dans son orbite & l'attire vers la terre, avec une force qui augmente & diminue, comme le quarré des distances diminue & augmente.

Or, les observations démontrent qu'il en est de jupiter par rapport à ses satellites & de saturne par rapport aux siens, comme de la terre par rapport à la lune.

Or, les observations démontrent que les satellites de jupiter sont assujettis dans leurs révolutions aux mêmes loix que la lune. Leur gravité est dirigée au centre de leur planete principale, puisqu'un rayon tiré de chacun d'eux à ce centre, décrit des aires égales en temps égaux. A chaque instant ils tombent au dessous des tangentes de leur orbite, à proportion que le quarré de leur distance diminue.

Jupiter est donc par rapport à ses satellites ce qu'est la terre par rapport à la lune. Les mêmes raisonnements ont lieu dans l'un & l'autre cas; & puisque les principes sont les mêmes, les conséquences ne sauroient être différen-

différentes. Toutes les parties de jupiter gravitent donc vers un centre commun. C'est cette gravité, qui fait toute la force de leur union; & qui agissant en raison inverse du quarré des distances, retient chaque satellite dans l'orbite qu'il parcourt. Les observations autorisent à dire la même chose de saturne & de ses satellites.

L'analogie suffiroit pour faire juger des planetes principales, dans le grand systême solaire, par les planetes secondaires dans les systêmes de la terre, de jupiter & de saturne. Mais l'observation démontre encore que la même loi regle les mouvements de tous les corps célestes. Car soit que l'on compare les mouvements d'une planete avec ceux d'une autre, ou les mouvements de chacune dans les différentes parties de son orbite elliptique, on découvre qu'elles sont toutes dirigées vers le soleil par une puissance, qui croît comme le quarré des distances diminue. Les cometes, qui se meuvent dans des ellipses si excentriques, ne sont pas une exception à cette loi, puisqu'elles descendent avec un mouvement accéléré, & remontent avec un mouvement retardé, décrivant toujours des aires égales en temps égaux; & la différence qu'on remarque entre les ellipses des corps célestes, vient uniquement des différents degrés de force

Il en est de même du soleil par rapport aux planetes & aux cometes.

avec lesquels ils ont été projetés à certaines distances du soleil. En un mot, c'est le même principe qui les regle tous dans leurs mouvements, c'est la gravité combinée avec la force de projection; & les sections coniques dans lesquelles ils se meuvent, ne sont différentes, que parce que les forces avec lesquelles ils ont été projetés, sont différentes elles-mêmes.

La graviation est un principe universel, par lequel les corps célestes s'attirent réciproquement en raison directe des masses & en raison inverse du quarré des distances.

La gravitation des corps vient de la gravitation des parties dont ils sont composés; & par conséquent la force de la gravité est à distances égales, comme la quantité de matiere. La gravitation est donc mutuelle entre tous les corps célestes; & elle agit en raison directe, si on n'a égard qu'aux masses, comme elle agit en raison inverse, si on a égard aux distances. C'est une action & une réaction par lesquelles tous les corps se balancent mutuellement. La terre gravite vers la lune de la même maniere que la lune gravite vers la terre: il en est de même de jupiter par rapport à ses satellites, de saturne par rapport aux siens, des planetes les unes par rapport aux autres, & du soleil par rapport à toutes les planetes. Ces conséquences sont démontrées par les irrégularités qu'on observe dans le mouvement de jupiter & de saturne, lorsqu'ils sont en conjonction, & par celles qu'on remarque encore dans le mouvement des lunes de jupiter, de saturne & de la terre. Ainsi la gravitation est un principe

univerſel, qui réglant tous les corps céleſtes dans leurs cours, concilie juſqu'aux mouvements les plus irréguliers, ou plutôt varie les mouvements ſans produire d'irrégularités réelles, & entretient l'harmonie dans toutes les parties du ſyſtême.

La ſeconde analogie de Képler ſuit du principe de Newton.

Quand on a prouvé que la gravité ſuit la raiſon inverſe des quarrés des diſtances; il ne faut plus que des calculs pour découvrir en quelles raiſons ſont entre elles les vîteſſes des planetes, qui font leurs révolutions à différentes diſtances d'un centre commun: & c'eſt de la ſorte que Newton a tiré de ſon principe la démonſtration de la ſeconde analogie de Képler; que les quarrés des temps périodiques ſont comme les cubes des diſtances moyennes.

Je m'arrête, Monſeigneur: de plus grands détails demanderoient de trop grands calculs. S'il vous reſte quelque curioſité, vous trouverez des écrivains qui la ſatisferont mieux que moi: mais comme votre précepteur, je crois avoir aſſez fait, ſi je vous ai donné une premiere idée des découvertes d'un grand homme; & vous comme prince, vous aurez bien d'autres calculs à faire que ceux de Newton, ſi jamais vous avez un peuple à gouverner. Je n'ai traité dans cette occaſion, comme dans beaucoup d'autres, des matieres qui ſont éloi-

gnées de votre genre, que parce que je ſuis perſuadé qu'un prince doit ſavoir de tout : mais je ne penſe pas qu'il doive tout ſavoir. Bornez-vous donc, Monſeigneur, dans ces ſortes de recherches ; & n'oubliez jamais que votre premier devoir eſt d'apprendre votre métier. Je ne vous parle pas des découvertes de Newton ſur la lumiere, parce qu'on en fera quelque jour les expériences devant vous.





# CHAPITRE X.

## *Considérations sur le progrès des sciences & sur celui des lettres.*

QUAND on considere le progrès des connoissances depuis Copernic, il semble qu'on voie l'univers se former peu-à-peu.

Dès qu'on a su observer, on a été rapidement de découvertes en découvertes.

Remarquez sur-tout, Monseigneur, qu'aussitôt qu'on a su observer, on a été conduit de découvertes en découvertes. Le chemin de la vérité s'ouvroit enfin: il se frayoit à mesure qu'on avançoit davantage: les vérités à découvrir touchoient les unes aux autres; & elles paroissoient tellement liées, que si nous admirons à juste titre les génies auxquels nous en devons la connoissance, nous sommes étonnés de les voir quelquefois s'arrêter tout-à-coup, & laisser échapper une découverte à laquelle ils touchent.

Newton n'a été plus loin,

Newton est certainement de tous les philosophes celui qui a le mieux connu cette rou-

te, que trace une suite de vérités liées les unes aux autres. Aussi s'est-il élevé aux plus sublimes connoissances. J'en conclus que celui qui a fait une premiere découverte, est capable d'en faire d'autres, toutes les fois qu'il est doué d'assez de sagacité, pour appercevoir cette liaison dont je parle. Voilà ce qui caractérise l'homme de génie. Il doit ce qu'il est à cette liaison qu'il apperçoit ; & c'est par elle qu'il va rapidement de connoissances en connoissances. Quelques découvertes dues au hasard, comme les télescopes & les microscopes, auroient pu se faire par la seule liaison des idées ; si ceux qui portoient des lunettes, avoient su réfléchir sur l'usage dont elles leur étoient. Mais pendant des siecles les savants ont été avides de connoissances, sans savoir en acquérir. Ils ne ressemblent que trop souvent à ces chiens de chasse, qui, avec beaucoup d'ardeur & peu d'odorat, sautent par dessus le gibier sans l'appercevoir. Il faut qu'en faveur de la justesse, ils me passent cette comparaison.

que parce qu'il a mieux connu la liaison des vérités.

Je vous ai fait voir ailleurs que tout l'art d'écrire porte sur le principe de la plus grande liaison des idées; parce qu'en effet l'art de penser n'a pas d'autre principe lui-même. A proportion que nous sommes capables de suivre cette liaison, notre esprit s'étend davantage : il

La liaison des idées fait la folie, la raison & toutes les qualités de l'esprit.

voit chaque chofe à fa place: il embraffe à la fois une multitude d'objets: & les appercevant avec netteté, il les expofe avec precifion.

Plus vous réfléchirez fur l'hiftoire de l'efprit humain, plus vous vous convaincrez de l'univerfalité de ce principe. Locke a remarqué que les fauffes liaifons d'idées font la folie, & il s'eft arrêté là. Il étoit cependant facile de conclure que la vraie liaifon des idées fait la raifon; & en réfléchiffant un peu fur cette conféquence, ce philofophe eût vu que ce principe eft l'unique caufe de toutes les qualités de l'efprit.

Ce chemin étoit certainement le plus court pour découvrir l'univerfalité de ce principe; & vous croirez, peut-être, que c'eft celui que j'ai pris. Point du tout: je ne fais prefque que de m'en appercevoir; & actuellement que je fuis arrivé, je vois que j'ai fait de grands détours.

Il y a des hommes de génie, qui ne paroiffant pas fuivre la trace que laiffe la liaifon des idées, femblent penfer de grandes chofes comme par infpiration. Mais lorfqu'on rapproche leurs vues, on voit facilement comment ce qu'ils ont dit de mieux tient à ce qu'ils ont dit de bien; & comment ils ont été conduits,

Ceux qui penfent comme par infpiration, obéiffent à leur infu au principe de la plus grande liaifon des idées.

à leur insu, par le seul principe qui fait bien penser. Je crois que s'ils avoient connu ce principe, ils n'auroient presque dit que de bonnes choses; & qu'on ne trouveroit pas dans leurs écrits des vues hasardées, des idées mal déterminées, des notions trop généralisées & des pensées fausses.

C'est ce principe qui a guidé les bons esprits, & les a rendus capables de perfectionner à la fois toutes les sciences & tous les arts.

C'est ce principe qui a guidé tous les bons esprits au renouvellement des lettres; & qui les a ramenés au vrai, lorsque les Grecs de Constantinople les avoient égarés dans une érudition pédante. Alors toutes les sciences & tous les arts firent à la fois des progrès rapides. On en est étonné; & cependant il seroit bien plus étonnant que le génie, qui avoit appris à se conduire dans quelques genres, n'eût pas su se conduire également bien dans tous. Puisque toutes nos études tiennent les unes aux autres, elles doivent s'éclairer & contribuer mutuellement à leurs progrès. La marche de l'esprit est la même dans chacune; l'objet change seulement; & quiconque sait apprendre une chose, & sait comment il l'a apprise, est capable d'en apprendre beaucoup d'autres.

Les arts & les sciences commencent en Italie parce que le goût s'y forme avec la langue;

La langue italienne s'est perfectionnée la premiere. Aussi c'est en Italie que les beaux-arts ont commencé avec le goût; & Galilée eût donné à sa patrie la gloire d'être le berceau de la vraie philosophie, si l'Allemagne

n'avoit pas produit Copernic, Tycho-Brahé & Képler.

La France, encore grossiere & barbare, n'avoit proprement ni langue, ni arts, ni sciences, lorsqu'au seizieme siecle l'érudition grecque & latine s'y répandit. Cette révolution devoit accroître, & accrut la barbarie; parce qu'on n'étoit pas capable de chercher dans les anciens une élégance qu'on ne sentoit pas. C'étoit assez de faire connoître qu'on les avoit lus, & avec quelque peu de choix qu'on puisât dans leurs écrits, on étoit sûr de se faire une grande réputation.

tandis qu'en France où la langue étoit grossiere, parce qu'on y manquoit de goût, il n'y avoit encore ni arts ni sciences.

La langue étoit pauvre; & maniée par des esprits qui ne savoient pas penser, elle le paroissoit encore plus qu'elle ne l'étoit. Si les mots manquoient quelquefois, si les constructions étoient dures & embarrassées, si les expressions figurées étoient exagérées & sans goût, en un mot, si le style n'avoit ni netteté, ni précision; c'étoit plus la faute des écrivains que de la langue même. En effet, le françois de ce siecle a des graces dans Marot & dans Amiot, qu'il ne faut pas confondre avec leurs contemporains: mais le pédantisme grec & latin permit rarement de les imiter.

On est étonné que François I, que les savants appellent le pere des lettres parce qu'il

Aussi François I ne peut pas

être le restaurateur des lettres.

les protégea, n'en ait pas encore été le restaurateur. Il les eût sans doute fait fleurir davantage, s'il les eût protégées avec plus de discernement: mais il encouragea la fausse érudition plus que le goût, & ses successeurs suivirent son exemple. Lorsque les princes n'ont pas des lumieres au dessus de leur siecle, ils estiment sur parole, & ils se laissent égarer par le public qui se trompe.

Ronsard . . . . . .
Réglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode;
Et toutefois long-temps eut un heureux destin:
Mais sa muse en françois parlant grec & latin,
Vit dans l'âge suivant par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pédantesque.

Mauvais goût des François dans le seizieme siecle.

Ce Ronsard, né sous François I en 1525, a vécu sous les regnes de Henri II, de François II, de Charles IX & de Henri III. Comblé des bienfaits, & même de l'amitié de ces princes, sur-tout de celle de Charles IX, il fut regardé lui-même comme le prince des poëtes. Les savants applaudirent à ses vers, parce qu'ils y trouvoient du grec & du latin; & lorsqu'il mourut en 1585, toutes les muses le célébrerent à l'envi. Vous pouvez juger, à cette réputation éclatante, du goût qui dominoit dans le seizieme siecle.

On pourroit croire que les guerres civiles, & sur-tout les disputes de religion auroient nui aux progrès des lettres. Il est vrai que tout ce qui sortoit des écoles, étoit très-capable de corrompre le goût, s'il y en avoit eu ; & que les questions qu'on agitoit avec enthousiasme, & pour lesquelles on s'égorgeoit, ont dû entraîner beaucoup d'esprits, qui auroient pu s'appliquer à d'autres études avec plus de succès. Mais la principale cause du peu de progrès des lettres, c'est le mauvais goût, surchargé d'une érudition pédante. Il étoit répandu partout, il regnoit à la cour parmi les vices, & il ressembloit tout-à-fait aux mœurs.

C'est ce qui nuisoit au progrès des lettres.

Les guerres & les disputes de religion n'ont point empêché de cultiver la poësie. Le seizieme siecle a produit un grand nombre de poëtes. Recherchés par les grands, protégés par les souverains, chéris même par Charles IX, qui se piquoit de faire des vers, il ne leur manquoit que du goût pour perfectionner leur art. Ils n'en auroient eu que trop d'occasion dans ces temps malheureux, où parmi les horreurs & les crimes, on s'occupoit continuellement de galanterie, de fêtes, & de plaisirs : mais le fanatisme qui étouffoit tout sentiment d'humanité, permettoit-il de sentir avec cette délicatesse qui caractérise le vrai goût ?

Car les guerres & les disputes de religion n'empêchoient pas de les cultiver.

Dans le dix-septième siecle où le goût commence en France, les arts & les sciences y sont cultivés avec succès.

*Enfin Malherbe vint.* Il connut le premier le caractere de notre langue ; il l'assujettit aux regles du bon sens ; & tout-à-coup il se fit dans les lettres une révolution semblable à celle qu'éprouvoit alors la philosophie. Ronsard & ses semblables tomberent dans le mépris, non par un retour grotesque, comme dit Despreaux, mais par un changement très judicieux. Les bons esprits se hâterent d'entrer dans la route qui leur étoit ouverte : le dix-septieme siecle produisit de grands poëtes & de grands orateurs, comme de grands philosophes : en un mot, tous les arts, toutes les sciences, cultivés à la fois & avec le même discernement, se perfectionnerent ensemble. Je ne vous dirai rien de ces écrivains célebres qui ont fixé notre langue : assez d'autres ont disserté sur leurs ouvrages. Il vaut mieux les lire, & vous en avez déja lu plusieurs.

Mais le goût dégénérant en manie produisit le purisme ;

Lorsque nous eumes de meilleurs écrivains, nous fimes une étude plus particuliere de notre langue : étude qui devint à la mode plus qu'aucune autre, parce qu'elle paroissoit à la portée du plus grand nombre. Il parut des volumes d'observations sur le langage, & ces questions, souvent frivoles, faisoient les délices des conversations. Cette manie donna naissance à ce qu'on nomma *les Puristes.*

Avant le dix-ſeptieme ſiecle on écrivoit ſans regles, & les poëtes ſe permettoient tout, ſous prétexte de licence. Depuis on tomba dans l'excès oppoſé, & on voulut, avec des regles arbitraires, mettre des entraves au génie. C'eſt que les grammairiens qui entreprirent de ſe rendre les légiſlateurs du langage, n'avoient pas le goût des hommes de talents, qui ſe contentoient de bien écrire, ſans donner leurs obſervations ſur la langue. Ils calquerent la grammaire latine : ils prirent pour regle, que ce qui n'a pas été dit, ne peut pas être dit, ſur le principe que l'uſage eſt le ſeul maître des langues; & en conſéquence tout nouveau tour leur parut vicieux, ou du moins haſardé. Ils ne s'appercevoient pas qu'une langue ne peut ſe perfectionner, qu'autant que l'uſage change lui-même. Ils ne s'appercevoient pas même qu'ils étoient à la fin contraints d'approuver des expreſſions qu'ils avoient d'abord condamnées; & ils continuoient de dire qu'il ne faut employer que celles dont on s'eſt déja ſervi.

& les grammairiens qui ſe firent les légiſlateurs du langage, donnerent des entraves au génie.

L'analogie eſt l'unique regle. Quand on la connoît, on peut ſe permettre tous les tours qui ne s'en écartent pas. C'eſt ce qu'ont fait les grands écrivains, qui ont enrichi notre langue. Peut-être même l'auroient-ils enrichie davantage, ſi la pédanterie des grammairiens ne les avoit pas quelquefois rendus timides. Racine

L'analogie eſt l'unique regle pour juger ſi un tour eſt françois.

eſt un de ceux à qui elle a le plus d'obligation.

L'érudition tendoit à perpétuer le mauvais goût.

Pendant que le langage & la philoſophie ſe perfectionnoient, l'érudition, toujours pédante, tendoit à perpétuer le mauvais goût. Il eſt vrai qu'on étudioit l'hiſtoire avec un peu de critique: les diſputes de religion en avoient fait une néceſſité. Mais la prévention aveugle pour l'antiquité ſubſiſtoit dans toute ſa force: on continuoit de prodiguer l'érudition: on ne raiſonnoit que par autorité: on ne penſoit que d'après les anciens; & on jugeoit uniquement ſur leur parole.

On demanda ſi la préférence eſt due aux modernes; & ce fut une grande diſpute.

Alors les partiſans des anciens & les partiſans des modernes formerent deux ſectes, qui ſe traiterent réciproquement avec mépris. Elles éleverent une diſpute qui a duré juſqu'à nos jours. Il s'agiſſoit de ſavoir à qui la préférence eſt due des anciens ou des modernes: queſtion qui n'a jamais été bien traitée; parce que les partiſans des anciens n'avoient lu que les anciens, & que les partiſans des modernes étoient de beaux eſprits, qui ne connoiſſoient pas les progrès que la philoſophie avoit faits de leur temps. Les vrais philoſophes ne ſe mêlerent jamais dans cette diſpute, ils étoient ſans doute trop ſurs d'avoir l'avantage, pour ne pas dédaigner d'entrer en lice.

Les érudits chercherent dans les hypotheſes ce que les monuments ne leur apprenoient pas & la critique ſe formoit lentement.

Les érudits accoutumés à raiſonner ſur des hypotheſes, à l'exemple des ſectes anciennes, étudierent l'hiſtoire avec cet eſprit, & expliquerent juſqu'au temps fabuleux avec des ſuppoſitions. Étoient-ils embarraſſés ſur un fait, ſur une époque, ſur une généalogie, ils faiſoient une hypotheſe, & ils la donnoient pour l'hiſtoire même. Ils n'avoient pas encore appris que, pour être hiſtorien, il faut des monuments, comme il faut des obſervations, pour être philoſophe. Nous avons déja eu occaſion de remarquer, que lorſque les philoſophes étoient mauvais, les critiques ne l'étoient pas moins. Aujourd'hui que la vraie philoſophie eſt plus répandue, la critique en eſt devenue meilleure; & l'on commence à reconnoître qu'on ignore l'hiſtoire d'un temps, quand les événements n'ont pas laiſſé de traces. Mais ceux qui les premiers ont élevé des doutes contre la crédule érudition ont cauſé de grands ſcandales.

La critique étant plus ſaine, on pourroit étudier aujourd'hui l'antiquité avec plus de fruit. Mais il eſt à craindre qu'on ne tombe dans un autre excès; & qu'après avoir porté l'érudition juſqu'au pédantiſme, on ne la néglige tout-à-fait.

Ordres des progrès de

D'après cet expoſé de l'hiſtoire des ſciences & des lettres, vous voyez que le goût a com-

l'esprit en différents genres mencé avec l'étude des langues vulgaires; qu'il s'est perfectionné, lorsqu'il avoit déja fait assez de progrès pour puiser avec discernement dans les anciens; que la vraie philosophie se montrant presque aussitôt, nous avons eu de bons philosophes après avoir eu de bons poëtes; & que la saine critique a été la derniere à se former.



CHAPI-



# CHAPITRE XI.

## *Des progrès de la politique.*

IL est une ſcience qui étoit fort imparfaite avant le dix-ſeptieme ſiecle, qui l'eſt encore à bien des égards, & qui ſe perfectionne tous les jours, au moins quant à la théorie: c'eſt la politique.

Il importe à un prince de ſe faire une idée complete de la politique.

En étudiant les différents gouvernements, & en obſervant la conduite des bons & des mauvais princes, vous avez déja pu vous faire quelque idée de cette ſcience. Cependant vous ne ſauriez dire tous les objets qu'elle embraſſe. L'idée que vous en avez eſt donc incomplete, & il s'agit aujourd'hui de vous en faire une plus étendue.

La politique peut être conſidérée par rapport aux nations étrangeres, & par rapport aux peuples qu'on a à gouverner.

Double objet de la politique.

L'objet de la politique, par rapport aux nations étrangeres, eſt d'en connoître le droit pu-

Objet de la politique par

rapport aux nations étrangeres.

blic, le gouvernement, les forces, les intérêts, les préjugés, les mœurs, les vues, les moyens & le caractere de ceux qui ont part à l'administration.

Son objet par rapport aux peuples à gouverner.

Par rapport aux peuples à gouverner, la politique embrasse encore un plus grand nombre d'objets. Tels sont les mœurs, es préjugés, l'industrie & le nombre des citoyens; l'étendue des terres, leur valeur & les moyens de les améliorer; les loix, les abus qui se sont introduits, les changements à faire, les obstacles auxquels on doit s'attendre, & la conduite à tenir pour les vaincre; l'agriculture, la milice, les finances, le commerce, les arts; en un mot, toutes les parties économiques.

Elle doit embrasser toutes les parties de l'économie publique.

Puisque le souverain doit également sa protection à tous les citoyens; il est de sa politique de protéger toujours également l'industrie qui les fait vivre. Tous les arts qui contribuent au bien commun, ont plus ou moins de droits à la faveur, à proportion qu'ils sont plus ou moins utiles à la société entiere. C'est l'utilité générale que l'homme d'état doit toujours se proposer: il ne feroit ni juste, ni prudent de la sacrifier à l'utilité de quelques membres, & d'oublier les arts généralement utiles ou nécessaires, pour ne s'occuper que des arts moins utiles ou frivoles. Vous voyez que l'économie

publique demande un genie vaſte, qui connoiſſe tout, qui peſe tout, & qui dirigeant tous les reſſorts du gouvernement, les entretienne dans une harmonie parfaite.

Il ſeroit difficile, ou plutôt impoſſible de trouver un pareil génie. Les hommes d'état, les mieux intentionnés & les plus habiles, ont fait des fautes par ignorance ou par précipitation, tant il eſt difficile de tout voir & de tout combiner, ſans tomber quelquefois dans l'erreur. Tel excelle dans des parties, qui eſt médiocre dans d'autres; & il ſe trouve naturellement porté à ſacrifier les choſes qu'il ſait moins conduire, aux progrès de celles qu'il conduit mieux. Mais les hommes d'état ne nuiſent jamais plus, que lorſqu'ils veulent ſe mêler de tout. Il ſeroit plus ſage de ſe borner à prévenir les abus, & d'ailleurs de laiſſer faire. Sans doute qu'ils tiendroient tous cette conduite, s'ils vouloient toujours le bien, & s'ils connoiſſoient mieux les reſſorts de l'économie publique.

Les hommes d'état ne réuſſiront jamais mieux qu'en laiſſant faire.

Voilà, Monſeigneur, l'étude à laquelle vous devez principalement vous appliquer. Comme un duc de Parme a peu d'intérêts à démêler avec les nations, vous pouvez vous borner à une connoiſſance imparfaite de la politique, qui régle la conduite de ſouverain à

ſouverain: mais vous ne devez jamais négliger de connoître les choſes qui peuvent contribuer à la meilleure adminiſtration, ſi vous voulez être un jour en état de faire le bonheur d'un peuple, que vous êtes deſtiné à gouverner.

Je viens de vous donner une idée générale des différentes parties de la politique. Voyons maintenant quels ont été les progrès de cette ſcience.

Les anciens philoſophes ne ſe ſont pas appliqués à toutes les parties de l'économie politique.

Il ne s'agit pas de rechercher ce que les anciens philoſophes ont écrit ſur cette matiere. Bornés à la morale & à la légiſlation, ils ne ſe ſont pas appliqués aux autres parties de l'économie politique, & ils ont d'ordinaire fondé leurs ſyſtêmes ſur des principes qu'ils n'avoient pas pris dans la nature de l'homme. Vous ayant ſuffiſamment entretenu de leurs opinions, nous jugerons aujourd'hui de l'état de la politique en conſidérant la conduite des peuples.

Les nations de l'Aſie n'ont jamais pu avoir d'idée de la vraie politique.

Les nations de l'Aſie, accoutumées de tout temps au deſpotiſme, n'ont pu ſe faire que des idées fauſſes du droit naturel & du droit des gens. Les révolutions, auxquelles elles étoient expoſées, nuiſoient d'autant plus aux progrès du gouvernement, qu'elles les aſſujettiſſoient à des barbares, qui ne connoiſſoient d'autre ver-

tu que le courage. La paix, qui succédoit à ces révolutions, amollissoit les conquérants, & en même temps étouffoit dans le vainçu des lumieres, dont le vainqueur faisoit peu de cas. On se conduisoit uniquement d'après les coutumes que l'usage paroissoit consacrer, & dont on s'étoit fait une habitude, sans les avoir examinées. Enfin le joug de la superstition, qui entretenoit l'ignorance, ne laissoit pas la liberté de penser; & le monarque adoré sur son trône ne connoissoit d'autre loi que sa volonté. Or, est-il possible qu'un peuple, qui ne sent que la nécessité de céder à la force, se fasse des idées du droit naturel; & qu'un despote, qui, se voyant maître d'un vaste empire, croit n'avoir à redouter aucune puissance, soupçonne qu'il a des devoirs à remplir envers ses sujets, & des ménagements au moins à garder avec les nations voisines? Il ne faut donc pas s'attendre à trouver les commencements de la politique parmi les peuples de l'Asie.

De tous les peuples anciens, les Grecs sont ceux qui ont eu les idées plus saines sur le droit naturel.

Les Grecs se trouverent dans des circonstances plus heureuses, lorsque, las des désordres, ils demanderent des loix aux esprits les plus éclairés. Une expérience qui tâtonne, introduit les abus, comme les réglements les plus sages: elle les autorise, elle les multiplie, elle permet rarement de les corriger. Les républiques de la Grece, formées par des législateurs,

ſe gouvernerent par des loix plutôt que par des coutumes. Leur légiſlation, ouvrage du génie, ne fut pas uniquement l'effet lent des circonſtances. Elles s'éclairerent mutuellement, & elles eurent de bonne heure pour citoyens des hommes d'état. Voilà pourquoi les Grecs ſont de tous les peuples de l'antiquité payenne, ceux qui ont eu les idées les plus ſaines ſur le droit naturel.

Cependant au temps de Solon la morale étoit à ſa naiſſance.

Cependant au ſiecle même de Solon, la morale n'étoit encore qu'à ſa naiſſance. Elle ſe bornoit à quelques maximes, exprimées avec préciſion ; & il ne paroît pas qu'on l'eût aſſez approfondie pour en développer tout le ſyſtême. La célébrité, que les ſept ſages acquirent par leurs apophthegmes, prouve aſſez que la morale étoit une ſcience toute nouvelle pour les Grecs. Il faut même convenir que la plupart de ces ſentences n'étoient pas ignorées des Barbares : mais il ſemble que la connoiſſance qu'en avoient les Egyptiens, les Chaldéens & d'autres, bornée à la ſpéculation, fut réſervée aux ſavants. Les Grecs, au contraire, enſeignoient la pratique de ces maximes, parce qu'ils les pratiquoient. Ils ont prouvé par l'applaudiſſement, avec lequel ils les ont reçues, qu'ils étoient capables de connoître & d'aimer la vertu, & ils ont été vertueux.

Le droit des gens ne leur étoit pas inconnu. Comme chaque république étoit foible par elle-même, & que celles qui acqueroient le plus de puissance, avoient des temps de foiblesse; elles eurent toutes souvent occasion d'éprouver qu'au lieu de se nuire, elles devoient se donner mutuellement des secours, & s'opposer de concert à toute entreprise injuste. Les foibles sont faits pour réclamer la justice, & pour s'en faire des idées plus exactes.

Les Grecs ont connu le droit des gens, mais non pas dans toute son étendue.

Une chose a pu contribuer encore à donner aux Grecs une idée aussi saine du droit des gens; c'est qu'ils se regardoient en quelque sorte comme un seul peuple, sorti d'une même famille. Mais ils n'étendoient pas ce droit des gens aux barbares. Ils les traitoient au contraire comme des ennemis naturels, contre lesquels ils se croyoient tout permis. Cete erreur pouvoit avoir pour cause le mépris qu'ils concevoient pour les autres nations, & les injustices qu'ils en avoient reçues.

Les républiques de la Grece, en considérant leur position & leurs intérêts, apprirent encore l'art de négocier, & de contracter des alliances pour maintenir une sorte d'équilibre entr'elles. Cet art passa chez les Perses, lorsqu'ils eurent éprouvé les forces des Grecs. Le grand roi employa les négociations, & s'occupa des moyens

Ils ont mieux connu l'art de négocier.

de divifer des peuples qu'il craignoit de voir réunis contre lui. Philippe de Macédoine ufa dans la fuite du même artifice pour les fubjuguer.

Ils n'ont pas eu des principes fur toutes les parties de l'économie publique.

Les progrès du commerce & des arts font une preuve que les gouvernements de la Grece n'on pas négligé l'économie politique. Je doute cependant qu'aucune république eût un plan qui en développât toutes les parties ; & il me paroît qu'à cet égard les Grecs n'avoient pas de fcience fondée en principes, mais feulement des connoiffances pratiques, dues à l'expérience.

Les Romains n'ont connu ni le droit naturel ni le droit des gens,

Un gouvernement, conquérant par fa conftitution, ne permet pas de remonter aux vrais principes du droit naturel & du droit des gens. Auffi les Romains ne les ont-ils point connus. prefque toujours fupérieurs en forces, s'ils ont voulu par prudence paroître juftes, ils ont rarement fenti le befoin de l'être en effet. Conduits par les circonftances, ils fe font trouvés dans le chemin de l'ambition, & ils l'ont fuivi. L'art militaire a été l'unique étude, à laquelle ils aient été portés par la nature du gouvernement, en forte qu'ils n'en pouvoient pas faire d'autres, fans s'écarter de l'efprit qui dominoit dans la république. Bons foldats, ils pouvoient vaincre avec de mauvais généraux par l'effet de

la discipline seule, & ils en ont souvent eu de bons. Enhardis par leurs succès, ils se persuaderent bientôt que les dieux les destinoient à l'empire du monde. Dès lors toutes leurs entreprises parurent justes à leurs yeux.

Ils ont peu connu l'art de négocier, parce qu'une puissance dominante commande & négocie peu, ou du moins ne négocie qu'autant qu'elle a intérêt de paroître respecter les droits des nations. D'ailleurs les peuples foibles venoient d'eux-mêmes au devant du joug ; & se croyant protégés contre leurs ennemis, ils aidoient à les subjuguer, pour être bientôt subjugés eux-mêmes

& fort peu l'art de négocier.

Les cités voisines oserent d'abord résister ; mais, n'ayant pas su réunir leurs forces, elles firent des efforts inutiles. Quelques-unes commencerent à rechercher l'alliance du vainqueur, soit par l'impuissance de conserver autrement quelque espece de liberté, soit dans l'espérance de partager avec lui les dépouilles des vaincus. Cet esprit gagna peu-à-peu toute l'Italie. Il devoit se répandre à mesure que les armes des Romains feroient de plus grands progrès. Les cités les plus belliqueuses suivirent donc les unes après les autres l'exemple de celles qui s'étoient soumises les premieres. Elles oublierent insensiblement qu'elles avoient une patrie, & elles

Ce sont les peuples mêmes qui leur ont appris comment ils devoient se conduire, pour les subjuguer les uns par les autres.

n'eurent plus d'autre ambition que d'être Romaines. Ce fut dans ces circonſtances que la république s'apperçut qu'elle avoit des peines & des récompenſes pour ſe les attacher ; & la conduite habile qu'elle tint, fut moins ſon ouvrage, que celui de tous les peuples d'Italie.

Ils n'ont eu que des uſages pour conduire les différentes parties de l'économie publique.

Pauvres d'abord parce qu'ils ne connoiſſoient pas les richeſſes, & aſſez riches parce que cette ignorance les rendoit ſobres, les Romains commencerent à piller des peuples auſſi pauvres qu'eux ; & cet amour du pillage croiſſant avec les conquêtes, ils s'enrichirent enfin des dépouilles des nations. La guerre ſuppléa au commerce qu'ils ne connoiſſoient pas ; & ils ne tranſporterent les arts à Rome, que parce que les arts étoient une partie des dépouilles des peuples ſubjugués. Si vous parcourez donc leur hiſtoire, vous reconnoîtrez qu'ils n'ont jamais été dans le cas d'approfondir toutes les parties de l'économie politique ; & que par conſéquent, bien loin de ſonger à en former un corps de ſcience, ils ne ſe ſont conduits à cet égard qu'après des coutumes.

Les Barbares qui ont envahi l'empire d'occident, ignoroient abſolument tout

La barbarie, qui avoit commencé avec la décadence de l'empire romain, couvrit enfin toute l'Europe. Vous ne vous attendez pas à trouver des notions du droit de la nature & des gens, ni les vrais principes d'une ſage adminiſtra-

tion parmi des nations féroces, qui ne connoiſſent d'autres loix que la force. Si quelquefois elles ont été conduites par de grands hommes, tels qu'un Théodoric le Grand & un Charlemagne, elles ont été heureuſes, ſans être capables de remonter aux principes de leur bonheur; & l'art de gouverner paroiſſoit un ſecret réſervé à quelques génies, bien ſupérieurs à leur ſiecle.

Ce qui peut contribuer au bonheur des ſociétés civiles.

Le déſordre s'accrut avec le gouvernement féodal, & fut porté au comble lorſque la puiſſance eccléſiaſtique méconnut elle même les loix qu'elle devoit faire reſpecter par ſon exemple. On n'eut plus aucune idée du droit de la nature & des gens; il ne reſta aucune trace du droit public; on viola ſans remords la foi des traités; ſouvent même on s'y crut autoriſé par le ſouverain pontife; les nations ne connurent plus de lien; les ſujets oublierent la fidélité qu'ils devoient à leur prince; l'aſſaſſinat des rois fut quelquefois regardé ſans horreur, & les maximes les plus monſtrueuſes, enſeignées publiquement, prirent la place d'une religion qui n'aime que la juſtice & la paix. Ces abus continuerent & ſe multiplierent juſqu'au dix-ſeptieme ſiecle, & finirent par des guerres de religion, où le fanatiſme & l'ambition armerent les peuples & les citoyens, & répandirent des flots de ſang dans toute l'Europe.

Ils ſe porterent aux derniers excès, & ils parurent s'y autoriſes par la religion même.

Depuis deux siecles, elles faisoient des ligues sans objet, & s'armoient sans dessein.

Il y avoit deux siecles que les nations s'observoient mutuellement. Elles négocioient, elles traitoient, elles s'allioient. Mais ces alliances n'étoient que des ligues formées sant objet, & conduites sans dessein. Les passions, toujours aveugles, régloient les démarches des souverains, qui ne connoissoient ni leurs intérêts, ni leurs forces, ni leurs droits; & cependant l'Europe étoit baignée de sang.

Il étoit temps de leur apprendre ce que les nations se doivent les unes aux autres.

Il étoit temps de remédier à des désordres, qui, ruinant le vainqueur comme la vaincu, faisoient le malheur général de l'Europe. Il s'agissoit de montrer aux peuples ce qu'ils se doivent les uns aux autres, & de combattre par conséquent l'ignorance, les préjugés & la superstition qui les armoient.

C'est ce que Grotius se propose dans son *droit de la guerre & de la paix.*

Pour remplir cet objet, il falloit créer une science qu'il étoit bien difficile d'enseigner aux nations. Grotius osa le premier le tenter, dans son *droit de la guerre, & de la paix*; ouvrage auquel il travailla les premieres années de la guerre de trente ans, & qu'il publia en 1625.

Cet ouvrage devoit avoir, & eut un grand succès en Allemagne

L'Allemagne, qui cherchoit alors des secours pour défendre sa liberté contre les entreprises de Ferdinand II, trouva bientôt après dans Gustave-Adolphe un héros & un conquérant. De ce moment ses provinces furent con-

tinuellement ravagées, autant par ses propres troupes, que par les armées étrangeres, qui erroient les unes & les autres, comme des hordes dans un pays où tout seroit au premier occupant. Il n'y avoit donc point alors de nation, qui sentît mieux le besoin d'un droit des gens, établi sur de bons principes, & généralement reconnu. Aussi l'ouvrage de Grotius eut-il en Allemagne le plus grand succès ; il y fut enseigné dans les écoles, & il eut de bonne heure le sort des livres anciens, c'est-à-dire, qu'il fut fort commenté & fort obscurci.

Pourquoi Grotius donna à cet ouvrage le titre *droit de la guerre & de la paix*.

Quoique Grotius eût pour objet d'établir les principes du droit naturel, du droit des gens & du droit public, & de résoudre d'après ces principes les questions qui intéressent le bonheur des peuples, il intitula son ouvrage *le droit de la guerre & de la paix*. Il parut par-là se renfermer dans un plan moins étendu que celui qu'il se proposoit : mais il usa de cet artifice, parce qu'il écrivoit dans un temps où ce titre devoit, plus que tout autre, attirer l'attention des puissances de l'Europe. Il eut la gloire d'avoir pour lecteur le grand Gustave, qui desirant de s'attacher un écrivain dont il estimoit les talents, étoit au moment de l'appeller à son service, lorsqu'il fut tué en 1632 à la bataille de Lutzen. Peu de temps après, le chancelier Oxenstiern, qui ne l'estimoit pas moins, se fit

un devoir de ſe conformer aux intentions du roi ſon maître, & nomma Grotius ambaſſadeur de Suede à la cour de France.

Cet ouvrage eſt digne d'éloges & de critiques.

L'eſtime de Guſtave & celle d'Oxenſtiern ſuffiſent pour déterminer la vôtre. Grotius eſt en effet un homme de génie, qui commence à répandre la lumiere. Malgré les progrès que faiſoit l'eſprit humain, les puiſſances de l'Europe, dans la plus grande ignorance des matieres qu'il traite, ne ſongeoient pas même à s'en inſtruire; & il ſemble leur enſeigner l'art de défricher des terres, que la barbarie avoit juſqu'alors laiſſées ſans culture. Cependant ſes principes ne ſont pas toujours exacts; il ne les développe pas aſſez; il manque de méthode. Il raiſonne avec profondeur: mais il eſt difficile de le ſuivre, parce qu'il n'a pas ſu ſaiſir cet ordre ſimple, qui ne ſe trouve que dans la plus grande liaiſon des idées, & qui rejette tout ce qui eſt ſuperflu. Enfin il embarraſſe ſes raiſonnements, en produiſant l'érudition pour les éclaircir, & il juge d'après l'autorité, quoiqu'il fût capable de mieux juger par lui-même. Malgré ces défauts, qui ſont ceux de ſon ſiecle, ſon ouvrage mérite d'être étudié. Il a créé une ſcience qui ſeroit la plus utile ſi elle étoit connue; & il a éclairé ceux qui, après lui, s'y ſont appliqués avec plus de ſuccès.

Ses vues étoient saines : on n'en peut pas dire autant de Thomas Hobbes. Génie pénétrant, celui-ci eût été fait pour développer les principes du droit de la nature & des gens, s'il eût été capable de raisonner sans prévention. Il avoit de l'ordre, de la méthode, de la netteté, de la sagacité : mais bien loin d'être en garde contre les préjugés, que l'éducation lui avoit donnés, & que les circonstances où il vivoit, nourrissoient en lui, il ne fit un systême que pour les établir. Naturellement porté aux paradoxes, il secoua tout-à-fait le joug de l'autorité : il crut juger par lui-même, lorsqu'il posa des principes, qui choquoient les idées les plus reçues : & il les prit pour des vérités, parce qu'ils le confirmoient dans des opinions, qu'il avoit adoptées sans examen.

Hobbes, plus méthodique, se fit sur la même matiere des principes d'après son éducation & d'après les circonstances où il vivoit.

Né en Angleterre en 1588, & ayant vécu jusqu'en 1679, Hobbes vit naître les dissentions sous les Stuarts, & fut témoin des guerres qui déchirerent sa patrie. Les maximes des Épiscopaux, dans lesquelles il avoit été élevé, lui inspiroient de la haine contre les Presbytériens ; & l'animant d'un zele outré pour la monarchie, elles lui faisoient voir dans le monarque une puissance de droit arbitraire, sans bornes, & dont la volonté seule a force de loi. Les malheurs de l'Angleterre, qu'il attribuoit à la démocratie, le confirmerent dans cette pensée.

Elevé dans la religion anglicane, & persuadé que la démocratie étoit la cause de tous les troubles, il donne au monarque une autorité arbitraire & sans bornes.

Il crut que l'autorité illimitée du prince étoit abſolument néceſſaire pour maintenir la tranquillité dans l'état ; jugeant que la paix dépend du commandement, le commandement des armes, & que les armes ne peuvent aſſurer l'obéiſſance, ſi elles ne ſont entre les mains d'un ſeul.

Pour établir ce deſpotiſme, il imagine un état de nature, & il met le droit dans la force ſeule.

Afin d'établir le deſpotiſme, il cherche les principes du droit dans un état de nature, qu'il imagine comme un état de guerre de tous contre tous ; & il ſe repréſente le droit que chacun a de ſe conſerver, comme un droit qui s'étend ſur tout, même ſur les perſonnes. Dans cette hypotheſe, il eſt évident que tout eſt au plus fort, que la force ſeule fait le droit, & que par conſéquent l'autorité la plus injuſte devient légitime, ſi elle eſt ſoutenue par la force.

Cependant pouvoit-il perſuader aux peuples de ſe ſoumettre lorſqu'il leur repréſentoit le ſouverain comme un deſpote de droit.

Hobbes auroit dû voir que ſes principes pouvoient être auſſi favorables à Cromwel qu'à Charles I. Si d'ailleurs il eût remarqué que la puiſſance arbitraire, que s'arrogeoient les Stuarts, avoit été le prétexte de la révolte des preſbytériens ; il auroit jugé que ces rebelles n'étoient pas faits pour croire au deſpotiſme, & que le moyen de les ramener à l'obéiſſance n'étoit certainement pas de leur offrir ſans déguiſement un deſpote dans le ſouverain. Les ouvrages dans leſquels cet écrivain établit ſa doctrine,

doctrine, sont le traité du Citoyen & son Léviathan. Le premier parut en 1642, & l'autre quelques années après.

Pufendorff a mieux réussi que Grotius & que Hobbes, quoique son ouvrage soit encore bien imparfait.

*Le droit de la nature & des gens*, que Pufendorff publia en 1672, est plus méthodique & mieux raisonné, que tout ce qu'on avoit fait jusqu'alors en ce genre. Cet écrivain judicieux, avec moins de génie que Grotius & que Hobbes, a mieux réussi, parce qu'il a su profiter des erreurs de l'un & de l'autre, comme de leurs lumieres. Cependant il n'avoit point encore assez de philosophie pour développer & rassembler toutes les parties de cette science dans l'ordre le plus exact, & d'après les principes les plus simples.

Depuis on a beaucoup écrit sur les mêmes objets, & on a traité toutes les parties de l'économie publique.

On a beaucoup écrit depuis sur le droit de la nature & des gens; & les questions les plus importantes me paroissent suffisamment éclaircies, si les puissances de l'Europe veulent être équitables. Mais après vous avoir montré cette science dans ses commencements, il seroit inutile de vous parler de tous les écrivains qui en ont cultivé quelques parties : car il vous importe bien plus d'étudier leurs ouvrages, que de savoir ce que j'en pense. Je vous les indiquerai, quand il en sera temps; & je vous préparerai à les lire avec fruit, autant du moins que j'en serai capable. C'est dans le dix-hui-

tiéme siecle qu'on s'est sur-tout appliqué à ce genre d'étude, & qu'on a plus travaillé pour votre instruction. Aucun des objets de la politique n'a été oublié. On a écrit sur les gouvernements, sur les loix, sur le droit public, sur l'art de négocier, sur les finances, sur le commerce, sur les manufactures, sur l'agriculture, sur l'art de la guerre, en un mot sur toutes les parties de l'économie publique. Je ne vous citerai que l'*esprit des loix* de M. de Montesquieu, ouvrage où il y a des grandes vues & beaucoup de génie.





# CHAPITRE XII.

## *Des progrès de l'art de raisonner.*

Il vous paroîtra peut-être étonnant, que j'aie oublié de faire l'histoire de la métaphysique : mais c'est que je ne sais pas ce qu'on entend par ce mot. Aristote, croyant créer une science, s'avisa de ramasser toute les idées abstraites & générales, telles que l'être, la substance, les principes, les causes, les relations, & d'autres semblables. Il considéra toutes ces idées dans un traité préliminaire, qu'il appella *Sagesse premiere*, *philosophie premiere*, *théologie*, *&c* Après lui Théophraste, ou quelque autre péripatéticien, donna le nom de métaphysique à ce ramas d'idées abstraites. Voilà donc la métaphysique : c'est une science où l'on se propose de traiter de tout en général, avant d'avoir rien observé en particulier, c'est à dire, de parler de tout, avant d'avoir rien appris : science vaine, qui ne porte sur rien, & qui ne va à rien. Puisque nous nous élevons des idées

Ce que c'est que la métaphysique des péripatéticiens.

particulieres aux notions générales, celles-ci ne sauroient être l'objet de la premiere des sciences.

C'est à l'analyse à nous conduire de découverte en découverte.

Comme il est nécessaire d'analyser les objets pour nous élever à de vraies connoissances; il faut absolument mettre de l'ordre dans nos idées, en les distribuant dans des classes différentes, & en donnant à chacune des noms, auxquels nous les puissions reconnoître. C'est-là tout l'artifice des notions plus ou moins générales. Si les analyses ont été bien faites, elles nous conduisent de découvertes en découvertes; parce qu'en nous montrant comment nous avons réussi, elles nous apprennent comment nous pouvons réussir encore. Le caractere de l'analyse est de nous conduire par les moyens les plus simples & les plus courts.

Elle est la vraie méthode de toutes les sciences. On pourroit la nommer métaphysique.

Cette analyse n'est pas une science séparée des autres. Elle appartient à toutes: elle en est la vraie méthode, elle en est l'ame. Je la nommerai métaphysique, pourvu que vous ne la confondiez pas avec la science premiere d'Aristote.

Elle suppose que nous connoissons l'origine & la génération de

Cette métaphysique n'est pas même la premiere science. Car sera-t-il possible d'analyser bien toutes nos idées, si nous ne savons pas ce qu'elles sont & comment elles se forment?

Il faut donc avant tout en connoître l'origine & la génération. Mais la science qui s'occupe de cet objet n'a pas encore de nom, tant elle est peu ancienne. Je la nommerois psychologie, si je connoissois quelque bon ouvrage sous ce titre.

toutes nos idées : science nouvelle qui n'a point de nom.

Comme on n'a fait de bonnes grammaires & de bonnes poëtiques, qu'après avoir eu de bons écrivains en prose & en vers ; il est arrivé qu'on n'a connu l'art de raisonner, qu'à proportion qu'on a eu de bons esprits, qui ont bien raisonné dans différents genres. Vous pouvez juger par-là que cet art a fait ses plus grands progrès dans le dix-septieme & dans le dix huitieme siecles.

L'art de raisonner ne s'est perfectionné, que dans le dix-septieme & dans le dix-huitieme siecles :

En effet la vraie méthode est due à ces deux siecles. On l'a d'abord connue dans les sciences, où les idées se forment naturellemnt, & se déterminent presque sans difficulté. Les mathématiques en sont la preuve. On n'a pas été aussi heureux dans les sciences, dont l'objet ne tombe pas sous les sens ; parce qu'il n'étoit pas aussi facile de déterminer le nombre & la qualité des idées, qui entrent dans la composition de chaque notion complexe. Telle est la politique. Aussi est-il arrivé à Grotius & à Pufendorff de déterminer souvent mal leurs idées & d'être par conséquent dans l'impuissance d'analyser bien les sujets qu'ils traitent.

plus promptement dans les mathématiques, plus lentement dans les autres sciences.

Avant le renouvellement des lettres on ne le connoissoit pas.

Je n'ai pas le courage de vous parler de ceux qui avant le renouvellement des sciences, ont tenté d'enseigner l'art de raisonner. Si des Tartares vouloient faire une poëtique, vous pensez bien qu'elle seroit mauvaise, parce qu'ils n'ont pas de bons poëtes. Il en est de même des logiques, qui ont été faites avant le dix-septieme siecle.

Ce n'est que vers la fin du seizieme siecle qu'on a pu en donner des regles.

Il n'y avoit alors qu'un moyen pour apprendre à raisonner; c'étoit de considérer les sciences dans leur origine & dans leurs progrès. Il falloit d'après les découvertes déja faites, trouver les moyens d'en faire de nouvelles; & apprendre en observant les égarements de l'esprit humain, à ne pas s'engager dans les routes qui conduisent à l'erreur. Une pareille entreprise demandoit un génie sage, juste, étendu. Tel fut Bacon, chancelier d'Angleterre.

C'est ce que Bacon entreprend dans son ouvrage du *rétablissement des Sciences.*

Né en 1561, il a été contemporain de Képler & de Galilée, il a vécu sous les regnes d'Elisabeth & de Jacques I, & il est mort en 1626, la seconde année du regne de Charles I.

Son grand ouvrage a pour titre *du rétablissement des sciences*. Fait pour les embrasser d'un coup d'œil & pour y répandre la lumiere, il guide l'esprit humain, que les Grecs avoient égaré, & à qui la barbarie & la superstition

paroiſſoient avoir fermé pour toujours le chemin de la vérité. Dans le plan qu'il trace des sciences, il montre les progrès qu'elles ont faits & les cauſes qui les ont retardées; il enſeigne les moyens de contribuer à leur avancement, & d'en écarter l'erreur; il indique les recherches qui ont été négligées juſqu'à lui; il crée de nouveaux objets d'étude; en un mot, il ſemble mettre ſous les yeux, comme dans un tableau, toutes les découvertes qui ont été faites, & toutes celles qui reſtent à faire. Tel eſt l'objet de la premiere partie de ſon ouvrage, qu'il intitule *de l'accroiſſement des ſciences.* C'eſt en obſervant les ſciences dans ce point de vue, qu'il découvre l'unique méthode à ſuivre, il l'expoſe dans ſon *novum organum*; la ſeconde & la principale partie de ſon ouvrage.

On lui reproche de changer la ſignification des mots, d'en créer de nouveaux, & d'affecter un langage qui n'eſt qu'à lui. Il pouvoit uſer de cette liberté, puiſqu'il avoit des vues toutes neuves: mais il eſt vrai qu'il en abuſe quelquefois. C'eſt encore avec fondement qu'on ſe plaint des ſubdiviſions qu'il multiplie trop. Je ne ſais même, ſi, en diviſant les ſciences & les arts par rapport aux trois facultés de l'entendement, la mémoire, l'imagination & la raiſon, il a ſuivi l'ordre le plus ſimple & le plus naturel. Cette diviſion eſt au moins

Reproches qu'on lui fait, & qu'on peut lui faire.

tout-à-fait arbitraire, & il me semble qu'il eût été mieux de considérer les sciences en elles-mêmes: car on les confond, quand on les distingue par rapport à trois facultés, qui ne s'occupent pas d'objets tout-à-fait différents, & dont au contraire le concours est nécessaire dans toutes nos études. Je pourrois ajouter que le nombre de trois, auquel on réduit les facultés de l'entendement, n'est pas lui-même une division exacte. Ce n'est que le résultat d'une analyse, grossiérement faite: résultat qu'on reçoit par convention, & qu'on rejeteroit, si on analysoit mieux.

Réflexions de ce philosophe sur la méthode.

Lorsque je me propose de vous faire connoître la méthode de Bacon, mon dessein n'est pas de traduire son *novum organum*, ni même de vous en donner une analyse complete. J'en extrairai seulement les choses, qui vous montreront la marche de l'esprit de ce philosophe, & qui vous apprendront à guider le vôtre. Afin d'exciter votre attention, supposez que c'est lui qui va vous parler.

Excès où tombent ceux qui veulent s'instruire.

» Les hommes ne connoissent bien ni leurs » richesses, ni leurs forces; jugeant celles-là » plus grandes qu'elles ne sont, & celles-ci » plus petites. Tantôt persuadés que tout a été » dit, & que nous sommes venus trop tard » pour prétendre à des découvertes; ils croient

» ſavoir tout ce qu'il eſt poſſible de connoître, » & ils eſtiment ſottement juſqu'à des ſciences » qu'ils n'entendent pas. D'autres fois ſe mé- » fiant trop d'eux mêmes, ils déſeſpérent de pé- » nétrer dans la nature, qui leur paroît incom- » préhenſible, & ils ſe conſument dans des oc- » cupations frivoles. On diroit que les Grecs » & après eux les Barbares, ont élevé des co- » lonnes au dernier terme où ils ſont arrivés; » & nous avons la ſimplicité de croire que nous » ne pouvons pas aller plus loin.

Les obſervations & les expériences doivent être nos ſeuls guides dans la recherche de la vérité.

» Les arts ſe perfectionnent, les progrès » en ſont même rapides tandis que les ſciences » n'avancent pas, ou que même elles dégéne- » rent. Elles ont été long-temps comme des » eaux jailliſſantes, qui ne peuvent s'élever au » deſſus du niveau d'où elles ſont tombées. » C'eſt ainſi qu'elles ont jailli chez les Romains: » mais chez les barbares elles ont peu jailli, » encore ont-elles été fort bourbeuſes. Il n'en » a pas été tout-à-fait de même des arts, par- » ce que les artiſtes, forcés à prendre l'expé- » rience pour guide, peuvent toujours trouver » de nouvelles reſſources dans la nature : reſ- » ſources dont les philoſophes ſont privés, par- » ce qu'ils ne conſultent que leurs préjugés & » leur imagination.

» Il faut donc ſe ſoumettre à la nature, » pour s'en rendre maître. On ne la connoît

» qu'autant qu'on observe : & puisque nous ne » pouvons pas la forcer à être telle que nous » l'imaginons, c'est à nous à la voir telle qu'el- » le est. Peut-être ne se cache-t-elle pas autant » qu'on le pense ; ou du moins elle ne se cache » souvent que pour se faire découvrir. Elle » joue en quelque sorte avec nous, & se mo- » quant de ceux qui la cherchent où elle n'est » pas, elle se laisse volontiers saisir par ceux » qui l'épient.

Mais les philosophes ont mieux aimé penser, comme par inspiration.

» Après avoir jeté un coup d'œil sur quel- » ques effets, les philosophes se sont hâtés de » faire des principes généraux : & comme si » la verité devoit leur être révélée par une ins- » piration intérieure, ils ont interrogé leur ima- » gination, & accommodant la nature à leurs » principes, ils ont rendu des oracles.

Ils ressemblent à des hommes, qui tenteroient de dresser un obélisque, sans le secours d'aucune machine.

» Mais il ne faut pas croire que par cette » voie, l'esprit humain puisse s'élever à de » vraies connoissances. Si dans les méchaniques » les hommes n'avoient employé que leurs » mains, comme dans les sciences ils n'ont » employé que leur esprit, les arts seroient » encore à créer. En effet, pourroit on, par » exemple, sans le secours des machines dres- » ser un obélisque, quand même on multiplie- » roit les bras, quand on choisiroit les plus forts? » Comment donc les génies, quoique choisis,

» quoique en grand nombre, avanceront - ils » dans les ſciences, ſi, dénués de de tout ſecours, » ils ſont abandonnés à eux-mêmes.

» Il ſemble qu'on ait ſenti la néceſſité d'u- » ne bonne méthode ; mais on y a penſé trop » tard, & lorſque l'eſprit imbu des préjugés, » avoit déja contracté toutes ſortes de mauvai- » ſes habitudes. La dialectique n'a jamais été » propre à le corriger : elle l'entretient plutôt » & le confirme dans ſes erreurs; parce que ce » n'eſt qu'un jargon, qui apprend à diſputer ſur » tout, & qui n'apprend point à ſe faire des » idées. Il faut d'autres machines que les regles » des ſyllogiſmes pour aider l'eſprit.

Il faut d'autres machines que les regles des ſyllogiſmes pour aider l'eſprit.

» Il ſeroit ridicule de prétendre faire mieux » qu'on a fait, ſi nous n'avions pas d'autres » moyens que ceux qui ont été employés juſ- » qu'à préſent. Mais ſi connoiſſant la foibleſſe » de notre eſprit, nous l'aidons des ſecours » dont il a beſoin; il ſera raiſonnable de ſe pro- » mettre plus de ſuccès. Celui qui éleve de » grands poids avec un levier, ne ſe pique pas » d'être plus fort que celui qui ſe ſert ſeulement » de ſes bras. Nous n'avons donc pas la vanité » de nous croire ſupérieurs en génie : mais le » haſard nous a fait trouver un levier, & nous » nous propoſons de nous en ſervir.

Il faut d'abord écarter les préjugés.

» Il s'agit d'abord d'écarter les préjugés, especes d'idoles, dont l'ignorance & la superstition font l'objet de notre culte. Non-seulement les préjugés nous ferment le chemin de la vérité; mais encore, lorsque nous y sommes engagés, ils s'offrent continuellement à nous, semblables à ces fausses lueurs, qui se montrent dans les ténebres, & qui nous égarent.

1 Espece de préjugés, *idola tribus*.

» Les premiers préjugés sont ceux que je nomme *idola tribus*. Il y a des défauts de famille dans les maisons des princes : il est difficile de s'en défaire; on ne le veut pas même, parce qu'on croiroit dégénérer. La famille d'Adam est dans le même cas : elle a des préjugés qui nous sont communs à tous. Il faudroit être quelque chose de plus qu'homme, pour n'y point participer; comme il faudroit être quelque chose de plus que prince, pour n'en avoir pas quelques défauts.

» Les préjugés de famille sont en grand nombre, parce qu'ils sont fondés sur la nature de l'entendement, qui d'ordinaire accommode tout à lui, au lieu de s'accommoder aux choses. Trop paresseux pour analyser la nature, nous nous hâtons d'abstraire, & de nous faire des principes généraux : nous supposons des ressemblances parfaites, lorsqu'au premier coup d'œil nous ne voyons pas des

» différences ; nous imaginons un certain ordre, » que nous nommons régulier, parce que nous » le concevons plus facilement : nous aimons à » juger d'après les premieres impressions que » nous avons reçues dans l'enfance, trouvant » plus commode de les prendre pour regles, » que de les rappeller à l'examen : nous nous » arrêtons sur les choses qui nous frappent im- » médiatement les sens, pour n'avoir pas la » peine de porter la vue au delà ; enfin tou- » jours jouets de nos passions, si elles changent, » nous ne tenons plus à nos opinions ; si elles » ne changent pas, nous y tenons avec opiniâ- » treté. C'est que notre esprit qui se repose » dans ces principes généraux, dans ces ressem- » blances, dans cet ordre prétendu régulier, » dans les impressions de l'enfance, & en géné- » ral dans tout ce qui lui plaît, croit n'avoir » plus rien à chercher. Telles sont les prin- » cipales causes des *préjugés de famille*.

» Une autre espece de préjugés, que je nom- » merai *idola specus*, ont leurs sources dans le » tempérament de chaque individu, dans son » éducation, dans ses habitudes, & dans les » circonstances particulieres, ou même fortui- » tes où il s'est trouvé. Par ce concours de cau- » ses, qui produit une infinité de préjugés dif- » férents, notre entendement devient comme » un antre obscur, où la lumiere ne pénetre

2 Espece, *idola specus*.

» jamais, & où nous prenons des ombres pour
» des chofes réelles.

3 Efpece, *idola fori.*

» Dans le commerce que les hommes ont
» entre eux, ils fe communiquent mutuelle-
» ment des préjugés, que chacun fe fait à foi-
» même, & que je nomme *idola fori*. Ces pré-
» jugés viennent du vice des langues, qui eft
» tel, que nous faifons prendre à ceux qui
» croient juger comme nous, des opinions
» que nous n'avons pas. Car les mots que l'u-
» fage fait, font fi mal déterminés, qu'on a
» fouvent bien de la peine à faifir notre penfée,
» & que nous en avons tout autant à l'expli-
» quer. On croit corriger ce défaut avec des
» définitions. Mais les définitions font com-
» pofées de mots; en forte qu'il arrive que les
» mots ne produifant que des mots, nous nous
» embarraffons de plus en plus. Combien de quef-
» tions, d'opinions & de difputes font nées
» du feul abus du langage?

4 Efpece, *idola theatri.*

» Enfin il y a des préjugés qui nous vien-
» nent des chefs de fecte, & que j'appelle *ido-*
» *la theatri*; parce que les fyftêmes philofophi-
» ques ne font que des fables, ainfi que les pie-
» ces qu'un poëte met fur le théâtre. Seule-
» ment les philofophes obfervent un peu moins
» les regles de la vraifemblance.

» Il feroit impoffible de faire l'énumération
» de tous nos préjugés, & même inutile de le
» tenter; car il fuffit de les confiderer dans leurs
» caufes, pour apprendre à s'en garantir. On
» voit alors qu'il faut commencer par douter,
» & que notre doute doit fe répandre fur tou-
» tes nos idées fans exception. Elle doivent
» toutes nous paroître fufpectes; parce que fi
» nous en confervions quelques-unes, fans les
» avoir examinées, elles pourroient nous jeter
» dans de nouvelles erreurs, & donner naiffan-
» ce à de nouveaux préjugés. Il faut donc con-
» fidérer l'entendement humain comme une
» table rafe, où nous avons tout effacé, & où
» il s'agit de graver d'après de bons deffins.

Pour détruire tous ces préjugés, il faut commencer par douter & regarder notre entendement comme une table rafe.

» Nous terminerons nos idées dans de juf-
» tes proportions, fi commençant aux percep-
» tions, qui viennent immédiatement des fens,
» nous nous élevons par degrès d'abftractions
» en abftractions, fans jamais perdre de vue les
» chofes que nous entreprenons d'analyfer. Il
» faut que l'efprit s'appuie toujours fur les faits:
» l'expérience & l'obfervation font comme des
» poids, qui doivent fans ceffe le ramener à la
» nature & l'empêcher de prendre trop d'ef-
» for.

Comment nous déterminerons les idées que nous graverons fur cette table.

» Je dis l'expérience & l'obfervation: car
» il ne fuffit pas d'obferver la nature dans le

» cours qu'elle suit d'elle-même & librement ;
» il faut encore la violenter par des expérien-
» ces, la tourmenter, la vexer.

» Les faits que nous aurons recueillis, nous
» conduiront d'abord à des axiomes peu géné-
» raux. Ces axiomes nous indiqueront des ex-
» périences & des observations, qui ayant été
» faites, nous découvriront de nouveaux faits;
» & ces faits, suivant l'analogie qu'ils auront
» avec les premiers, étendront ou limiteront
» les axiomes, & les détermineront avec pré-
» cision.

» Si nous allons de la sorte des faits aux
» axiomes, & des axiomes aux faits, pour re-
» monter encore aux axiomes, & ainsi conti-
» nuellement ; nous généraliserons avec ordre,
» & nos principes, puisés dans la nature, offri-
» ront des idées exactes que l'expérience ou l'ob-
» servation aura déterminées. Il faut sur-tout
» monter & descendre par degrès, sans jamais
» se lasser dans cette route pénible, sans jamais
» franchir d'intervalle. Car le chemin de la vé-
» rité étant rempli de haut & de bas, il est
» plus sage de descendre pour remonter, &
» de ramper en quelque sorte sur les faits, que
» de s'élancer de hauteur en hauteur. Ceux
» qui veulent s'élever tout-à-coup au plus
» haut, n'y arrivent jamais.

Voilà

Voilà, Monſeigneur, la maniere dont Bacon étudioit la nature. Il s'eſt ſur-tout appliqué à la philoſophie expérimentale. Il en a été le reſtaurateur, ou plutôt le créateur : car ſi avant lui on avoit des morceaux d'hiſtoire naturelle, ce n'étoient que des matériaux pour la philoſophie naturelle, qu'on ne connoiſſoit pas encore. Depuis ce philoſophe cette ſcience n'a fait des progrès, qu'autant qu'on s'eſt tenu dans la route qu'il avoit ouverte.

Bacon a ouvert la route à ceux qui ſe ſont appliqués à l'hiſtoire naturelle.

Je viens de vous donner une idée bien abrégée de ſa méthode, & quoique j'aie tâché d'en conſerver l'eſprit, j'avoue que je vous l'ai expoſée à ma maniere, qui n'eſt pas la meilleure en elle-même, mais qui doit être plus à votre portée, parce vous y êtes plus accoutumé. Il ſemble que j'aurois dû joindre des exemples aux préceptes : mais il ſera bien mieux que vous en trouviez vous même; & vous en trouverez, ſi vous cherchez dans votre mémoire avec quelque attention.

Deſcartes a perfectionné l'art de raiſonner en géométrie. Les autres ſciences ne lui ont pas la même obligation. Il a reconnu, comme Bacon, qu'il faut commencer par douter de tout; mais il s'eſt trouvé fort embarraſſé dans ſon doute, parce que croyant que les idées ſont innées, il n'imaginoit pas les devoir refaire. Il s'eſt donc vu dans la néceſſité de continuer

Le préjugé des idées innées n'a pas permis à Deſcartes de raiſonner dans toutes les ſciences auſſi bien qu'en géométrie.

de douter, ou de raiſonner d'après ſes préjugés, & il a pris ce dernier parti.

Inſuffiſance de la principale regle qu'il s'eſt faite.

La principale regle qu'il s'eſt faite, & que ſes ſectateurs font valoir comme un grand principe, eſt qu'il faut s'aſſurer de l'évidence, & ne rien affirmer que ſur des idées claires & diſtinctes. Cependant ni lui, ni aucun Cartéſien n'a ſu nous apprendre à quel ſigne on peut reconnoître l'évidence, ni comment nos idées ſont claires & diſtinctes. Cela n'eſt pas étonnant, puiſqu'ils ne ſavent pas même dire ce que c'eſt qu'une idée. Ils n'en parlent au moins que d'une maniere fort vague. Ils ſe ſont, ſurtout, égarés en phyſique, parce qu'ayant négligé l'obſervation & l'expérience, ils ſe ſont hâtés de voler aux principes, & ils ont bâti des ſyſtêmes. Ils auroient dû étudier Bacon.

Locke a entrepris de regraver l'entendement humain.

Ce dernier philoſophe regrettoit que perſonne n'eût encore entrepris d'effacer toutes nos idées, & d'en graver de plus exactes ſur l'entendement humain, comme ſur une table raſe. Locke ne laiſſe plus lieu à de pareils regrets. Perſuadé qu'on ne peut connoître l'eſprit qu'en obſervant, il s'eſt ouvert & frayé une route, qui n'avoit point été battue avant lui. Il a pu former ce deſſein & tenter de l'exécuter, en conſidérant les progrès que les ſciences devoient de ſon temps à l'expérience

& à l'obſervation : mais il a la gloire que ſes découvertes n'ont été préparées par aucun de ceux qui avoient écrit avant lui ſur l'entendement humain.

Objet de ſon ouvrage.

Après avoir démontré qu'il n'y a point d'idées innées, il remonte à l'origine de nos idées, il en explique la génération, il analyſe l'entendement, il montre l'abus des mots, il fait voir l'uſage qu'on en doit faire, il indique les moyens d'étendre nos connoiſſances, il écarte les obſtacles qui s'y oppoſent, il meſure les différents degrés de certitude, & il marque les bornes de l'entendement.

Combien je dois à ce philoſophe.

Si je me ſuis fait, pour vous inſtruire, une méthode ſimple & claire, ſi j'ai réuſſi à vous donner des connoiſſances, ou du moins à vous préparer à en acquérir ; c'eſt à ce philoſophe, Monſeigneur, que j'en ai ſur-tout l'obligation, puiſque c'eſt lui qui a le plus contribué à me faire connoître l'eſprit humain. Je ne puis pas dire, comme il l'auroit pu lui-même, que perſonne ne m'a ouvert la route dans laquelle je ſuis entré ; car il me l'a ouverte & même applanie dans bien des endroits. Je ne ſuis que plus embarraſſé à vous parler de ce grand eſprit ; parce que ſi je le critique, on m'accuſera de le vouloir déprimer ; & ſi je le loue, on formera contre moi d'autres ſoupçons. Il

faut bien cependant que je vous dise ce que j'en pense. Je le ferai en peu de mots, & je ne m'appesantirai ni sur les critiques, ni sur les louanges.

Eloge & critique de son ouvrage.

Ses ouvrages font son éloge. *L'essai sur l'entendement humain* est celui qui a le plus de rapport au sujet de ce chapitre. Il est neuf pour le fond & en général pour les détails; & Locke y montre une sagacité singuliere, soit qu'il observe, soit qu'il raisonne d'après ses observations. Mais il manque d'ordre: en négligeant de mettre les choses en leur place, il tombe dans des répétitions; il ne rapproche pas les observations qui peuvent s'éclairer mutuellement; il n'en recueille pas toutes les conséquences; il laisse échapper des vérités, qu'il sembloit devoir saisir; & il devient quelquefois obscur & même peu exact. L'analyse qu'il donne de l'entendement humain est imparfaite. Il n'a pas imaginé de chercher la génération des opérations de l'ame: il n'a pas vu qu'elles viennent de la sensation, ainsi que nos idées, & qu'elles ne sont que la sensation transformée: il n'a pas observé que l'évidence consiste uniquement dans l'identité, & il n'a pas connu que la plus grande liaison des idées est le vrai principe de l'art de penser. Il touchoit presque à toutes ces découvertes; & il eût pu les faire, s'il eût traité son sujet avec plus de méthode.

Ce philosophe a reconnu une partie des défauts que je reproche à son ouvrage : mais, comme il le dit lui-même, il n'avoit pas le courage de le recommencer. Cependant ce qu'il avoit fait étoit peut-être plus difficile que ce qu'il laissoit à faire, & d'ailleurs avec un génie fait pour vaincre les obstacles, il n'auroit pas dû se décourager. Il nâquit en Angleterre en 1632, & mourut en 1704.





# CHAPITRE XIII.

## *De l'utilité des sciences.*

QUOIQU'ON ait beaucoup écrit pour & contre les sciences, ce chapitre sera court: car il y aura peu de choses à dire, si nous établissons bien l'état de la question.

Quel est le caractere de la vraie science.

La lumiere est le caractere de la vraie science : Il ne faut donc pas regarder comme sciences ce que les sophistes enseignoient avant Socrate, & ce que les sectes grecques ont enseigné depuis ce philosophe.

Les sciences ténébreuses des barbares n'ont été que des fléaux.

Ces fausses sciences ont passé chez les Romains, où elles ont continué d'être fausses; & chez les barbares où elles sont devenues tout-à-fait monstrueuses. Elles n'avoient éclairé ni les Grecs ni les Romains, elles aveuglerent tout-à-fait les barbares; & nous voyons croître les désordres, à mesure que ce qu'on appelloit science, se défigure davantage. Alors les choses en viennent au point, que les hommes ne conservent aucune idée de leurs devoirs. Entraînés par leur avidité, enhardis par le senti-

ment de leurs forces ; tour-à-tour intimidés & rassurés par la superstition, ils ne paroissent avoir de réflexion, qu'autant qu'il en faut pour se rendre criminels. Il faut donc regarder toutes ces sciences ténébreuses, comme autant de fléaux de la société.

Les vraies sciences sont utiles, parce qu'elles éclairent.

Mais demander si les vraies sciences sont utiles, c'est demander s'il est avantageux d'être éclairé : question qui mérite à peine une réponse.

La science du gouvernement est celle que les Grecs ont le mieux connue, parce que c'est celle sur laquelle ils ont eu le plus de lumieres. Cependant cette science est la seule à laquelle on n'ait pas donné le nom de science. Formées par des législateurs éclairés, les républiques de la Grece ont été heureuses & florissantes. Les lumieres leur ont donc été utiles.

Les Romains, conduits uniquement par les circonstances, ont été moins éclairés. Cependant la forme du gouvernement qui dirigeoit leurs études, leur a fait apprendre tout ce qu'il leur importoit de savoir, comme citoyens d'une république conquérante. Les lumieres leur ont donc encore été utiles. Mais ils ont eu le malheur de créer la jurisprudence ; fausse science que les Grecs ne connoissoient pas.

Le regne de Constantin est le temps où le jour est sur sa fin, & où la nuit va commencer.

Les ténebres s'épaississent de siecle en siecle. Les étincelles que jetent quelques hommes de génie, ne peuvent pas les dissiper ; & les peuples sont toujours plus malheureux.

Enfin la lumiere reparoît au seizieme siecle. Elle croît d'abord lentement: mais elle ne cesse pas de croître, & elle éclaire enfin toutes les nations. Alors les disputes cessent insensiblement; les sectes disparoissent ou se tolerent; le fanatisme s'éteint; les guerres de religion n'ensanglantent plus la terre : il paroît même qu'il ne doive plus naître d'hérésies, ou que s'il en naît, elles troubleront peu le monde, parce qu'elles n'auront pas de grands succès. Les lumieres ou les vraies sciences nous ont donc aussi été utiles.

Plus de lumieres nous rendroit plus heureux.

Quel seroit le siecle le plus heureux ? celui où les princes seroient assez éclairés, pour mettre eux-mêmes des bornes à leur puissance, & pour reconnoître que les guerres ruinent à la longue les vainqueurs & les vaincus: vérité que l'Europe devroit avoir apprise.

Toutes les vraies sciences tendent directement ou indirectement à l'avantage de la société.

On dira peut-être que les lumieres ne tendent pas toutes à l'avantage de la société ; & je conviens qu'elles n'y tendent pas toutes immédiatement. Mais celles qui paroissent y contribuer le moins, y contribuent d'une maniere indirecte. C'est que toutes les sciences, quand elles sont vraies, s'éclairent mutuellement. Les découvertes en apparence les plus inutiles, si

nous les devons à l'obſervation, nous apprennent au moins à obſerver & à raiſonner; & le politique s'inſtruit à l'école du philoſophe, qui ne croit pas lui donner des leçons ſur le gouvernement. Vous pouvez remarquer que ſi on étudie aujourd'hui avec ſuccès l'économie politique, cette étude a été préparée par les lumieres de la philoſophie, qui l'ont précédée.

Il n'en eſt pas de même de tous les arts.

Je ne parlerai point du bien ni du mal que font les arts. La diſcuſſion feroit trop longue, & d'ailleurs l'hiſtoire vous en inſtruira mieux que moi. Elle vous en a montré les avantages & les inconvénients. Ils ſont utiles en général: mais il faut beaucoup de diſcernement dans le prince qui les protege; parce qu'ils ne ſont pas tous de la même utilité, & que ceux qui ſont utiles dans certaines circonſtances, peuvent être nuiſibles dans d'autres. Au reſte quoique les arts de goût puiſſent être plus ou moins protégés ſuivant le beſoin, ils ne doivent jamais être tout-à-fait bannis; ſi, comme je l'ai fait voir, l'eſprit ne s'éclaire qu'après que le goût s'eſt formé.





# CHAPITRE XIV.

## *Des obstacles qui s'opposent encore aux bonnes études.*

Les études se ressentent encore des siecles d'ignorance où l'on en fit le plan.

LA maniere d'enseigner se ressent encore des siecles où l'ignorance en forma le plan : car il s'en faut bien que les universités aient suivi les progrès des académies. Si la nouvelle philosophie commence à s'y introduire, elle a bien de la peine à s'y établir ; & encore on ne l'y laisse entrer qu'à condition qu'elle se revêtira de quelques haillons de la scholastique.

Les établissements faits pour l'avancement des sciences sont la critique des universités.

On a fait pour l'avancement des sciences des établissements auxquels on ne peut qu'applaudir. Mais on ne les auroit pas faits sans doute, si les universités avoient été propres à remplir cet objet. On paroît donc avoir connu les vices des études ; cependant on n'y a point apporté de remedes. Il ne suffit pas de faire de bons établissements : il faut encore détruire les mauvais, ou les réformer sur le

plan des bons, & même ſur un meilleur, s'il eſt poſſible.

Je ne prétends pas que la maniere d'enſeigner ſoit auſſi vicieuſe qu'au treizieme ſiecle. Les ſcholaſtiques en ont retranché quelques défauts, mais inſenſiblement, & comme malgre eux. Livrés à leur routine, ils tiennent à ce qu'ils conſervent encore; & c'eſt avec la même paſſion qu'ils ont tenu à ce qu'ils ont abandonné. Ils ont livré des combats pour ne rien perdre: ils en livreroient pour défendre ce qu'ils n'ont pas perdu. Ils ne s'apperçoivent pas du terrain qu'ils ont été forcés d'abandonner: ils ne prévoient pas qu'ils ſeront forcés d'en abandonner encore: & tel qui défend opiniâtrément le reſte des abus qui ſubſiſtent dans les écoles, eût défendu avec la même opiniâtreté des choſes qu'il condamne aujourd'hui, s'il fût venu deux ſiecles plus tôt.

Il reſtera toujours dans les écoles des défauts, dont on ne les corrigera pas.

Les univerſités ſont vieilles, & elles ont les défauts de l'âge: je veux dire qu'elles ſont peu faites pour ſe corriger. Peut-on préſumer que les profeſſeurs renonceront à ce qu'ils croient ſavoir, pour apprendre ce qu'ils ignorent? Avoueront-ils que leurs leçons n'apprennent rien, ou n'apprennent que des choſes inutiles? non: mais, comme les écoliers, ils continueront d'aller à l'école pour remplir une tâche. Si

elle leur donne de quoi vivre, c'eſt aſſez pour eux ; comme c'eſt aſſez pour les diſciples, ſi elle conſume le temps de leur enfance & de leur jeuneſſe.

Pourquoi les académies ont contribué à l'avancement des ſciences.

La conſidération dont les académies jouiſſent, eſt un aiguillon pour elles. D'ailleurs les membres, libres & indépendants, ne ſont pas aſtreints à ſuivre aveuglément les maximes & les préjuges de leur corps. Si les vieillards tiennent à de vieilles opinions, les jeunes ont l'ambition de penſer mieux ; & ce ſont toujours eux qui font dans les académies les révolutions les plus avantageuſes aux progrès des ſciences.

Les profeſſeurs de l'univerſité ſont forcés à ſe conformer au plan reçu.

Les univerſités ont perdu beaucoup de leur conſidération, & avec la perte de la conſidération, l'émulation ſe perd tous les jours. Un profeſſeur qui a du mérite, ſe dégoûte, lorſqu'il ſe voit confondu avec des pédants que le public mépriſe, & lorſque voyant ce qu'il faudroit faire pour ſe diſtinguer, il juge qu'il ſeroit imprudent à lui de le tenter. Il n'oſeroit changer entiérement tout le plan d'étude, & s'il veut hazarder ſeulement quelques changements légers, il eſt obligé de prendre les plus grandes précautions.

Les écoles confiées à des

Si les univerſités ont ces défauts, que ſera-ce des écoles confiées à des ordres religieux,

c'est-à-dire, à des corps qui ont une façon de penser à laquelle tous les membres sont obligés de s'assujettir ? Si par hazard ces écoles sont mauvaises, peut-on raisonnablement supposer qu'elles deviendront bonnes un jour ?

ordres religieux sont pires encore.

Quand nous sortons des écoles, nous avons à oublier beaucoup de choses frivoles, qu'on nous a apprises ; à rapprendre des choses utiles, qu'on croit nous avoir enseignées ; & à étudier les plus nécessaires, sur lesquelles on n'a pas songé à nous donner des leçons.

Nos écoles sont peu propres à nous instruire.

De tant d'hommes qui se sont distingués depuis le renouvellement des lettres, y en a-t-il un seul qui n'ait pas été dans la nécessité de recommencer ses études sur un nouveau plan ? Ceux qui ont cru avoir appris quelque chose dans nos écoles, ont-ils eu plus de connoissances ou plus de préjugés ? & ceux qui ont cru n'y avoir rien appris, & qui s'en sont dégoûtés de bonne heure, n'ont-ils pas toujours été les meilleurs esprits ? Si ces derniers nous avoient dit comment ils se sont instruits ; nous ne serions plus dans le cas de chercher de bonnes méthodes. Il est bien étonnant que vivant avec des hommes qui ont acquis des connoissances en tous genres, nous ne sachions pas comment on en peut acquérir.

Si c'eſt hors des écoles que nous commençons à nous inſtruire, à quoi ſervent-elles donc ?

Elles n'ont produit aucun bon livre élémentaire. Ce ſont elles cependant qui devroient nous apprendre les éléments des ſciences.

A peine oſe-t-on y enſeigner les mathématiques ;

Il y a des ſciences ſur leſquelles nous avons de bons livres pour nous inſtruire. Telles ſont, par exemple, celles que nous comprenons ſous le nom de mathématiques. Or, on ne les enſeigne pas dans nos colleges ; ou du moins ſi quelques profeſſeurs en donnent des leçons, il n'y a pas bien long-temps ; ils s'écartent en cela du plan généralement reçu ; ils n'oſeroient s'étendre ſur un ſujet, qui n'eſt pas entré dans la premiere inſtitution des univerſités ; ils n'en ont pas même le loiſir : car il ne leur eſt pas permis de ne pas enſeigner ce que les autres enſeignent ; & on ne tolere leurs leçons ſur des objets utiles, qu'à condition qu'ils n'oublieront pas les choſes frivoles qu'on ne veut pas perdre. Il faut ſavoir gré à ces profeſſeurs d'avoir profité des livres, que leurs confreres n'ont pas faits. C'eſt à eux que les écoles ont l'obligation d'être moins mauvaiſes qu'elles ne l'ont été : & elles feroient encore meilleures aujourd'hui, ſi ces bons eſprits avoient été les maîtres de faire leurs leçons ſur des ſujets à

leur choix, & avec la méthode qu'ils auroient voulu.

& on néglige les ſciences les plus néceſſaires aux citoyens.

Si les meilleurs profeſſeurs ſont forcés à n'enſeigner que ſuperficiellement les ſciences ſur leſquelles nous avons de bons livres élémentaires, on peut bien juger qu'ils n'ont pas imaginé d'enſeigner celles ſur leſquelles nous n'en avons pas. Il arrive de-là qu'on oublie précisément les plus néceſſaires aux citoyens, qui doivent un jour conduire les autres.

Les écoles ayant commencé dans des cloîtres, il étoit naturel que l'inſtruction des ordres religieux en fût le principal objet, & qu'on s'occupât peu des choſes qu'il auroit fallu enſeigner aux autres citoyens. Voilà pourquoi nous paſſons notre enfance à nous fatiguer pour ne rien apprendre, ou pour n'apprendre que des choſes qui nous ſont inutiles; & nous ſommes condamnés à attendre l'âge viril pour nous inſtruire réellement.

Tels ſont les préjugés qui ſont un obſtacle aux bonnes études. Il ſemble qu'après en avoir parlé, je devrois peut-être eſſayer de tracer un nouveau plan. Mais ſi j'en avois connu un meilleur que celui que j'ai ſuivi avec vous, je l'aurois préféré. Il ne me reſte donc rien à vous dire ſur ce ſujet, ſinon que je regrette de n'avoir pas été capable de faire mieux.

C'eſt à vous, Monſeigneur, à vous inſtruire déſormais tout ſeul. Je vous y ai déja préparé & même accoutumé. Voici le temps qui va décider de ce que vous devez être un jour : car la meilleure éducation n'eſt pas celle que nous devons à nos précepteurs ; c'eſt celle que nous nous donnons nous-mêmes. Vous vous imaginez peut-être avoir fini ; mais c'eſt moi, Monſeigneur, qui ai fini ; & vous, vous avez à recommencer.

FIN du quinzieme volume.





